





BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario 1849/16
Sala Grande
Scansia 29 Polchetto 1
N.º d'ord. 5 1/2.

Pelet XIX-10(2

COLLECTION
DES MÉMOIRES

RELATIFS

A LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE.

MÉMOIRES DE MISTRISS HUTCHINSON, TOME II.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins St.-Jacques, n°. 14.

582
587609

MÉMOIRES

DE

MISTRISS HUTCHINSON.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N^o. 57;

A ROUEN,

MÊME MAISON DE COMMERCE,

RUE GRAND-PONT, N^o. 73.

1825.

1000

MEMOIRES

DE

MISTRISS HUTCHINSON.

LORSQUE le prince Robert eut quitté les environs de Newark pour marcher au secours du Roi, nos ennemis du dehors continuèrent d'entretenir des projets d'attaque contre la garnison; et, à l'intérieur, les ennemis du gouvernement ne cessèrent pas non plus leurs hostilités secrètes. Le 11 mai, vers le soir, une fille du peuple trouva, dans l'échoppe d'un cordonnier, une lettre qui y était tombée; elle était adressée à sir Richard Biron. On lui mandait « que l'affaire que l'on avait « concertée avec lui était en fort bon train; que, « comme le moment approchait, il importait « qu'il y mît tout le soin et toute la diligence convenable. » On le priait aussi de brûler cette lettre; et au bas, on lisait : *Votre très-dévoué serviteur A. C.* Et par post-scriptum : « Ne manquez à aucun des points convenus, et de mon côté je ne négligerai rien. » Le gouverneur se

donna toutes les peines imaginables pour découvrir l'auteur de ce billet, sans jamais pouvoir y parvenir. Vers le même temps, quelques soldats à cheval, venant à passer devant une maison qu'avait habitée un nommé Henri Wandall, apothicaire, homme fort débauché et fort malintentionné (la maison n'était pas occupée alors, et Henri Wandall en avait les clefs), virent sortir un peu de fumée de l'intérieur ; y étant entrés, ils trouvèrent quelques morceaux de bois allumés, déposés au dessous d'un escalier, au milieu de débris d'étoupes et d'autres matières combustibles ; en sorte qu'il était évident qu'on avait disposé tous ces objets de manière à incendier toute la maison ; mais jamais il n'a été possible de savoir pour quel motif, ni par qui cette tentative avait été faite.

Le gouverneur, ayant appris que quelques compagnies ennemies occupaient le yallon, forma le projet de marcher contre elles, et en instruisit le comité ; il lui annonça qu'il prendrait avec lui toute la cavalerie, qu'il marcherait lui-même à la tête de ce corps, et qu'il laisserait une compagnie d'infanterie et trente hommes à cheval, en arrière, à la garde des ponts ; de telle sorte, que tandis qu'il marcherait par Wiverton, et donnerait ainsi l'alarme à Shelford, ces trente chevaux, plus forts que le parti de cavalerie qui pourrait sortir de Shelford, se rangeraient en

bataille en face de cette maison, du côté de la ville; que, dans le même temps, la compagnie d'infanterie marcherait en avant à travers champs, et se trouverait, dans le cas où il sortirait de Shelford quelques gens à cheval et de l'infanterie pour attaquer nos trente chevaux, en position de couper la retraite à l'ennemi, et de prendre avantage des circonstances qui se présenteraient. Le comité ayant approuvé ce projet, on résolut de le mettre à exécution la nuit suivante, attendu qu'il fallait encore un peu de temps pour se procurer les chevaux dont on avait besoin. Le gouverneur, en sortant du comité, rencontra le capitaine White à la parade, dans la cour du château, et lui parla du projet qui venait d'être arrêté: celui-ci parut d'abord un peu troublé, et répondit d'une voix altérée; cependant il se montra disposé à approuver l'expédition, mais témoigna le désir que les trente hommes à cheval, qui étaient destinés à agir sur les derrières, fussent pris dans sa compagnie; le gouverneur y consentit, et lui dit cependant qu'il regrettait de ne pas faire marcher toute sa compagnie, composée de vieux soldats accoutumés au feu et connaissant bien le pays; il le pria qu'au moins le reste ne manquât pas de se tenir prêt; le capitaine le lui promit, et ils se séparèrent. Le gouverneur était prêt à partir avec toute la cavalerie et les dragons, lorsqu'étant chez le colonel Thornhagh, il vit

arriver le capitaine White; ne doutant point de ses intentions, le gouverneur lui demanda si ses hommes étaient prêts. « Ils sont tous sortis pour affaires de service, répondit le capitaine; trente d'entre eux ont marché, selon que nous en sommes convenus; les autres sont allés à Eke-ring pour arrêter un homme malintentionné; il n'en reste plus que quelques-uns qui, si vous le voulez encore, sont à votre disposition. » Le gouverneur lui demanda de venir avec lui pour le seconder; mais le capitaine le pria de l'excuser, disant qu'il ne voyait pas pourquoi il marcherait, puisque toute sa compagnie n'était pas commandée. Le gouverneur sortit aussitôt, se rendit d'abord chez lui, et de là au comité, pour l'informer de la conduite du capitaine White, et en témoigner son mécontentement; les membres du comité parurent également le trouver fort mauvais. Pendant qu'on était à s'entretenir sur ce sujet, arriva un officier de la compagnie de White, venant apporter au comité des ordres à signer pour des approvisionnemens de fourrage; ils furent présentés au gouverneur qui les déchira, disant qu'il ne se prêterait à approuver aucun ordre pour des troupes si mal disciplinées, qui ne voulaient faire que le service qui leur convenait, et dont les officiers ne savaient ni obéir, ni commander.

Malgré ce petit désagrément, qui lui enleva

quatre-vingts hommes de ses meilleurs soldats, le gouverneur se mit en marche avec le reste de sa troupe; il était déjà entré dans la rue du Pont de la Trent, lorsqu'un de ses espions vint lui donner avis qu'un parti de deux cents hommes de cavalerie ennemie venait d'occuper les deux petites villes de Sierston et d'Elston, situées dans le vallon, qu'ils étaient arrivés fatigués, et que, comme ils paraissaient se croire en sûreté, il serait facile de les surprendre pendant la nuit. Le gouverneur appela aussitôt ses capitaines autour de lui, et leur fit part de l'avis qu'il venait de recevoir; tous parurent disposés à entreprendre cette expédition, excepté cependant le capitaine Pendock, qui fit plusieurs observations pour s'opposer à ce dessein. Tandis que l'on discutait encore à ce sujet, un second émissaire vint confirmer les rapports du précédent; et le gouverneur déclara de nouveau à ses officiers que, s'ils voulaient le suivre, il marcherait à leur tête, dans l'espérance de faire cette même nuit un bon coup de main: en même temps il ordonna au capitaine Pendock, qui connaissait parfaitement tout ce côté du pays, de conduire la compagnie des enfans perdus. Celui-ci se mit en effet à leur tête, mais ne marcha qu'en rechignant, et avec beaucoup de mollesse; de sorte qu'au bout de deux ou trois milles, le gouverneur fut contraint de lui envoyer quelques officiers, avec ordre de se porter plus vite en

avant. Ce n'est pas que le capitaine Pendock fût lâche ni même timide; on le citait au contraire comme plein de courage, toutes les fois qu'une expédition lui plaisait; mais, en cette occasion, il avait de l'humeur, l'esprit de faction le possédait, et il ne marchait qu'avec répugnance, ne cessant de murmurer, et répétant à tout moment que cette expédition serait sans résultat. Quand il fut arrivé à Saxondale-Gorse, il s'égara à dessein avec la troupe d'enfans perdus qu'il conduisait. Le gouverneur, ne les retrouvant plus, eut un moment de vive inquiétude, et craignit qu'ils n'eussent été enveloppés ou coupés par quelque parti sorti de l'une des villes voisines; mais lorsqu'il arriva à Saxondale-Lane, Pendock et sa troupe reparurent sains et saufs sur les derrières de la troupe. Ne pouvant compter pour le moment sur ce capitaine, le gouverneur avait envoyé des détachemens; l'un commandé par le capitaine-lieutenant Palmer, l'autre par le cornette Peirson, dans les villes voisines, pour mettre à exécution quelques warrants du comité de la guerre, et s'emparer de plusieurs délinquans: bientôt le cornette Peirson revint, rapportant qu'il y avait deux ou trois cents hommes de cavalerie ennemie en quartier à Elston et à Sierston, et qu'il fallait se battre contre ce parti ou se retirer promptement. Le capitaine Pendock recommença à témoigner de l'humeur, et à dire

qu'il serait jour avant qu'on fût arrivé près de l'ennemi. Le gouverneur invita tous ceux qui voudraient le suivre à marcher sans délai, déclarant sa résolution d'aller attaquer, et tout le monde se porta en avant. Lorsqu'on fut arrivé dans les environs de la ville, le gouverneur rassembla toute sa troupe en un seul corps, commanda à plusieurs détachemens d'entrer aussitôt dans la ville, et s'établit lui-même, avec le reste de ses soldats, en dehors de la place et sur la route de Newark, de façon à s'opposer au passage de l'ennemi, s'il en venait de ce côté (1). Les détachemens qui étaient entrés ramenèrent deux capitaines-lieutenans, quelques cornettes, d'autres gentilshommes de rang, trente cavaliers, un plus grand nombre de chevaux et beaucoup d'armes; le capitaine Thimbleby, ayant absolument refusé de se rendre, fut tué. Le gouverneur fit aussitôt ordonner à ceux de ses gens qui étaient encore entrés en ville de revenir sur-le-champ; un lieutenant et un cornette qui tardèrent à obéir et demeurèrent à boire, furent surpris par un

(1) Ces deux places étaient fort près de Newark et assez éloignées de Nottingham, en sorte que cette expédition fut difficile et dangereuse. Whitelocke en dit quelques mots; il en eût sans doute parlé beaucoup plus longuement si sir John Gell l'eût dirigée.

(Note de l'Éditeur.)

parti de gens de Newark, avant même que le corporal, envoyé par le gouverneur pour les avertir, fût sorti de la ville. Les prisonniers que l'on avait ramenés, le butin que l'on avait pris, quelques chevaux et quelques bêtes de somme que nos soldats avaient enlevés dans les maisons des gens malintentionnés chez qui étaient logés les cavaliers, furent emmenés sans accident, et le gouverneur rentra à Nottingham avec toute sa troupe, au grand mécontentement du capitaine White, qui parut assez décontenancé. Cet événement, entre beaucoup d'autres du même genre, peut servir à faire connaître combien le gouverneur rencontrait de difficultés dans la résistance ou les intrigues des gens qu'il avait sous ses ordres.

Vers ce même temps, un jour, en présence de l'ingénieur, le capitaine Pendock se mit à décrier les travaux qu'il avait fait faire; Hooper lui répondit; le capitaine répliqua et frappa l'ingénieur; celui-ci irrité porta sur-le-champ la main à la garde de son épée, la tira à moitié hors du fourreau et la renferma aussitôt. Une servante effrayée accourut dans la cuisine, et y trouva un homme, nommé Henri Wandall, qui appela sur-le-champ quelques soldats, fit désarmer M. Hooper et l'envoya au gouverneur comme prisonnier. Celui-ci ayant demandé à l'ingénieur pour quel motif il arrivait avec une semblable escorte, il lui répondit qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il

s'accusât lui-même, et que si ceux qui l'avaient envoyé croyaient avoir à se plaindre, il serait tout prêt à leur répondre. Le gouverneur, ayant attendu jusqu'à minuit et ne voyant arriver personne, envoya chercher Wandall, et lui demanda pourquoi et de quel droit il avait fait arrêter et envoyé l'ingénieur au château comme prisonnier. Wandall répondit que M. Hooper avait tiré l'épée, et que lui, Wandall, en sa qualité d'officier de la garnison, avait cru devoir l'envoyer en prison. Le gouverneur lui demanda alors qui donc l'avait fait officier, et puisqu'il avait pris sur lui une pareille mesure, pourquoi il n'avait pas fait arrêter les deux individus qui s'étaient pris de querelle. Il fut bien impossible à Wandall de donner une réponse satisfaisante : on vit bien qu'il n'avait agi ainsi que par méchanceté, et le gouverneur le fit mettre en prison pour l'insolence qu'il avait eue, n'étant que simple soldat, d'envoyer un officier en prison, sans en rendre compte au gouverneur, et en laissant en liberté l'un de ceux qui avaient été engagés dans la querelle.

Le lendemain le docteur Plumptre étant arrivé au pont de la Trent, on lui refusa le passage, et il présenta alors une permission signée du lord général, qui l'autorisait à se rendre à Nottingham, et à y rester autant que cela lui conviendrait. Le gouverneur, en ayant été instruit aussitôt, fit dire au docteur que, par égard pour la permis-

sion du lord général, il lui permettrait d'entrer dans la ville et d'habiter sa maison ; mais, en même temps, il le fit inviter à prendre garde de ne pas exciter, par ses intrigues, la moindre rumeur dans la ville ni la moindre mutinerie dans la garnison, qu'autrement il en répondrait. Plumpre répliqua insolemment qu'il voyait avec plaisir que le gouverneur avait appris à vivre, qu'il était venu à la ville pour quelques affaires, et que quand il en trouverait l'occasion, il ne manquerait pas de se rendre au comité. Cependant le comité, informé de la conduite et des propos du docteur, en sentit toute l'insolence, et dressa une plainte contre lui ; six membres de l'assemblée la signèrent ; on l'envoya à M. Millington avec invitation de la présenter et de la soutenir devant le parlement ; en même temps on arrêta qu'une semblable plainte serait envoyée au lord général, lorsque le lieutenant-colonel aurait l'occasion de se rendre à son quartier. Le gouverneur chargea aussitôt son frère d'aller trouver le lord général, et de s'informer des motifs qui avaient mis le docteur dans le cas de recourir à sa protection pour rentrer dans la ville. Il profita de la même occasion pour écrire au général relativement à ses canoniers de la citadelle : quelques jours auparavant il s'était vu forcé de les consigner de nouveau dans leurs chambres, comme prisonniers, jusqu'à ce

que l'on pût avoir une décision du général sur la conduite qu'il y avait à tenir à leur égard. Le capitaine Palmer, tous les ministres de la ville et à leur instigation (afin d'augmenter la rumeur) quelques prêtres relâchés et malintentionnés s'étaient réunis et avaient demandé à grands cris, dans une pétition adressée au comité de la guerre, que ces canoniers fussent renvoyés comme séparatistes. Le gouverneur s'était donc vu forcé, contre sa volonté et pour prévenir de nouveaux actes de mutinerie, de faire renfermer ces soldats, qui, d'ailleurs, étaient honnêtes, obéissans et tout-à-fait tranquilles. Lorsque le lieutenant-colonel fut parti avec les rapports qu'il portait au général sur ces diverses affaires, le docteur Plumptre se conduisit encore plus insolemment qu'il n'avait fait, et s'associa avec Mason pour organiser une plus vive résistance; ils rédigèrent de concert une plainte contre le gouverneur, au sujet de l'emprisonnement de Wandall: lorsqu'ils virent que cette nouvelle tracasserie ne réussissait pas, Mason vint trouver le gouverneur, et l'accabla d'importunités pour en obtenir la liberté de Wandall; mais, comme on la lui demandait d'un ton tout-à-fait inconvenant, le gouverneur persista à s'y refuser.

Dès qu'il eut reçu les lettres que sir George Hutchinson lui portait, le général écrivit au docteur Plumptre de quitter la ville et donna ordre au

gouverneur de rendre la liberté à ses canonniers. Il s'empessa d'obéir à cette injonction, heureux de satisfaire en ce point sa conscience, qui ne lui permettait pas de retenir en prison pour opinions religieuses des hommes qui, d'ailleurs, vivaient honnêtement et se montraient tout-à-fait inoffensifs. Cependant cet événement excita un grand mécontentement parmi les prêtres; ils animèrent toute la population contre le gouverneur, encourageant avec ardeur l'esprit de faction et ne s'arrêtant pas à remarquer quels étaient ceux qu'ils excitaient à la révolte, ni s'ils étaient bien ou mal intentionnés, pourvu qu'ils se joignissent à eux et se prononçassent avec chaleur contre les séparatistes. Les malintentionnés, pleins de ruse, ne manquèrent pas, voyant cela, de se ranger au nombre des zélés; mais en même temps ils riaient sous cape de voir ces gens-là ruiner ainsi leur propre cause et leurs plus fidèles défenseurs.

Cependant le docteur Plumptre n'ayant aucun égard aux ordres du général, le gouverneur lui fit dire qu'il comptait qu'il obéirait et partirait le plutôt possible. Plumptre répondit que ses affaires étaient terminées et qu'il allait partir, mais qu'il espérait bien revenir, malgré les obstacles qu'on lui suscitait. Le lieutenant-colonel aurait voulu suivre auprès du parlement la plainte que le comité de la guerre lui avait adressée contre Plumptre; mais M. Millington lui fit de grandes

protestations, l'assurant de tout son zèle pour le service du gouverneur, disant qu'il voulait absolument se charger de cette affaire, et engageant beaucoup le lieutenant-colonel à n'importuner aucun autre de ses amis, puisque lui-même prenait tout sur son compte et était fermement résolu à employer tous ses soins, tout son crédit, toute son activité pour assurer le succès de cette démarche; ayant même appris que le gouverneur avait le projet de se rendre à Londres, il le fit inviter à ne point se déranger et à vouloir bien lui confier, en toute assurance et comme à un ami fidèle, toutes les affaires qu'il pourrait avoir à traiter. Malgré toutes ces déclarations, le gouverneur se rendit à Londres, où d'autres intérêts l'appelaient vers le même temps.

Peu de temps avant son départ, le gouverneur, de concert avec les autres membres du comité, avait prescrit à M. Salisbury, trésorier, de rendre ses comptes; mais celui-ci, soit qu'il ne voulût pas, soit qu'il ne fût pas en état de les présenter, avait aussi employé tous ses efforts pour encourager l'esprit de faction et de révolte contre le gouverneur, et s'était associé au capitaine White, qui ne restait jamais en arrière toutes les fois qu'il s'agissait de pousser à la résistance: ces deux hommes ayant fait une sorte de confédération secrète avec Plumtre et Mason, appelèrent aussi Chadwick à leur secours et engagèrent encore dans

leur parti des prêtres persécuteurs et leurs idolâtres adhérens, auxquels ils insinuèrent que le gouverneur accordait sa protection aux séparatistes. Durant la maladie du colonel Thornhagh, le gouverneur avait pris le commandement de son régiment de cavalerie, qui était en garnison à Nottingham. Il maintenait un ordre sévère dans ce régiment et lui faisait faire de fréquentes sorties, tandis que, sous les ordres de leur colonel trop facile, les soldats agissaient avec beaucoup plus de liberté : accoutumés à suivre leurs fantaisies et surtout à piller en toute occasion, ils se trouvaient fort bien de ce régime ; mais le gouverneur, lorsqu'il prit le commandement, s'attacha à réprimer ces mauvaises habitudes ; aussi les officiers de ce régiment et les membres du comité, ennemis du gouverneur, n'eurent pas de peine à entraîner ces soldats dans leur parti et à leur inspirer le même esprit d'insubordination : d'abord toutes ces dispositions factieuses furent encouragées en secret, mais bientôt elles se montrèrent à découvert. On arrêta qu'aussitôt que le gouverneur serait parti pour Londres, le capitaine White, très-propre à remplir les fonctions de procureur du diable, le suivrait de près : d'abord on était en peine de trouver un prétexte suffisant pour qu'il ne fit pas ce voyage à ses frais ; mais la perversité qui veille toujours sait faire naître les occasions dont elle a besoin, et l'on ne tarda pas à en trou-

ver une. Le comité des deux royaumes venait d'envoyer à Nottingham l'ordre de faire marcher toute la cavalerie qui s'y trouverait en garnison, et de l'expédier à sir John Meldrum dans le comté de Lancaster; aussitôt une pétition fut rédigée, au nom de tous les habitans, pour réclamer contre cet ordre, et le capitaine White fut chargé de l'aller présenter au plus tôt; il protesta qu'une demi-heure auparavant il ne se doutait même pas de la possibilité de ce voyage; cependant il se trouva prêt dès qu'il le fallut, et le docteur Plumptre, bien disposé aussi à soutenir ses bravades, le mit en devoir de l'accompagner.

Aussitôt après leur départ, on vit arriver à Nottingham leur instrument de dommage, le colonel Chadwick; il fut reçu avec les témoignages de la plus grande joie par M. Salisbury qui se vantait partout, pour me servir de ses propres expressions, que l'on ne tarderait pas à en faire voir de belles au gouverneur. Le maire de la ville l'accueillit aussi dans sa maison; on lui donnait beaucoup à boire. Un jour, M. Aiscough, membre du comité, se trouva aussi dans cette réunion et usa largement du vin qui garnissait la table. Le même soir il vint souper au château; il y trouva le lieutenant-colonel Hutchinson et la femme du gouverneur, et leur annonça qu'il venait les inviter à écrire au gouverneur, afin qu'il sût que l'on préparait une vaste machination contre lui,

et que Chadwick était arrivé pour se joindre à ses ennemis. Le pauvre cher homme, qui était lui-même associé à ce complot, se trouvait tellement pris de vin qu'il nous raconta toute la vérité, très-probablement sans s'en douter.

Afin de renforcer leur parti, les factieux résolurent de lever à la hâte une nouvelle compagnie de dragons, et d'en donner le commandement à un certain Willhall, mauvais sujet, fort malintentionné, et par conséquent ennemi déclaré du gouverneur : leur projet échoua ; les plus honnêtes bourgeois de la ville en ayant été informés, ne voulurent pas fournir un seul cheval au capitaine aspirant, et la compagnie ne put être organisée alors.

Le capitaine White revint bientôt à Nottingham. On remarqua qu'immédiatement après son retour, il cessa de parler de M. Hutchinson comme du gouverneur de la place, ne l'appelant plus que le colonel Hutchinson, et affectant même, si quelqu'un en parlait autrement, de ne pas comprendre de qui il pouvait être question. En même temps il s'appliqua avec beaucoup de soin à cajoler ses camarades, les officiers de cavalerie et tous les soldats de cette arme, si bien que les uns et les autres se répandaient en éloges pompeux du capitaine White, et se détachaient chaque jour, non-seulement du gouverneur, mais même de toutes les personnes qui lui conservaient de l'affection. On rédigea une nouvelle

pétition, qui devait être présentée au comité des deux royaumes, et par laquelle on demandait que M. Millington fût envoyé à Nottingham pour mettre un terme aux différends survenus dans la garnison. Le lieutenant-colonel et plusieurs autres ayant refusé de signer cette pièce, le capitaine White leur dit que ce n'était qu'un prétexte, que M. Millington les priait de vouloir bien le seconder, qu'après avoir vainement cherché un moyen d'obtenir du parlement un congé pour venir faire une visite à sa femme et à ses enfans, dont il était séparé depuis long-temps, il n'avait pu trouver aucune autre manière d'y réussir, et qu'il les suppliait de l'aider dans cette entreprise. Les gentilshommes qui s'étaient d'abord refusés à signer, y consentirent pour ne pas désobliger M. Millington : lui-même étant encore à Londres répéta le même conte au gouverneur, et obtint sa signature. M. Hutchinson, séduit par ses belles protestations, par les assurances qu'il ne cessait de lui donner de son dévouement et d'un zèle extrême pour son service, ne pensa pas même à douter un moment de sa bonne foi. Ce fut toujours là le principal défaut du gouverneur ; il avait tant de droiture, une telle sincérité de cœur qu'il ne songeait presque jamais à se méfier des autres : en diverses occasions il se montra confiant et crédule plus qu'il ne convenait à un homme doué d'ailleurs de tant de sagesse et

de prudence, ainsi que sa conduite, en tout autre point a pu constamment en faire foi. Il n'y avait qu'une flatterie maladroite qui pût le forcer à ouvrir les yeux; lorsqu'il voyait quelqu'un recourir à de pareils moyens, il pensait qu'une âme assez vile pour s'abaisser à ce point était en même temps capable de dissimulation et de fausseté; mais ceux qui, plus adroits, savaient ne pas employer ces grossiers artifices, et se présentaient à lui avec toutes les apparences et le langage d'une amitié franche et honnête, parvinrent, sinon très-souvent, du moins quelquefois, à le tromper. Il se rendit aux instances de M. Millington, lorsque celui-ci lui demanda de faire mettre Wandall en liberté. Il avait le projet de suivre auprès du parlement la plainte que le comité lui avait adressée contre le docteur Plumtre; M. Millington le supplia de s'en désister et de permettre au docteur de venir vivre tranquillement à Nottingham et dans sa maison, à condition qu'il s'engagerait à ne plus favoriser l'esprit de faction dans la ville ou d'insubordination dans les troupes de la garnison, et qu'il renoncerait entièrement à se mêler des affaires publiques. Le gouverneur fut aisément amené à consentir à ces conditions, mais le docteur Plumtre se refusa à prendre aucun engagement semblable, et ainsi ne rentra pas dans la ville.

Dans le même temps on découvrit une nouvelle

tentative dirigée par nos ennemis du dehors contre la garnison de Nottingham : on arrêta un espion qui déclara qu'un soldat de la compagnie du major s'était offert pour accomplir cette trahison; cependant on garda si mal le prisonnier qu'il trouva moyen de s'évader le jour où la garnison célébrait, par des réjouissances, la grande victoire remportée par les troupes du parlement sous les murs de la ville d'York.

Cependant le gouverneur, croyant toujours à l'amitié de M. Millington et aux assurances de son dévouement, lui porta ses plaintes contre la cavalerie qui, par son indiscipline et ses fréquentes résistances, jetait le désordre dans le service et le découragement parmi les autres troupes de la garnison; il le pria en même temps d'obtenir au plutôt une décision, afin que tout le monde pût savoir précisément quels étaient d'une part le pouvoir du gouverneur, d'autre part les devoirs de la troupe, jusqu'où l'un avait le droit de commander, et en quoi les autres étaient tenus d'obéir. M. Millington lui conseilla de lui écrire une lettre à ce sujet, par laquelle il lui ferait part des faits dont il croyait avoir à se plaindre, et de son opinion sur ce qu'il pensait avoir droit d'exiger de la garnison, et sur les devoirs de chacun de ceux qui la composaient envers le gouverneur; celui-ci lui écrivit en effet cette lettre, et M. Millington lui dit plus tard qu'il l'avait montrée aux membres

du comité des deux royaumes, qui lui avaient déclaré qu'à leur avis le gouverneur n'avait exigé que ce qui lui était légitimement dû.

Cependant M. Hutchinson partit de Londres et revint à Nottingham, aussitôt après sa dernière conférence avec M. Millington. Celui-ci ne tarda pas à le suivre, et arriva muni d'instructions du comité des deux royaumes, par lesquelles il était chargé d'examiner et d'arranger, s'il lui était possible, les différends survenus dans la garnison; et, s'il ne pouvait y parvenir, il avait ordre d'adresser un rapport au comité. En partant de Londres, le député de Nottingham emmena avec lui le docteur Plumtre et le conduisit jusqu'à Leicester; à peine arrivé, il renouvela ses instances auprès du gouverneur pour en obtenir une autorisation, afin que le docteur pût revenir chez lui, et prit l'engagement personnel que celui-ci s'abstiendrait désormais de se mêler d'aucune affaire concernant la garnison, et de venir dans les environs du château ou d'aucun des forts. Le gouverneur accepta la parole qui lui était offerte et permit au docteur de rentrer dans sa maison; et, afin que le gouverneur ne conçût aucun soupçon sur l'intérêt que M. Millington témoignait en faveur de Plumtre, le député lui dit qu'il n'avait insisté ainsi que pour mieux mettre le docteur dans son tort; il ajouta qu'il connaissait assez l'esprit orgueilleux et turbulent du docteur

pour être persuadé qu'il lui serait tout-à-fait impossible de se tenir tranquille, mais que si, après un tel acte d'indulgence, il recommençait, comme cela paraissait inévitable, à remuer et à agiter les esprits autour de lui, il deviendrait inexcusable et serait définitivement perdu aux yeux du public. Après cela M. Millington demanda au gouverneur de consigner par écrit son opinion sur l'affaire de son gouvernement et sur le pouvoir qu'il se croyait en droit d'exercer. M. Hutchinson se mit en devoir de satisfaire à cette demande et réduisit à huit chefs principaux les prétentions que sa commission lui donnait le droit de faire valoir : avant de le montrer au comité de la guerre, il communiqua cet écrit à M. Millington ; celui-ci, après l'avoir examiné, parut approuver l'opinion du gouverneur, l'assurant de nouveau de la sincérité et de la fidélité de son attachement, et s'excusant avec soin des liaisons qu'il entretenait avec ses ennemis, sur le zèle dont il était animé pour son service, et qui le portait à vouloir découvrir les secrets desseins de ses ennemis, se donnant lui-même en cette occasion le nom de sir Politik-Would-be (1). Mais le gouverneur, qui désapprouvait tout acte de duplicité, fût-il même employé à son profit et contre ses adversaires, le supplia de

(1) Personnage de comédie. (*Note de l'Editeur.*)

se déclarer franchement selon que sa conscience le lui prescrirait, dût-il se prononcer contre lui, et lui dit nettement qu'il ne pouvait souffrir cette manière par laquelle il semblait se montrer favorable aux deux partis.

Lorsque le gouverneur communiqua ses propositions au comité de la guerre, chacun des membres de cette assemblée désira en avoir une copie, et l'on demanda une semaine pour avoir le temps de les examiner. La semaine écoulée, le gouverneur insista pour obtenir une réponse et savoir si l'on approuvait ses propositions, et, dans le cas contraire, quelles objections l'on avait à présenter. Les membres du comité se répandirent alors en éloges pompeux sur le compte du gouverneur, déclarant que, si l'autorité qu'il revendiquait pouvait être due à un homme, il leur paraissait désirable que M. Hutchinson l'exercât plutôt que tout autre, attendu son mérite irrécusable; mais ils ajoutèrent en même temps que, selon leur avis, un tel pouvoir accordé au gouverneur était incompatible avec la part d'autorité qui devait être attribuée au comité, et, en conséquence, ils produisirent, en réponse aux propositions du gouverneur, un sot et ennuyeux écrit. Lorsque le gouverneur l'eut parcouru, il le jeta en disant que c'était un verbiage ridicule et qui n'avait pas le sens commun: quelques membres de l'assemblée, ayant trouvé mau-

vais qu'il témoignât un tel mépris pour un acte du comité, M. Hutchinson répliqua qu'il ne savait de qui venait ce papier, puisqu'il ne portait aucune signature; que ceux qui jugeraient à propos d'avouer une telle déclaration n'avaient qu'à y apposer leurs noms, et qu'alors il saurait ce qu'il aurait à dire.

A la suite de cette demande, et dès le lendemain, la même pièce fut rapportée au comité, revêtue des signatures de MM. Millington, Chadwick, Salisbury, White, et du maire de la ville. Comme on n'y trouvait aucun reproche contre le gouverneur, mais seulement des plaintes sur l'étendue de son pouvoir, et qu'en même temps on savait positivement que lord Fairfax avait le droit de nommer un gouverneur, et surtout de lui conférer le pouvoir dont sa commission semblait autoriser l'exercice, le gouverneur déclara qu'il n'avait rien à voir à de telles réclamations, qu'elles ne le concernaient nullement, et qu'on n'avait qu'à s'adresser à milord Fairfax, pour qu'il eût à se justifier, et à faire connaître en vertu de quelle autorité il avait cru pouvoir délivrer une semblable commission. Aussitôt, lorsqu'on vit qu'il s'agissait d'attaquer un acte d'autorité de milord Fairfax, ceux de ces messieurs qui portaient le plus de respect au général, désavouèrent le mémoire, et ceux qui le désavouèrent ainsi furent le gouverneur, le lieu-

tenant-colonel, M. Pigott, le colonel Thornhagh, le major Ireton, le major Widmerpoole, le capitaine Lomax et l'alderman James. Alors le gouverneur leur raconta comment il avait appris que ce mémoire était une invention de Chadwick; il ajouta que M. Millington, après l'avoir lu, avait tendrement serré Chadwick dans ses bras, lui prodiguant des félicitations telles qu'il était difficile de concevoir qu'on pût se les permettre à l'égard d'un homme si justement méprisé. Alors, en présence même du colonel, il déclara les sentimens de mépris et d'indignation qu'il avait précédemment exprimés sur son compte, et lui demanda comment il pouvait se faire qu'il osât révoquer en doute l'autorité du lord général, lorsque lui-même n'avait pas craint précédemment d'employer auprès de ce général tant d'indignes fourberies pour en obtenir à son profit le même titre et les mêmes fonctions de gouverneur; il demanda également aux membres du comité comment il était possible qu'ils en fussent venus à croire que lord Fairfax n'eût pas le pouvoir de le revêtir de la charge de gouverneur, tandis qu'eux-mêmes avaient auparavant écrit à ce même général pour solliciter cette commission. Enfin, s'adressant au député de Nottingham, M. Hutchinson lui dit qu'il avait manqué de fidélité envers ceux qui l'avaient chargé de terminer les différends survenus dans la garnison, puisqu'au lieu de

cela il les avait envenimés, et qu'en même temps il s'était conduit d'une manière perfide envers le gouverneur, en se faisant homme de parti, et se mettant à la tête de ses adversaires, tandis qu'il avait prétendu n'aspirer qu'à l'office de conciliateur.

Ayant ainsi démasqué ses ennemis, et mis au jour, en leur présence même, leurs perfidies, leur méchanceté, leur orgueil et leurs basses manœuvres, le gouverneur se retira, souriant en lui-même de la confusion où il les laissait. Cependant, et malgré la honte dont ils venaient d'être couverts, ils n'avaient point assez de vertu pour se repentir de leur conduite, et se trouvant engagés dans les voies de la méchanceté, ils résolurent de poursuivre leurs mauvais desseins avec une nouvelle obstination; ils y étaient encouragés par un double motif: M. Millington leur promettait son appui auprès du parlement, et pouvait contribuer beaucoup à faire repousser toutes les démarches par lesquelles le gouverneur chercherait à obtenir justice de ce côté; de plus, ils nourrissaient l'espoir de trouver de grands avantages et des profits considérables dans un changement quelconque, en ce qui concernait les affaires de la garnison, pourvu toutefois qu'ils pussent parvenir à enlever le pouvoir au gouverneur, soit en le dégoûtant à force de vexations, soit en prenant sur lui quelque avantage, et en s'en appuyant ensuite auprès du par-

lement, pour obtenir qu'on lui retirât sa commission ; ils savaient que le gouverneur avait trop de fierté et de courage pour supporter un affront, et ils espéraient, en le provoquant sans cesse, le pousser à quelque démarche imprudente, que l'on pourrait tourner contre lui, et qui servirait à le renverser. Mais, de son côté, le gouverneur qui avait pénétré leurs intentions, leur fit voir qu'il savait gouverner sa colère, et s'en servir pour réprimer leur insolence, sans se laisser emporter à aucun excès capable de fournir le moindre prétexte à leurs mauvais desseins (1). Lorsqu'il avait accepté les fonctions qu'il remplissait encore, les affaires du parlement étaient en si mauvais état, il semblait si hasardeux de se dévouer à sa défense, qu'aucun de ces misérables, et les hommes même les plus zélés pour les intérêts publics, n'osant s'y dévouer, tous l'avaient accablé des plus vives instances, pour qu'il voulût bien accepter cette périlleuse mis-

(1) Si quelque lecteur trouvait ces détails de querelles municipales longs ou fastidieux, nous croyons devoir lui faire observer que les mêmes faits se reproduisaient sur tous les points du royaume, ainsi qu'on en trouve de nombreuses preuves dans les Mémoires de Whitelocke ; le parlement fut très-souvent forcé d'intervenir dans de semblables affaires, et de s'en occuper sérieusement ; et, sous ce rapport, les détails que nous transmet notre auteur méritent d'être considérés comme d'utiles renseignemens historiques.

(Note de l'Editeur anglais.)

sion ; et bien que ces ignobles esprits détestassent de se voir exposés au grand jour de sa vertueuse présence, ils n'en désiraient pas moins qu'il s'exposât pour leur intérêt aux chances hasardeuses de la défense de la place, plus empressés à se mettre à l'abri sous la protection d'un homme plein de force et de courage, que désireux de reconnaître et d'honorer le mérite. Tant d'ingratitude cependant n'avait pu abattre celui qui en était l'objet, ni affaiblir son zèle pour le service public ; comme il ne recherchait pas une vaine gloire, il savait trouver une satisfaction suffisante dans le sentiment de sa bonne conduite. En dépit même de leurs mauvaises intentions, ses ennemis ne pouvaient lui refuser leur estime, et lorsqu'ils le poursuivaient avec le plus d'acharnement, ils savaient bien qu'ils péchaient contre leur propre conscience ; dans la suite même, les témoignages de plusieurs d'entre eux vinrent confirmer cette vérité. Tant que durèrent ces pénibles débats, le gouverneur fut soutenu par les membres les plus honorables du comité de la guerre, plus nombreux et surtout plus considérables par leur mérite que les pervers qui ne se montraient eux-mêmes si acharnés à le poursuivre de leur inimitié, que parce qu'ils comptaient sur la protection de M. Millington, et sur son crédit dans la chambre des communes. Quant à celui-ci, on a pu savoir plus tard les

motifs qui l'avaient poussé à s'associer à de mauvais intrigans; ils l'achetèrent d'abord en lui signant des attestations qui faisaient monter ses pertes au double de celles qu'il avait réellement essuyées (1); et ensuite, en lui promettant une part des dépouilles du colonel Hutchinson, s'il voulait les aider à accomplir leurs projets de vengeance. Un tel butin eût fort bien arrangé les affaires de cette obscure famille; car, tandis que le gouverneur n'avait fait que s'exposer jusqu'alors aux plus graves dangers, et compromettre son existence ainsi que sa fortune, la garnison était parvenue chaque jour à s'assurer une meilleure condition; à cette époque surtout, elle avait de nouveaux motifs de se confier dans l'avenir, par suite des succès que nos armes venaient de remporter dans le nord.

Après la prise de la ville d'York, le comte de Manchester se rendit avec son armée dans les environs de notre comté; ils s'empara sur sa route des

(1) Whitelocke nous a conservé beaucoup de preuves de l'usage où l'on était alors de s'adresser au parlement pour en obtenir la réparation des dommages que l'on avait soufferts : le parlement avait l'habitude d'accorder des indemnités aux dépens des délinquans ou des cavaliers; et, comme de raison, il en résulta de grands abus. Walker dit, dans son Histoire de l'Indépendance, que M. Millington avait reçu de cette manière deux mille livres sterling.

(Note de l'Editeur anglais.)

forts de Bolsover et de Tickhill, et prit aussi possession de Welbeck, propriété du comte de Newcastle, qui fut mise sous la garde du colonel Thornhagh; on envoya à Nottingham beaucoup de richesses prises sur les ennemis en ces diverses rencontres. Le manoir de Winkfield, forte place de garnison dans le comté de Derby, se rendit en vertu d'une capitulation; par suite de ces divers succès, la partie la plus considérable et la plus riche de notre comté se trouva entièrement dégagée, et prête, au besoin, à porter secours à la garnison de Nottingham. Cette nouvelle situation anima les espérances de beaucoup de ces messieurs, qui n'avaient nullement concouru à de tels résultats, et ne se montraient pas moins empressés à rechercher les récompenses dues à d'autres, qu'incapables d'en mériter eux-mêmes. Mais au moment où l'espoir de recueillir les fruits de la possession de tout le comté enhardissait ces mêmes hommes à suivre vivement leurs coupables desseins, il sembla que Dieu voulût témoigner son mécontentement du mauvais usage qu'ils faisaient de ses bienfaits, en éloignant le comte de Manchester; ce général fut appelé dans le midi, tandis qu'il faisait ses dispositions pour mettre le siège devant Newark; et cette ville, se trouvant dégagée, demeura libre de suivre son système d'hostilités contre Nottingham, en conti-

nuant de s'appuyer sur les petites garnisons de Wiverton, de Shelford et de Belvoir.

Cependant les ennemis du gouverneur ne désespérèrent pas du succès de leurs efforts et cherchèrent, pour y parvenir, tous les moyens d'affaiblir son parti. Ils s'adressèrent d'abord au colonel Thornhagh, que l'éclat de sa valeur et ses beaux faits d'armes avaient mis en grande réputation. Ils pensèrent que s'ils pouvaient l'attirer à eux, ce serait de beaucoup le meilleur levier pour ébranler et renverser le colonel Hutchinson, étant d'ailleurs fondés à espérer qu'une fois gagné, leur nouveau chef ne manquerait pas, par la suite, de leur fournir les occasions de le perdre également. Ils connaissaient toute la facilité de son caractère, qui le rendait propre à se laisser tromper par les plus simples apparences, et ils savaient en même temps qu'il était plus enclin à se méfier du langage franc et sincère de ses amis que des flatteries de ses ennemis. Mais le gouverneur, une fois qu'ils se furent montrés à découvert, les observa avec la plus grande vigilance, et prévint fréquemment l'exécution de leurs mauvais dessein, entre autres de celui qu'ils avaient formé sur le colonel Thornhagh. Tandis que celui-ci avait été malade, le gouverneur s'était chargé de son régiment et employait, selon le besoin, les compagnies qui étaient en quartier dans la ville; mais

comme ces compagnies se montraient fort récalcitrantes ; grâce aux instigations du capitaine White , et comme d'ailleurs ce régiment était souvent appelé au dehors pour des expéditions dans la campagne , le gouverneur prit le parti de demander une commission , et il leva une compagnie de cavalerie , qui fut mise sous le commandement immédiat du lieutenant-colonel , et une compagnie de dragons que l'on destina plus particulièrement au service de la garnison. Les éternels moteurs de sédition ne manquèrent pas de saisir cette occasion pour exciter la méfiance du colonel Thornhagh , en lui donnant à entendre que le colonel Hutchinson avait profité de son état de maladie pour s'emparer du commandement de la cavalerie. Le colonel Thornhagh en fut blessé , mais ne dit rien : le gouverneur cependant en fut informé ; il garda aussi le silence ; mais , lorsque son frère partit pour Londres , il le chargea de solliciter une commission , par laquelle le colonel Thornhagh serait chargé , sous les ordres de sir Thomas Fairfax , de commander en chef toute la cavalerie parlementaire du comté de Nottingham ; et cette commission ayant été en effet expédiée et rapportée au colonel Thornhagh , ayant même qu'il sût qu'on l'eût sollicitée , il ouvrit les yeux et renonça à ses méfiances. Il arriva alors que les officiers de cavalerie , quoiqu'ils fussent plus disposés à chercher les moyens

de séduire le colonel qu'à lui résister ouvertement, furent forcés, pour suivre leur système, de refuser d'obéir à ses ordres aussi bien qu'à ceux du gouverneur, car son autorité lui venait de la même source; et, dans leur résistance au gouverneur, les officiers avaient toujours déclaré qu'ils n'avaient pas d'objection ni de plainte à faire contre sa personne, mais seulement contre la portée de l'autorité qu'il prétendait exercer. Les capitaines de cavalerie, animés du vain désir d'obtenir de l'avancement, et espérant en même temps que, si le capitaine White avait le dessus, il leur serait plus facile de se livrer en toute liberté à leurs habitudes de pillage, secondaient les intentions et les démarches factieuses de ce capitaine, et se montraient plus disposés à lui obéir et à suivre leurs projets d'ambition qu'à écouter leur colonel et à se conformer aux lois et aux usages de la guerre. D'un autre côté, le comité espérait encore que ces éternelles contestations, soutenues au nom de l'autorité du parlement, lasseraient enfin la patience du colonel, que le parlement retirerait les commissions de ces deux chefs; et, comme les meneurs de cette intrigue comptaient sur la protection de M. Millington pour faire repousser toutes les réclamations, ils croyaient n'avoir point à craindre d'être expulsés eux-mêmes du comité pour cet abus de confiance. Ils auraient réussi en effet si le

gouverneur eût été capable d'abandonner jamais une bonne cause, soit publique, soit particulière, faute du courage suffisant pour la défendre au milieu des plus grandes difficultés : s'il avait des ennemis, il avait encore plus d'amis qui savaient tous que, s'il venait à quitter son parti, eux-mêmes seraient livrés aux intrigues de ces hommes méchans, et qu'en outre le comité tout entier, abandonné entre leurs mains, ne serait pour eux qu'une proie à dévorer ; qu'enfin ils ne prendraient aucun soin des intérêts, de la liberté et du bien-être du pays, objet unique de la sollicitude et des travaux du gouverneur de Nottingham.

Les conjurés (car je pense qu'il est plus exact de les appeler de ce nom que de leurs titres de membres du comité) avaient envoyé le capitaine White auprès de lord Fairfax, pour obtenir de lui que les attributions et le pouvoir du gouverneur fussent déterminés d'une manière précise. Le général, sur cette demande, se rendit de sa personne à Nottingham, et fut accompagné par M. Pigott, qui se montra toujours l'ami sincère et zélé du gouverneur, et qui ne fut pas moins dévoué aux intérêts de son pays qu'à ceux de la grande cause nationale. Leur arrivée suivit d'un jour celle du capitaine White. Le général, les ayant entendus en même temps, demanda si l'on avait à se plaindre que le gouverneur eût pris

sur lui de faire quelque affaire importante ; sans avoir à l'avance consulté le comité ; le capitaine. White ne put l'en accuser ; alors le général lui demanda s'il avait quelque autre grief à alléguer, et le capitaine ne sut que répondre à cette nouvelle interpellation. Alors , et toujours en sa présence , le gouverneur exposa au général l'état des affaires , et White fut renvoyé par le général avec des reproches et des railleries. Milord Fairfax écrivit aussi au comité pour justifier l'usage que le gouverneur avait fait de son pouvoir, et engager le comité à s'abstenir de toute nouvelle contestation du même genre ; il adressa une autre lettre à M. Millington , pour le prier de venir le voir à York ; le gouverneur expédia ces deux messages. M. Millington , loin d'obtempérer à l'invitation du lord général , continua à entretenir dans la ville l'esprit de faction et de révolte contre l'autorité du gouverneur ; en sorte que bientôt le comité , s'appuyant sur sa protection , recommença à chercher de nouveaux prétextes pour exciter des querelles ; dans l'espoir de porter le gouverneur à quelque acte de violence , ou du moins de le faire renoncer par lassitude à l'exercice de ses fonctions. Souvent le comité faisait sortir la cavalerie ou quelque détachement, et l'envoyait de côté ou d'autre, sans en prévenir le gouverneur ; il accordait de même, sans son consentement , des sauve-gardes et des permissions pour

entrer dans la ville ou pour en sortir ; enfin il empiétait en toute occasion et à tout propos sur les attributions ou les droits du gouverneur , en sorte que la garnison toute entière était livrée à un désordre effrayant. Les soldats , détournés sans cesse de leur service et surpris à tout moment par de nouveaux ordres , ne sachant plus à qui ils devaient obéir , ni quels chefs ils avaient à reconnaître , prirent le parti de ne plus exécuter aucun de ces ordres , et chacun commença à faire ce qui lui convenait le mieux ; bientôt le service public ne put plus marcher , on ne rencontra partout qu'obstacles et contradictions. Tant que la cabale avait été dirigée contre la personne même du gouverneur , il avait pu le supporter ; mais dès qu'elle en vint à désorganiser tout le service , il fut bien forcé de chercher les meilleurs moyens d'y porter un prompt remède.

Il arriva vers le même temps que Salisbury , trésorier du comité , répondit par des injures et par des délais volontaires aux demandes que lui faisaient les soldats pour toucher leur paie , dont l'argent était tout prêt dans ses caisses. Cette indigne conduite ayant excité une révolte dans la garnison ; le gouverneur fut appelé pour l'apaiser et y réussit. Mais aussitôt il se rendit au comité et déclara qu'il n'entendait plus souffrir de pareils procédés ; que le comité s'attachait constamment à attirer à lui tout le pouvoir , les honneurs ,

le droit de commandement qui appartenait au gouverneur, et ne laissait plus à celui-ci que les opérations difficiles, et qui pouvaient offrir quelque danger; qu'il était évident qu'on faisait naître à dessein les occasions de rigueur et de punition, pour le charger ensuite d'exécuter ces actes de sévérité, et qu'il voyait clairement qu'on n'agissait ainsi que dans l'intention de le livrer à la haine et au mépris de tous.

Peu après on reçut l'ordre de faire partir toute la cavalerie dont on pouvait disposer, et de l'envoyer à sir John Meldrum, pour secourir le château de Montgomery. Le gouverneur se rendit au comité pour arrêter l'état des troupes que l'on pourrait faire partir; mais le comité décida qu'il n'en partirait point. Le gouverneur fit alors observer que, dans son opinion, du moins, lorsqu'un ordre parvenait au comité, son devoir était de l'exécuter sans contestation; qu'il était donc venu pour arrêter de concert avec lui ce qu'on pourrait envoyer de troupes, et nullement pour délibérer sur la question de savoir si l'on en devait envoyer: il ajouta que, quand même le comité constaterait par son vote sa désobéissance aux ordres qui venaient d'être transmis, le gouverneur ne pouvait se considérer comme suffisamment dégagé de ses obligations, d'autant plus que le service pour lequel on le requérait était fort important, et que d'ailleurs les troupes

n'avaient pas autre chose à faire. Sur les refus obstinés du comité, le gouverneur convoqua le même soir un conseil de guerre et y appela tous les capitaines; mais ceux-ci, qui n'étaient nullement disposés à entreprendre une expédition aussi lointaine, déclarèrent qu'ils se considéraient comme immédiatement soumis aux ordres du comité; et qu'en conséquence ils ne voulaient pas en recevoir d'autres.

Le gouverneur fut donc forcé de retourner encore auprès du comité. Il lui représenta à quel point le désordre était arrivé; qu'il n'y avait plus aucune discipline dans la garnison, que plusieurs des faits qui s'étaient passés tout récemment ne pouvaient être justifiés en aucune façon, que le service public était complètement négligé; qu'enfin, dans une pareille situation, le comité ne pouvait se dispenser de se joindre au gouverneur pour adresser au parlement une pétition dans laquelle on demanderait que les limites de chaque autorité fussent nettement déterminées, et il termina en suppliant tous les membres du comité de se tenir du moins en repos jusqu'à ce que ces questions eussent été décidées, de permettre qu'il s'acquittât sans obstacle des devoirs de sa charge, ou, s'ils voulaient essayer d'y suffire par eux-mêmes, de l'en débarrasser du moins complètement. L'un des membres lui proposa alors d'ordonner une revue générale,

dans laquelle on demanderait aux soldats s'ils voulaient être commandés par le comité ou par le gouverneur. M. Hutchinson répondit que son commandement n'était point une charge élective, mais un droit qui lui appartenait en vertu de sa commission; que le moyen qui venait d'être proposé n'était propre qu'à exciter un soulèvement dans la garnison, qu'en conséquence il ne pouvait y consentir. Cependant les membres du comité persistèrent dans cet avis, après le départ du gouverneur; il revint encore une fois à eux et leur demanda de suspendre ces insultes à son autorité, ces sourdes intrigues, ces indignes menées, par lesquelles ils s'efforçaient sans relâche d'aliéner tous les cœurs et d'exciter dans la garnison l'esprit de désobéissance et de révolte. Enfin, après de longues discussions, il fut arrêté, du consentement de tout le monde, que le comité n'interviendrait dans aucune des affaires qui concernaient directement la garnison, de manière à interrompre ou à compromettre l'exercice de l'autorité du gouverneur, jusqu'à ce que le parlement eût statué sur les difficultés qu'on aurait à lui soumettre, et l'on décida en même temps qu'à cet effet le gouverneur et le capitaine White se rendraient à Londres pour solliciter une prompte solution. Chacun des membres de l'assemblée promit au gouverneur d'observer fidèlement cette convention; plusieurs y joignirent des

protestations pleines d'hypocrisie, quelques uns même répandirent des larmes; et le gouverneur, qui était l'homme du monde le plus disposé à désirer une réconciliation sincère, accepta les assurances qui lui furent prodiguées, et consentit à boire amicalement avec eux, en témoignage de bienveillance. Tout cela cependant n'était que mensonge et dissimulation; car dans le même temps les mêmes personnes, à force de persécutions contre tous ceux qui avaient du respect et de l'amitié pour le gouverneur, parvinrent à chasser de la garnison plusieurs officiers estimables.

L'un d'eux, M. Hooper, l'ingénieur, homme dévoué à la cause et tout-à-fait honnête, fut particulièrement en butte à leur haine. Il avait un peu de rudesse dans les manières; et comme de plus il était chargé d'exécuter des missions rigoureuses, on en profita pour le rendre odieux au bas peuple; les prêtres l'avaient aussi en aversion parce qu'on le regardait comme le chef des séparatistes. Mais c'était un homme véritablement honnête, fort entendu dans sa partie, et qui se montra toujours sincèrement dévoué au gouverneur, aussi bien qu'au service public. Les gens du comité, qui cherchaient aussi à gagner la faveur du petit peuple, se mirent en tête de persécuter M. Hooper, et prirent à tâche de l'attaquer et de lui donner toutes sortes de dé-

goûts. On venait de lui offrir une situation plus avantageuse ; le colonel Cromwell lui avait fait proposer d'aller le rejoindre et de s'attacher à lui : Hooper vint en parler au gouverneur et l'assura qu'il préférerait demeurer auprès de lui et continuer à le servir avec un traitement inférieur de moitié à celui qu'on lui proposait, pourvu toutefois qu'il pût lui promettre de le garantir des insultes et des affronts dont on ne cessait de l'abreuver. Le gouverneur regrettait vivement M. Hooper ; il savait que son départ causerait un préjudice notable au service public , mais lui-même se voyant tous les jours insulté dans l'exercice de ses fonctions , pouvait-il se croire en état de promettre et de tenir ce qu'on venait lui demander ? Il résolut donc , quoiqu'à regret , de ne pas s'opposer à l'avancement de l'ingénieur , et lui permit d'aller rejoindre Cromwell. Mais telle était l'inimitié des membres du comité , que le jour même que M. Hooper se disposait à partir , ils ne voulurent pas permettre qu'il se retirât tranquillement et sans obstacle : ils savaient très-bien qu'il avait complètement dépensé tout l'argent qu'on lui avait fourni , et , malgré cela , ils le firent appeler dans l'espoir de lui susciter une petite tracasserie , s'il n'avait pas réuni toutes les pièces nécessaires ; ils lui prescrivirent de fournir un compte général de sa gestion , depuis son entrée en fonctions , quoiqu'ils en eussent déjà

une pleine connaissance par les comptes particuliers qui leur avaient été soumis. Heureusement M. Hooper le leur apporta sur-le-champ ; il en résulta à son profit un excédant de dépense de douze schellings qu'il n'avait pas eu l'intention de réclamer ; cependant , sur la présentation de son compte , on les lui remit et M. Hooper se retira , riant de la malice de ses ennemis. Il semblait qu'il dût en être quitte ; cependant Henri Wandall arriva bientôt après chez le gouverneur et lui présenta une pétition par laquelle il déclarait vouloir venger l'honneur du comté d'Essex, et accusait M. Hooper d'avoir mal parlé de ce général et d'avoir fait des choses à son déshonneur. Le gouverneur, qui voyait bien que cette démarche n'était qu'une nouvelle méchanceté, accepta la caution que vinrent lui offrir M. Pigott et le major Watson, et ceux-ci s'engagèrent, au nom de Hooper, à répondre à toutes les accusations que l'on pourrait porter contre lui devant tout conseil de guerre qui serait convoqué à cet effet (1).

Le mercredi 25 septembre 1644 le capitaine

(1) Ce M. Hooper devait être sans contredit un homme de beaucoup de mérite. M. Sprigge, dans son *Anglia redi-viva*, fait mention de lui, comme ayant été de service auprès de sir Thomas Fairfax, lors du siège d'Oxford et de plusieurs autres places, en qualité d'ingénieur extraordinaire. Il en parle comme d'un homme fort expéditif dans toutes ses entreprises, qui en fit un grand nombre et avec

White se rendit à Londres pour solliciter l'affaire du comité contre le gouverneur, qui devait être rapportée et débattue bientôt après devant le parlement. Le lendemain le gouverneur demanda la compagnie du capitaine Barrett; pour lui servir d'escorte jusqu'à Londres; mais, au moment où il se disposait à monter à cheval, le comité, oubliant l'engagement qu'il avait pris naguère de ne se mêler d'aucune affaire militaire, commanda cette même compagnie pour une autre expédition, en sorte que le gouverneur fut forcé de partir sans escorte, tandis que la veille même le capitaine White avait eu pour l'escorter une compagnie entière.

Deux ou trois jours avant le départ du gouverneur, Chadwick vint trouver mystérieusement son frère le lieutenant-colonel et lui dit que sa conscience ne lui permettait pas de lui cacher plus long-temps les mauvais desseins et les trames perfides que quelques uns des ennemis du gouverneur préparaient contre lui; il lui fit ensuite quelques révélations confidentielles et

beaucoup de succès. Il assista au siège du château de Royland, la dernière des places qui furent prises au nom du parlement. Il revint ensuite à Nottingham pendant que M. Hutchinson y était encore gouverneur, et l'on voit dans l'histoire de Deering, qu'il continua à servir dans cette place avec le capitaine Poulton.

(Note de l'Editeur anglais.)

fini par lui donner copie d'une pièce contenant quelques chefs d'accusation que l'on avait le projet de présenter, en lui montrant en même temps l'original de cette pièce, écrit de la main de Mason et du docteur Plumptre. Le gouverneur reçut cette copie des mains de son frère, et l'emporta avec lui.

Trois jours après, le colonel Thornhagh se rendit à Londres. Le jour même où le gouverneur partit de Nottingham, un ministre presbytérien, nommé Goodal, faisait le sermon dans la grande église; il se répandit en invectives amères contre le gouverneur et contre tout pouvoir arbitraire, et ses paroles étaient si bien dirigées contre M. Hutchinson que tous les assistans l'entendirent ainsi : quant au comité il eut en revanche sa part de flatteries, et le ministre assura qu'il n'avait rien à lui demander que de suivre la bonne voie dans laquelle il était entré. Quelques mois plus tard, ce pauvre homme étant un jour à prêcher dans une cure du voisinage, que le comité lui avait donnée, fut pris et emmené par l'ennemi; sa captivité lui faisait d'autant plus de chagrin qu'il ne pouvait espérer, après sa mauvaise conduite, que le gouverneur consentît à l'échanger pour un autre prisonnier. Mais M. Hutchinson détestait ces misérables vengeances : son ennemi et un homme de ses amis se trouvaient en même temps dans la même prison, et il ne pou-

vait en ce moment proposer qu'un seul échange; il retira d'abord le ministre et remit à la plus prochaine occasion la libération de l'officier qui l'intéressait. M. Goodal, étant donc revenu chez lui, se senti vivement pressé par le remords : il vint demander pardon au gouverneur et se déclara coupable et repentant en présence de plusieurs témoins; il mourut avant que la garnison de Nottingham fût licenciée, et à son lit de mort il exprima de nouveau, à quelques amis du gouverneur, le vif regret qu'il ressentait de s'être montré l'ennemi d'un tel homme. Ce que M. Hutchinson fit en cette occasion à l'égard du ministre Goodal, il le fit encore en plusieurs autres rencontres pour des personnes qui s'étaient aussi déclarées contre lui; toujours facile à oublier les injures et ne sachant leur opposer que des bienfaits, quand il trouvait la possibilité d'obliger. Aussi ses amis lui disaient-ils souvent que, si leur conscience ou la justice le permettait, ils n'hésiteraient pas à se déclarer ses adversaires, persuadés que c'était toujours le meilleur moyen d'obtenir de lui les services dont on avait besoin : bien plus animés que lui-même contre ceux qui le persécutaient injustement, ses amis lui tenaient ce langage pour lui témoigner leur mécontentement de sa trop grande bonté; de son côté il éprouvait pour eux la plus vive reconnaissance; mais telle était la douceur de son ca-

ractère qu'en même temps il lui fut toujours impossible d'exercer le moindre acte de vengeance contre ses adversaires, soit que le repentir les fit tomber à ses pieds, soit que les justes arrêts de la Providence les eussent livrés à sa discrétion.

Aussitôt que le gouverneur fut parti de Nottingham, laissant son frère pour le remplacer et exercer toutes ses fonctions, le comité de guerre s'empara de tout le pouvoir et eut l'impudence de donner au lieutenant-colonel qui, en l'absence de son frère et comme son lieutenant, était investi d'un pouvoir absolu, l'ordre de faire sortir sa compagnie : celui-ci se rendit sur-le-champ à l'assemblée, déclara qu'il était fâché de voir que le comité eût si promptement oublié ses promesses, mais que quant à lui il avait résolu de ne point oublier les devoirs que lui imposait l'autorité qu'il tenait de son frère, et qu'en conséquence il n'obéirait point aux sommations qu'on lui adressait.

Ils s'en prirent alors au quartier-maître du régiment du gouverneur. Celui-ci, d'après les ordres de son chef, avait logé des soldats dans un cabaret au maître duquel M. Milington avait donné une exemption de logement en faveur d'un de ses parens qui avait épousé une des filles de la maison. Une querelle s'étant élevée à cette occasion, Cooke, le quartier-maître, laissa échapper quelques paroles pour lesquelles le comité

l'envoya chercher, et le menaça de le punir sévèrement; sa femme, qui se trouvait grosse, en eut une telle frayeur que l'enfant qu'elle portait mourut dans son sein, et qu'elle-même courut le plus grand danger. Le quartier-maitre lui-même fut renvoyé.

Le comité convoqua ensuite une assemblée générale, et l'on persuada aux bourgeois de la ville de fournir des chevaux pour la levée d'un corps de dragons; en même temps on arrêta l'organisation d'un régiment dont Chadwick devait être le colonel, et on lui adjoignit Hall et Selby en qualité de capitaines. Le comité prit aussi sur lui de donner des ordres aux soldats, et ne tarda pas à mettre une horrible confusion dans le service; la ville se trouva par là exposée aux plus grands dangers, et l'ennemi eût pu en tirer de grands avantages s'il en eût été instruit. Une nuit, entre autres, après que les postes eurent été placés, le capitaine de service ayant négligé de chercher le député-gouverneur pour lui demander le mot d'ordre, donna le mot que l'on avait eu la veille, jusqu'à ce qu'enfin il eût rencontré par hasard le lieutenant-colonel de qui il reçut le nouveau signe de ralliement. M. Millington étant venu à passer près de là, à moitié ivre, voulut absolument forcer le capitaine à recevoir de lui le mot d'ordre, celui-ci s'y refusa; M. Millington se fâcha, commanda aussi-

tôt aux tambours du capitaine Mason de battre le rappel et fit doubler la garde. Le lieutenant-colonel, entendant battre le tambour et ne pouvant concevoir qui avait donné un pareil ordre, fit aussitôt défendre au capitaine Mason d'envoyer de nouveaux hommes pour la garde, mais Mason refusa d'obéir. C'est par cette manœuvre et beaucoup d'autres encore du même genre, que les gens du comité cherchaient incessamment à provoquer le lieutenant-colonel, pour lui faire faire quelque imprudence ou quelque faute dont ils pussent prendre ensuite avantage contre lui et son frère, le tout dans l'intention de faire réussir un indigne complot, par le succès duquel ils espéraient parvenir à les perdre l'un et l'autre : un bienfait particulier de la Providence fit découvrir cette nouvelle machination.

Le projet des conjurés était d'accuser le colonel et son frère d'avoir trahi, et d'avoir voulu livrer aux ennemis la ville et le château de Nottingham ; ils avaient résolu de dire qu'ayant découvert cette conspiration, il n'avaient eu d'autre moyen pour la déjouer que de prendre le lieutenant-colonel à l'improviste, de s'emparer du château et des ponts sur la Trent, et d'arrêter en même temps les officiers de la garnison qui demeuraient fidèles au gouverneur ; ainsi que ses principaux amis. Tel était en effet leur plan ; mais, comme ils ne trouvèrent pas de gens dans la ville qui

voulussent les aider dans cette horrible entreprise, ils s'adressèrent à sir John Gell, en qui ils avaient la plus grande confiance, comme tout-à-fait propre à seconder leurs méchants desseins, s'ils eussent osé du moins les lui confier, aussi noirs qu'ils étaient dans les cœurs maudits où ils avaient été forgés; mais, voulant conduire leur affaire le plus secrètement possible, ils se bornèrent à lui faire dire qu'ils avaient quelques motifs de craindre que le lieutenant-colonel ne fût disposé à les trahir, et à livrer le château aux ennemis, et ils le firent prier en même temps de leur envoyer quelque secours en hommes et munitions, pour un cas de danger. Les munitions furent en effet envoyées et introduites en secret dans la ville; sir John Gell donna en même temps des ordres pour que quelques-uns de ses soldats se tinssent prêts à partir au premier signal, et l'on disposa tout à Nottingham pour pourvoir à leurs logemens. Le lieutenant-colonel, pendant ce temps, ne se doutait nullement de l'odieuse trame que l'on préparait contre lui; lorsque, précisément au moment où elle allait être mise à exécution, arrivèrent à Nottingham deux gentils-hommes, que le parlement employait à entretenir les communications entre le nord et le midi, et qui avaient coutume de se rencontrer en cette ville.

M. Fleetwood, qui venait alors du midi, se

rendit au château immédiatement après son arrivée, et y fut reçu, comme d'usage, par le lieutenant-colonel avec beaucoup d'empressement et de soins; c'était un samedi soir, dans le mois d'octobre. M. Marsh, son correspondant, qui se trouvait dans le nord, ayant passé à Derby, y vit sir John Gell, qui l'avertit de se tenir en garde; si bien qu'étant arrivé à Nottingham, il ne voulut pas se hasarder à monter au château; le lendemain, dimanche matin, il fit donc prévenir M. Fleetwood de son arrivée, le priant de venir lui parler à la ville; celui-ci descendit promptement, et M. Marsh lui raconta les renseignemens qu'il avait reçus de sir John Gell, par suite desquels il lui dit qu'il n'avait pas jugé prudent de se rendre à la citadelle. M. Fleetwood n'hésita pas à lui répondre de sa sûreté, et le conduisit aussitôt auprès du lieutenant-colonel, auquel il raconta, après avoir acquis la conviction de son honnêteté, tout ce qu'il avait appris pour prouver le complot que l'on avait ourdi contre lui. Dès le lundi matin, M. George Hutchinson partit pour Londres; et, avant son départ, il fit dire à M. Millington qu'il avait appris que l'on se permettait de soupçonner sa fidélité, qu'il se rendait à Londres, qu'on le trouverait là prêt à répondre aux accusations que l'on voudrait porter contre lui; et qu'enfin, pour le temps de son absence, il

avait chargé le capitaine Lomax de remplir les fonctions de gouverneur.

Les gens du comité, confondus de voir tous leurs projets découverts et renversés, résolurent cependant de faire tête à l'orage, et nièrent formellement d'avoir fait demander à Derby aucun secours en hommes. Quant aux munitions, ils dirent que quelque temps auparavant on avait prêté de la poudre à sir John Gell; et qu'en effet, on lui avait fait demander de la renvoyer; mais ils ne disaient pas tout, car en même temps ils avaient trouvé moyen de persuader au garde-magasin du château, de faire descendre à la ville, à l'insu du lieutenant-colonel, deux barils de poudre, avec les mèches et les boulets nécessaires, et de les faire transporter au lieu que Chadwick indiquerait; et le garde-magasin, ne se doutant pas de leurs mauvaises intentions, avait consenti à envoyer les munitions dans la maison de Salisbury.

Aussitôt que le lieutenant-colonel fut parti pour Londres, les gens du comité cherchèrent tous les moyens de donner la meilleure tournure possible à leur affaire; ils envoyèrent le capitaine Palmer à Londres, et le lieutenant Chadwick à Derby; celui-ci négocia si bien avec sir John Gell qu'il rapporta une lettre faite après-coup, que l'on déclara être la seule qui lui eût été adressée par le comité à cette occasion, et une

autre lettre de la main de sir John Gell, par laquelle celui-ci désavouait tout ce que M. Marsh avait rapporté de sa précédente conversation; cependant la Providence ne voulut pas permettre qu'aucun des faits de cette odieuse trame demeurât secret. Tandis que l'on travaillait à Derby pour réplâtrer toute cette intrigue, un frère de sir John Gell arriva par hasard à Nottingham, et affirma que le comité avait fait demander un secours de trois cents hommes à son frère, pour pouvoir, au besoin, occuper le château; instruits de cette nouvelle révélation, les gens du comité expédièrent le lendemain matin le capitaine Pendock, avec mission de chercher le nouveau témoin, et de l'engager par des voies de douceur à ne plus parler des circonstances sur lesquelles il s'était déjà expliqué. On sut aussi que le jour même où les perfides intentions des gens du comité avaient été découvertes, par un bienfait particulier de la Providence, un capitaine des troupes de sir John Gell était aussi arrivé de sa part, pour connaître au juste l'état des choses; et que le nouveau quartier-maître avait employé toute la journée à faire des billets de logement pour les soldats que l'on attendait.

Lorsque le gouverneur arriva à Londres, le comité des deux royaumes avait déjà chargé une commission spéciale d'examiner l'affaire de Nottingham; cette commission était présidée par sir

Henri Vane, le jeune, et composée en outre de M. William Pierpoint, du procureur-général St.-John, du greffier et de deux commissaires écossais. On avait lu devant elle les propositions du gouverneur et les réponses du comité de la guerre ; le capitaine White, qui s'était aussi rendu à Londres pour solliciter au nom du comité, voyant que ses réponses paraissaient peu solides, et ne réussissaient nullement auprès de la commission, avait présenté une plainte contre le gouverneur, le lieutenant-colonel et M. Pigott ; mais cette nouvelle pièce parut aussi futile que les premières déclarations du comité ; les gentils-hommes inculpés y répondirent d'une manière si claire et par des argumens si irrésistibles qu'il était évident que ces accusations ne provenaient que d'une basse jalousie, puisqu'au fait elles ne portaient que sur des détails qui n'avaient aucune importance, et dont la fausseté était, de plus, complètement démontrée. Cependant, comme les gens du comité avaient renoncé à toute pudeur, il ne se passait pas une pauvreté à Nottingham qu'elle ne fût saisie avec empressement, et ne servit de prétexte à de nouvelles dénonciations que l'on envoyait à Londres, pour être mises sous les yeux de la commission. M. Millington favorisait toutes ces manœuvres ; il avait eu soin d'écrire en particulier à chacun des membres de la commission du parlement, et n'avait pas manqué de

leur faire de faux rapports au sujet du gouverneur, et de les prévenir autant que possible contre lui. Celui-ci, inconnu à toutes les personnes auxquelles il avait affaire, en était reçu très-froidement; toutes les fois qu'il tentait de s'adresser en particulier à chacune d'elles; mais incapable de se laisser décourager, même par le mauvais accueil de ceux de qui il se croyait fondé à attendre de bons procédés, et quelques témoignages de reconnaissance pour sa bonne conduite et sa fidélité dans ses engagements, M. Hutchinson était chaque jour plus déterminé à poursuivre sa justification, en dépit des dégoûts et des refus qu'il essayait souvent. M. William Pierpoint entre autres le rebuta à diverses reprises, plus vivement encore que ses collègues; mais, en revanche, dès qu'il eut reconnu l'injustice des persécutions auxquelles il était en butte, nul ne se montra plus empressé d'honorer le gouverneur, et de lui témoigner sa justice et sa bienveillance. M. Pierpoint commença à revenir de sa première erreur, et à rendre justice au gouverneur de Nottingham, lorsque son frère, le lieutenant-colonel, étant arrivé à Londres, lui eut rendu compte de l'odieuse machination qu'il venait de découvrir. Le gouverneur en fut vivement indigné, et adressa tout de suite une plainte à la commission. Le capitaine White commença d'abord par nier impudemment toute l'affaire, et déclara que le comité

de Nottingham n'avait jamais eu le moindre soupçon sur la fidélité du gouverneur et celle de son frère, et qu'il n'y avait jamais eu de motif d'élever un doute à ce sujet. Lorsque le capitaine eut produit cette assertion, en présence de tous les membres de la commission, avec toute l'assurance et l'effronterie dont il était capable, M. William Pierpoint, à qui il ne manquait plus que cette preuve pour être convaincu de leur diabolique méchanceté, tira de sa poche une lettre de M. Millington, dans laquelle celui-ci insinuait les mêmes soupçons contre le gouverneur et son frère, et témoignait le désir d'être chargé par le parlement des pouvoirs nécessaires pour prévenir et réprimer cette trahison. C'était assez pour en déconcerter d'autres que ces gens-là; mais leur représentant ne se laissa pas décourager, et continua, avec la même impudence, à presser fort rudement les membres de la commission. Mais ceux-ci, bien que gens d'honneur et de probité, et peu disposés à se tourner contre le gouverneur lorsqu'ils eurent acquis la certitude de son innocence, se montrèrent, en leur qualité de politiques, moins empressés qu'ils n'auraient dû l'être de lui rendre justice, ne pouvant le faire sans condamner hautement un de leurs collègues, pour avoir servi d'appui à des hommes de cette espèce, dans les indignes persécutions qu'ils avaient fait subir au colonel.

Ces gens en effet étaient de si parfaits coquins que, pendant tout le temps que duraient ces contestations, ils ne cessaient de s'accuser et de se trahir les uns les autres, même auprès du gouverneur : sous prétexte de céder à des sentimens d'honnêteté ou de conscience, l'un ou l'autre d'entre eux venait fréquemment lui raconter tous les détails des machinations dirigées contre lui ; on lui montrait les pièces originales contenant les plaintes ou les accusations projetées, et toujours écrites de la main de l'un des associés ; on lui faisait voir que ce n'était pas tant par aversion contre lui que par avidité et par le désir de s'élever sur ses ruines que les membres de cette association se portaient tour à tour ses accusateurs, et inventaient contre lui et son frère d'odieuses calomnies ou des machinations plus coupables encore, comme celle de s'emparer de tous les postes de la garnison et de les jeter en prison ; enfin on lui apprenait comment M. Millington s'était engagé à arrêter toutes les pétitions qu'il adresserait au parlement, afin que ses réclamations ne fussent jamais soumises à l'examen et qu'il ne pût ainsi obtenir justice (1). Ce fut par

(1) On lit dans l'histoire de l'Indépendance « que les hommes actifs et intrigans faisaient nommer des comités dans lesquels ils dirigeaient les affaires de la chambre comme il leur plaisait, et que, lorsqu'une affaire était trop mau-

des rapports du même genre que le gouverneur apprit aussi comment les conjurés s'étaient arrangés pour le cas où toutes leurs tentatives auraient réussi, et quelles dispositions ils avaient faites pour partager les dépouilles du lion, avant même de l'abattre. Le colonel Thornhagh devait être éloigné de son commandement : le fils de M. Millington était désigné pour l'emploi de gouverneur du château : les dix livres sterling par semaine, allouées par le parlement pour les frais de table du gouverneur, devaient être partagées entre autant de membres du comité, à raison de quarante schellings par personne ; Chadwick était destiné à devenir colonel du régiment de la ville, et Mason devait être son major ; on avait réservé pour White le grade de colonel du régiment de cavalerie, et il aurait eu pour major le prêtre Palmer ; en même temps tous les amis du gouverneur devaient être expulsés de la ville, et les places qu'ils occupaient auraient été données à ceux que les associés auraient protégés, autre moyen d'exciter toutes les ambitions subalternes, et d'animer les hommes de toutes les classes contre le gouverneur et tous ceux de son parti. Dans un tel dessein les associés n'avaient donc oublié que

« vaise ou trop difficile, ils l'étouffaient et l'empêchaient
« d'être jugée à force de délais et d'artifices. »

(*Note de l'Editeur anglais.*)

les intérêts publics; et leur ardeur à poursuivre le succès de leurs inimitiés particulières les faisait consentir sans peine à s'adjoindre les hommes les plus malintentionnés et les plus corrompus, pourvu qu'ils consentissent à poursuivre aussi de leur haine celui qu'ils détestaient, surtout à cause de son attachement inviolable à ses sermens et de la sévérité qu'il déployait pour réprimer le vice et la débauche. De plus, comme ils l'accusaient aussi de protéger et de favoriser ceux du parti pieux qui se montraient sages et réservés, bien qu'ils se séparassent des autres et s'abstinssent d'assister aux assemblées publiques, les prêtres et tous leurs idolâtres adhérens criaient de toutes leurs forces contre ce scandale, et ne craignaient pas, pour augmenter le bruit, d'associer à leurs clameurs les enfans même de l'enfer. C'est par de semblables pratiques que nous avons vu plus tard ruiner, dans tout le royaume, les intérêts de notre cause et ceux de tout le parti; de même, à cette époque, les habitans de Nottingham les plus zélés pour Dieu et pour le parlement, renonçant à la haine qu'ils auraient dû ressentir pour leurs ennemis, invoquaient leur secours pour assurer le succès de leurs coupables machinations contre le fidèle serviteur et le généreux défenseur de la cause du ciel et des intérêts légitimes du pays. On ne parla plus des cavaliers; mais le nom de Castillans

devint le sobriquet injurieux appliqué à tous les amis du gouverneur. Ce fut une chose déplorable de voir comment ces malheureux arrivaient successivement, par une telle conduite, à perdre d'abord tout sentiment d'esprit public, et bientôt après toute habitude de régularité et d'honnêteté; non-seulement ils toléraient toutes les mauvaises actions, et semblaient de connivence avec ceux qui s'en rendaient coupables, mais eux-mêmes ne tardèrent pas à donner les plus funestes exemples; tout le monde les vit passer leur vie dans les tavernes et dans les mauvais lieux; Millington et White s'oublièrent jusque-là que chacun d'eux finit par épouser une fille de cabaret, au grand scandale de tous les citoyens de la ville et des habitans du comté, et non sans qu'il en retombât une sorte de honte sur le parlement lui-même, autant du moins que l'inconduite d'un membre d'une assemblée peut rejaillir sur le reste. On ne pouvait assez s'étonner qu'un homme de soixante ans, qui professait des principes et des sentimens religieux, qui venait tout récemment encore d'accompagner dans sa dernière demeure une femme pieuse et respectable, eût pu se résoudre à aller chercher dans un cabaret une petite coureuse de seize ans. Cependant ces nobles alliances amenèrent beaucoup de forces à leur parti, en y rattachant tous les ivrognes et les mauvais sujets de la ville.

Leur premier complot ayant été découvert par un bienfait de la Providence, ils recommencèrent de plus belle, et employèrent tous les moyens imaginables pour répandre et accréditer toutes sortes de mensonges, dans l'intention d'exciter contre le gouverneur la haine de tous les habitants, et surtout de la cavalerie de la garnison. Ils avaient le désir de les engager à signer une nouvelle pétition; mais ils ne purent trouver qu'un bien petit nombre d'individus disposés à y consentir; on mit en avant les prétextes les plus plausibles pour exciter le mécontentement; on répéta partout que le gouverneur voulait s'attribuer un pouvoir arbitraire sur la garnison, qu'il avait le projet de disposer à lui seul de tout le butin que feraient les troupes, et beaucoup d'autres calomnies semblables; enfin, à force de peine, on parvint à arracher quelques signatures dans le régiment du colonel Thornhagh, et l'on fit souscrire à ces soldats une pétition par laquelle ils exprimaient le désir d'être placés sous les ordres du comité, et de n'avoir à obéir à aucune autre personne de la garnison. Muni de cette nouvelle pièce, le capitaine Palmer se rendit à Londres. A peine arrivé, il rencontra M. Pigott à Westminster, et celui-ci, entrant aussitôt en conversation confidentielle, se plaignit vivement au capitaine de la vie scandaleuse que menaient quelques individus, membres du comité, espé-

rant que Palmer, comme leur ami, aurait plus de moyens que tout autre pour les ramener dans de meilleures voies.

Un jour le gouverneur, le colonel Thornhagh, M. Pigott et quelques autres étant à diner ensemble à Westminster dans une taverne, le capitaine Palmer s'avança vers la porte, et l'ayant aperçu, ces messieurs l'engagèrent à entrer. Dans le cours de la conversation, le gouverneur tira de sa poche les plaintes que le comité de Nottingham avait rédigées contre lui, et, les présentant au capitaine, il lui demanda comment il pouvait se faire qu'après tous les services qu'il avait rendus et toutes les peines qu'il avait prises, on osât débiter de pareilles impostures et diriger contre lui de semblables inculpations. Le capitaine, qui n'avait cessé de vivre auprès du gouverneur et connaissait la fausseté de toutes ces accusations, s'en montra surpris au-delà de toute expression, et assura n'en avoir jamais entendu parler. On continua à causer sur le même sujet, et le gouverneur en vint à faire mention d'un sermon fort anti-chrétien, celui que M. Goodal avait prononcé en son absence, et dans lequel il s'était permis de se répandre en invectives contre lui : ici Palmer voulut entreprendre de justifier son collègue et se laissa emporter lui-même à des provocations tellement insolentes que le gouverneur se fâcha et finit par lui dire, que s'il ne portait

plus de respect à son habit noir qu'à son habit gris, il le chasserait de la chambre à coups de canne, lui conseillant toutefois, pour sa propre sûreté, d'en sortir au plus tôt. Palmer s'en alla fort mécontent, et, ayant rencontré le capitaine White, il lui fit son rapport, et lui dit entre autres choses que M. Pigott avait dit que le capitaine White était un mauvais débauché; M. Millington un ivrogne et Chadwick un lâche. White, ayant rencontré M. Pigott dans la grande salle, l'attaqua sur ce qu'il avait dit : M. Pigott, voyant assez près d'eux le capitaine Palmer, s'en approcha avec le capitaine White, et disant à celui-ci qu'il savait que c'était Palmer qui lui avait fait ces rapports, il répéta ce qu'il avait dit, ajoutant qu'il ne l'avait fait que dans le désir qu'ils se corrigéassent; qu'au surplus il était tout prêt à soutenir la vérité de ses assertions. Palmer furieux se rendit ensuite auprès de la commission du parlement et déposa une plainte en son nom, par laquelle il exposait son désir d'être dispensé de servir sous les ordres du gouverneur, et alléguait, entre autres motifs, à l'appui de sa demande, que le gouverneur s'était conduit en lâche dans une occasion où il avait fait une sortie sur Elston avec la compagnie du capitaine. Le gouverneur, à qui l'on remit une copie de cette pièce, l'envoya aussitôt à la compagnie même de Palmer; et le lieutenant, le cornette et tous les

soldats de la compagnie lui adressèrent tout de suite un certificat signé d'eux tous, par lequel ils attestaient que l'accusation du capitaine Palmer était de toute fausseté.

Palmer, après cette affaire, retourna à Nottingham et publia dans toute la ville son indignation contre le gouverneur et contre M. Pigott, qui osaient, disait-il, diffamer les ministres, M. Millington et tout le comité; il eut soin d'y ajouter une nouvelle calomnie, disant que le gouverneur lui avait jeté une assiette à la tête, et il poussa l'effronterie jusqu'à abuser de la chaire pour exciter le peuple à tirer vengeance des affronts qu'il disait avoir reçus. A cette occasion, et entre autres propos qu'il se permit, faisant du gouverneur une fausse application d'un passage de Néhémie, qui dit : « *Je ne mangeais point du pain du gouverneur, parce que la crainte de Dieu était avec moi,* » il prétendit qu'en consentant à manger à une table publique le gouverneur prouvait qu'il n'avait point la crainte du Seigneur, et il continua, ainsi que les prêtres de son parti, à torturer malicieusement beaucoup d'autres passages des Écritures.

De son côté, le comité de Nottingham saisit cette occasion pour convoquer une assemblée générale, dans laquelle on entendit deux discours prononcés par M. Millington et le colonel Chadwick. Le premier commença par faire une lon-

gue énumération des actions méritoires de Chadwick (actions tout-à-fait inconnues à tous les auditeurs), qui devaient, disait-il, lui assurer la reconnaissance publique et en particulier celle de tous les habitans de la ville; puis il parla des bons services que lui-même avait rendus, et qui jusque-là n'avaient été payés que par des témoignages d'ingratitude, puisque M. Pigott n'avait pas rougi de le traiter d'ivrogne et d'appeler Chadwick un lâche; enfin il annonça que puisque leur dévouement et tous les efforts qu'ils avaient faits pour le bien de la ville n'avaient abouti qu'à exciter contre eux les traits de la calomnie, ils espéraient que tous les habitans se joindraient à eux pour assurer leur justification. Chadwick prit à son tour la parole, et, de même que l'autre, il parut s'attacher bien moins à ce qui pouvait le concerner directement qu'à ce qui se rapportait surtout à la justification de son associé; il déclara à la fin de son discours que les injures que M. Pigott s'était permis de prononcer contre M. Millington étaient des insultes non-seulement au comité de guerre de Nottingham, mais au parlement lui-même.

Le capitaine Lomax remplissait alors les fonctions de vice-gouverneur de la garnison. Après que les deux orateurs eurent parlé, il se leva et invita tous les habitans de la ville à s'abstenir d'intervenir dans des discussions qu'ils ne pou-

vaient connaître avec exactitude, ajoutant que M. Pigott et les gentilshommes qui se trouvaient en ce moment à Londres étaient gens d'honneur et pleins de prudence, et qu'ils sauraient bien soutenir toutes les assertions qu'ils pourraient avoir avancées au sujet de qui que ce fût. Là-dessus le capitaine Mason et deux bourgeois de la compagnie, fort malintentionnés, commencèrent à se fâcher; se mirent à dire force insolences, et, accablant le capitaine Lomax de reproches, ils voulurent même porter la main sur lui et tenter de le chasser de l'assemblée; mais le capitaine, qui était vigoureux, leur en imposa par sa fermeté, et ne voulut point se retirer avant que la réunion fût dissoute. A la suite de cette affaire, on convoqua une nouvelle assemblée générale sans en prévenir le vice-gouverneur; mais le capitaine Lomax, voyant combien les esprits étaient disposés à la révolte, ne permit point qu'elle eût lieu. Alors, à dix heures du soir, le conseil commun se réunit dans la maison de Salisbury. M. Millington demanda de nouveau aux assistans de se joindre à lui pour obtenir justice au nom des ministres et du comité, et huit des bourgeois qui étaient présens se laissèrent persuader d'apposer leur signature au bas d'une feuille de papier blanc. En même temps quelques membres du comité, suivis de leurs plus zélés partisans, se mirent à courir dans toute la ville, et, persuadant les uns, me-

naçant les autres , firent signer une pétition que ne connaissait aucun de ceux qui la signaient ; mais on ne manquait pas de dire à tous que c'était pour le bien de la ville.

En même temps toute cette racaille du comité exerçait sur la ville un pouvoir absolu ; le docteur Plumptre devint bientôt l'ami intime et le favori de tous les conjurés , et allait disant partout que le château serait bientôt renversé , que les pierres serviraient à la reconstruction de l'église , que le fort sur la Trent serait jeté dans l'eau , et que toutes les armes et tous les soldats ne seraient plus employés qu'à la défense de la ville.

Cependant à Londres le gouverneur ayant fait connaissance avec les membres du sous-comité chargé de l'examen de son affaire , et ceux-ci à leur tour ayant enfin acquis toutes les preuves des odieuses trames de ses ennemis , sir Henri Vane eut la loyauté de lui conseiller d'arranger son affaire de manière à ôter tout nouveau prétexte à ses adversaires ; en conséquence de cet avis M. Hutchinson soumit au comité des deux royaumes quelques propositions qui devaient avoir pour résultat immédiat de mettre un terme à tous les différends ; il consentait à abandonner tous ses droits , en tant du moins que le service public n'aurait point à en souffrir , et à oublier toutes les injures dont on l'avait accablé. Cet

acte de condescendance produisit un fort bon effet et satisfut tellement le comité des deux royaumes qu'on se hâta de terminer toute l'affaire; le comité donna ordre au gouverneur d'aller reprendre l'exercice de ses fonctions, et le chargea des instructions qu'il adressait à toutes les parties; on lui remit en même temps des lettres pour les officiers et les soldats des troupes de la garnison, tant infanterie que cavalerie, pour leur prescrire d'être soumis et d'obéir aux ordres du gouverneur, et l'on adressa pareillement des lettres au maire de la ville et au comité.

Le gouverneur s'étant mis en route pour revenir, on apprit à Nottingham le vendredi soir qu'il était arrivé à Leicester; sur quoi les membres du comité, ayant été en même temps informés des décisions rendues par le comité des deux royaumes, firent leurs dispositions pour partir. Les soldats ne tardèrent pas à en avoir connaissance et se rendirent aussitôt auprès du délégué du gouverneur, pour lui demander avec instance de retenir le trésorier: le capitaine Lomax se rendit donc chez celui-ci, accompagné du major du régiment; ils l'engagèrent vivement à attendre l'arrivée du gouverneur, afin de connaître les instructions et les ordres qu'il apporterait de la part du parlement. Voyant qu'ils ne pouvaient amener le trésorier à céder de bonne grâce à leurs représentations, ils lui intimèrent l'ordre

formel de ne point partir. Mais, comme Salisbury persistait dans son refus, le capitaine Lomax le menaca de lui passer son épée au travers du corps s'il s'obstinait davantage, et en même temps il alla donner les ordres nécessaires pour établir un poste sur le pont de la Trent. Pendant ce temps les membres du comité saisirent le moment qui leur restait et se sauvèrent en toute hâte, en sortant par l'autre côté de la ville. Millington, Chadwick, Ayscough, Salisbury et Mason (que l'on avait trouvé moyen d'adjoindre au comité pour y renforcer la faction) emmenèrent avec eux le nouveau quartier-maître, un autre des officiers qu'ils avaient tout récemment nommés, Palmer, deux autres prêtres et un capitaine de la ville.

Quelques uns des officiers attachés au gouverneur allèrent alors à sa rencontre et lui dirent que la garnison et tout son régiment en particulier se disposaient avec une grande joie à le bien recevoir : ils lui annoncèrent que leur contentement se manifesterait par plusieurs saluts de coups de canon, par des feux de peloton et par le son des cloches, ainsi qu'on a coutume de le faire pour célébrer publiquement un heureux événement. Le gouverneur, craignant que ses ennemis ne pussent voir sans un vif déplaisir tous ces témoignages de l'amour de ses soldats, envoya aussitôt quelqu'un à la ville, pour supplier que l'on s'abstint d'un accueil si bruyant. Mais, comme

il était déjà assez près de la place, un nouveau messager vint lui annoncer que tous ceux qui auraient pu être choqués de ces témoignages d'allégresse avaient pris la fuite, et que ceux qui étaient demeurés dans la ville seraient affligés s'il ne leur permettait de manifester, autant qu'ils le pouvaient, la joie qu'ils éprouvaient de le revoir. Il ne put donc refuser plus long-temps d'accéder à leurs vœux. Tout le monde s'empressa de lui témoigner sa satisfaction; on le combla de marques d'affection et on lui rendit tous les honneurs possibles avec autant de solennité que le permettaient le lieu et les circonstances. De son côté, le gouverneur accueillit ceux qui venaient à lui avec la politesse la plus affectueuse, et une ample gratification distribuée à ces soldats qui lui étaient si attachés fit pour eux, de ce jour, un vrai jour de fête, qu'ils célébrèrent comme si eux-mêmes et leurs familles eussent été rachetés d'une longue captivité. Le maire de la ville s'avança alors avec ses collègues, revêtus de leur costume écarlate, et dit au gouverneur que, s'il lui avait nui en quelque chose par sa conduite antérieure, il en était extrêmement fâché, qu'il l'honorait infiniment, que ses erreurs n'avaient pu provenir que de son ignorance ou des faux rapports qu'on lui avait faits, et qu'il était tout disposé à réparer ses torts. Le même jour le capitaine White arriva à Nottingham, dévoré de

haine et de colère contre le gouverneur et tous les gentilshommes qui s'étaient réunis à lui, savoir le colonel Thornhagh, M. Pigott, le lieutenant-colonel, le major Widmerpoole, le capitaine Lomax et l'alderman James : quant au maire de la ville, malgré toutes les belles protestations qu'il venait d'adresser publiquement au gouverneur, dès le soir même, le capitaine White ne manqua pas de s'emparer de nouveau de cette girouette.

Le lendemain le gouverneur et le comité réunis expédièrent des ordres à toute la cavalerie qui était alors dans la place, pour marcher au secours de Derby et de Leicester et placer des forces dans une maison appelée Cole-Orton : cet ordre n'ayant point été exécuté, le gouverneur et le colonel Thornhagh réunirent tous les officiers de cavalerie et leur firent connaître les ordres du comité des deux royaumes auxquels ceux-ci promirent d'obéir avec toute la bonne volonté possible. Le capitaine White, à qui l'on avait adressé la même invitation, refusa d'abord fort insolemment de monter au château, et répondit que le gouverneur n'avait qu'à venir le trouver dans la chambre du comité. Cependant il se ravisa et le gouverneur voulut bien pour cette fois ne pas faire attention à cette nouvelle sottise. Le lundi M. Hutchinson fit inviter le maire à convoquer une assemblée générale; mais celui-ci vint aussi.

tôt le supplier de vouloir bien suspendre, jusqu'à ce qu'il se fût assuré si les gens du comité qui avaient pris la fuite consentiraient à revenir, et il proposa d'aller avec le capitaine White, et de tâcher de les y engager. Cet arrangement fut agréé, mais ne put s'exécuter : les hommes qui étaient partis se retirèrent d'abord à Derby et de là à Londres. Alors le gouverneur ordonna une revue générale et lut devant la troupe assemblée les instructions qui lui avaient été remises par le comité des deux royaumes ; elles furent accueillies par les soldats avec de grands témoignages de satisfaction ; mais pendant tout ce temps le capitaine White se refusa à remettre les lettres dont il était porteur pour le comité et pour le maire de la ville.

Quelques jours après le gouverneur fut informé que les nouveaux dragons étaient venus demander des munitions pour une expédition dont il n'avait aucune connaissance : aussitôt il fit donner ordre à la garde du pont de ne les laisser passer qu'avec une permission signée de sa main. Bientôt après White se présenta avec les dragons devant le pont ; on lui refusa le passage ; il se mit à insulter la garde et la provoqua d'une manière si violente, que le chef du pont prit le parti de faire avertir le gouverneur. Celui-ci s'y rendit sur-le-champ, il trouva le capitaine transporté de fureur, qui, dès qu'il le vit arriver, se mit

à l'accabler d'injures , comptant sans doute le pousser par un langage aussi indécent à quelque acte de colère dont il n'aurait pas manqué de prendre avantage contre lui : mais le gouverneur ne fit que rire de cet accès de frénésie , et ne permit au capitaine de passer que lorsqu'il lui eut fait voir un warrant du comité de la guerre à Londres. White , en s'en allant , lui dit encore qu'il ne voulait recevoir aucun ordre de lui et beaucoup d'autres insolences du même genre. En avançant du côté de Londres , le capitaine rencontra le détachement de cavalerie qui revenait de Cole-Orton ; et dit à cette troupe tant de mensonges sur la manière dont l'avait traité le gouverneur , que les soldats firent effrayés et ne voulaient pas rentrer dans la place ; mais le colonel Thornhagh leur persuada d'y rentrer sur la parole qu'il leur donna que le gouverneur ne les maltraiterait point. Ils rentrèrent donc à Nottingham , et , dans le courant de cette semaine , les mêmes soldats firent une nouvelle sortie avec leur colonel , attaquèrent l'ennemi dans ses quartiers et lui enlevèrent quatre-vingts chevaux , deux guidons , un major et quelques autres officiers. La compagnie du pont eut aussi un engagement avec le colonel Stanhope , gouverneur de Shelford (1). Celui-ci avait avec lui deux détache-

(1) Il est clair , d'après ce fait , que , vers la fin de l'année

mens, dont chacun était aussi fort que notre compagnie. Nos soldats attaquèrent d'abord le détachement à la tête duquel le colonel Stanhope se trouvait en personne, le battirent, le mirent en déroute et le poursuivirent; mais bientôt l'autre détachement chargea notre troupe sur ses derrières; elle se retourna promptement, attaqua à son tour l'ennemi, le mit en fuite et fit prisonniers le lieutenant-colonel Stanhope et son enseigne, avec un bon nombre de soldats; on leur enleva en même temps plusieurs chevaux et des armes. Pendant l'absence du gouverneur et de son frère, le comité avait fait tous les efforts imaginables pour dissoudre cette compagnie : on avait cherché à la décourager par toute sorte de moyens; on lui avait refusé la solde et des vivres : mais les soldats, dans l'espoir du retour de leur chef,

1644, Shelford était encore occupé par une garnison royaliste, quoique Whitelocke ait dit qu'au mois de juillet de la même année lord Grey de Grooby et sir John Gell reçurent les remerciemens du parlement pour la prise de cette place. Il y a donc ici une inadvertance de la part de Whitelocke, ou peut-être aussi une imposture effrontée de la part de sir John Gell. Ce qui sert à dissiper tous les doutes, c'est qu'on trouve dans l'*Anglia rediviva* de Sprigge, qu'au mois de mai 1645, Shelford était encore au pouvoir d'une garnison royaliste. Un an après, le colonel Hutchinson, assisté de Rossiter, s'empara de Shelford qu'il prit d'assaut.

(Note de l'Editeur anglais.)

tinrent bon et demeurèrent réunis jusqu'à l'arrivée du gouverneur qui alors les compléta.

Vers le même temps le comité des deux royaumes ordonna que toute la cavalerie des comtés de Nottingham et de Derby se réunit à trois régimens du comté d'York, et établit ses quartiers dans les environs de la ville de Newark, afin de resserrer l'ennemi dans cette place. Le rendez-vous était donné à Mansfield; on devait de là marcher par Thurgarton, où sir Roger Cooper avait fortifié sa maison. Il avait placé derrière les haies des mousquetaires qui, lorsque notre cavalerie passa près de là, tuèrent d'un coup de feu un de nos capitaines, nommé Heywood. Le colonel Thornhagh fit aussitôt demander au gouverneur un renfort d'infanterie pour attaquer la maison. On lui envoya trois compagnies qui enlevèrent la position; sir Roger Cooper et son frère furent faits prisonniers avec les quarante hommes enfermés chez eux; on les envoya aussitôt à Nottingham. Sir Roger qui, quelque temps auparavant, avait personnellement offensé le gouverneur, redoutait beaucoup de tomber entre ses mains; mais celui-ci le reçut avec tant de politesse et de bonté que sir Roger en parut extrêmement touché. Quoique notre infanterie eût fait tout le service et couru tous les dangers lors de l'attaque et de la prise de cette maison, elle n'eut aucune part au butin,

et tout ce qui s'y trouva fut donné à la cavalerie. Nos fantassins en éprouvèrent un juste mécontentement, et cependant ils accompagnèrent la cavalerie jusqu'à Southwell. Toujours négligés d'une manière déplorable, on leur faisait faire le service de sentinelles de la cavalerie; ils n'avaient point de vivres, au point que le gouverneur fut obligé de leur en envoyer de la garnison même, pour éviter qu'ils tombassent dans une horrible détresse; ils lui firent demander de les rappeler; cependant le colonel Thornhagh chercha à les apaiser, leur promit qu'ils seraient mieux soignés à l'avenir, et le gouverneur consentit à cette condition à les laisser quelque temps encore, et jusqu'à l'arrivée d'un renfort de cavalerie que l'on fit demander dans le comté d'York. Pendant ce temps ceux qui étaient déjà rendus sur ce point ne faisaient qu'écraser inutilement ce malheureux pays; les officiers de cavalerie négligeaient tous leurs devoirs et n'exerçaient aucune surveillance sur leurs soldats, en sorte que le service se faisait fort mal et que les habitants avaient à souffrir de toutes sortes de vexations. La cavalerie de Nottingham, qui se trouvait presque dans son pays, et dont tous les soldats avaient leurs familles, soit dans la ville, soit dans les environs, se dispersait encore plus que les autres; une nuit, pendant que la compagnie du capitaine White était de service, tous les soldats se dissé-

minèrent si bien que les gens de Newark s'en aperçurent, firent une sortie, tombèrent à l'improviste sur nos quartiers et emmenèrent prisonnières deux compagnies de ce même régiment. Un lieutenant de White, sans en avoir la permission de son colonel, partit aussitôt pour Londres, et s'en alla porter plainte contre le gouverneur, afin de rejeter sur lui ces désordres. Peu après il y eut une seconde alarme encore plus vive ; la cavalerie parlementaire fit de nouveau fort mauvaise contenance ; enfin les officiers se réunirent en conseil de guerre et déclarèrent que l'entreprise dont on les avait chargés ne pouvait être exécutée. On ne leur envoyait plus de forces, et, pour le moment, ils jugèrent à propos de se séparer.

Les gens du comité qui s'étaient enfuis, lorsque le gouverneur revint de Londres, avaient emmené avec eux le trésorier, et ne laissèrent en ville ni argent, ni même le rôle des revenus (1), qui aurait pu du moins indiquer au gouverneur qu'il pourrait trouver des ressources. Cependant à force de prudence et de soins, en s'engageant lui-même et en faisant engager ses amis (2), le gouver-

(1) Ce rôle était celui des rentes payées par les fermiers des biens séquestrés ou confisqués.

(Note de l'Editeur anglais.)

(2) Voici un nouvel exemple de la générosité du colonel Hutchinson et du dévouement avec lequel il sacrifia une

neur parvint bientôt, après son retour, à se procurer l'argent nécessaire pour payer un mois de solde à l'infanterie et vingt schellings par homme à la cavalerie : en même temps il refit les approvisionnemens que le comité, pendant son absence, avait gaspillés à dessein, et l'on retrouva une petite partie de poudre qu'on avait envoyée dans la maison de Salisbury. Tandis qu'il s'appliquait ainsi à remettre en ordre tout ce que ses adversaires avaient dérangé, ceux qu'il avait à Londres s'appliquaient aussi activement à jeter une nouvelle confusion dans les affaires. Ils recommencèrent à présenter des pétitions, à élever contre le gouverneur des plaintes aussi frivoles que mensongères, et portèrent si loin

bonne partie de sa fortune. On lit dans Rushworth que la cavalerie du comté de Nottingham, commandée par le colonel Thornhagh, après avoir servi pendant cinq années, n'avait reçu tout compris que six schellings par semaine, et qu'on lui devait un arriéré de 40,000 livres sterling. Ce corps était composé de six cents hommes, et celui que commandait le colonel Hutchinson de douze cents hommes d'infanterie et de deux ou trois compagnies de dragons. On peut juger du reste de l'armée parlementaire d'après l'état de situation de ces deux corps. Aussi Sprigge a-t-il eu raison de dire, en parlant des soldats à l'occasion d'une révolte, « que ce ne fut pas la solde qui les apaisa, et que s'ils n'avaient pas eu plus de savoir vivre que d'argent, les choses ne se seraient pas aussi bien passées. »

(*Note de l'Editeur anglais.*)

l'impudence de leurs demandes et des reproches qu'ils adressaient au sous-comité lui-même, qu'ils finirent par lasser sa patience. M. Pierpoint et sir Henri Vane étaient devenus, à cette époque, les chefs de la faction des indépendans (1); leur esprit de justice et leurs sentimens d'honneur les portèrent à rejeter avec fermeté toutes les attaques de ces obstinés solliciteurs; mais ceux-ci s'adressèrent alors aux membres de la faction presbytérienne, et cherchèrent à leur persuader que la justice de ces deux gentilshommes n'était que partialité en faveur du gouverneur qui protégeait hautement les séparatistes détestés des presbytériens : ils firent tant qu'ils obtinrent que sir Philippe Stapleton et sir Gilbert Garret, deux presbytériens violens, fussent adjoints au sous-comité pour y balancer les autres partis; cette nouvelle invention leur réussit. Cependant M. Hollis, qui était un homme d'honneur, ne voulut point céder à leurs factieuses tentatives, et prêta secours au gouverneur autant qu'il fut en son pouvoir. Voyant combien il leur serait difficile d'en venir à leurs fins, les conjurés

(1) Ce fut sans doute par la connaissance que ces deux hommes acquirent alors de la capacité et de l'intégrité du colonel Hutchinson qu'ils se déterminèrent dans la suite à l'appeler au conseil d'État.

(Note de l'Editeur anglais.)

renoncèrent à tous ménagemens, accumulèrent les mensonges et les dénégations, et répétèrent si bien sur tous les tons que les hommes qui composaient la garnison déposeraient tous les armes si le gouverneur n'était renvoyé, qu'ils obtinrent de la commission qu'elle mandât une seconde fois le colonel Hutchinson pour qu'il eût à justifier sa conduite. Le blanc-seing que, par fraude et par menace, ils avaient obtenu d'un si grand nombre de gens, fut rempli par eux d'une pétition dans laquelle ils répétèrent que, si le gouverneur n'était renvoyé, tous les soldats quitteraient le service; et c'est ainsi qu'ils abusèrent d'une pièce qui dans le principe n'avait dû servir, selon leur dire, qu'à assurer la justification de M. Millington.

Salisbury et un nommé Silvestre avaient obtenu, pour leur compte particulier, une commission qui les autorisait à percevoir l'accise dans tout le comté, et ils s'étaient associés à cet effet avec un autre individu, nommé Sherwin; ces deux derniers étaient de tels drôles, qu'ils devinrent, à juste titre, odieux à toute la population. En d'autres lieux, l'impérieuse nécessité eût pu servir d'excuse à cette taxe; mais, dans ce comté, elle était un si pesant fardeau qu'aucun homme d'honneur et de conscience ne pouvait se permettre de concourir à la perception. Les troupes, répandues dans tout le pays, tuaient ou enlevaient aux pauvres habitants leurs moutons, leurs co-

chons et tout ce qu'ils pouvaient avoir ; beaucoup d'honnêtes familles étaient ruinées et réduites à la mendicité ; les percepteurs impitoyables n'en prétendaient pas moins prélever les droits de l'accise sur tous les objets que d'autres avaient enlevés à leurs propriétaires, en sorte que tous les soldats vraiment religieux déclaraient qu'ils mourraient de faim plutôt que de contribuer à percevoir de force l'impôt ou de l'accepter comme solde. Le gouverneur, porté par un sentiment de conscience à secourir les pauvres habitans du comté, faisait tous ses efforts pour les garantir de l'oppression, et ses ennemis ne manquaient pas de se plaindre vivement de lui à ce sujet. Les gens de l'accise le sollicitèrent à diverses reprises pour qu'il employât la force, à l'effet de faire payer cet impôt dans la ville ; il leur répondit qu'avant d'en venir aux moyens rigoureux, il avait l'intention d'essayer des voies de la douceur, et, à cet effet, il convoqua une assemblée générale pour tâcher d'amener les bourgeois à un arrangement amiable. Le jour même où l'assemblée devait se tenir, les percepteurs de l'accise vinrent trouver le gouverneur, et l'invitèrent à avoir soin de prendre une forte garde, le prévenant que les bouchers avaient fait aiguiser leurs couteaux, et tenu quelques propos qui donnaient lieu de craindre de mauvaises intentions ; M. Hutchinson leur assura qu'il n'augmenterait point sa

garde ordinaire, qu'il ne craignait rien, et n'avait rien à proposer ni à faire qui pût exciter aucune rébellion. Alors les percepteurs se rendirent auprès des bourgeois, et leur dirent que le gouverneur avait le dessein de venir avec beaucoup de gens armés, afin de les contraindre à payer. Lorsque le gouverneur se rendit à l'assemblée, il n'y trouva que peu de monde; mais en même temps, tous ceux qui y étaient déclarèrent qu'ils ne voulaient point payer l'impôt. M. Hutchinson obtint d'eux qu'ils consentissent à exposer leurs raisons, en termes convenables et respectueux, dans une pétition adressée au comité des deux royaumes; et, à cet effet, il fut convenu qu'ils se réuniraient tous en assemblée générale la semaine suivante, et que, dans l'interval, les deux partis s'abstiendraient de présenter des pétitions particulières sur le même objet. Les percepteurs consentirent à cet arrangement; mais le gouverneur arrêta bientôt un paquet de lettres qu'ils adressaient à Londres sur cette affaire, ce qui le détermina à écrire aussi de son côté à ses amis, dans l'intérêt de la ville. La semaine suivante, l'assemblée générale se réunit en effet, et l'on y signa la pétition. Le gouverneur proposa aux habitans de s'en charger, ayant lui-même l'intention d'aller à Londres; mais ils lui répondirent avec politesse qu'ils ne voulaient point lui donner cette peine, et ils désignèrent le

capitaine Coates et le clerc de la ville pour cette mission ; ceux-ci partirent donc , vers le temps où le gouverneur , après sept semaines de séjour à Nottingham depuis son retour , fut lui-même mandé une seconde fois par le parlement pour aller répondre aux accusations portées contre lui.

Le capitaine Coates et son compagnon , arrivés à Londres , s'adressèrent aussitôt à M. Millington ; celui-ci , voyant que le gouverneur s'était intéressé pour les habitans de la ville , prit toutes ses mesures pour mettre des obstacles au succès de leurs démarches ; les deux députés ne purent rien obtenir , et s'en retournèrent chez eux ; ils rendirent compte aux habitans de l'inutilité de leurs efforts , et déclarèrent qu'il leur paraissait impossible d'obtenir la main-levée de l'impôt ; ils ajoutèrent que le gouverneur aurait peut-être bien quelque moyen d'y parvenir ; mais qu'il était à craindre qu'il ne fût fort découragé , puisqu'à son arrivée à Londres il avait trouvé des témoignages irrécusables de leur désaffection , dans une pétition signée de plusieurs habitans de la ville , pour demander qu'il fût dépouillé de son commandement. « On n'y parviendra pas , dit encore le clerc , car il est encore et demeurera toujours gouverneur ; ainsi donc , si quelqu'un de vous a été trompé en donnant sa signature , si vos intentions et vos vœux sont contraires à ce qui est annoncé dans cette pétition , vous n'avez

« rien de mieux à faire que de donner une preuve
« de votre honnêteté, en désavouant tout ce qu'on
« a pu dire en votre nom. » Aussitôt, les mal-
intentionnés excitèrent une émeute parmi les sol-
dats, et, comme le gouverneur n'était pas là pour
rétablir l'ordre, on n'eut d'autre moyen de les
apaiser que de leur donner de l'argent. A cette
occasion, le major ordonna une revue générale ;
la troupe étant assemblée, cet officier dit aux sol-
dats qu'on les avait indignement trahis à Londres,
en présentant, au nom de toute la garnison, une
pétition par laquelle on demandait le renvoi du
gouverneur, et il leur proposa, si tels n'étaient
pas leurs désirs, de le prouver aussitôt. Les sol-
dats s'écrièrent, d'une voix unanime, qu'ils ne
voulaient d'aucun autre gouverneur, et l'on se
mit aussitôt en devoir de leur présenter un cer-
tificat à signer. Quand on en vint en effet aux si-
gnatures, certains membres du comité, attachés
à la faction, se répandirent dans les rangs pour
engager les soldats à ne pas concourir à cet acte ;
voyant qu'ils ne pouvaient réussir qu'auprès d'un
très-petit nombre d'individus, ils devinrent
comme des furieux, et se permirent toutes sortes
de railleries amères et d'invectives ; les choses
en vinrent au point que l'un des soldats, ne pou-
vant supporter plus long-temps leurs injures,
s'écria à haute voix : « Comment pouvons-nous
« souffrir que ces coquins viennent ainsi faire

« les fanfarons? chassons-les tous de la ville. » Le major, ayant entendu le propos, accourut aussitôt, et fit arrêter l'auteur de la motion; en peu de temps, la pétition fut revêtue de sept cents signatures de gens de la ville, et expédiée à Londres dès le lendemain. A la suite de cette affaire, le major donna un peu d'argent aux soldats pour aller boire; et les hommes de la faction, irrités de n'avoir pu empêcher le succès de cette démarche, firent de leur côté une nouvelle pétition, dans laquelle ils déclarèrent faussement que le major avait mendié les signatures, en les payant un écu la pièce; ils y ajoutèrent encore beaucoup d'autres mensonges; mais on assure qu'à Londres, voyant que cette manœuvre ne réussissait pas, ils retirèrent leur dernière dénonciation.

Cependant le comité du parlement ne pouvait venir à bout de terminer l'affaire; tant les ennemis du gouverneur s'acharnaient à reproduire sans cesse leurs impertinentes clameurs. Lassé enfin de tant d'obstination et de l'énorme quantité de papiers qu'il recevait tous les jours, le comité prit le parti de fixer un jour pour statuer définitivement sur cette procédure, et déclara qu'il ne recevrait plus aucune nouvelle récrimination, de quelque part qu'elle vint. Au jour fixé, M. Millington présenta la pétition la plus insolente qu'on puisse imaginer; elle contenait de nouveaux chefs d'accusation contre le gouver-

neur, ce qui commença à déplaire singulièrement à l'assemblée. L'auteur de cette pièce disait que le comité entretenait les réclamans depuis dix semaines; que ces délais leur avaient causé de grands dommages, et qu'ils désiraient en conséquence une prompte décision de l'affaire, conforme aux propositions par eux déposées. Les membres du comité, justement offensés d'un tel langage, dirent aux réclamans qu'ils auraient grand tort de leur imputer les retards dont ils se plaignaient; que cinq semaines auparavant, on leur avait proposé de s'en retourner chez eux, et de laisser une seule personne pour suivre l'affaire au nom de tous, et qu'ils n'y avaient pas consenti; qu'ils avaient méconnu les premiers ordres, en ne se soumettant pas aux injonctions qu'ils avaient reçues, et qu'à l'heure même ils se montraient une seconde fois désobéissans, en produisant de nouveaux chefs d'accusation; qu'enfin ils avaient lieu d'être choqués que ceux qui se portaient pour plaignans prétendissent imposer, à ceux qui étaient juges, la manière dont ils devaient mettre un terme à ces longues contestations. En conséquence, le comité prescrivit au gouverneur de retourner à son poste, de suivre ses instructions précédentes, jusqu'à ce qu'on lui en adressât de nouvelles, et il annonça qu'il serait fait à la Chambre un rapport de toute l'affaire. Le gouverneur fit partir aussitôt son frère pour

prendre soin des affaires de la garnison , et lui-même se détermina à demeurer à Londres jusqu'à la conclusion définitive. M. Millington recommença ses intrigues , et réussit , à force de ruses et de machinations ; à retarder encore le rapport pendant trois ou quatre mois.

Lorsque le lieutenant-colonel revint à Nottingham , les capitaines se montrèrent extrêmement dociles , et toutes choses étaient fort calmes ; mais les officiers du gouverneur étaient fort découragés de voir que ses ennemis trouvassent si long-temps des appuis , et que les crimes de cette faction demeurassent impunis. M. Hutchinson avait une certaine énergie dans le commandement qui n'était pas donnée à d'autres ; sa présence seule inspirait la crainte , et ses ennemis n'osaient lui résister ouvertement. Mais , pendant son absence , la garnison était toute en désordre et chaque jour en péril. Le lieutenant-colonel s'acquittait de ses fonctions avec beaucoup de zèle et les remplissait aussi bien qu'eût pu le faire tout autre individu , mais tout autrement que son frère. Tous deux étaient également dévoués et fermement prononcés dans la cause qu'ils avaient embrassée ; tous deux se signalaient par la bravoure personnelle ; mais cette force d'âme qui rend un homme invincible à toutes les attaques et lui fait surmonter toutes les difficultés qu'on lui suscite , était un don que le gouverneur possédait seul. Le lieutenant-colo-

nel avait une grande aménité et beaucoup de bonté de caractère; il était doux, du commerce le plus facile et le plus agréable; il vivait avec ses soldats comme avec des frères, les dispensant du respect qui lui était dû, toujours gai, de bonne humeur et familier avec toute la troupe, de telle sorte qu'elle le vantait fort, ne cessait d'exalter sa bonhomie et sa simplicité, et le mettait même fort au-dessus de son frère; mais, sous ses ordres, les soldats devenaient si hardis que lorsqu'on exigeait d'eux quelque acte de soumission qui ne s'accommodait pas à leur humeur ou à leur opinion du moment, ils oubliaient souvent leurs devoirs. Le gouverneur au contraire, sachant toujours les tenir à une distance respectueuse, toujours sans aucun orgueil, entretenait à la fois autour de lui la crainte et l'attachement, et quoique les soldats pussent, en certaines rencontres, murmurer de leur soumission, aucun d'eux n'eût osé désobéir. Dans toutes les occasions importantes ils reconnaissaient combien il avait usé sagement de son autorité; et alors ils se félicitaient de l'avoir pour chef, et étaient heureux d'être sous les ordres d'un tel homme, toutes les fois qu'une grande nécessité publique imposait silence aux petites passions; car tous les hommes, et plus particulièrement les esprits vulgaires, sont naturellement portés à ne pouvoir souffrir aucun frein et à vouloir se diriger seuls.

Ainsi, en l'absence du gouverneur, beaucoup de détails du service de la garnison se trouvaient négligés, par la faute, non du lieutenant-colonel, mais des soldats. Ils ne recevaient pas de solde : l'argent que le comité eût pu consacrer à cette destination était follement prodigué par lui à la poursuite de son absurde accusation. Les soldats étaient mécontents et ce mécontentement les portait à ne remplir que bien imparfaitement leurs devoirs. D'un autre côté, les cavaliers qui n'ignoraient pas le mauvais état de notre garnison et les dissensions qui l'agitaient, cherchaient tous les moyens d'en tirer avantage; ce fut ainsi qu'ils s'emparèrent du fort situé sur le pont de la Trent, et dont le lieutenant-colonel avait le commandement, pendant qu'il veillait à la sûreté du château. En son absence, les soldats sortant du fort n'y laissèrent qu'une trentaine d'hommes pour le service de garde; ceux-ci furent surpris et massacrés presque tous; un enseigne se défendit vaillamment et jusqu'à la mort, après que l'ennemi eut pénétré dans l'intérieur. Le lieutenant-colonel fut extrêmement affligé de ce malheureux événement et recueillit tout son courage pour défendre du moins ce qui restait à garder. Ceci arriva un jour de dimanche, dans le mois de mai 1645. La nouvelle s'en répandit dès le matin dans la ville, et le peuple en fut si consterné qu'il ne put de toute la journée observer le sabbat d'une

manière convenable. On fit alors une triste épreuve de la mobilité des sentimens du vulgaire ; les soldats même du lieutenant-colonel, qui seuls étaient coupables de la perte du fort puisqu'ils avaient quitté leur poste, se répandirent contre lui en plaintes amères pour mille choses insignifiantes ; et quoiqu'il déployât beaucoup de courage et de vigueur pour calmer les esprits et reprendre possession du fort, ils l'accablèrent des plus injustes accusations et demandèrent à grands cris que le gouverneur leur fût rendu, comme si lui-même eût été pour eux la seule forteresse impénétrable.

Le lieutenant-colonel se hâta d'expédier un messenger pour annoncer à son frère cette triste nouvelle ; celui-ci passa la rivière à l'un des gués au-dessous du pont, et se rendit rapidement à Londres. En même temps on envoya un trompette aux gens qui occupaient le fort, pour réclamer les corps de ceux de nos soldats qui avaient été tués : ils furent chargés sur des charrettes et conduits en ville, où on les ensevelit. Ils étaient au nombre de vingt, tous bons et braves soldats, mais que leur bravoure n'avait pu sauver dans cette malheureuse rencontre, pris tout-à-fait à l'improviste par une nuée d'ennemis. Durant toute cette journée, un corps de cavaliers demeura stationné en face de la ville, répandant au dehors la terreur, tandis qu'au dedans on ne voyait que

des gens mécontents et découragés, en sorte que nous nous trouvions dans une très-fâcheuse situation. La faction ne manqua pas de saisir cette occasion pour dire de nouveau que la citadelle amènerait nécessairement la ruine de la ville, que le gouverneur et tous ses soldats auraient soin de s'y renfermer et laisseraient ensuite les habitans sans défense; et comme en effet le lieutenant-colonel ne voulut plus permettre à aucun de ses soldats de sortir du château, de peur qu'on n'essayât de s'en emparer comme du petit fort, les bourgeois recommencèrent à nous insulter et se permirent toutes sortes de mauvais propos; mais le lieutenant-colonel ne se laissa point intimider, et redoublant de vigilance, grâce à la protection divine, il conserva la ville et la citadelle jusqu'au retour de son frère.

Dès que le gouverneur reçut à Londres les nouvelles qui venaient de lui être expédiées, il jugea qu'il était temps enfin de renoncer à ce système de patience qui ne l'avait conduit qu'à de longs et inutiles sacrifices. Il se rendit donc au parlement, avant que la chambre des communes fût assemblée, alla trouver l'orateur et lui demanda de vouloir bien le faire appeler, afin qu'il pût rendre compte à la chambre de toute son affaire; ajoutant que, sans cela, il entrerait dans la salle, à tout risque, et ferait connaître à l'assemblée combien les affaires publiques avaient à

souffrir de toutes les manœuvres indirectes que des membres même du parlement se permettaient d'appuyer. L'orateur, le voyant si bien déterminé, prit le parti de le faire appeler aussitôt que la séance fut ouverte : il s'avança alors et dit à l'assemblée que le fort situé sur le pont de la Trent venait d'être perdu, et, autant qu'il en pouvait juger par les renseignemens qu'on lui transmettait, la garnison aussi ; qu'il s'y attendait depuis long-temps, d'après la protection que l'un des membres même du parlement ne craignait pas d'accorder à une méchante faction, uniquement occupée du soin de nuire au service public, de détourner les soldats et les officiers honnêtes de leurs devoirs, et de dépenser l'argent du public pour ses propres et détestables desseins. Il ajouta qu'il n'était pas moins honteux pour le parlement que préjudiciable aux intérêts nationaux, que des membres même de cette assemblée fussent en quelque sorte protégés dans leurs coupables manœuvres, et pussent se faire un bouclier des privilèges du parlement, pour opprimer les plus actifs et les plus dévoués serviteurs de la cause. Ces paroles, et d'autres encore, furent prononcées avec tant de fermeté que quelques uns des membres, qui se reconnaissaient à de tels portraits, étaient d'avis de faire arrêter le gouverneur et de l'envoyer en prison ; mais, comme il avait parlé avec une vérité et une énergie propres

à porter aussi la conviction dans les esprits les plus éclairés, les hommes généreux s'émurent à son récit; ils virent avec douleur que le gouverneur eût été si long-temps injurié et maltraité; ils désirèrent qu'il retournât promptement à son poste pour tâcher de reprendre le fort que l'on venait de perdre et lui firent donner en conséquence les ordres dont il pouvait avoir besoin pour exercer désormais sa charge sans contestation et sans obstacle. Dès ce moment M. Millington perdit dans la chambre des communes le crédit et la considération dont il avait joui jusqu'alors; à la suite de cette séance, les ennemis du gouverneur, voyant qu'il leur était impossible de le renverser et surtout d'abattre son courage, renoncèrent du moins à toutes leurs tentatives pour le combattre ouvertement; mais en même temps ils persistèrent à le poursuivre en particulier de leur inimitié et de leurs mauvais procédés, résultat bien naturel de l'antipathie qui existait entre leurs vices et ses vertus.

Au surplus, M. Hutchinson ne fut pas le seul gouverneur exposé à de semblables tribulations; toutes les places occupées au nom du parlement étaient de même infestées et troublées par de mauvaises et basses factions; les gentilshommes les plus distingués se virent vexés, chassés même quelquefois de leurs postes, et opprimés jusque dans le sein du parlement, par un certain parti de basse

condition, que l'on y désignait par l'épithète de *va-nu-pieds* (1), pour les distinguer des citoyens honorables près de qui ils siégeaient. Quelques uns des gouverneurs, sans cesse molestés par les comités de défense, les dominèrent par la violence. L'esprit de faction ne se bornait pas à porter le trouble dans les camps et dans les garnisons. Le parlement, à cette époque, commença à se diviser en deux grands partis, les presbytériens et les indépendans; et, comme si la discorde eût infecté de toutes parts l'atmosphère politique, et que le désordre fût devenu contagieux, les conseils et les garnisons du parti royaliste étaient en proie à des divisions du même genre. Les commissaires du Roi et le gouverneur de Newark se brouillèrent aussi; les premiers parvinrent à faire retirer à sir Richard Byron sa commission de gouverneur; il fut remplacé dans ce poste par sir Richard Willis (2).

La prise du fort de la Trent mit donc un terme aux vexations de tout genre par lesquelles le gouverneur de Nottingham s'était vu si long-temps condamné à faire preuve d'une sagesse, d'un cou-

(1) *Worsted-Stocking Men.*

(Note de l'Editeur anglais.)

(2) Ce même homme, indigne de succéder au loyal Byron, se fit dans la suite espion au service de Cromwell.

(Note de l'Editeur anglais.)

rage et d'une patience sans bornes ; il y trouva du moins de nombreux témoignages de l'infinie bonté du Seigneur, qui l'aida à supporter tant de pénibles traverses, l'éleva au-dessus de toutes les contradictions, le garantit du découragement, et lui fournit les moyens, non-seulement de tenir ferme, mais de soutenir en même temps beaucoup d'autres hommes, tout près de succomber sous le poids de tant de tracasseries et d'injustices, eux qui n'attendaient que des remerciemens et des récompenses. Il en coûta à M. Hutchinson près de trois mille livres sterling pour se défendre contre les calomnies de ses ennemis ; mais Dieu fut toujours avec lui et l'honora d'une merveilleuse protection, faisant enfin luire la vérité à travers les sombres nuages que l'envie suscitait pour obscurcir l'éclat de ses vertus ; produisant au grand jour son innocence et la droiture de ses intentions ; le justifiant aux yeux même de ses ennemis, et accablant ceux-ci de honte et de confusion. C'était avec l'argent du public qu'ils avaient pourvu aux frais de leurs coupables démarches, et ils ne furent point appelés à en rendre compte. M. Millington, voyant combien une telle conduite lui avait fait tort, chercha tous les moyens possibles d'amener une réconciliation ; il écrivit au gouverneur des lettres remplies de flatterie, et exprima vivement son repentir d'avoir pu s'associer à de tels hommes, et pour des attaques qu'il reconnais-

saït aussi complètement injustes. Le gouverneur, toujours porté à l'oubli des injures, pardonna à M. Millington, et ils demeurèrent le reste de leur vie en bonne intelligence (1). Ses autres ennemis, le voyant désormais à l'abri de leurs atteintes, lui firent leurs soumissions; les uns par crainte, d'autres vaincus par ses bontés. Il vécut assez pour voir la misérable fin de ces gens-là; quelques uns moururent avant que la disgrâce ou de profonds chagrins eussent atteint M. Hutchinson; ceux qui vécurent plus long-temps renoncèrent, comme de vils apostats, aux glorieux engagements qu'ils avaient d'abord contractés, et se rendirent coupables des crimes qu'ils lui avaient faussement imputés, tandis qu'il demeura toujours inébranlable, et scella de son sang les opinions qu'il avait professées durant tout le cours de sa vie. L'épreuve qu'il avait faite de la bonté et de la protection de Dieu le soutint au milieu des nombreuses traverses qu'il eut encore à subir.

Aussitôt que le parlement lui eût donné l'ordre de repartir, M. Hutchinson s'empressa de re-

(1) Le nom de Millington disparaît désormais de cette histoire. Il fut plus tard l'un des juges qui condamnèrent Charles I^{er}, puis il publia une proclamation, rétracta publiquement sa conduite antérieure, et fut condamné à un emprisonnement perpétuel.

(Note de l'Editeur anglais.)

tourner à son poste. En passant à Northampton, il y rencontra son ancien ami, l'ingénieur Hooper, et le ramena avec lui à Nottingham; il y arriva à bon port, avec l'aide de Dieu, trois jours après la prise du fort de la Trent, et y fut très-bien accueilli, comme s'il eût conduit à sa suite la sécurité, la victoire et toutes les bénédictions du ciel. Sa présence releva le courage de la garnison; il s'occupa aussitôt des moyens de reprendre le fort occupé par les cavaliers. A cet effet, et pour empêcher l'ennemi d'avoir accès jusque dans la ville du côté du pont, il fit construire une petite redoute sur le pont voisin, et y plaça un lieutenant avec un poste de trente hommes; par ce moyen, les cavaliers se trouvèrent enfermés dans leur fort, et privés de toute communication avec ceux qui seraient venus de ce côté pour les secourir; le gouverneur résolut en même temps de leur donner l'assaut, du côté de la ville (1). Les gens de Newark, voyant ces dispositions, s'avancèrent promptement avec la plus grande partie de leurs forces, et attaquèrent la nouvelle re-

(1) Voici comment s'explique cette combinaison : la ville de Nottingham est bornée au midi par une large vallée, qu'arrosent la Trent et la Line; les ponts établis sur chacune de ces rivières sont réunis par une longue chaussée et la nouvelle redoute que fit élever le gouverneur était placée à l'entrée du pont de la Line.

(Note de l'Editeur anglais.)

doute au point du jour. Le lieutenant Hall ne montra point en cette occasion le courage qu'on était en droit d'attendre de lui, d'après les sollicitations qu'il avait faites pour obtenir l'honneur de commander ce poste; il le rendit presque sans résistance; le gouverneur, qui se trouvait à l'autre extrémité de la ville, en fut aussitôt instruit et en éprouva un vif déplaisir; il marcha cependant vers le pont pour donner l'assaut au fort; mais bientôt il reconnut que les gens de Newark n'avaient fait leur mouvement sur la nouvelle redoute que pour favoriser l'évasion de leurs amis; ils partirent tous après avoir fait leur jonction, rompant derrière eux deux arches du pont de la Line, pour se mettre à l'abri de toute poursuite. Ainsi Dieu rendit au gouverneur le fort dont nos ennemis s'étaient emparés pendant son absence, un mois après qu'ils l'eurent occupé; aussitôt M. Hutchinson le fit de nouveau fortifier, et l'on répara en même temps les ponts; en sorte que le grand marché, auquel les gens du vallon avaient coutume de se rendre, fut de nouveau rétabli dans la ville, à la grande joie de tous les habitans.

Durant le cours de cet été, la nouvelle armée parlementaire obtint de bien autres succès que ceux que l'on avait eus jusqu'alors, et les poursuivit avec bien plus d'activité; elle alla bloquer le Roi qui s'était retiré dans Oxford au milieu

de sa principale garnison; il trouva cependant moyen de se faire jour, rejoignit la cavalerie du prince Robert, et, après avoir fait sur divers points plusieurs tentatives, il se rendit devant Leicester, et prit cette place de vive force. Ce fut un grand sujet d'affliction et de terreur à la fois pour toutes les garnisons et les comtés du voisinage. Fairfax, attentif à tous les mouvemens du Roi, rejoignit cependant son armée au bout de quelques jours, et lui livra cette mémorable bataille de Naseby, à la suite de laquelle on s'empara de la voiture de ce prince et de toute sa correspondance; on l'envoya aussitôt à Londres, et toutes les lettres qu'elle contenait furent imprimées; ce fut ainsi qu'on acquit les preuves de la fausseté de ce monarque qui, malgré toutes ses déclarations publiques, n'avait cessé de négocier en secret pour attirer à son service des Danois, des Lorrains et les rebelles Irlandais, voulant les employer comme auxiliaires pour subjuguier son bon peuple, et s'abandonnant sans réserve à la domination de la Reine, pour toutes les affaires de l'Etat et de la religion.

Après cette victoire Fairfax reprit Leicester, et s'étant dirigé vers l'ouest, il fit lever le siège de Taunton et s'empara de Bristol et de plusieurs autres places. Dans le Chester occidental il occupa également plusieurs autres villes qui tenaient encore contre le parlement. Cependant le

Roi , après avoir longé les comtés de l'ouest , arriva à Newark : il y trouva les chefs de son armée occupés de querelles particulières ; le gouverneur de la place fut renvoyé et remplacé par lord Bellasis. De là le Roi se rendit à Oxford , où il fut de nouveau bloqué peu de jours après.

Lorsque sir Thomas Fairfax avait été chargé du commandement en chef de l'armée parlementaire , on avait en même temps nommé Pointz major-général pour les comtés du nord , et l'on avait organisé à York un comité de guerre. Le colonel Pierpoint dut à l'influence de son frère de devenir membre de ce comité , et il en éprouva une vive satisfaction , pensant que ce poste l'éleverait au-dessus du colonel Hutchinson , car il fut réglé que toutes les garnisons du nord recevraient les ordres du comité d'York. Mais le gouverneur était fort au-dessus de pareilles puérilités et ne s'attachait jamais qu'à bien et fidèlement remplir tous ses devoirs. Vers la fin de l'été le major-général Pointz vint à Nottingham avec toute la cavalerie qu'il avait pu rassembler dans les comtés environnans. Il venait de parcourir le comté de Chester à la tête de ces troupes et avec le régiment de Nottingham , et il nous ramenait quelques gentilshommes faits prisonniers en diverses rencontres. Lorsqu'il repartit , le ministre Palmer voyant qu'il n'y avait plus moyen de faire la guerre comme il l'avait faite jusques alors , en

suivant tous ses caprices et méconnaissant tous ses chefs, n'osa se hasarder en rase campagne et rendit sa commission.

Après la déroute de l'armée royaliste à Naseby, et l'occupation de Carlisle et de plusieurs autres places par l'armée écossaise, les forces éparses des cavaliers vinrent se reformer à Newark, qui était devenue la meilleure et la plus forte de toutes les garnisons qui tenaient encore pour le Roi. Le major-général Pointz reçut l'ordre de concentrer toute sa cavalerie dans les environs de cette place, et d'attendre l'arrivée de l'armée écossaise pour commencer un siège régulier. A cette époque le Roi lui-même était encore enfermé dans Newark (1).

Le gouverneur de Nottingham montra alors au major-général combien il pouvait être nuisible à l'exécution de ses projets de laisser à Shelford et à Wiverton les petites garnisons royalistes qui occupaient ainsi toute la vallée, et il fut convenu que les troupes parlementaires s'en empareraient chemin faisant. Mais, avant d'en venir à l'assaut, le gouverneur, par égard pour la famille du co-

(1) Le Roi avait amené du pays de Galles un corps de trois mille hommes. Cependant comme l'armée écossaise approchait, il craignit d'être enfermé dans Newark et partit pour Oxford, au milieu de la nuit, le 6 novembre 1645.

(Note de l'Editeur anglais.)

le colonel sir Philippe Stanhope, gouverneur de Shelford, demanda au général la permission d'écrire à ce colonel ; il lui adressa donc une dépêche pour l'inviter à rendre une place dans laquelle il lui serait impossible de se maintenir et l'engagea vivement à accueillir les propositions qui lui seraient faites, lui promettant au surplus une capitulation honorable. Sir Philippe Stanhope répondit par une lettre remplie d'expressions injurieuses et méprisantes, disant entre autres choses qu'il ferait sauter le château de Nottingham comme une omelette, et ajoutant beaucoup d'autres bravades qui eussent pu paraître un peu moins inconvenantes si du moins elles eussent été justifiées par quelque acte de vigueur. A la suite de cette réponse, les troupes qui étaient aux ordres du général Pointz se mirent en marche, et les divers postes furent assignés à chacun des colonels de l'armée. Le gouverneur, d'après son désir, occupa celui qui paraissait le plus difficile, et le même soir il alla prendre position dans la ville même de Shelford. Lorsqu'il y fut arrivé, quelques soldats ennemis se logèrent dans le clocher de l'église et se mirent à faire feu sur nos troupes, en sorte qu'il eut quelque peine à faire les logemens. Il y avait une porte en forme de trappe qui conduisait au clocher : les soldats qui l'occupaient fermèrent cette porte, retirèrent l'échelle et les cordes de la

cloche et s'enfermèrent, sans tenir le moindre compte des paroles du gouverneur qui les menaçait de ne leur faire aucun quartier, s'ils persistaient à ne pas descendre au plus tôt. Voyant qu'il ne pouvait les y déterminer, le gouverneur ordonna qu'on apportât de la paille et y fit mettre le feu. Les soldats, sur le point d'être étouffés, ne tardèrent pas à descendre. On reconnut parmi eux un jeune garçon qui avait servi dans la compagnie particulière du gouverneur, lorsqu'il fit sa première expédition contre la ville de Newark: ce jeune homme s'étant conduit avec beaucoup de bravoure, le capitaine Wray l'avait pris à son service personnel; la compagnie du capitaine ayant été faite prisonnière en une rencontre, ce garçon avait été pris aussi et était entré comme soldat dans les rangs ennemis. Le gouverneur lui fit croire un moment qu'il allait être pendu pour avoir changé de parti et tiré sur ses anciens amis: le jeune homme se croyant perdu demanda grâce de la vie et offrit au gouverneur de conduire sa troupe vers un point que lui seul connaissait bien, et qui, se trouvant dégarni de palissades, pouvait servir de passage pour entrer dans le fort. Le gouverneur, qui ne se fiait pas complètement à son rapport, ordonna qu'on le gardât à vue, et le fit conduire ensuite à la tête de la troupe; il prouva en effet qu'il avait donné des renseignemens exacts, et nous rendit un très-

grand service, se conduisant d'ailleurs de sa personne avec beaucoup de courage. Le gouverneur, s'étant armé et ayant fait disposer tout son monde, se préparait à donner les ordres pour monter à l'assaut, lorsque le capitaine White s'avança vers lui, et, paraissant avoir oublié toute son ancienne inimitié, lui témoigna le plus tendre intérêt et le plus profond attachement; il joignit à ses protestations toutes sortes de flatteries et chercha à persuader au gouverneur de ne pas s'engager de sa personne dans une si dangereuse entreprise, lui représentant qu'il avait une femme et des enfans, et qu'il serait beaucoup plus convenable qu'il restât au milieu de la cavalerie, au lieu d'aller, comme il paraissait en avoir le projet, monter lui-même à l'assaut, à la tête des fantassins. Mais le gouverneur ne se laissa point prendre à cette fausse apparence d'un zèle trompeur; il vit qu'on lui enviait l'honneur que sa bravoure allait lui valoir dans cette affaire, s'en indigna et s'avança pour commencer l'attaque. Le fort, situé au milieu d'une grande plaine, était enveloppé de remparts solides, précédés d'un large fossé dans lequel on trouvait un peu d'eau en plusieurs endroits; ceux qui le défendaient, voyant surtout que leurs ennemis n'avaient pas assez de pièces de canon, et ayant reçu de plus pour renfort un régiment de la Reine entièrement composé de papistes, mais en

assez mauvais état , se croyaient en pleine sécurité et comptaient se défendre avec avantage. Un régiment de miliciens de Londres avait ordre d'attaquer la place d'un autre côté, en même temps que le gouverneur commencerait à livrer l'assaut. Ses soldats rencontrèrent d'abord plus de difficultés qu'ils n'en avaient attendu. Après avoir jeté beaucoup de fagots dans les fossés , ils dressèrent leurs échelles contre les murailles , mais elles se trouvèrent trop courtes d'une vingtaine d'échelons. Les ennemis se mirent alors, du haut de leurs ouvrages, à lancer d'énormes pièces de bois , dont chacune pouvait renverser d'un seul coup une échelle chargée d'hommes : le lieutenant-colonel lui-même fut une ou deux fois jeté par terre. Le gouverneur donna ordre en même temps à d'autres soldats de faire feu sur ceux qui occupaient les hauteurs de la muraille ; comme ils visaient mal ils n'en atteignaient aucun ; le gouverneur alla à eux et leur montra à tirer plus juste. Cependant les cavaliers de Nottingham descendirent de cheval , se joignirent en tirailleurs à leurs camarades , et finirent par chasser l'ennemi de dessus les murailles. Un seul homme resta plus long-temps, combattant avec la plus grande bravoure et faisant merveille : seul il repoussait encore les assaillans , lorsque le gouverneur , furieux de son obstination , s'avança vers deux de ses soldats et les fit

tirer directement sur lui; il tomba aussitôt, au grand chagrin de ceux qui se tenaient en arrière. Le gouverneur entra le premier dans la place, et tous les soldats le suivirent, chacun escaladant les remparts aussi vite qu'il lui était possible. Tandis que de ce côté tout notre régiment avait pénétré dans l'enceinte, de l'autre côté le régiment de Londres était repoussé avec perte, en sorte que toute la garnison ne tarda pas à se porter sur notre corps. Il y avait dans l'intérieur du fort des demi-lunes qui pouvaient servir aux ennemis de points de défense, aussi bien que les ouvrages plus avancés; les soldats du régiment de la Reine se reformèrent dans ces demi-lunes, tandis que d'autres se barricadèrent dans la maison et tirèrent de toutes les fenêtres. Nos soldats cependant, à peine entrés dans le fort, étaient allés aux écuries pour les occuper et prendre tous les chevaux; dans le même temps le gouverneur se battait de sa personne et avec un petit nombre des siens contre le capitaine des papistes et sa troupe: ceux-ci s'appuyant sur la demi-lune et sur la maison étaient sur le point de couper les nôtres et de séparer le gouverneur avec sa petite troupe du gros de son régiment. L'ennemi, secouru par tous ceux qui venaient de repousser l'assaut vers l'autre côté de la place, faisait les plus grands efforts pour triompher de ceux qui avaient pénétré jusqu'à lui. Le lieutenant-colonel,

voyant son frère en grand danger , se hâta de faire baisser le pont-levis , afin que le général Pointz pût arriver avec sa cavalerie : celui-ci ne se fit pas long-temps attendre , mais il n'entra qu'après que le gouverneur eut tué de sa main le gentilhomme qui combattait contre lui. Le général , voyant qu'on tirait avec force de l'intérieur de la maison , et craignant que le Roi ne parvint à envoyer de nouveaux secours , ordonna en arrivant de ne faire aucun quartier à tous ceux qu'on prendrait. Cependant le gouverneur se trouva bientôt exposé à de plus grands dangers : ceux des nôtres , qui étaient étrangers , l'entendant appeler *gouverneur* , se jetèrent sur lui pour le tuer ; le lieutenant-colonel , qui veilla sur lui avec beaucoup de sollicitude durant tout le cours de l'action , accourut aussitôt à son secours et eut beaucoup de peine à faire lâcher prise aux soldats , qui ne voulaient pas croire que ce fût le gouverneur de Nottingham. M. Hutchinson en effet , dès le commencement du combat , avait quitté une fort belle armure , qui était à l'épreuve du mousquet , mais qu'il trouvait beaucoup trop lourde , et , malgré toutes les représentations de ses amis , il n'avait voulu garder qu'un juste-aucorps en peau de buffle. Cependant les soldats , impatiens de s'assurer de la victoire , forcèrent l'entrée de la maison , tandis qu'en même temps la troupe de Rossiter emmenait les chevaux qu'elle

avait pris dans les écuries, et les confiait à la garde de quelques uns de nos cavaliers. Le gouverneur de Shelford, qui s'était permis tant de bravades, se conduisit fort mal au moment du danger. On assure qu'il demeura dans son appartement, enveloppé d'un grand manteau, sans se montrer tant que dura le feu ; cette lâcheté ne servit même pas à le sauver ; il fut blessé et dépouillé, sans que l'on ait pu savoir comment, ni par qui, et jeté enfin sur un tas de fumier. Lorsque l'on eut pris possession de la maison, le lieutenant-colonel, voyant que nos soldats se mettaient en devoir de tuer tout le monde, conformément aux ordres qu'avait donnés le général, s'adressa aussitôt à celui-ci pour faire cesser le massacre ; la troupe se montra docile et l'on fit environ cent quarante prisonniers. On en vint enfin à s'informer de ce qu'était devenu le gouverneur du fort : quelqu'un le découvrit entièrement nu, sur le fumier ; le lieutenant-colonel jeta son propre manteau sur ses épaules ; il était blessé, on le fit transporter dans notre propre camp, et l'on appela aussitôt un chirurgien. Il demanda un ministre : M. Hutchinson lui envoya un petit prêtre qui avait été chapelain de son père, et qui était membre du comité et même de la faction. Comme ce pauvre diable était un très-mauvais consolateur, le gouverneur, qui était venu rendre visite au blessé, se mit à rem-

placer le chapelain auprès de lui : on lui prodigua tous les soins possibles , mais ils furent à peu près inutiles et ne prolongèrent sa vie que jusqu'au lendemain (1). La maison , qui appartenait au comte de Chesterfield ; père de sir Philippe Stanhope , fut brûlée dans la même nuit , sans que l'on ait pu savoir précisément comment le feu y prit et s'il fut accidentel. Il y a lieu de croire cependant que les gens de la campagne , irrités des vexations que cette garnison leur avait fait subir , mirent le feu à la place pour que ceux qui s'en étaient emparés ne pussent pas en faire

(1) Thoroton dit , dans son Histoire de Nottingham : « Shelford-Home était occupé par une garnison royaliste « que commandait le colonel Philippe Stanhope , fils du premier comte de Chesterfield : le fort fut pris d'assaut , le « colonel et un grand nombre des soldats de la garnison périrent dans cette affaire , et la maison fut brûlée. Le frère « du colonel , Ferdinand Stanhope , avait été tué quelque « temps auparavant à Bridgeford , par un soldat des troupes « parlementaires. » C'est celui dont notre auteur a parlé plus haut (pag. 72) en disant qu'il fut fait prisonnier par la petite garnison du fort de la Trent. — Lady Catherine Hutchinson , seconde femme de sir Thomas Hutchinson , était sœur du comte de Chesterfield et par conséquent tante du colonel Stanhope. Comme elle n'a point démenti le récit de notre auteur et toutes les circonstances de la prise de Shelford-Home , elles peuvent être regardées comme certaines.

(Noté de l'Editeur anglais.)

à leur tour un point de défense. Si les soldats du régiment de la reine eussent monté à cheval , et attaqué nos troupes au moment où elles entraient dans le fort , il n'y a pas de doute qu'ils les auraient taillées en pièces. Au lieu de cela , Dieu voulut qu'en se retranchant derrière les fortifications, ils prissent le parti qui devait les conduire à leur perte : comme ils étaient tous papistes , ils ne voulurent point demander quartier , et même on ne leur en offrit point ; ils furent tous tués au milieu du combat , dans le feu même de l'action, et pas un n'échappa.

Le lendemain notre troupe se dirigea sur Wiverton , maison appartenant à lord Chaworth : ceux qui l'occupaient , effrayés par l'exemple de la garnison de Shelford , capitulèrent. On détruisit la maison , de manière à la mettre désormais hors de service pour toute garnison qui aurait voulu s'y renfermer.

Le général Pointz ramena toute sa cavalerie et la répartit dans les villes situées aux environs de Newark : comme il n'avait point de régiment qui lui fût spécialement affecté , celui du gouverneur de Nottingham fit auprès de lui le service de la garde. Les Ecossais arrivèrent bientôt après , et établirent leur camp de l'autre côté de la ville , vers le nord.

Durant tout le cours de cet hiver , le gouverneur demeura presque toujours au milieu de l'ar-

mée parlementaire. Aux environs des fêtes de Noël, on reçut de Londres les writs qui prescrivaient de procéder à de nouvelles élections, à l'effet de compléter le parlement. Il y avait à remplir à Nottingham une place de député du bourg. Les habitans de la ville auraient bien voulu faire au gouverneur la politesse de le décharger de ses fonctions pour qu'il pût être élu; mais M. Francis Pierpoint en fut instruit : il écrivit aussitôt au gouverneur et lui exprima le désir qu'il se déterminât plutôt à accepter la députation du comté pour remplacer son père; en même temps il lui demandait son appui pour obtenir la députation de la ville, et lui promettait son crédit et celui de tous ses amis pour le faire nommer par le comté. M. Hutchinson, toujours disposé à se venger des injures par de nouveaux bienfaits, employa toute l'influence qu'il pouvait avoir dans la ville, pour seconder les projets de M. Pierpoint : comme il comptait dans son régiment beaucoup de gens qui avaient droit de voter, il les envoya tous chercher la veille de l'élection. Cette démarche faillit avoir de très-fâcheux résultats; mais, grâce aux bontés de Dieu et au courage du général Pointz, du lieutenant-colonel et du capitaine Poulton, le malheur qui nous menaçait un moment fut détourné (1). Les

(1) Ce passage peut servir à nous faire connaître la com-

gens de Newark , ayant appris que beaucoup de soldats du régiment se disposaient à partir , attaquèrent le camp à l'improviste ; nos gens surpris songeaient beaucoup plus à fuir qu'à résister. Le lieutenant-colonel et le capitaine Poulton rallièrent cependant tous ceux qu'ils purent trouver , placèrent quelques tirailleurs derrière les palissades et repoussèrent l'ennemi ; en même temps le général Pointz monta à cheval avec le petit nombre d'hommes qu'il avait autour de lui et poursuivit les cavaliers , au milieu même de la nuit , jusque sous les ouvrages de la place. Dans le camp on ne perdit que quelques hommes ; quelques soldats prirent la fuite et arrivèrent rapidement à Nottingham , où ils racontèrent au gouverneur que notre camp avait été forcé et détruit : heureusement un messager , expédié par le lieutenant-colonel , arriva bientôt après et vint nous rassurer sur cette première alarme. Immédiatement après l'élection , le gouverneur se rendit au camp et y ramena tout son monde. Bientôt après on procéda aux élections pour le comté , et de toutes parts on convint que le gouverneur de Nottingham serait nommé en remplacement de

position des armées du parlement : la cavalerie était en général formée de fermiers , de francs-tenanciers , et l'infanterie de bourgeois.

(*Note de l'Editeur anglais.*)

son père. Le capitaine White, toujours dévoré de jalousie, fit tout ce qu'il put pour s'y opposer; mais lorsqu'il eut reconnu combien il lui serait impossible de faire le moindre tort à son ennemi, il renferma sa malice au fond de son cœur, et, reprenant ses habitudes de fausseté, il vint effrontément prendre place au dîner splendide que les nouveaux députés avaient fait préparer pour les gentilshommes du comté. M. Hutchinson fut nommé sans contestation premier député, en remplacement de son père, et après lui M. Pigott réunit tous les suffrages, pour remplacer M. Sutton, qui était alors à Newark, en qualité de commissaire du Roi. Vers le même temps, le colonel Thornhagh fut élu député de bourg par la ville de Retford : aucun d'eux cependant n'alla prendre sa place au parlement qu'après qu'on eut terminé le siège de Newark.

Le général Pointz fit tracer des lignes autour de la place, et fit ses retranchemens et ses approches avec plus de régularité et d'une manière plus conforme aux règles de l'art militaire, qu'aucun des généraux qui avaient jusqu'alors entrepris le même siège. Durant presque tout l'hiver, l'armée demeura toujours en campagne; le gouverneur, soutenu par une grande force d'âme, n'éprouva pas le moindre dérangement dans sa santé, quoique le service fût très-pénible; et il en supporta les fatigues avec moins d'inconvéniens

que ne faisaient les capitaines et même les soldats. Non-seulement les bontés de la Providence le préservaient chaque jour et à toutes les heures contre le canon et les sorties de l'ennemi, mais en plusieurs circonstances elle protégea visiblement sa vie, durant ce siège. Un jour que le gouverneur, Pointz et un autre capitaine étaient montés à cheval pour aller faire une reconnaissance sur l'un des côtés de la place, tandis qu'ils marchaient tous trois de front, un boulet de canon passa en sifflant devant eux, et le capitaine, qui n'avait pas même été touché, dit qu'il était mort; Pointz l'engagea à mettre pied à terre, mais le capitaine glissait sur son cheval, il avait été tué par le vent du boulet: ses deux compagnons le portèrent jusqu'à ce qu'ils fussent hors de ce lieu, mais sur-le-champ son corps devint tout noir. Une autre fois, le gouverneur étant dans sa tente, quelqu'un l'appela par hasard du dehors, il sortit; à peine avait-il fait ce mouvement, qu'un boulet tomba sur la tente, la brisa complètement et tua la sentinelle qui était en faction à l'entrée.

Mais le plus grand péril que coururent les Anglais vint de la perfidie des Ecossais, et ils eurent lieu de craindre qu'il n'en résultât la perte entière de leur armée. Sir Thomas Fairfax ayant mis de nouveau le siège devant Oxford, le Roi s'était échappé de la ville sous un déguisement. D'abord

on ne savait ce qu'il était devenu , et bientôt on apprit qu'il venait de se réfugier au milieu même de l'armée écossaise. Déjà , depuis quelque temps , cette armée avait commencé à se conduire d'une façon fort singulière avec les Anglais, ses alliés; en plusieurs occasions elle avait évidemment cherché des prétextes pour leur faire querelle; enfin on apprit avec certitude que le Roi était au milieu des Ecossais qui l'avaient reçu à Southwell. Dans une pareille situation les Anglais devaient tout naturellement penser que les Ecossais se joindraient à la garnison de Newark pour les attaquer : dans ce cas ils se trouvaient fort inférieurs en nombre à leurs adversaires , et cependant ils se mirent aussitôt en devoir de faire tous les préparatifs nécessaires , pour se défendre dans leurs retranchemens aussi long-temps qu'il serait possible. Le gouverneur avait alors dans le camp de fort beaux chevaux qu'il envoya aussitôt chez lui ; mais , tandis qu'ils s'attendaient à tout moment à être attaqués , le Roi songeait uniquement à partir ; la ville tenait toujours , les Ecossais ne savaient comment faire pour lever leur camp ; alors le Roi fit ordonner à lord Bellasis , gouverneur de Newark , de rendre immédiatement cette place : celui-ci obéit et traita sous de bonnes conditions , fort mécontent toutefois de ce que le Roi témoignait si peu d'égards pour une garnison et des hommes qui s'étaient montrés si dévoués et si fidèles

à son service (1). M. Hutchinson fut chargé avec son régiment de recevoir les clefs de la ville et les armes de la garnison, et de prendre possession de la place : il n'y entra que pour y trouver de nouveaux dangers, la ville étant en ce moment ravagée par l'horrible fléau de la peste ; tous les habitans eurent beaucoup à en souffrir ; mais Dieu permit que le gouverneur n'en fût point atteint, non plus qu'aucun des soldats qui entrèrent avec lui.

Soit que le Roi se fût abandonné à de mauvais conseils, soit que sa destinée l'entraînât, on peut dire qu'il commit en cette occasion une grande faute. Si, au lieu de se rendre au milieu des Ecos-sais, il eût directement marché à Londres et se fût remis aux mains du parlement, comme il se mit entre celles des Ecos-sais, il est extrêmement probable qu'il eût tout-à-fait désorganisé cette assemblée, qui se trouvait alors divisée entre les deux factions des presbytériens et des indépendans. En consentant ainsi à se livrer à l'armée mercenaire des Ecos-sais, plutôt que de se confier au parlement d'Angleterre, il fit preuve envers

(1) Au dire de Rushworth, on trouve parmi ceux qui signèrent l'acte de capitulation de Newark, de la part du parlement, les noms du colonel Hutchinson et du colonel Twissleton.

(Note de l'Editeur, anglais.)

la nation anglaise d'un sentiment d'inimitié qui lui aliéna presque tous les cœurs. Les Ecossais se montrèrent en cette occasion perfides envers le parlement aussi bien qu'envers le Roi ; comme ils n'étaient en Angleterre qu'à titre d'armée soldée, ils manquaient à tous leurs devoirs en recevant le Roi et en l'emmenant avec eux, sans que le parlement y eût consenti, ou en fût seulement informé. Mais, de plus, nous avons des preuves positives que les Ecossais avaient fait des préparatifs pour attaquer l'armée anglaise qui concourait avec eux au siège de Newark (1) : Dieu seul chan-

(1) On a toujours ignoré et l'on ignorera probablement toujours sous quelles conditions et quelles garanties le Roi consentit à se rendre au milieu de l'armée écossaise.

On trouve dans les *State-Papers* de Clarendon quelques lettres de l'ambassadeur de France qui cherchait à persuader au Roi de prendre ce parti, et semblait prendre l'engagement que les Ecossais lui prêteraient secours. Il est positif aussi que le Roi écrivit au marquis d'Ormond une lettre qui fut interceptée et est rapportée par Rushworth, dans laquelle il lui disait que les Ecossais lui avaient donné de bonnes garanties de leur intention d'unir leurs forces à celles du marquis de Montrose et de ses autres amis. D'un autre côté, le général et le commissaire résidant auprès de l'armée écossaise écrivirent « que le Roi était venu « secrètement dans le camp ; qu'il n'avait été conclu avec « lui aucun traité, aucune capitulation, par eux-mêmes « directement, ni par qui que ce fût en leur nom, et que « l'assertion du Roi, dans sa lettre à Ormond, était une

gèrent leurs résolutions, lorsqu'ils se déterminèrent à conduire le Roi à Newcastle, où ils le vendirent au parlement à prix d'argent.

Notre comté se trouvant alors entièrement délivré de garnisons ennemies, le colonel Hutchinson se rendit à Londres pour y remplir ses nouvelles fonctions, et servir son pays en qualité de mem-

« damnable fausseté. » — Heylin dit dans son Histoire des Presbytériens : « Les commissaires résidant auprès de l'armée écossaise promirent protection au Roi et à ses amis ; mais ils manquèrent à leurs engagements et vendirent le Roi pour 200,000 livres sterling, comme ils auraient vendu notre Sauveur pour la moitié de cette somme. » En un autre passage le même auteur dit : « Lowden fit quelque bruit sur l'indignité du procédé par lequel on vendait ainsi le Roi ; mais les presbytériens s'accordèrent des deux côtés pour conclure ce horrible marché. » — Sans nous arrêter davantage sur ce qui peut être dit pour la défense des Ecossais, il nous semble encore que les soupçons conçus par le colonel Hutchinson et plusieurs autres, même avant l'arrivée du Roi, et immédiatement après son arrivée, donnent des motifs de croire que les Ecossais étaient informés de ce projet : on peut en conclure, ou qu'il y avait dans leur armée deux partis, dont l'un était dévoué et l'autre contraire aux intérêts du Roi, et que ce dernier finit par prévaloir ; ou bien encore que toute l'armée espérait pouvoir imposer au Roi des conditions que celui-ci ne voulut pas accorder ; et particulièrement celle de reconnaître le covenant ; ce qui réveilla les ressentimens de l'armée, et ce fut peut-être ainsi que Dieu fit changer leurs résolutions.

(Note de l'Editeur anglais.)

bre du sénat, avec la fidélité et le zèle qu'il avait déployés comme soldat. Il y trouva l'esprit de discorde soufflant partout les rivalités et les haines de parti; la faction presbytérienne, composée de la plupart des membres de la chambre des pairs, et de beaucoup d'autres citoyens qui avaient été mis hors des affaires, par suite de l'ordonnance de renoncement à soi-même, faisait tous ses efforts pour exciter une violente persécution, sous prétexte d'intérêts de conscience, contre ceux qui venaient d'accomplir en peu de temps, avec la protection de Dieu, une œuvre qu'il ne lui avait point été donné de mener à bien. Après trois années de travaux elle venait enfin d'accoucher de son directoire du culte, et tous ceux qui ne voulaient pas s'y conformer étaient vus de mauvais œil, détestés et persécutés sous la qualification de *séparatistes* (1). Le colonel Hutchinson, qui avait en horreur le zèle haineux et l'esprit de domination que manifestait ce parti,

(1) Ce récit abrégé sur l'origine et les progrès de la division qui finit par exciter une haine mortelle entre les presbytériens et les indépendans, paraît tout-à-fait conforme à la vérité historique. Rapin Thoiras, attaché au parti presbytérien, et qui a écrit pour le défendre, a tracé sa condamnation en une ligne, lorsqu'il a dit : « Les presbytériens » se croyaient en esclavage tant qu'eux-mêmes ne possèdent pas le pouvoir. (Vol. 2, pag. 624.)

(Note de l'Editeur anglais.)

fut bientôt connu et signalé hautement comme appartenant à la faction des indépendans. (Ce parti avait alors pour chefs Pierpoint, Vane....., Saint-John, et quelques autres hommes considérables, distingués par leur sagesse autant que par leur éloquence; les autres, disait-on, les suivaient uniquement par esprit de faction, comme si tous ceux qui n'avaient pas la sotte vanité de se jeter en avant sans nécessité et se bornaient à écouter et à voter en silence, eussent été incapables en même temps de juger du bien et du mal, et propres seulement à marcher à la suite de quelques chefs, et à les croire aveuglément comme des oracles (1). Ceux-là, par exemple, à dire vrai, connaissaient bien peu le colonel Hutchinson, qui pouvaient penser et affirmer qu'il se mettait à la suite d'une faction; la force de son esprit le rendait tout-à-fait propre à juger toutes choses par lui-même, et à ne régler ses opinions qu'après un mûr examen; et la voix de sa conscience avait sur lui un si grand empire qu'aucun respect pour qui que ce fût au monde, ou sa tendresse pour ses plus chers amis, ne lui eût jamais fait faire la moindre chose,

(1) Ce passage, renfermé entre deux parenthèses, était rayé de plusieurs petits traits dans le manuscrit de notre auteur; on y trouve de plus un nom complètement effacé.

(Note de l'Editeur anglais.)

s'il n'eût été parfaitement convaincu par avance qu'elle était en tout point conforme à ses devoirs. Il se plaisait sans doute à reconnaître les talens et l'habileté des autres, et honorait surtout ceux qu'il croyait le mieux disposés à les employer dans de bonnes intentions et avec des sentimens élevés, pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de leur pays; loin d'envier leur juste célébrité, il s'en réjouissait sincèrement. Mais, en même temps, on ne le vit jamais, soit en matière de religion, soit dans les affaires qui concernaient le gouvernement civil, se mettre en sectaire à la suite d'aucun homme, à moins qu'il ne fût persuadé que cet homme suivait les voies de la religion, de l'honneur et de la vertu; comme aussi il ne se montra jamais l'antagoniste de personne, que pour lui opposer ce qui lui paraissait conforme à la vérité et à la justice. Si le plus grand ennemi qu'il eût pu avoir dans le monde avait proposé une chose qu'il eût jugée utile au public, il se serait empressé de se joindre à lui pour en assurer le succès; en ce point surtout, beaucoup d'autres hommes ont mérité d'être blâmés, et plus particulièrement encore ceux qui appartenaient à la faction presbytérienne; ceux-là s'opposaient constamment à tout ce qui pouvait être bon, plutôt que d'en laisser l'honneur à ceux qu'ils jalouaient ou qu'ils détestaient; cet orgueil s'accrut de jour en jour, et finit par causer

la ruine de la cause la plus glorieuse pour laquelle on eût jamais combattu. Un grand nombre de gentilshommes, distingués par leurs talens et leurs lumières, se rendirent d'abord également remarquables par leur zèle à les employer au bien de leur pays, et pour les intérêts de Dieu; ils devinrent à juste titre les objets de l'admiration de tous les hommes de bien; mais, tandis que la créature était ainsi glorifiée, Dieu, premier auteur de toutes ces grâces, semblait oublié; il permit qu'ils devinssent à eux-mêmes leurs propres idoles, après avoir été encensés ainsi que les autres, et ils tombèrent à leur tour.

Et alors apparut un triste prodige; ceux-là même qui s'étaient montrés les plus ardens défenseurs de la cause publique, manifestèrent une haine plus active contre les fidèles armées par lesquelles Dieu venait de leur donner la victoire, que contre les ennemis même qu'elles avaient soumis. Ils ne cessèrent de faire tous leurs efforts pour relever ces derniers, et employèrent, au succès de leurs desseins, tous les artifices et les détours de la politique; et tout cela, dans l'unique intention de travailler à renverser ceux que Dieu venait d'élever en gloire, leur donnant ainsi la force de résister à cette domination tyrannique. Ils ne purent cependant prévaloir à cette époque, ni pendant long-temps encore, jusqu'au moment où les hommes pieux

qui venaient de triompher commencèrent aussi à s'admirer eux-mêmes, pour les œuvres que Dieu avait faites par leurs mains, et voulurent s'élever au-dessus de leurs frères; alors le Seigneur humilia ceux-ci à leur tour, et les abaissa au-dessous des vassaux qu'ils avaient soumis.

Tant que l'armée ne fit que résister à d'injustes prétentions, et demeura fermement attachée aux pieux engagements qu'elle avait contractés dès le principe, M. Hutchinson adhéra complètement au parti qui la protégeait dans la chambre des communes. Lorsqu'il fut établi à Londres, obligé d'adopter une tout autre manière d'être, et de mener une vie sédentaire qui convenait peu à l'activité de son esprit, il ne tarda pas d'être atteint d'une maladie douloureuse qui le conduisit plusieurs fois aux portes du tombeau, et ne fut parfaitement guérie que quatre ans plus tard. Les médecins demeurèrent long-temps sans pouvoir connaître et définir son mal; cependant il fut constaté que c'était une goutte vague, et le traitement qu'ils suivirent dès ce moment, adapté à ce genre de maladie, amena enfin la guérison. Le fait est qu'il y avait en M. Hutchinson une force d'esprit qui l'aidait à surmonter la fragilité du corps; son âme, accoutumée à ne jamais succomber sous la faiblesse de son tempérament, sembla, tant qu'il eut besoin de conserver son activité, le préserver de tous les in-

convéniens et des fatigues de la vie militaire qui abattaient si souvent les hommes les plus vigoureux, et de la santé la mieux éprouvée; mais aussi, lorsque l'œuvre fut accomplie, il reconnut, ce qu'il n'avait pas eu le temps d'observer auparavant, que sa force physique était loin d'égaliser son énergie morale.

Après la reddition de Newark, la ville et le château de Nottingham demeurèrent quelque temps encore sous le gouvernement militaire, et M. Hutchinson partagea son temps entre les fonctions qu'il continua d'y exercer, et le service plus important encore qui l'appelait à Londres.

Cependant, le 15 juillet 1646, tandis que le Roi était à Newcastle avec les Écossais, le parlement lui adressa de nouvelles propositions de bien peu de chose plus sévères que celles qui lui avaient été présentées à Uxbridge; mais le Roi traîna en longueur les offres qui lui furent faites, espérant tirer un meilleur parti des dissensions qui s'élevaient entre les deux peuples, et de l'esprit de faction qui divisait la cité de Londres et le parlement, et que lui et son parti s'appliquaient à fomenter de plus en plus. Cependant les parlemens des deux nations, voyant toutes ces manœuvres, en vinrent à comprendre que l'ennemi commun pourrait bien profiter de leur désunion pour accélérer leur ruine; en sorte que leur rapprochement devint bientôt le résultat de l'a-

version que le Roi témoignait pour la paix. Alors on commença à chercher les moyens de rétablir, sans son intervention, les affaires des deux royaumes, et l'on convint que les Écossais abandonneraient les places qu'ils occupaient en Angleterre pour une somme déterminée; on passa de là à discuter la question de savoir comment on disposerait de la personne du Roi, c'est-à-dire qu'on débattit non qui l'aurait, mais qui ne l'aurait pas à garder; enfin, au mois de janvier suivant, l'armée Écossaise, qui occupait Newcastle, reçut deux cent mille livres sterling, et rendit aussitôt les places qu'elle occupait; en même temps, le Roi fut remis à des commissaires délégués par les deux chambres du parlement, et ceux-ci le conduisirent honorablement à son château de Holmsby, dans le comté de Nortampton.

Pendant ces événemens, sir Thomas Fairfax habitait de sa personne à Nottingham, et le gouverneur était malade au château. Milady Fairfax s'était rendue auprès de son mari; elle l'avait d'abord suivi au siège d'Oxford; puis, étant venue le rejoindre, elle ne le quitta plus tant qu'il demeura à Nottingham. Elle avait une affection toute particulière pour les chapelains de son mari, qui étaient des ministres indépendans (1); mais lorsque l'armée partit, et se rap-

(1) On a beaucoup dit et l'on croit généralement que

procha de Londres, les ministres presbytériens s'emparèrent si complètement de son esprit, et lui inspirèrent une telle inimitié contre leurs adversaires, qu'il ne fut plus permis à ceux-ci, du moins tant qu'elle était auprès de son mari, de paraître en sa présence; elle alla même jusqu'à éloigner de lui plusieurs de ses amis, dans la société desquels il avait trouvé jusque-là beaucoup de douceur; en sorte qu'il mena dans l'intérieur de sa maison une vie fort agitée et remplie de désagréemens. Les habitans de Nottingham avaient obtenu, pour la grande église, un ministre, homme très-capable, mais presbytérien violent. Milady Fairfax lui montra tant de prédilection à lui et à son parti qu'ils en profitèrent avec une grande impudence pour favoriser les progrès de leur faction, et pour attaquer leurs adversaires

Fairfax était attaché au parti presbytérien, et l'on n'a cessé de s'étonner qu'il ait servi si fidèlement, et même, a-t-on dit, *trop fidèlement*, la cause des indépendans. Ce passage semblerait propre à expliquer et même à redresser l'opinion commune. Il paraît impossible que le colonel Hutchinson et sa femme n'aient pas eu connaissance exacte des opinions religieuses de Fairfax, et notre auteur déclare positivement que ses chapelains étaient des ministres indépendans. Il semble même qu'on ne pourrait conclure de ce qu'elle dit par la suite qu'il changea d'opinion, mais seulement qu'il se laissa gouverner par sa femme. Plus d'un héros aussi illustre s'est soumis à une domination du même genre.

(Note de l'Editeur anglais.)

ouvertement, et jusque dans la chaire; ils en vinrent enfin à ne vouloir plus souffrir qu'aucun des chapelains de l'armée passât dans la ville. Ceux-ci s'adressèrent alors au gouverneur pour se plaindre des vexations qu'ils éprouvaient; M. Hutchinson les invita à venir au château, et à prêcher dans sa maison, et, dès que l'on sut dans la ville qu'ils avaient accepté cet arrangement, il y eut un grand concours de peuple pour venir les entendre; les presbytériens en furent instruits, et entrèrent en fureur aussi-bien contre eux que contre le gouverneur.

Déjà, et quelque temps avant l'arrivée du général à Nottingham, le gouverneur avait, en une autre circonstance tout-à-fait accidentelle, excité contre lui la rage des ministres attachés au parti presbytérien. Lorsqu'il avait consenti, pour l'amour de la paix, à accéder à leurs vives sollicitations et à rompre les assemblées particulières qui se tenaient dans la chambre des canonniers, on trouva quelques notes relatives au *pædobaptisme*. On les porta aussitôt chez le gouverneur; sa femme qui avait plus que lui le loisir de les lire, parcourut ces papiers, et, les ayant comparés avec les saintes Ecritures, elle ne trouva aucune objection à faire contre ce qui y était dit au sujet de la fausse application de cette loi aux enfans. Cependant mistriss Hutchinson étant jeune et réservée, il lui sembla qu'il y aurait une sorte de

vertu à se soumettre au jugement et à la pratique de la plupart des églises, plutôt que de chercher à défendre de son pur mouvement une opinion singulière; car alors elle n'était point encore instruite des grandes erreurs des églises nationales. Mais, dans le cours de cette année, mistress Hutchinson, devenue grosse, crut devoir communiquer à son mari les doutes qui s'élevaient élevés dans son esprit sur cette question, et lui demanda de chercher à les éclaircir; il s'y appliqua et ne tarda pas d'arriver au même résultat, ou plutôt il ne trouva aucune solution satisfaisante pour justifier l'usage établi. D'abord il étudia avec soin les Ecritures et ne put rien découvrir qui légitimât une telle pratique; puis il acheta et lut attentivement tous les principaux traités publiés à l'appui des deux opinions contraires, et qui à cette époque sortaient en grande abondance de toutes les presses; il arriva par ce moyen à se convaincre de l'erreur du système que soutenaient les *pædobaptistes*. Quelque temps après, sa femme étant accouchée, M. Hutchinson, pour éviter, autant qu'il dépendait de lui, d'offenser le parti religieux, réunit tous les ministres dans un grand dîner, et leur exposa ses doutes ainsi que les motifs qui les légitimaient à ses yeux. Aucun d'eux ne put présenter de raison satisfaisante pour expliquer cette pratique; et l'on se réduisit à alléguer la tradition de l'Eglise, de-

puis les temps les plus reculés, et cet argument de la nécessité d'une alliance religieuse entre tous les chrétiens, argument repoussé si victorieusement par Tombs et par Denne. Le gouverneur et sa femme déclarèrent qu'ils ne pouvaient être convaincus par ces raisonnemens, et demandèrent toutefois aux ministres quelle était leur opinion précise sur ce qu'ils avaient à faire. La plupart d'entre eux répondirent à cette question qu'il paraissait convenable de se conformer à la pratique généralement adoptée par tous les chrétiens, quelque difficile qu'il pût être d'en donner une explication satisfaisante; mais M. Foxcraft, l'un des membres de cette assemblée, dit qu'ils pécheraient en suivant cette pratique, à moins qu'ils ne fussent intimement convaincus qu'elle était réellement autorisée par l'Écriture; et, en conséquence de cet avis, l'enfant de M. Hutchinson ne fut pas baptisé. A compter de ce moment, bien que le gouverneur et sa femme n'en continuassent pas moins de suivre exactement les assemblées et de recevoir les ministres avec toute la politesse et la bienveillance qu'ils leur avaient constamment témoignées, ceux-ci parlèrent d'eux avec insulte, les traitant de fanatiques et d'anabaptistes, et les attaquant même dans leurs sermons publics par de fréquentes allusions; et non-seulement les ministres, mais leurs zélés sectaires concurent contre eux une haine implacable, qui

se manifesta jusqu'à la fin par un esprit de méchanceté et de persécution. De son côté, cependant, le gouverneur aurait bien pu leur dire, comme son maître avait dit jadis aux Pharisiens : « J'ai fait parmi vous beaucoup de bonnes œuvres, est-ce à cause de cela que vous me haïssez ? » Je dois ajouter toutefois qu'en général ces gens-là eux-mêmes conservaient en secret un profond sentiment des services que le gouverneur avait rendus à la ville et de sa fidélité à accomplir tous ses devoirs, conduite qui devait bien du moins lui valoir quelque reconnaissance ; aussi, malgré l'âpreté de leur zèle et les invectives qu'ils lui prodiguaient, parce qu'il ne pensait ni ne parlait conformément à leurs opinions, ils ne pouvaient s'empêcher d'avoir pour lui de l'estime et du respect.

Sir Allen Apsley, frère de mistriss Hutchinson, et dont une autre sœur avait épousé M. George Hutchinson, était alors gouverneur de Barnstable, au nom du Roi : la place ayant été rendue cette même année au parlement, sir Allen se retira chez son beau-frère le gouverneur de Nottingham, en attendant que l'affaire de sa composition fût définitivement terminée. Son arrivée servit de nouveau prétexte aux propos de tous ceux qui voulaient du mal au colonel et se montraient disposés à saisir toutes les occasions de nuire. Les conditions accordées à sir Allen Apsley n'avaient pas été ponctuellement exécutées, et il se trouva

exposé par-là à de grandes dépenses et à des vexations vraiment intolérables. Le gouverneur, touché de l'injustice des procédés dont son frère avait à se plaindre, autant que si lui-même eût eu à en souffrir, fit tous les efforts possibles pour le protéger, seulement en ce qui lui paraissait juste ; mais cela suffisait pour le faire appeler *cavalier*, et faire dire qu'il avait changé de parti ; à quoi on ne manquait pas d'ajouter des injures de toutes sortes. Parmi ceux qui se permettaient de semblables propos se distinguaient surtout les hommes qui avaient montré, pendant la guerre, le plus d'éloignement et d'aversion pour les intérêts du parlement ; depuis que cette cause avait remporté la victoire, ils renfermaient leur dépit et leurs ressentimens dans le fond de leur cœur, et ce feu secret ne se manifestait plus que par une noire fumée ; dont ils cherchaient à envelopper tous ceux qui avaient paru les plus fidèles défenseurs de la même cause.

Lorsque les commissaires revinrent de Newcastle, où ils étaient allés recevoir le Roi des mains des Ecossois, l'un des lords qui l'accompagnaient, rendit visite au gouverneur et le trouvant assez sérieusement malade, il lui conseilla de faire venir l'un des médecins du Roi qui était avec eux, et qui se nommait le docteur Wilson ; cet homme avait en effet de l'habileté, mais il se

trompa dans le traitement qu'il prescrivit à M. Hutchinson ; il lui fit mettre un cautère à chaque bras ; le remède , au lieu d'emporter le mal , abattit beaucoup les forces du malade ; lorsqu'il fut guéri , on se hâta de fermer ces deux plaies. Cependant vers le commencement du printemps , M. Hutchinson , se trouvant un peu soulagé , se rendit de nouveau à Londres ; après avoir consulté sans succès plusieurs médecins , il s'adressa , d'après les conseils de son beau-frère , au docteur Frazier. Ce docteur , après l'avoir soigné pendant quelque temps , vint lui dire un jour qu'il se croyait sur le point d'être arrêté et envoyé en prison , comme soupçonné d'avoir pris part à des intrigues ourdies contre le parlement : c'était au moment où les Ecossais menaçaient l'Angleterre d'une invasion et semblaient se disposer à déclarer ouvertement la guerre. Le docteur protesta de son innocence de la manière la plus formelle , et supplia M. Hutchinson de vouloir bien consentir à répondre pour lui qu'il ne s'occupait que de sa profession. Le colonel crut à toutes ces assurances et répondit de lui au comité de Derby-House. Après avoir ainsi abusé de sa bonne foi , le perfide Ecossais lui écrivit une lettre pleine de misérables excuses , et partit d'Angleterre pour aller rejoindre les princes qui étaient alors sur le continent , laissant M. Hutchinson exposé à d'odieux soupçons , à raison des sollicitations qu'il

venait de faire en sa faveur (1). Il reconnut le tort qu'il avait eu de se laisser ainsi tromper, et cette expérience lui servit de leçon pour le tenir désormais en garde contre tout ce qui venait de cette perfide nation.

Durant tout l'été, M. Hutchinson suivit les séances du parlement. Son mal, qui l'avait laissé en repos pendant la belle saison, revint à la chute des feuilles. Il y avait alors de grands discords entre le parlement, la cité de Londres et l'armée. La faction presbytérienne voulait à toute force la dissolution de l'armée; celle-ci, vivement blessée d'une telle insulte, et se croyant en droit de faire valoir ses services et son mérite, s'adressa par voie de pétition à son général pour obtenir satisfaction, non-seulement en tout ce qui pouvait se rapporter directement à ses intérêts en tant qu'armée, mais encore en tout ce qui concernait les affaires publiques et les libertés de tous les honnêtes gens de la nation, pour lesquelles elle avait combattu et remporté la victoire. Les presbytériens se montrèrent extrêmement offensés de ces demandes, et le déclarèrent avec une violence qui donna à l'armée de nouveaux motifs de ressentiment et de méfiance. Les soldats, marchant sous

(1) Dans la suite le docteur Frazier fut employé par Charles II pour négocier avec les Écossais.

(Note de l'Éditeur anglais.)

la conduite du cornette Joyce, allèrent à Holmsby, enlevèrent le Roi des mains des commissaires du parlement, et le conduisirent à l'armée. Le parlement vota que le Roi serait conduit à Richmond et mis sous la garde des personnes auxquelles il avait été confié à Holmsby. Mais l'armée, au lieu d'obéir, accusa de haute trahison onze membres de la chambre des communes, et demanda, par une pétition, que ces accusés fussent éloignés de l'assemblée, jusqu'à ce qu'ils eussent répondu aux charges portées contre eux. Il s'éleva à cette occasion de violens débats, et les accusés se retirèrent volontairement pour six mois. Alors le général insista pour que le Roi ne fût pas rapproché de Londres, plus qu'on ne le permettait à l'armée elle-même. Il passa ainsi successivement avec l'armée à Royston, à Hatfield, à Reading, et enfin à Owborne, où il demeura jusque vers le mois de juillet 1647. Il y eut alors une émeute à Londres, le parlement fut brutalement forcé et s'ajourna; redoutant la fureur des habitans de la cité, la plus grande partie des membres des communes, suivie de l'orateur, sortit de la ville et se rendit au milieu de l'armée; le colonel Hutchinson y alla aussi avec eux (1). Les membres

(1) Il y avait aussi quatorze pairs, parmi lesquels on peut citer les comtes de Manchester et de Warwick, le lord Say et Sele, le lord Mulgrave. Les membres de la chambre des

de la chambre, attachés au parti presbytérien, qui demeurèrent en arrière, élurent un nouvel orateur, passèrent d'autres votes, et travaillèrent avec une extrême activité à lever des forces qui pussent être opposées à l'armée; le commandement en fut confié à Massey et à Pointz. La partie du parlement qui s'était réunie à l'armée publia un ordre contre les mesures prises par les membres demeurés à Londres : le général s'avança vers la ville; mais, lorsque la cité en fut instruite, elle ne se sentit pas assez de cœur pour tenir ferme, et envoya des commissaires qui se concertèrent avec les membres du parlement et le général, et conclurent enfin un accommodement, dont les conditions furent que la cité renoncerait à tous ses armemens et dissoudrait ses nouvelles levées, qu'on livrerait au général la Tour et tous les points fortifiés, et que l'on abandonnerait la cause des membres du parlement accusés, qui avaient alors repris leurs places. On n'osa rien refuser, et lord Fairfax rentra en triomphe à Westminster, ramenant avec lui les orateurs et les membres du parlement qui

communes étaient au nombre de cent environ. L'électeur Palatin vint leur rendre visite au milieu de leur camp. Cet appel fait à un secours étranger ne réussit à aucun des partis, mais les presbytériens avaient été les premiers à donner cet exemple.

(Note de l'Editeur anglais.)

l'avaient rejoint , et les rétablissant dans leurs fonctions. Après avoir reçu solennellement les remerciemens qui lui furent adressés par les deux chambres, le général, accompagné de tous ses officiers supérieurs, traversa la cité et se rendit à la Tour. On changea la plupart des commandans ; le parti presbytérien fut abaissé. Les deux généraux qu'il avait choisis pour le défendre , ainsi que tous les officiers attachés à cette faction , furent forcés de se retirer : plusieurs d'entre eux abandonnèrent complètement leur parti et renoncèrent pour toujours aux intérêts du parlement. Il resta cependant dans la chambre des députés attachés à la faction presbytérienne , mais c'étaient des gens modérés , qui ne se portaient point, par excès de colère, à rompre le covenant qui les unissait avec Dieu et avec les hommes , ni à renouveler une alliance avec les papistes , pour travailler à la ruine de la pieuse cause qu'ils avaient dans le principe si glorieusement défendue.

Lorsque l'émeute de Londres eut été apaisée , et vers le mois d'août de la même année , le Roi fut transféré à l'un de ses magnifiques palais , celui de Hampton-Court , près de Londres. L'armée sortit en même temps de la cité et établit ses quartiers dans les environs , et son quartier-général à Putney. Le Roi , qui avait occasion de voir tous les jours les officiers et de causer avec

eux, s'en servit pour les travailler, ce qu'il avait déjà commencé depuis quelque temps; et il parvint à séduire quelques uns des hommes de l'armée, les engageant à en corrompre d'autres en faveur de sa cause; mais, pour dire la vérité sur tout le monde, Cromwell se montra en cette occasion si incorruptible et si fidèle à ses sermens et aux intérêts du peuple que jamais on ne put l'engager à user même des moyens de dissimulation qui lui étaient ordinaires et naturels (1). Son gendre Ireton, tout aussi dévoué que lui à la cause, ne partageait cependant pas ses opinions, jusqu'au moment où il put se convaincre par lui-même de la vanité de ses espérances; il pensa d'abord que le Roi, après s'être bien assuré de l'impossibilité de faire prévaloir ses volontés absolues, pourrait enfin se déterminer à travailler sérieusement pour le bien de son peuple; mais, après plusieurs conversations sur ce sujet, le Roi lui ayant dit un jour : « Je jouerai mon jeu aussi bien qu'il « m'est possible. » — Ireton lui répondit : « Si « Votre Majesté a en effet *un jeu à jouer*, elle « doit nous donner aussi la liberté de jouer le

(1) Voir les Mémoires de Berkley et ceux de Ludlow, d'après lesquels on peut juger de la clairvoyance du colonel et de sa femme dans cette singulière affaire.

(Note de l'Éditeur.)

« nôtre. » — Le colonel Hutchinson s'entretenait quelques jours après avec son cousin au sujet des conférences qu'il avait eues avec le Roi ; Ireton lui dit à cette occasion : « Il nous a donné des paroles, et nous l'avons payé de la même monnaie, « lorsque nous avons acquis la certitude qu'il « n'avait pas réellement l'intention de faire le « bien du peuple, et qu'il ne cherchait qu'à « triompher à l'aide des factions qui nous divisent, « afin de regagner par l'artifice ce qu'il a perdu « par le combat. »

Le Roi vivait à Hampton-Court plutôt en prince entouré et servi par ses gardes, qu'en captif vaincu et livré à prix d'argent. Tous ses anciens amis ou serviteurs avaient librement accès auprès de lui, et toutes sortes de personnes étaient admises à venir lui baiser les mains et lui présenter leurs hommages comme à leur souverain. Ashburnham et Berkley, déclarés délinquans par le parlement, traversèrent les mers et arrivèrent sans obstacle jusqu'à lui ; beaucoup d'autres encore furent admis à la même faveur par la permission de l'armée, qui espérait qu'ils pourraient le disposer à suivre des conseils salutaires. Mais le Roi, dans le même temps, était loin d'attribuer la liberté dont il jouissait à la bienveillance du parlement, et au désir que ce corps éprouvait de travailler à son rétablissement, malgré les injures qu'il avait essuyées, et pourvu

toutefois que cette œuvre pût être accomplie sans entraîner la ruine des honnêtes gens. Il pensait au contraire qu'une telle conduite ne provenait que de la crainte qu'avait le parlement de perdre dans le public, tandis que la cause royale y reprenait au contraire faveur; et, en conséquence de cette opinion, le Roi prit avantage de sa situation pour séduire un grand nombre d'officiers et les entraîner à la révolte; beaucoup d'entre eux succombèrent peu de temps après à ces tentations et payèrent de leur vie ce crime de forfaiture (1). Tandis

(1) Il est à regretter que notre auteur n'ait pas donné ici plus de développement à son récit. On trouve dans le premier volume de Ludlow beaucoup de détails sur les négociations qui eurent lieu à cette époque pour ramener le Roi à la raison, et sur les manœuvres par lesquelles il rendit infructueuses les bonnes intentions de ses amis et même de ses ennemis. Il paraît cependant singulier que Ludlow attribue à sir Allen Apsley une part d'action aussi considérable dans cette affaire, et que sa sœur n'en fasse pas même mention. Quant à ce que dit notre auteur à ce sujet d'Ireton, voici ce qu'on lit dans l'Histoire de l'Indépendance, par Walker, à peu près sur la même époque. « Ireton disait « que le Roi avait commis assez de crimes pour être déposé « et emprisonné (il ne parlait point d'une condamnation à « mort) et qu'il fallait couronner à sa place le duc d'York, « alors enfant : il ajoutait que si quelqu'un trouvait que ce « traitement fût trop sévère à l'égard du Roi, on applau- « dirait sans doute en même temps à la clémence de la na- « tion en faveur du duc d'York. » (*Note de l'Editeur angl.*)

qu'il était encore à Hampton-Court, les lords qui avaient précédemment formé son conseil privé à Oxford, se réunirent aussi auprès de lui pour exercer les mêmes fonctions; mais cette démarche déplut tellement à Londres qu'ils furent bientôt forcés de se retirer. Dans le même temps, les lords et les commissaires écossais avaient aussi un libre accès auprès du Roi, qui profita de cette occurrence pour attirer cette nation dans la seconde guerre : elle éclata en effet avec fureur dans le cours de l'été suivant, et l'irritation qu'elle produisit fut une des choses qui contribuèrent le plus à le conduire à l'échafaud, après la seconde victoire du parlement. Mais, avant de m'engager plus loin, je dois reprendre le récit des faits qui concernent celui dont j'écris l'histoire.

Après que le parlement eut été rétabli par l'autorité du général Fairfax, le colonel Hutchinson se rendit à Nottingham; la guerre était finie, il ne restait plus de garnison que dans le château; les fortifications de la ville et celles du pont de la Trent étaient abandonnées; le régiment du gouverneur venait d'être licencié, à la réserve de deux compagnies, et M. Hutchinson pensant que dans une telle situation, et lorsqu'il n'y avait plus d'ennemis à combattre, un tel commandement ne pouvait plus lui convenir non plus qu'à son frère, se détermina à le confier à son parent

le capitaine Poulton. Aidé par ses amis qui siégeaient au parlement, il obtint de plus de cette assemblée l'allocation d'une somme de cinq mille livres sterling qui avait été levée pour l'armée écossaise, mais que celle-ci, partie trop à la hâte, n'avait pu recevoir; il fit décider que cette somme serait distribuée entre les officiers et soldats d'un régiment qui venait d'être licencié, à compte de leur solde arriérée; et afin que leur part fût plus considérable, il n'en prit rien pour lui. Le colonel se rendit ensuite avec sa famille dans sa maison d'Owthorpe; mais, soit parce qu'elle était demeurée inhabitée depuis longtemps, soit surtout parce que les garnisons voisines de Shelford et de Wiverton en avaient enlevé successivement tout ce qu'elles avaient pu emporter, elle se trouva dans un tel état de délabrement qu'il était impossible de la réparer et d'en faire une habitation convenable, sans y dépenser autant d'argent qu'il en aurait fallu pour en construire une toute neuve. Les dettes que le colonel avait contractées pour le service public le mettaient pour le moment dans l'impossibilité de se livrer à de nouvelles dépenses, d'autant plus qu'on ne lui avait encore rien payé de sa solde arriérée; en sorte que ce lui fut, pour cette année, un très-mauvais gîte. A cette époque, son rhumatisme le reprit avec plus de force que jamais : il éprouvait de violentes douleurs dans

la tête, puis elles parcoururent successivement toutes les parties du corps et se fixèrent particulièrement sur les jointures; pendant plusieurs semaines, il se trouva hors d'état de sortir de sa chambre, et ce fut dans cet intervalle que nous eûmes un exemple remarquable de l'empire que son âme exerçait sur son corps. Un jour, pendant qu'il était en proie aux plus vives souffrances, quelques soldats de cavalerie vinrent dans la ville, et, avec assez d'insolence, voulurent exiger le logement ou de l'argent. Instruit de ces faits, le colonel les fit venir devant lui et leur déclara qu'il ne souffrirait pas qu'ils se conduisissent ainsi envers ses fermiers. Mais ces hommes le voyant dans un si triste état, ne se montrèrent nullement disposés à se laisser persuader, et lui dirent même, à travers beaucoup de propos insolens, que son gouvernement avait cessé et qu'ils n'étaient plus sous ses ordres : cette insolence et quelques autres le mirent en colère tout de bon, et, oubliant son mal, il se leva vivement de dessus sa chaise, chassa les soldats de sa maison et de la ville, et rentra chez lui riant de la peur qu'il avait faite à ces drôles et de sa propre conduite, et se demandant ce qu'était devenu son mal et comment sa faiblesse avait ainsi disparu en un moment. Mais tandis que lui et ceux qui l'entouraient étaient à s'en étonner, à peine une demi-heure s'était-elle écoulée que, lorsque ses esprits

eurent repris un peu de calme, la force et l'énergie que son courage venait de prêter à ses membres se retirèrent au fond de son cœur, leur noble palais; le violent effort qu'il venait de faire l'affaiblit sensiblement, et le mal ressaisit sa victime avec un tel redoublement d'activité, que nous crûmes un moment qu'il allait succomber à ce nouvel accès.

Tandis que M. Hutchinson était ainsi malade chez lui, le major-général Ireton lui adressa un message contenant une nouvelle commission, afin qu'il eût à reprendre le gouvernement du château de Nottingham; les principaux officiers de l'armée, prévoyant le nouvel orage qui allait éclater sur le pays, avaient désiré que ce poste fût de nouveau remis aux mains qui l'avaient déjà défendu avec autant de bonheur que de fidélité. Mais le colonel leur fit dire que comme il n'avait pas donné toute sa confiance à son parent sans être complètement assuré de son dévouement, il se garderait bien de se joindre jamais à ceux qui oubliaient ainsi les mérites des hommes dont la conduite avait toujours été bonne, de manière à les décourager sans aucun motif. En conséquence ils consentirent à ce que le capitaine Poulton conservât son commandement. Mais déjà à cette époque la chambre était toute occupée de l'esprit de faction qui la divisait, prenait peu de soin des garnisons, et surtout de celles que

l'on savait sous la garde d'hommes sûrs et d'une fidélité éprouvée : le projet de la faction presbytérienne était de les affaiblir ou de les séduire , afin de préparer les succès de la grande révolte que l'on préparait dans tous les comtés contre le parlement. Dans celui de Nottingham , un frère de lord Biron , le colonel Gilbert Biron , chercha à se rapprocher du capitaine Poulton , et s'efforça de l'amener à livrer le château qu'il avait à défendre. Le capitaine , en entendant ces propositions , jugea qu'il pouvait être imprudent de les rejeter d'abord entièrement ; le château se trouvait alors en fort mauvais état , les soldats même paraissaient mécontents ; il craignait que , sur la moindre ouverture de ce genre , il ne prit envie aux sous-officiers d'en profiter sur-le-champ et de livrer sans retard la place et le commandant lui-même. Il demanda donc du temps pour réfléchir sur les offres qu'on lui faisait , et s'empressa d'informer le colonel Hutchinson de ce qui venait de se passer. Celui-ci lui conseilla d'entretenir son cousin dans son incertitude , jusqu'à ce que lui-même pût se rendre à Londres et faire ordonner toutes les dispositions nécessaires pour la sûreté de la place. Depuis quelques jours son mal commençait à céder ; il se hâta de partir aussitôt qu'il lui fut possible. Par ses soins le château de Nottingham fut approvisionné et remis en état de défense , et le

capitaine Poulton, qui était trop loyal pour abuser de la confiance même de son ennemi, sous prétexte de négociations, fit dire au colonel Biron qu'il eût à pourvoir à sa sûreté personnelle, ce qu'il fit. Ce fut alors que l'insurrection commença à éclater sur tous les points.

Quelques mois auparavant, et lorsque le Roi eut conclu avec les Ecossois les arrangemens qui devaient amener la seconde guerre, et employé tous ses soins pour déterminer les presbytériens d'Angleterre à la révolte, ce prince, rempli de l'espoir de pouvoir enfin réussir *en jouant son jeu*, et reconquérir le pouvoir sur ceux qui l'avaient conquis, s'occupa lui-même pendant quelque temps à leurrer le parlement de l'espérance d'un traité de conciliation, et profita de cette occasion pour s'échapper en secret de Hampton-Court, accompagné seulement d'Ashburnham et de Berkley, sans qu'aucun autre fût instruit de son projet. Mais ces sages conseillers prirent si bien leurs mesures que le Roi, au lieu de traverser la mer, comme il en avait eu d'abord l'intention, se vit forcé de se rendre à Hammond, gouverneur de l'île de Wight : celui-ci se hâta d'en rendre compte au parlement, qui lui adressa des remerciemens pour sa fidélité, et lui donna l'ordre de traiter le Roi honorablement et de le garder au château de Carisbrooke. Le parlement se disposait à lui adresser de nouvelles proposi-

tions, lorsqu'il reçut une lettre par laquelle le Roi demandait instamment l'autorisation de se rendre à Londres et de traiter en personne. Les deux chambres arrêterent sur-le-champ de présenter à Sa Majesté quatre propositions qui devaient être converties en bills, déclarant qu'aus sitôt que ces actes auraient obtenu sa sanction, elles consentiraient volontiers à ce que le Roi se rendit à Londres, pour traiter en personne sur tous les autres points en discussion. Ces quatre propositions étaient :

1°. Que l'on passerait un bill pour l'établissement de la milice du royaume.

2°. Que tous les sermens, toutes les déclarations, etc., reçues ou publiées contre le parlement et ses adhérens, seraient rapportés.

3°. Que les lords créés à Oxford par acte revêtu du grand sceau, seraient déclarés incapables de siéger dans la chambre des pairs.

4°. Que le parlement aurait le pouvoir de s'ajourner, selon que les deux chambres le jugeraient convenable.

Les commissaires écossais s'opposèrent à ce qu'on adressât ces quatre projets de bill au Roi, et insistèrent pour qu'il fût admis à traiter en personne à Londres. Le Roi, instruit de leurs intentions, et comptant sur l'esprit de faction qui divisait la Cité, refusa formellement de revêtir les bills de sa sanction. Le parlement, délibérant

sur ce refus , arrêta enfin , le 17 janvier , un vote qui passa dans les deux chambres : il fut déclaré que le parlement ne ferait plus ni adresses , ni propositions au Roi , et que ces voies de conciliation étaient également interdites à toutes autres personnes ; que quiconque enfreindrait ces ordres serait poursuivi comme coupable de haute trahison ; enfin , que le parlement ne recevrait plus de message du Roi , et qu'il était défendu à tout citoyen de se charger de semblables commissions , soit pour les deux chambres , soit pour qui que ce soit. A la suite de ces votes , l'armée publia aussi une déclaration par laquelle elle promettait de soutenir les deux chambres , et qui fut signée par le général et par tous les officiers à Windsor , le 19 janvier 1648.

Mais au mois de mai suivant commencèrent à Londres les grandes émeutes. Les gens du comté de Surrey vinrent présenter au parlement une pétition fort insolente , et se livrèrent à de graves excès : ils blessèrent et tuèrent même plusieurs gardes ; on fut obligé de faire venir une compagnie de cavalerie qui eut beaucoup de peine à les contenir , et ne put y parvenir qu'après avoir tué quelques hommes.

Bientôt après , le parlement fut informé qu'une autre insurrection venait d'éclater dans le comté de Kent , également sous prétexte d'une pétition à adresser aux chambres. Le général Fairfax

partit aussitôt avec sept régimens pour attaquer les rebelles et les poursuivit jusqu'à Rochester. Une troupe considérable de gens du même comté s'était rassemblée dans les environs de Gravesend : elle était commandée par quatorze chevaliers et plusieurs officiers de l'armée du Roi ; beaucoup plus forte en nombre que la petite armée de Fairfax , elle n'osa cependant l'attendre. Une partie de cette bande se dirigea sur le château de Douvres , et y mit le siège : Fairfax détacha de son armée sir Michel Livesey , qui arriva heureusement sous les murs du château et força les assaillans à lever le siège ; d'autres se rendirent à Maidstone , un petit nombre se rallièrent dans les environs de Rochester. Le général marcha de sa personne sur Maidstone , où deux mille de ces révoltés s'étaient jetés avec la résolution de se défendre ; Fairfax ordonna un assaut général ; sa troupe pénétra dans la ville non sans de grandes difficultés ; on se battit dans toutes les rues et l'ennemi se défendit vigoureusement par des barricades et avec plusieurs pièces de canon. Enfin les révoltés furent vaincus , après avoir perdu deux cents hommes tués et quatorze cents prisonniers. Un corps de quatorze cents hommes de cavalerie alla rejoindre une autre troupe du même parti , plus forte que l'armée de Fairfax , mais qui n'osa pourtant l'attaquer et se dispersa en voyant sa victoire.

Cependant le lord Goring ayant rallié environ deux mille hommes du comté de Kent , les conduisit à Greenwich : de là il envoya des exprès à Londres pour sonder les dispositions de cette ville. Tandis qu'il attendait le retour de ses messagers , quelques compagnies de cavalerie de l'armée parlementaire se présentèrent devant cette troupe qui prit aussitôt la fuite. Les gens du comté de Kent se dispersèrent et rentrèrent, du moins la plus grande partie, chacun chez soi ; lord Goring , suivi d'environ cinq cents chevaux , traversa la Tamise et se jeta dans le comté d'Essex , où il fut rejoint par lord Capel , qui se trouvait à la tête des forces levées dans le comté de Hertford ; sir Charles Lucas vint aussi se réunir à eux à Chelmsford , avec un corps de cavalerie : enfin ils reçurent en peu de temps un assez bon nombre de soldats qui avaient servi déjà dans les armées du Roi ; les uns venant de Londres , d'autres , également malintentionnés , arrivant de divers autres points. Le général Fairfax passa la Tamise à Gravesend , avec une partie de son armée ; il rappela à lui tout ce qu'il avait encore de troupes dispersées dans le comté de Kent ou à Londres même , se mit à la poursuite de l'ennemi et le poussa dans Colchester , où les rebelles s'enfermèrent et soutinrent un siège de trois mois. Enfin , instruits de la défaite du duc de Hamilton et des Ecossais , ainsi que de la dispersion

de plusieurs autres corps qui combattaient pour le Roi ; réduits aux dernières extrémités , ne se nourrissant plus que de viande de cheval , et perdant tout espoir d'être secourus , les assiégés se rendirent à discrétion. Le général condamna à mort , et sur la place même , sir Charles Lucas et sir Georges Lisle , et renvoya lord Goring , lord Capel et plusieurs autres au jugement du parlement.

Tandis que ces événemens se passaient dans les comtés de Kent et d'Essex , Langhorne , Powell et Poyer , généraux distingués dans le parti du parlement , se révoltèrent et entraînèrent les places dont le commandement leur était confié ; ils levèrent dans le pays de Galles un corps d'environ huit mille hommes ; le colonel Horton , qui n'avait avec lui que trois mille hommes , les rencontra , les battit , les mit en déroute et leur fit autant de prisonniers qu'il avait lui-même de soldats. Langhorne et Powell se réunirent cependant à Poyer , et tous trois se retirèrent dans le château de Pembroke : cette place étant extrêmement forte , ils refusèrent d'entendre à toute proposition d'arrangement ; le lieutenant-général Cromwell vint mettre le siège devant le château , et ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'il força enfin l'ennemi à se rendre à discrétion. Dans le même temps il y eut aussi de nombreuses insurrections et des révoltes dans plusieurs autres comtés ;

mais tous ceux qui avaient auparavant combattu pour le parti du parlement, comme s'ils eussent perdu le courage en perdant le sentiment de leurs devoirs, ne se conduisirent plus avec cette vaillance qui les avait si long-temps illustrés ; ils furent tous tués ou faits prisonniers, abandonnant les places qu'ils avaient livrées par trahison, et la fidélité de leurs anciens compagnons d'armes fut au contraire récompensée sur tous les points par le succès.

Parmi ceux de nos ennemis qui prirent part à cette nouvelle guerre, le colonel Gilbert Biron avait aussi couru aux armes, et, réuni à plusieurs gentilshommes des comtés de Nottingham et de Lincoln, il était parvenu à lever un corps d'environ cinq cents chevaux ; après avoir fait d'inutiles efforts pour séduire le gouverneur de Nottingham, les chefs de ce corps résolurent d'aller rejoindre quelques corps plus considérables qui occupaient d'autres comtés : ils exécutèrent leur projet si promptement et avec un tel mystère, qu'ils étaient déjà en pleine marche avant que l'on en fût informé à Nottingham. Le gouverneur du château, qui n'avait pas assez de temps pour expédier un exprès qui pût arriver avant eux à la maison qu'habitait le colonel Hutchinson, s'avisa de faire tirer un coup de canon ; le colonel était à dîner en ce moment ; il entendit le canon, et, jugeant bien qu'il se passait quel-

que chose d'extraordinaire, il fit seller ses chevaux sur-le-champ et partit pour Nottingham; il rencontra en chemin l'express qui lui donna avis de l'approche de l'ennemi. Il fit aussitôt porter cette nouvelle chez lui, et l'on se hâta d'emballer ses armes, ses papiers, tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison, et de l'expédier sur une charrette. Quelques instans après, l'ennemi arriva en effet, et, s'arrêtant sur une petite hauteur, il envoya un détachement dans la maison pour prendre toutes les provisions de bouche que l'on pourrait y trouver; à cela près ils ne s'emparèrent que de deux chevaux qu'un palefrenier avait conduits à la promenade, et qui n'étaient pas encore rentrés au moment où le colonel avait fait partir tous ceux qui se trouvaient dans les écuries. Plusieurs raisons déterminèrent ce parti de cavaliers à ne pas nous faire plus de mal en ce moment; d'abord le colonel Gilbert Biron avait commandé à ceux qui formaient le détachement de ne point inquiéter les gens de la maison, si le colonel Hutchinson n'y était pas; de plus le corps tout entier était vivement poursuivi dans le même moment par plusieurs compagnies du comté de Lincoln, en sorte qu'il n'avait pas beaucoup de temps à perdre en route et ne voulait pas non plus se trop charger de butin; voyant qu'il ne pouvait espérer de se retirer sans combat. C'est ce qui lui arriva le len-

demain. Un parti parlementaire, sous les ordres du colonel Rossiter, l'attaqua vivement à Willoughby, à trois milles d'Owthorp, le mit en déroute, fit un grand nombre de prisonniers, et entre autres le colonel Gilbert Biron, qui fut envoyé sur-le-champ au château de Belvoir. Il se trouva dans sa captivité dénué de toute ressource; et, quoique ce fût un ennemi, quoiqu'il se fût conduit assez mal à l'égard de M. Hutchinson, en cherchant à corrompre un homme auquel celui-ci avait donné toute sa confiance, ses torts furent oubliés; M. Hutchinson lui envoya d'abord de l'argent pour le secourir dans ses plus pressans besoins, et il s'occupa ensuite de le faire admettre à composition par le parlement et d'obtenir sa liberté.

Vers cette même époque, le danger le plus imminent paraissait venir du côté du nord. La faction du duc de Hamilton avait prévalu en Ecosse; et celui-ci, ayant levé une armée, s'était mis en marche pour entrer en Angleterre. Sir Marmaduke Langdale et Glenham avaient déjà levé quelques soldats dans le nord; ils étaient tenus en échec par Lambert, qui avait joint sa brigade du comté d'York à quelques troupes venues à son secours du comté de Lincoln; mais les troupes qu'il avait en face n'attendaient que le moment pour se joindre au duc de Hamilton. Argyle et les gens attachés au parti de l'église

d'Ecosse, avaient protesté contre cette démarche du duc ; quelques ministres avaient également cherché à s'y opposer, mais ils furent réduits au silence, et Dieu seul les entendit. A Londres, dans le même temps, les presbytériens faisaient en secret des prières pour le succès de cette nouvelle expédition, et ce ne fut pas sans peine que l'on détermina la chambre des lords à se réunir à celle des communes, pour déclarer traîtres tous les Anglais qui prendraient parti avec l'armée écossaise : un grand nombre d'entre eux ne tardèrent pas à se prononcer pour celle-ci.

Le colonel Hutchinson, obligé d'aller à Londres à cette époque et ayant besoin d'un ministre pour la paroisse qu'il habitait, s'adressa aux hommes qu'il supposait les plus capables de lui faire un bon choix, et les pria de lui procurer quelqu'un qui pût remplir dignement cet emploi, pour lequel il venait d'obtenir une augmentation de traitement (1). Les personnes à qui il en parla, lui recommandèrent avec de grands éloges un Ecossais que le colonel agréa en effet

(1) Ce passage contredit formellement l'opinion généralement accréditée, que tous les indépendans poussaient le fanatisme jusqu'à ne vouloir reconnaître aucun ministre régulièrement institué, et ne consentir qu'à suivre ceux qui se disaient inspirés, et ne prenaient la parole qu'en de semblables circonstances. (*Note de l'Editeur anglais.*)

et qu'il ramena avec lui. Un jour qu'il était allé à Nottingham, pour assister à une conférence du comité de la guerre, dans laquelle on devait délibérer sur des affaires d'intérêt général pour la sûreté du comté, le ministre, demeuré à la maison, fit au milieu de la famille des prières fort singulières, et dont les expressions, assez entortillées, renfermaient au moins un double sens. Mistriss Hutchinson crut comprendre qu'il avait eu l'intention de prier pour le succès de ceux qui avaient pris les armes contre le parlement, et plus particulièrement pour ceux de sa nation qui venaient, en ce moment même, faire une invasion dans notre pays. Elle en parla à son mari aussitôt après son retour, et lui dit qu'il lui serait désormais impossible de s'unir à de semblables prières. Le lendemain était un dimanche; le colonel écouta le sermon que prêcha le ministre, et ce sermon était si mauvais, si complètement dénué d'esprit, qu'il prit beaucoup d'humeur de ce que les ministres de Londres lui avaient recommandé un tel homme. Le ministre répéta en public les prières qu'il avait prononcées dans l'intérieur de la famille pour le succès des armées écossaises. Après le dîner, le colonel le prit à l'écart, lui dit qu'il avait commis un grand péché d'entreprendre l'exercice d'un ministère auquel il était si peu propre, et l'engagea en conséquence à partir en paix dès le lendemain matin, et à s'abstenir desor-

mais des fonctions de son état. Le ministre le prit d'abord assez haut, déclarant qu'il ne partirait point, puisqu'il avait été placé où il se trouvait par l'autorité du parlement; mais le colonel, le prenant alors plus haut que lui, lui annonça qu'il rendrait compte au parlement du sens de ses prières. Il n'en fallut pas davantage pour faire peur à ce pauvre homme, qui alors supplia instamment le colonel d'avoir pitié de lui, et lui confessa qu'en effet il avait quitté son propre pays, parce qu'il avait été du parti du marquis de Montrose, que la cupidité l'avait poussé, malgré la voix de sa conscience, à dissimuler jusqu'au point de paraître attaché aux intérêts et à la cause du parlement, que Dieu l'avait puni de son hypocrisie, en retirant de lui son esprit, dès qu'il s'était engagé dans cette nouvelle voie : il se soumit en conséquence à se retirer tranquillement et sans bruit, demandant au colonel, comme une dernière faveur, de lui permettre de s'en aller ainsi. En même temps il parut si profondément pénétré de chagrin et si mortifié de ce qui venait de lui arriver, que M. Hutchinson, toujours disposé à l'indulgence, consentit à tout ce qu'il désira, et le renvoya les mains pleines, puisqu'il lui fit donner quinze livres sterling pour un service qui n'avait été que d'une quinzaine de jours. Cependant, à peine ce coquin avait-il quitté la maison, qu'il s'en alla

trouver à Nottingham les presbytériens, et leur déclara que sa conscience ne lui permettait pas de rester un jour de plus chez le colonel : cet homme et sa femme, disait-il, étant de si violens sectaires, qu'un homme véritablement orthodoxe ne pouvait vivre convenablement auprès d'eux. Les prêtres charitables, auxquels il s'adressa, ne manquèrent pas d'accueillir avec empressement la calomnie qu'il leur apportait, et de la propager autant qu'il fut en leur pouvoir. Eux-mêmes, pendant ce temps, ainsi que plusieurs des plus zélés disciples qu'ils avaient pervertis, tels que le colonel Francis Pierpoint, les capitaines Ross, White et Chadwick et plusieurs autres encore, n'attendaient qu'une occasion favorable pour rompre leur covenant et se prononcer contre le parlement qu'ils avaient servi, et que leurs sermens les engageaient à défendre, jusqu'au jour où tous les délinquans, grands et petits, auraient reçu le juste châtiment de leurs offenses et de leur perfidie.

Cependant à Londres les affaires publiques se trouvaient en une fort mauvaise situation. Les deux factions presbytérienne et indépendante étaient tellement acharnées l'une contre l'autre, qu'elles semblaient uniquement occupées de se détruire mutuellement, et négligeaient tout-à-fait tout ce qui se rapportait au bien de l'Etat. Ce fut alors qu'on vit paraître pour la première fois, et

dans le parlement et dans l'armée, une nouvelle classe d'hommes; uniquement occupés des intérêts publics, qui se déclarèrent contre ces factions et contre l'ambition de leurs chefs; ils attaquèrent hautement l'esprit de partialité qui se manifestait de toutes parts, et par suite duquel les hommes les plus considérables semblaient avoir le privilège de faire les choses pour lesquelles ceux d'un rang inférieur étaient poursuivis et punis; il se plaignirent de ce qu'au grand scandale de toute la chambre, on couvrait et dissimulait, au lieu de les réprimer, les injustices et les crimes auxquels s'abandonnaient certains membres du parlement. Plusieurs de ceux-ci en effet trouvaient toujours un refuge assuré soit dans l'armée, soit dans les chambres même, pour se mettre à l'abri de leurs créanciers; ce qui amenait la ruine de beaucoup d'honnêtes gens. Les lords, de leur côté, comme si c'eût été l'affaire la plus importante de la haute noblesse d'obtenir toute licence dans la carrière du vice, réclamaient de nombreuses prérogatives, qui devaient les placer tout-à-fait en dehors de la justice commune; les hommes honnêtes et bien pensans, qui se plaignaient de ces abus, voulaient que la justice fût la même pour le plus pauvre comme pour le plus puissant, et tandis qu'ils prouvaient leurs bons sentimens par de semblables déclarations, on les désignait dans le public par le

sobriquet de *niveleurs*. Mais, comme toutes les vertus sont des milieux qui ont leurs extrêmes, il est juste d'ajouter qu'il s'éleva en effet, sous le même nom, beaucoup de gens qui cherchaient réellement à passer le niveau sur toutes les fortunes et toutes les distinctions; mais les niveleurs raisonnables ne furent jamais coupables de pareilles pensées; ils avaient dans l'esprit tous les principes de justice et de sagesse; c'étaient des hommes honnêtes et religieux qui détestaient surtout ceux qui par leur conduite se montraient, dans l'une comme dans l'autre faction, uniquement attachés à la poursuite de leurs intérêts personnels. Le colonel Hutchinson était en grande intimité avec plusieurs d'entre eux; et tant qu'ils se conduisirent selon l'esprit de justice, de piété et d'amour du bien public, qu'ils professaient en toute occasion, il les avoua publiquement et les protégea autant qu'il fut en son pouvoir. Ces hommes furent les premiers à reconnaître et à signaler l'ambition du lieutenant-général Cromwell et de tous ceux qui s'attachaient à lui comme des idôlâtres. Vers ce temps, ce général, après avoir remporté une grande victoire dans le pays de Galles, reçut ordre de marcher vers le nord, pour s'opposer aux progrès de l'armée écossaise. Lorsqu'il partit de Londres, les principaux chefs des niveleurs l'accompagnèrent jusque hors de la ville, pour prendre congé de lui: il leur fit une fort

belle profession de foi , et leur assura qu'il était bien déterminé à rechercher toutes les choses justes et honnêtes qu'ils désiraient eux-mêmes si vivement , en sorte qu'ils rentrèrent fort satisfaits des bonnes paroles qu'ils venaient de recevoir ; mais bientôt après ils apprirent qu'une voiture remplie de prêtres presbytériens , et qui les suivait de près , avait ramené ceux-ci non moins contents de leur entrevue ; par où il fut évident que Cromwell avait dissimulé avec les uns aussi bien qu'avec les autres , et cette conduite lui fit perdre son crédit auprès de tous.

Lorsqu'il arriva à Nottingham , le colonel Hutchinson alla lui rendre visite. Cromwell le reçut et l'embrassa , en lui prodiguant tous les témoignages de tendresse d'un ami qui retrouve un ami. Puis , se retirant avec lui dans un appartement particulier , le général le pressa de lui dire ce que pensaient sur son propre compte ses amis les niveleurs (1). Le colonel , qui était l'homme

(1) Les détails que notre auteur donne ici au sujet des niveleurs diffèrent assez de l'opinion que la tradition a consacrée. On trouve cependant , dans l'*Histoire de l'Indépendance* , par Walker , des renseignemens qui se rapportent assez à ceux-ci. Il commence par décrire ce qu'il nomme les deux *Juntas des Grands* , et appelle le *commun peuple* tout ce qui composait le surplus de la chambre des communes. Les premiers , selon lui , ne faisaient que feindre de se combattre ; et se passaient réciproquement toutes

du monde le moins disposé à cacher la vérité à ses amis, surtout lorsqu'il en était requis avec

choses : les derniers, au contraire, étaient sincères et sérieux dans leurs doctrines. Il parle des *honnêtes gens de la classe moyenne*, nom sous lequel mistriess Hutchinson désigne aussi les niveleurs ; il déclare que les expressions de *niveleurs* et de *défenseurs de la liberté* sont absolument synonymes : dans un grand nombre de passages il les représente comme des patriotes sincères, toujours prêts à s'opposer aux prétentions personnelles des grands des deux partis, surtout du parti des indépendans, et plus particulièrement encore aux vues ambitieuses de Cromwell ; il ajoute que tous les accapareurs, tous ceux qui voulaient faire un monopole d'oligarchie et se constituer une corporation de tyrans, redoutaient singulièrement l'opposition de ces niveleurs. Voici encore un autre passage encore plus remarquable : « Lec-
« teur, permets-moi de t'avertir que les niveleurs, qui
« n'ont été appelés ainsi que fort mal à propos, et unique-
« ment parce qu'ils ont voulu en effet passer le niveau sur
« les usurpations extraordinaires du conseil d'Etat et du
« conseil des officiers, ont été fort injustement dépeints dans
« plusieurs livres qui viennent d'être imprimés et publiés en
« leur nom, livres qui diffèrent complètement des prin-
« cipes qu'ils ont annoncés et des pratiques qu'ils suivent,
« livres enfin qui ont été forgés par Cromwell et par d'au-
« tres pour porter le troupeau à livrer les chiens qui veil-
« lent fidèlement à sa garde. » La manière adoptée par le colonel Hutchinson, en cette occasion et dans plusieurs autres, d'accepter promptement et sans embarras un nom dont on cherchait à faire une expression de reproche, était sans doute la meilleure pour désarmer ses ennemis. Personne en effet n'osait attaquer ouvertement les principes pro-

confiance, et d'un ton affectueux, lui déclara donc, non-seulement tout ce que les autres pouvaient penser à son égard, mais de plus ce qu'il en croyait

fessés par le parti des niveleurs, auquel il se déclarait lui-même attaché, et l'on cherchait uniquement à le rendre responsable de l'exagération qu'il avait soin de condamner. Les abus dont il se plaignait, surtout en ce qui se rapporte aux privilèges des membres du parlement, ont été depuis lors un peu diminués; cependant il est certain qu'un grand nombre de familles sont encore tous les jours trompées et ruinées par suite des privilèges qui mettent les membres du parlement à l'abri de leurs débiteurs, en de certaines occasions, et peut-être est-ce dans notre législation un défaut auquel il importerait de porter remède. Parmi les pamphlets qui furent publiés au temps dont parle notre auteur, il en est un qui a été trouvé à Outhorp, et dans lequel sont exposés les vœux et les demandes des niveleurs de la classe inférieure. Ils déclarent dans cet écrit qu'ils consentent à reconnaître les propriétaires des terres, et principalement les seigneurs des mauoirs comme leurs frères aînés et légitimes possesseurs du bien qu'ils ont reçu en héritage; mais ils demandent à être admis à cultiver, pour fournir à leur subsistance, les vacants et les terres communales. Peut-être eût-ce été en effet une chose utile et juste de leur accorder une telle demande, et de les encourager même à se livrer à cette culture, sous des réserves modérées. Cette pratique avait réussi depuis long-temps en France; dans chaque paroisse il y avait des terres dont on avait fait des concessions, et pour lesquelles chaque fermier, censé propriétaire, payait des droits, sous la dénomination de champart, de diues, etc.

(Note de l'Editeur anglais.)

lui-même. Il lui dit que ce serait une tâche éternelle à sa gloire qu'il devint l'esclave de sa propre ambition; et se rendit coupable de ce que le monde n'avait que de trop justes motifs de redouter de sa part; il le supplia d'avoir toujours le cœur sur les lèvres, de dédaigner la ruse contre ses ennemis, et d'employer son noble courage à la défense de ce qui lui paraîtrait juste et utile, contre tous ceux qui voudraient s'y opposer, quelque grands qu'ils fussent d'ailleurs. Cromwell lui fit alors les plus solennelles protestations d'affection et de sincérité; mais il est certain que ces paroles du colonel et sa conduite, toujours franche et loyale, le lui avaient rendu redoutable, et qu'il mit toujours un soin extrême à le tenir éloigné de l'armée. Comme M. Hutchinson ne désirait jamais aucun commandement pour son avantage personnel, et n'avait constamment en vue que le bien de son pays, il était également incapable d'employer, pour y parvenir, aucuns des artifices qu'il condamnait chez les autres.

Le colonel Thornhagh était à cette époque avec Cromwell, et vint aussi à Nottingham; au moment de son départ, il prit tendrement congé de M. Hutchinson, lui témoignant sa vive amitié par un langage tout-à-fait affectueux, et par des embrassemens fraternels, surtout lui exprimant tous ses regrets des mouvemens de jalousie aux-

quels il pouvait avoir été entraîné quelquefois. Ces adieux firent une vive impression sur l'âme sensible de M. Hutchinson; il y avait quelque chose de si vif et de si tendre en même temps qu'ils eussent pu servir, aux deux amis, comme de présage du sort qui les condamnait à ne plus se revoir; mais la fermeté d'esprit du colonel Hutchinson ne lui permettait pas de prévoir un malheur dans l'avenir; par suite d'un sentiment de crainte. Comme il était sage et prudent, il ne manquait nullement de prévoyance; mais, en même temps, sa foi et son courage le portaient toujours à espérer que Dieu arrêterait le mal, ou lui donnerait la force de le supporter.

Durant cet été, la révolte fut générale, et éclata sur mer aussi bien que sur terre. On mit à terre le vice-amiral, et, après cette expédition, plusieurs grands vaisseaux partirent et se rendirent en Hollande, auprès du prince Charles. Son frère, le duc d'York, venait de le rejoindre depuis peu; sur l'avis que lui fit transmettre son père, il s'était échappé secrètement de Londres, où le parlement l'avait reçu et traité selon son rang de prince, même à la suite de la reddition d'Oxford. Dans l'intention de faire rentrer les vaisseaux révoltés, et surtout afin de s'assurer du reste des forces navales, on nomma le comte de Warwick grand-amiral d'Angleterre.

Dans le même temps, son frère, le comte de Holland, qui avait passé successivement d'un parti à l'autre, suivant le cours des événemens, se révolta contre le parlement, et prit les armes près de Kingston sur la Tamise, accompagné du jeune duc de Buckingham, de son frère lord Francis Villiers, de plusieurs autres gentilshommes, et d'un corps de cinq cents chevaux environ. Il y avait alors à Kingston quelques compagnies parlementaires qui attaquèrent vivement le nouveau parti royaliste, avant qu'il eût eu le temps de se renforcer, le battirent complètement, et le dispersèrent. Lord Francis Villiers fut tué; le comte de Holland s'enfuit avec tous les hommes qu'il put rallier; il fut de nouveau battu à Saint-Neots; Dalbeir et plusieurs autres de ses compagnons périrent dans le combat, et le comte, fait prisonnier, fut envoyé aussitôt au château de Warwick. Buckingham, ayant pris aussi la fuite, parvint à s'embarquer, emportant avec lui une tache ineffaçable, juste prix de sa noire ingratitude et de l'acte de trahison qui le flétrit dès sa jeunesse, et déshonora sa vie toute entière. Ce jeune seigneur, en effet, étant encore mineur, ainsi que son frère, et sous la tutelle du Roi, avait été emmené à Oxford; les deux frères y demeurèrent jusqu'au temps où cette ville se rendit aux troupes du parlement; ils revinrent alors à Londres, et, comme ils étaient encore mineurs, les

grandes propriétés que leur avaient laissées leur père et leur mère furent respectées par le parlement. On n'y mit point le séquestre, on ne força point les jeunes gens d'en venir à composition. Tandis qu'ils jouissaient ainsi de toute leur fortune, le parlement fut informé qu'ils nourrissaient en secret l'intention de se prononcer contre lui; cependant on ne voulut pas même s'assurer de leur personne, malgré l'avis de quelques membres de la chambre, et l'on se borna à faire donner avis au duc qu'il eût à observer sa conduite, en lui représentant combien il serait criminel s'il abusait de cette confiance, en réalisant les bruits qui avaient couru sur ses projets de trahison. Le duc répondit à ce message, en protestant qu'il n'avait jamais eu d'intention semblable à celle qu'on lui supposait, qu'il avait en horreur tout acte de perfidie; et, en même temps, il fit assurer le parlement de sa profonde gratitude pour les services qu'il en avait reçus. Cependant, quelques jours plus tard, le duc de Buckingham prit les armes ouvertement, comme pour montrer jusqu'où pouvaient être portées l'hypocrisie et la trahison; aussi le parlement lui refusa tout pardon, et son nom devint l'objet de la haine publique, comme celui d'un homme qui ne s'était élevé que pour tomber ensuite dans le mépris et l'avilissement.

Cependant Cromwell s'avança dans le comté de

Lancaster et fit sa jonction avec Lambert, qui se repliait devant l'armée écossaise; leurs forces réunies formaient environ dix mille hommes. Au bout de quelques jours ils se trouvèrent en face des Écossais, forts de vingt-cinq mille hommes et conduits par Hamilton, Langdale et plusieurs officiers-généraux anglais. La bataille de Preston fut livrée dans le comté de Lancaster, vers la fin du mois d'août; Cromwell remporta une victoire complète, poursuivit l'ennemi à une distance d'une vingtaine de milles, lui tua beaucoup de monde et fit aussi beaucoup de prisonniers. Le duc de Hamilton prit la fuite avec un gros corps de cavalerie et se sauva jusqu'à Utoxeter, où il fut arrêté et fait prisonnier par le lord Grey. A cette affaire de Preston, et dès le commencement de la bataille, le colonel Thornhagh fut blessé à mort. Il était monté sur un cheval plein d'ardeur et tel qu'il convenait à un si brave guerrier; s'étant lancé dès la première charge avec une grande impétuosité, pour enfoncer une compagnie de lanciers écossais, il se trouva un moment seul au milieu des ennemis, et reçut une blessure mortelle; les soldats de son régiment, aussi braves que toute autre troupe, et qui de plus avaient une extrême affection pour leur colonel, le suivirent de très-près, mais ne purent arriver à temps pour le préserver de la fureur de ses ennemis, qui n'eurent pas de honte de

l'envelopper et de réunir toutes leurs forces contre un seul homme. Dans cette position désespérée le colonel Thornhagh ne tomba cependant pas au milieu d'eux : mortellement blessé, couvert du sang de ses ennemis autant que du sien, il fut enlevé de la mêlée et transporté par quelques uns de ses soldats, tandis que le reste du régiment, animé d'une nouvelle rage à la vue d'un si déplorable événement, combattait avec une fureur qui semblait remplir chaque soldat d'une force surnaturelle. Sourds aux cris de tous les lâches qui demandaient grâce, ils tuaient tout le monde, disant qu'ils ne voulaient pas laisser vivre un seul ennemi qui pût être témoin de la mort de leur cher colonel, et que tout le royaume d'Écosse, offert en sacrifice, ne pourrait suffire à expier la mort d'un si vaillant guerrier. Son âme, près de s'échapper de son corps expirant, n'était plus retenue que par le désir de connaître l'issue de la bataille; il passa toute la journée dans cet état d'anxiété, et, lorsqu'on vint lui en porter l'heureuse nouvelle, sa figure mourante se ranima, et il s'écria : « Maintenant
« je me réjouis de mourir, puisque Dieu m'a
« permis de voir la destruction d'un ennemi per-
« fide; je ne puis perdre la vie pour une meil-
« leure cause, et Dieu me fait la grâce de voir mon
« sang vengé. » Ainsi succomba ce guerrier au moment où il venait de donner des preuves écla-

tantes de son amour pour ses soldats, et plus encore de son dévouement pour la cause qu'il servait, retiré du monde par un bienfait particulier de la Providence, assez à temps pour que les tentations qui devaient plus tard assaillir tous les citoyens ne pussent altérer la pureté de son âme. Nul homme ne combattit et ne succomba dans cette glorieuse cause avec un plus grand courage ; nul ne conserva jusqu'au bout une réputation plus intacte : comme il avait un caractère doux et une extrême bonté, peut-être céda-t-il trop souvent au langage trompeur de la flatterie, mais en même temps il était docile aux avertissemens de ses amis ; si quelquefois de perfides insinuations parvinrent à égarer son âme pleine d'ingénuité et de bonne foi, du moins il eut toujours la vertu de savoir reconnaître ses erreurs aussitôt qu'elles lui étaient représentées ; quelque grand que fût son courage, il ne montra jamais la moindre obstination à suivre une fausse route ; on le vit toujours au contraire empressé de reconnaître ses fautes, et jaloux de les réparer, autant qu'il dépendait de lui (1).

(1) Il paraît que l'extrême valeur de ce brave gentilhomme était un sujet d'admiration perpétuelle pour tous ses compagnons d'armes. Whitelocke nous a conservé une lettre de Cromwell qui, en rendant compte de la bataille et de la victoire de Preston, déplore la mort de ce trop brave

Lorsque la garnison de Nottingham avait été réduite, à la fin de la première guerre, le major Saunders était passé avec son grade dans le régiment du colonel Thornhagh; c'était un gentilhomme du comté de Derby, rempli de toutes les bonnes qualités des *saints*, honnête et estimable, mais qui n'avait pas cependant toutes les vertus requises pour faire un militaire distingué; il fit incorporer dans son nouveau régiment une compagnie de cavalerie de son comté. Les gens du comté de Nottingham, qui formaient la majeure partie de ce régiment, et qui étaient tous aussi bons soldats que qui que ce fût dans l'armée, s'étaient montrés toujours fort zélés pour leur service, tant à cause de l'affection qu'ils avaient pour leur colonel, que parce que, sous les ordres d'un tel guerrier, ils recueillaient beaucoup de gloire et remportaient de brillans succès: leurs cœurs généreux ne pouvaient se résoudre à servir désormais sous l'autorité d'un chef qui leur paraissait fort inférieur en mérite. Ils en vinrent alors à se rappeler les succès qu'ils avaient eus en marchant avec le colonel Hutchin-

gentilhomme. Ludlow en parle aussi en termes fort honorables, et ajoute à son récit une circonstance particulière: « Blessé, dit-il, et se trouvant au milieu des soldats, il fit ouvrir les rangs à droite et à gauche afin de voir fuir l'ennemi. »

(*Note de l'Éditeur anglais.*)

son , et ayant en outre plusieurs motifs particuliers pour penser à lui , les capitaines du régiment s'adressèrent à Cromwell pour lui représenter que les soldats étaient découragés , qu'ils avaient éprouvé un violent chagrin de la mort de leur colonel , qu'ils ne pouvaient être consolés et se ranimer qu'en recevant pour chef un homme qui égalât en mérite celui qu'ils avaient perdu ; qu'enfin le seul qui leur parût digne de succéder à celui-ci , était le colonel Hutchinson , dont les soldats connaissaient déjà le courage , pour avoir servi sous ses ordres , et qui se trouvait en ce moment sans emploi. Ils ajoutèrent que la seule difficulté était de savoir s'il voudrait accepter le commandement du régiment ; mais qu'ils espéraient pouvoir l'y faire consentir , pourvu que Cromwell voulût bien de son côté inviter lord Fairfax à suspendre sa décision jusqu'au moment où l'on pourrait être assuré des intentions du colonel Hutchinson , et ils annoncèrent en même temps qu'ils venaient de préparer une dépêche qui allait être adressée à ce dernier. Cromwell répondit avec toute la bonne grâce imaginable , se montra fort satisfait de l'excellent choix auquel les officiers s'étaient arrêtés , et les assura que de son côté il ferait toutes les démarches nécessaires pour faire suspendre la nomination , jusqu'à ce que l'on pût connaître la réponse de M. Hutchinson : enhardis par cette promesse , tous les ca-

pitaines du régiment écrivirent chacun en son particulier à celui-ci, pour le supplier avec la plus vive instance de trouver bon qu'ils fissent toutes les démarches possibles à l'effet d'obtenir sa nomination, et ils lui annoncèrent que Cromwell avait déjà promis d'appuyer leur demande, si lui-même consentait à accepter le commandement.

Le colonel Hutchinson eût préféré à cette époque pouvoir demeurer tranquillement chez lui, principalement à cause de sa santé, qui était toujours fort délabrée : cependant, ne sachant pas bien si les instances que venaient de lui adresser ses compatriotes n'étaient pas pour lui la manifestation d'une volonté supérieure, il écrivit aux capitaines qu'il aimait encore mieux se rendre à leurs désirs que consulter ses goûts particuliers; qu'en conséquence, s'il recevait une commission en vertu de laquelle il dût devenir leur chef, il ne la refuserait point, mais qu'en même temps il s'abstiendrait de faire de sa personne aucune démarche pour solliciter cette nomination.

Cependant Cromwell, aussitôt que les gens du comté de Nottingham lui eurent fait leur confidence, fit venir le major Saunders, et, le cajolant de son mieux, lui dit que personne n'était aussi propre que lui à commander le régiment, qui se trouvait sans chef dans ce moment; que

toutefois tout le monde dans ce régiment ne pensait pas de même à son égard , qu'on avait même le projet de solliciter la nomination d'un autre colonel , et qu'il lui en donnait avis , afin qu'il pût prévenir le résultat de ces sollicitations en s'adressant au plus tôt et directement au général : en même temps Cromwell écrivit à lord Fairfax pour appuyer la demande du major , et la commission de colonel pour Saunders lui arriva en effet avant que l'express envoyé à Owthorp , par les capitaines , fût de retour auprès d'eux. Lorsque cette nomination fut arrivée , Cromwell employa toute son adresse pour engager les capitaines à se soumettre à cette décision , et mit aussi beaucoup de soins à se disculper d'avoir contribué en quelque chose à un tel résultat ; mais les capitaines ne furent pas dupes de sa dissimulation : dans toutes les compagnies les soldats eurent une telle humeur qu'ils formèrent un moment le projet de jeter leurs armes et de renoncer au service , et ce ne fut pas sans peine que leurs chefs parvinrent à obtenir d'eux qu'ils demeurassent au moins sous les drapeaux jusqu'à la fin de la campagne. Après avoir essuyé ce premier désappointement par suite des manœuvres de Cromwell , tous les capitaines du comté de Nottingham eurent aussi le chagrin de se voir faire à eux-mêmes un passe-droit , par la nomination d'un officier étranger et d'un mérite fort inférieur ,

au grade de major du régiment. Le nouveau colonel et le nouveau major s'appliquèrent dès ce moment et sans relâche à dégoûter du service tous ceux qui avaient exprimé le désir d'avoir pour chef le colonel Hutchinson, afin de leur faire quitter le régiment à force de mauvais procédés et pour pouvoir les remplacer par des hommes du comté de Derby. Dès que le régiment fut arrivé à Londres, tous ceux qui purent se faire employer d'une autre manière se hâtèrent d'en sortir; ceux qui se virent contraints d'y rester prirent leurs chefs en aversion et vécurent fort mécontents. Cromwell avait eu plusieurs raisons pour se conduire ainsi qu'il venait de le faire; d'abord il pensait que le colonel Hutchinson le connaissait trop bien et était d'un caractère trop élevé et trop noble pour s'abaisser jamais à le flatter ou à le craindre; et, depuis la conversation qu'il avait eue avec lui à son dernier passage, il avait gardé, malgré toutes ses protestations d'amitié, un très-vif ressentiment de la franchise avec laquelle le colonel Hutchinson s'était expliqué sur sa conduite. De plus, Cromwell avait aussi dans ce temps le désir de se rendre agréable au colonel Saunders, pour obtenir son consentement à la vente d'une terre, appelée Ireton, que Cromwell voulait acheter pour le major-général Ireton qui venait d'épouser sa fille : aussi dans la suite Cromwell, n'ayant pu réussir à cette affaire,

abandonna le colonel Saunders et lui ôta même son régiment (1). Quant à M. Hutchinson, s'il n'éprouva aucun chagrin de n'avoir pas obtenu le commandement de ce régiment, il fut vivement blessé de voir tous les officiers, ses compatriotes, maltraités par leur nouveau chef, pour les témoignages d'affection qu'ils lui avaient donnés, et ce fut aussi avec douleur qu'il trouva dans la conduite de Cromwell une nouvelle preuve, propre à changer en certitude les soupçons qu'il avait déjà sur son compte, et à lui donner la conviction que cet homme marchait à la destruction des intérêts de la cause, ainsi que la suite ne l'a que trop démontré.

Après la défaite du duc de Hamilton, sir Marmaduke Langdale se réfugia avec deux ou trois officiers dans un petit cabaret situé sur les terres du colonel Hutchinson. Ils y vécurent avec une grande circonspection, si bien que quelques jeunes gens du voisinage les ayant par hasard aperçus, et soupçonnant d'après leur conduite

(1) On trouve le nom de ce gentilhomme dans la Biographie de Grauger, et il y a même un petit écrit de lui que l'on rencontre encore dans quelques recueils des pamphlets de ce temps, et entre autres dans celui de M. John Townely, écuyer. — Granger dit qu'il était né à Ireton, dans le comté de Derby, mais il paraît que le lieu désigné sous ce nom était situé dans la vallée de Belvoir.

(Note de l'Editeur anglais.)

qu'ils n'étaient pas des voyageurs ordinaires, se hâtèrent d'en avertir M. Widmerpoole, qui vivait dans sa terre à deux ou trois milles de ce cabaret, et qui avait servi dans la première guerre avec le colonel Hutchinson, en qualité de major de son régiment. M. Widmerpoole se mit aussitôt en mouvement sur ces premières informations, et envoya un exprès au colonel pour le prévenir que des personnes suspectes étaient logées au lieu indiqué. Le colonel, dès qu'il en fut averti, prit avec lui ses domestiques, et se rendit au cabaret; mais le major Widmerpoole y était arrivé avant lui, et son apparition avait déjà donné quelque inquiétude à sir Marmaduke, qui avait aussitôt envoyé l'un de ses gens dans l'écurie, pour faire préparer et sortir les chevaux. Mais ils n'en eurent pas le temps : sir Marmaduke et ses compagnons voyant arriver, peu après, le colonel avec ses domestiques, se rendirent tous au major Widmerpoole, qui les fit prisonniers; on envoya sir Marmaduke au château de Nottingham, où il demeura plusieurs mois en état de captivité; enfin, ayant trouvé une occasion favorable, il corrompit un soldat de garde qui lui fournit un habit pour se déguiser, et ils se sauvèrent ensemble. Le major, qui peut-être eût été jonné par ceux qu'il avait arrêtés, si le colonel ne fût arrivé au même moment, eut cependant tout le butin : car le colonel ne voulait jamais prendre

aucune part à de pareilles répartitions; toutefois le major, reconnaissant que la meilleure partie de ces dépouilles revenait à juste titre à son ancien chef, lui offrit une ou deux paires de très-beaux pistolets, et M. Hutchinson les accepta.

Vers cette époque les gentilshommes, qui avaient été à Newark en qualité de commissaires du Roi, se prirent de querelle, et l'affaire alla même jusqu'à des poursuites judiciaires qui furent entamées à la cour de chancellerie. A l'époque où l'on avait commencé, au nom du Roi, à faire des travaux de fortification dans cette garnison, un M. Atkins et plusieurs autres riches particuliers de Newark avaient prêté certaines sommes aux commissaires, pour faire exécuter promptement les ouvrages de défense, et ces commissaires s'étaient en conséquence engagés envers les prêteurs. Lorsque la ville fut abandonnée par les troupes du Roi et occupée par celles du parlement, ces commissaires et plusieurs autres personnes du parti des cavaliers se présentèrent dans les délais fixés et furent admis à composition. Ils avaient eu l'adresse de placer leur argent sous d'autres noms, et ils se hasardèrent alors à ne pas déclarer ces sommes, espérant qu'elles étaient en mains sûres et ne seraient point découvertes. M. Sutton, sir Thomas Williamson, sir John Digby, sir Gervais Eyre, lord Chaworth, sir Thomas Blackwell, sir Roger Cowper, sir Richard Biron et

d'autres encore avaient contracté des obligations pour cet emprunt, et M. Sutton, en ayant rendu compte au Roi comme d'un argent qu'il avait levé pour le service de Sa Majesté, en témoignage de son dévouement, le Roi lui en avait témoigné sa satisfaction particulière, en lui conférant le titre de baron. Les sommes empruntées ainsi pour le service du Roi se montaient à environ 8 ou 10,000 livres sterling. Atkinson, qui en avait prêté, pour sa part, 1500, en demanda le remboursement, et l'aurait obtenu s'il n'eût refusé de recevoir le principal, sans le compte des intérêts. Sir Thomas Williamson fut arrêté publiquement à Westminster-Hall pour cette dette; et M. Sutton et sir Thomas, furieux de ce procédé, poursuivirent, devant la cour de chancellerie, Atkinson et plusieurs autres, demandant que ceux-ci fussent tenus de déclarer dans quelle intention et pour quel usage ils avaient prêté à ces gentilshommes l'argent qu'ils réclamaient, etc.

Le parlement avait rendu une loi, en vertu de laquelle tous les biens appartenant à des délinquans et qui avaient été celés étaient déclarés confiscables, moitié au profit de l'Etat, l'autre moitié au profit du révélateur, en paiement des arrérages qui pouvaient être dus à celui-ci par le trésor public. En conséquence de cette loi, il y avait à cette époque un grand nombre de clercs et de procureurs qui faisaient métier d'aller à la

recherche des biens celés, et de les faire connaître aux gens qui pouvaient avoir quelque arriéré de solde à réclamer. Le colonel Hutchinson n'avait point encore reçu tout ce qui lui était dû. L'un des clercs, membre du comité qui s'était formé pour se mettre à la suite des affaires de cette nature, fit dire au colonel qu'il y avait deux officiers de l'armée en instance devant la cour de chancellerie, et qui cherchaient à découvrir certaines sommes d'argent celées dans le comté de Nottingham, faisant ajouter que, comme c'était dans le pays même du colonel, il lui serait peut-être plus facile de parvenir à savoir la vérité sur ce sujet. Mais M. Hutchinson, qui n'était jamais disposé à rechercher un avantage quelconque au détriment des gentilshommes ses compatriotes, ne fit aucun usage de ces renseignemens, et demeura tranquille. Cependant, bientôt après, il reçut la visite d'un homme qui vint lui faire part du désir qu'avait lord Lexington qu'il voulût bien poursuivre, sur ces biens, le paiement de sa solde arriérée, ces messieurs espérant qu'ils seraient mieux traités par un voisin qu'ils n'auraient pu l'attendre d'un étranger. Après que M. Hutchinson eut été invité par ces gentilshommes eux-mêmes à poursuivre le remboursement de ces sommes, il se borna à faire la révélation des sommes prêtées par les bourgeois de Newark; les recherches faites et le comité instruit de l'affaire, les sommes

celées furent déclarées de bonne prise et susceptibles de confiscation : les débiteurs eurent ordre de se libérer entre les mains des membres du comité, et le colonel Hutchinson fut en même temps autorisé à recevoir sa solde arriérée des mains de ce comité qui siégeait à Haberdasher's-Hall. Cependant sir Thomas Williamson et lord Lexington qui, à cause de leur grande fortune, se trouvaient les plus exposés aux poursuites pour le paiement de cette dette, s'adressèrent encore au colonel, et lui firent demander comme une faveur qu'il voulût bien se charger de suivre en personne le règlement du séquestre apposé sur leurs biens, afin qu'il pût du moins leur rendre le service de faire concourir au remboursement, et dans une proportion convenable, tous les autres gentilshommes qui s'étaient engagés avec eux. Le colonel, pour satisfaire à leurs désirs, entreprit donc de surveiller l'ordre du séquestre, et finit par proposer un arrangement auquel chacune des parties intéressées consentit, dans sa capacité et selon la répartition proportionnelle qui lui en fut faite. Ces gentilshommes, et plus particulièrement M. Sutton, témoignèrent une grande reconnaissance pour le colonel de ce qu'il était parvenu à faire une distribution aussi juste entre tous ceux qui devaient concourir au règlement de cette affaire : l'ordre du séquestre fut en effet déterminé et les détails d'exécution furent confiés à

l'un des hommes d'affaires de ces gentilshommes mêmes, dans la seule intention de les garantir de toutes les vexations auxquelles ils auraient pu être exposés par tout autre moyen. Quelques uns d'entre eux prirent même occasion de cet arrangement pour se faire rembourser quelques arrérages de rentes qu'ils n'auraient eu aucune autre manière de réclamer, et ce fut un nouveau service pour lequel ils disaient avoir les plus grandes obligations au colonel; il leur fit de plus accorder des délais pour le paiement des sommes dont ils furent reconnus débiteurs; elles auraient dû être remboursées à l'époque de la Saint-Michel de l'année 1648, et elles ne le furent dans la réalité qu'un an après. Tous ces bons offices valurent à M. Hutchinson beaucoup de témoignages de gratitude; les gentilshommes qu'il avait obligés ainsi le reconnaissaient hautement pour leur protecteur; et cependant, dans la suite, la part qu'il avait prise à cette affaire faillit un moment causer sa ruine.

Ce fut vers cette époque de la Saint-Michel 1648 que M. Hutchinson se rendit à Londres pour s'acquitter de son service comme membre du parlement. Il emmena avec lui toute sa famille; ne voulant plus la laisser habiter dans sa maison d'Owthorp, qui avait besoin d'être réparée à neuf. Mais à peine fut-il de retour à Londres qu'il retomba malade, et ne tarda pas à se trouver

beaucoup plus souffrant qu'il ne l'eût encore été. Lassé de tous les médecins qu'il avait consultés jusqu'à cette époque, presque sans recevoir de soulagement, il essaya de faire venir un jeune docteur qu'on lui recommanda, fils du vieux docteur Rudgely qui jouissait partout d'une grande réputation d'habileté. Son fils avait aussi beaucoup d'intelligence; il examina lui-même la maladie avec grande attention; il consulta son père et fut enfin amené à penser que tous les médecins qui avaient soigné le colonel jusqu'à cette époque s'étaient trompés dans leur traitement; il se mit à suivre une toute autre marche, soigna son malade comme étant affecté de la goutte, parvint à le guérir parfaitement en assez peu de temps, et le rétablit, avec l'aide de la bénédiction de Dieu, dans un état de santé fort satisfaisant, après deux années de maladie et de douleurs.

Se trouvant dès-lors en assez bonne disposition pour retourner au parlement, M. Hutchinson, en y rentrant, reconnut que le parti presbytérien avait repris beaucoup de force et d'ascendant. Les victoires que remportait l'armée lui déplaisaient tellement et échauffaient si bien le zèle de tous ceux qui se rattachaient à cette faction, qu'ils se montraient déterminés à traiter avec l'ennemi commun, et faisaient même tous leurs efforts pour y parvenir, afin d'obtenir plus sûrement par là la destruction de leurs frères, les indépendans. A

cet effet, et pour renforcer leur faction, ils rappellerent les membres du parlement qui avaient été suspendus de leurs fonctions. On disait beaucoup à cette époque (et la suite prouva que l'on disait vrai) que M. Hollis , pendant son éloignement de la chambre , était passé en France ; qu'il y avait vu la Reine et qu'il avait cherché , tant bien que mal , à replâtrer un mauvais traité de conciliation : c'était cependant le même homme qui , quelques années auparavant , au commencement de la guerre civile , lorsque les gens plus modérés qui redoutaient les conséquences de la guerre et les dangers de la victoire , quel que fût le parti qui triomphât , cherchaient , par suite de cette opinion , à amener un accommodement à l'amiable , leur répondait publiquement dans la chambre *qu'il avait en horreur le mot d'accommodement*. Après la rentrée des membres expulsés , le parti , s'appuyant sur le crédit des ministres qui lui étaient dévoués et sur le peuple de la cité , parvint à faire rapporter le vote passé précédemment , en dépit de toutes les raisons convaincantes que l'on avait données et publiées pour l'appuyer , lorsqu'on avait proposé et que le parlement avait résolu de ne plus présenter de pétitions ni d'adresses au Roi. Jamais on n'avait discuté avec autant de violence la question , alors reproduite , d'admettre le monarque à traiter en personne , avec tous les honneurs et toute la liberté qu'il deman-

daît; on fit même quelques tentatives pour obtenir qu'il lui fût permis de venir dans la cité, sans avoir donné à l'avance aucune garantie; mais cette proposition ne put passer. L'animosité entre les deux partis était poussée à cette époque à un tel degré que M. Hollis en vint à provoquer Ireton, dans le sein de la chambre. Ils étaient sur le point de sortir pour s'aller battre, lorsque quelqu'un, qui se trouvait assis auprès d'eux, entendit cette coupable conférence qui se tenait à voix basse, et parvint à les empêcher de suivre leur projet (1).

Enfin, après de longues contestations, le parlement résolut d'envoyer de nouveaux commissaires au Roi : les deux chambres nommèrent une députation qui se rendit à l'île de Wight, et, quoiqu'il y eût dans cette réunion plusieurs hommes très-honorables, on ne saurait nier qu'ils furent entraînés, par ceux avec qui ils négociaient, à conclure un arrangement qui devait avoir les plus dangereuses conséquences. Le Roi ne voulut point abandonner les évêques et se borna à céder sur la question de leurs revenus : à tout prendre, les conditions arrêtées pour rétablir le Roi dans l'exercice de son autorité étaient telles qu'il de-

(1) Clarendon prétend qu'Ireton ne voulut pas se battre; Ludlow, qui devait être mieux informé, affirme le contraire.

(Note de l'Editeur anglais.)

venait évident que la bonne cause lui était absolument sacrifiée. Il n'y avait qu'un seul point où le Roi consentit à céder ; c'était celui par lequel il se reconnaissait coupable de tout le sang répandu dans la première guerre ; toutefois , avec cette réserve que , si les conventions arrêtées n'étaient pas ratifiées par le parlement , cette concession , de sa part , ne pourrait jamais valoir contre lui. Les commissaires qui conclurent cet arrangement furent comblés de flatteries par la cour ; et on leur promit de leur accorder les plus grands honneurs et les plus grandes charges de l'Etat. Ils revinrent donc à Londres avec leur projet de traité , pour le soumettre à la sanction des deux chambres. Il s'éleva alors une nouvelle discussion extrêmement animée ; on passa la plus grande partie de la nuit à délibérer ; à la fin , les opposans se trouvèrent en minorité , la faction presbytérienne l'emporta et il fut arrêté , dans la chambre des communes , que l'on accepterait les conditions proposées. Le colonel Hutchinson se trouva , durant cette nuit , du parti de la minorité : convaincu , en conscience , que la cause elle-même et tous les hommes d'un cœur honnête et généreux qui avaient consacré leur vie à sa défense , étaient trahis et livrés tout-à-fait gratuitement , il s'adressa directement à ceux des commissaires de la chambre pour qui il avait conservé une véritable estime , et leur exposa les

motifs de son opposition et les craintes qui l'agitaient ; il leur dit que le Roi , après avoir été exaspéré , vaincu , fait prisonnier , allait se trouver rétabli dans la plénitude d'une autorité qu'il serait impossible de concilier avec la liberté du peuple ; que celui-ci , pour prix de son sang versé , de ses trésors prodigués , de sa misère prolongée , verrait resserrer tous les liens de sa servitude , et qu'il eût mieux valu mille fois ne point s'engager dans une semblable querelle , qu'abandonner une si juste cause , après avoir remporté la victoire ; enfin , il leur représenta que , par une telle conduite , ils trahissaient la cause nationale , manquaient à la confiance qu'on leur avait témoignée , abandonnaient les amis qui leur avaient dévoué leur vie ; qu'enfin ils faussaient le covenant qui les unissait à leur Dieu et par lequel ils s'étaient engagés à extirper l'épiscopat et nullement à le mettre en tutèle (1). Les commissaires répondirent à ce discours en reconnaissant que les conditions proposées n'offraient pas à la vérité toutes les garanties qu'il serait possible de désirer ; mais ils ajoutèrent que , d'un autre côté , en

(1) On trouve dans les *State-Papers* de Clarendon une lettre de la Reine , dans laquelle elle mandait au Roi que ceux avec qui il avait affaire étaient trop adroits pour se laisser tromper par cet artifice. Dans tous les cas la Reine ne s'y laissait pas tromper.

(Note de l'Editeur anglais.)

considérant l'accroissement du pouvoir de l'armée et toute son insolence , il valait mieux accepter les offres du Roi. Ils dirent en outre que lorsqu'ils exerceraient les grandes fonctions qui leur étaient réservées , ainsi qu'à beaucoup de bons citoyens , ils seraient en état d'arrêter les prétentions exagérées du Roi. Ils présentèrent encore à la chambre beaucoup d'autres assertions du même genre ; mais le colonel , peu satisfait de leurs réponses , s'opposa à la résolution , autant du moins qu'il fut en son pouvoir. Lorsque le vote eut passé , M. Hutchinson , s'adressant à quelques hommes d'esprit , leur dit qu'il ne pouvait consentir en conscience à se croire obligé par ce vote de la majorité ; qu'une telle résolution était trop contraire aux premiers engagements qui le liaient envers Dieu , et qu'il croyait devoir manifester publiquement son dissentiment ; en conséquence le colonel et quatre de ses amis allèrent inscrire sur le registre de la chambre une protestation contre les votes adoptés pendant la nuit et contre la conduite de l'assemblée. Dans la suite il n'a point su si cette protestation était demeurée consignée sur les registres , ou si elle fut enlevée par quelqu'un ; mais il eut lieu d'être fort étonné de n'en point entendre parler , lorsque les affaires eurent changé de face , et qu'on en vint à examiner tout ce qui s'était passé à cette époque.

Cependant les presbytériens , par la violence de

leurs procédés, hâtèrent la ruine de celui à la défense duquel il s'engageaient avec tant de témérité. Les cavaliers vaincus reprirent toutes leurs espérances, et le Roi captif retrouva un courage nouveau qui précipita sa chute et celle de son parti. D'un autre côté, tous les honnêtes gens furent tellement effrayés des résolutions qui venaient d'être adoptées qu'ils mirent, dès ce moment, autant de violence dans le zèle qui les poussait à renverser cette idole de royauté, que leurs adversaires montraient de folie dans leurs efforts pour la relever complètement. L'armée, qui semblait plus particulièrement destinée à être offerte en sacrifice pour prix de cette impie tentative de réconciliation, trouva, dans cette circonstance même, un prétexte à persévérer dans son langage plein d'arrogance et dans son système d'usurpation sur une autorité que son devoir lui prescrivait de respecter et de servir. Lorsqu'elle apprit l'issue des débats qui avaient eu lieu dans le parlement, et les votes qui menaçaient son existence, ainsi que celle de tous les hommes qui s'étaient prononcés en sa faveur, ses chefs se portèrent, dès le lendemain matin, à Londres, et firent arrêter environ..... membres du parlement (1), au

(1) Dugdale donne une liste des membres qui furent exclus de la chambre à cette occasion et en compte quarante-un.

(Note de l'Éditeur anglais.)

moment où ils se rendaient à la chambre ; on les conduisit dans une maison voisine où ils furent, pour le moment, retenus prisonniers. Plusieurs de ceux qui appartenaient à la faction presbytérienne, effrayés d'une telle insolence ; ne voulurent plus aller reprendre leur place dans la chambre ; mais tous les gentilshommes qui composaient l'autre faction, et ceux encore qui, n'étant d'aucun parti, se croyaient rigoureusement obligés de tenir les engagements qu'ils avaient contractés envers leur pays, et de continuer à diriger les affaires publiques, tous ceux-là, dis-jé, demeurèrent fermes à leur poste, et ne voulurent point abandonner leur mission, tant qu'il leur était permis de siéger (1). Le colonel Hutchinson fut un de ceux qui blâmèrent extrêmement la conduite de l'armée en cette circonstance ; quelque temps auparavant il s'était même employé, avec succès, pour prévenir une explosion du même genre. Des hommes de bon sens et de vertu ayant eu quelques motifs de redouter un pareil événement, engagèrent le colonel à aller à la découverte. Il partit aussitôt, et se rendit d'abord au quartier du commissaire-général Ireton, qu'il trouva entouré des officiers les plus sages de l'ar-

(1) Whitelocke partagea cette opinion et se conduisit de la même manière et par les mêmes raisons.

(Note de l'Editeur anglais.)

mée; ceux-ci étaient, en ce moment, fort mécontents de ce que le lieutenant-général venait de donner les ordres pour faire avancer l'armée, et ils présumaient qu'ayant reçu l'avis des violences du parti presbytérien, Cromwell s'était résolu à marcher sur Londres pour dissoudre le parlement. M. Hutchinson se réunit aux autres officiers pour représenter à Cromwell que, quoique la faction presbytérienne parût avoir et eût en effet le dessus, il restait cependant encore, dans la chambre, beaucoup de gens honnêtes et dévoués aux intérêts publics, qui ne méritaient point le traitement qu'on leur préparait, et qui ne voudraient jamais se réunir à l'armée, pour la soutenir dans des entreprises aussi irrégulières, quoiqu'ils fussent d'ailleurs tout prêts à se porter pour ses protecteurs, en tout ce qui serait juste et raisonnable. En cette première occasion, le mouvement, qui avait été d'abord projeté, fut suspendu (1); mais plus tard l'armée, s'étant

(1) Mistriss Hutchinson rend à Ireton une justice que Whitelocke lui refuse lorsqu'il paraît le considérer comme l'un des instigateurs de l'armée. Ludlow en parle à peu près comme notre auteur : il dit « qu'étant lui-même persuadé « que le parti presbytérien avait résolu de sacrifier la cause « publique au plaisir de triompher des indépendans et de « l'armée, en concluant un traité avec le Roi ou de toute « autre manière, il s'était décidé à partir pour aller rendre « compte de l'état des affaires à Fairfax et à Ireton, alors

rapprochée de Londres, fit, à la chambre des communes, cette insolente violence. Ceux qui eurent la permission de demeurer dans l'assemblée, loin d'approuver un tel acte, firent sortir la masse, et redemandèrent les membres exclus; mais les soldats refusèrent d'obéir à leur injonction. Le parlement jugea alors qu'il valait mieux se tenir tranquille et continuer à diriger les affaires, que d'abandonner la partie et de livrer le sort de l'État entre les mains de la soldatesque, surtout en considérant que celle-ci avait pris, pour se conduire ainsi qu'elle venait de le faire, le prétexte spécieux de la nécessité à laquelle on se trouvait réduit de défendre les plus précieux intérêts, et le parti tout entier, contre la perfidie

« occupés au siège de Colchester, et pour solliciter l'intervention de l'armée : que Fairfax y consentit, mais qu'Ireton avait insisté pour que cette intervention fût différée jusqu'à ce que le Roi et les presbytériens eussent complétement terminé leurs arrangemens, afin que la nation entière pût être bien convaincue de l'iniquité de cette coalition. » Des provocations ultérieures et des circonstances impérieuses forcèrent ensuite Ireton à prendre part au mouvement de l'armée, mais alors même il ne parut point en première ligne. Cette différence d'opinion sur la question de l'intervention de l'armée fut sans doute la première cause de la dissension qui éclata plus tard entre le colonel Hutchinson et Ludlow, par suite de laquelle celui-ci se laissa aller à écrire des calomnies contre le premier.

(Note de l'Editeur anglais.)

des hommes qui avaient résolu de livrer les vainqueurs aux mains de leurs ennemis vaincus. Un grand nombre de pétitions avaient été présentées à ce sujet au parlement; elles étaient revêtues de milliers de signatures de gens bien intentionnés de la cité de Londres, de Westminster, du bourg de Southwark, et de plusieurs comtés de l'Angleterre; beaucoup de régimens avaient suivi cet exemple, et parmi eux, celui du colonel Ingoldsby avait été l'un des premiers. Les pétitionnaires invitaient les chambres à observer le covenant, à faire justice de tous les délinquans, sans aucune partialité, à les punir selon qu'ils seraient reconnus l'avoir mérité, et enfin à faire des enquêtes pour découvrir et punir, selon la justice, tous ceux qui seraient coupables du sang répandu dans le royaume pendant les deux guerres, de peur que les hommes qui se refuseraient à reconnaître les bienfaits de la Providence n'eussent à subir eux-mêmes la rigueur de ses jugemens.

La chambre reçut aussi une déclaration signée de lord Fairfax et du conseil des officiers, et rédigée dans le même sens; il est étrange que les hommes qui ont prétendu, dans la suite, avoir lutté en cette occasion, et éprouvé un sentiment d'horreur pour ce qui s'est fait plus tard, aient pu oublier que ces mêmes actes n'étaient qu'une réponse formelle aux demandes contenues dans leurs pétitions.

La chambre ayant été purgée , on remit de nouveau en discussion le projet de traité de l'île de Wight ; il fut reconnu dangereux pour le royaume , comme tendant à consommer la ruine de tous les intérêts publics , et l'on arrêta que le Roi serait mis en jugement. Il fut , en conséquence , mandé à Westminster , et l'on nomma une commission qui se forma en haute-cour de justice ; Bradshaw , docteur en droit , reçut ordre de la présider , et des hommes honorables du parlement , de la cité et de l'armée , furent désignés pour composer le tribunal. Le colonel Hutchinson se trouva , à son grand regret et contre sa volonté , du nombre de ceux que l'on désigna ; cependant , se voyant appelé à cet office , et se croyant obligé à remplir tous ses engagemens envers Dieu et son pays qui lui donnait un témoignage public de sa confiance , il ne crut pas devoir refuser , bien qu'il n'ignorât point à quels dangers l'exposait l'état critique des affaires.

La cour s'assembla au mois de janvier 1648 (1649) , et le Roi , conduit devant elle , fut accusé d'avoir fait la guerre au parlement et au peuple d'Angleterre , d'avoir trahi la confiance de ses sujets , et de s'être montré l'ennemi implacable de la république. Il refusa de se défendre et de reconnaître l'autorité de la cour devant laquelle on le traduisait ; il persista pendant trois jours à lui témoigner son mépris ,

et fut enfin condamné à perdre la vie. Plusieurs membres de la cour remarquèrent que , lorsqu'on lui reprocha le sang versé dans plusieurs batailles auxquelles il avait assisté en personne, et qui ainsi avait été répandu par ses propres ordres, il écouta cette accusation avec un sourire de dédain, et que ses gestes et ses regards semblaient exprimer le regret que tous les gens d'un parti opposé au sien n'eussent pas péri, bien plus que le chagrin de la mort de tant de citoyens. Il n'hésita même pas à déclarer, en termes formels, que de tout le sang versé dans le cours de cette longue querelle, il ne regrettait que celui d'un seul homme, faisant allusion à la mort du comte de Strafford. Les gentilshommes qui siégeaient comme juges, et beaucoup d'autres encore, virent le Roi tellement disposé à désirer la ruine de tous ceux qui s'étaient opposés à lui, et à refuser toutes les choses justes et raisonnables pour lesquelles on s'était si long-temps débattu, que la plupart d'entre eux pensèrent, en conscience, que, s'ils ne faisaient pas justice en cette occasion, s'ils laissaient échapper celui que Dieu même venait de faire tomber entre leurs mains, la Providence leur demanderait compte de tout le sang versé, et de tous les malheurs qui pourraient survenir encore. Le parti malintentionné et tous les apostats semblaient aussi les menacer; mais ils jugèrent qu'il était de leur devoir de se

confier eux-mêmes en la Providence, puisqu'ils agissaient en bonne conscience pour les intérêts de Dieu et de leur pays. Dans la suite, quelques uns d'entre eux se démentirent eux-mêmes pour s'excuser, et déclarèrent qu'ils avaient agi sous le poids de la crainte qu'inspirait l'armée, que Cromwell les avait entraînés, et d'autres propos semblables. Mais il est certain que tous ceux qui siégèrent dans cette cour eurent pleine liberté d'agir ainsi qu'ils le voudraient, et ne furent ni séduits ni contraints; plusieurs en effet qui avaient été nommés membres de cette commission, ne siégèrent jamais; d'autres, après avoir siégé d'abord, n'osèrent pas aller jusques au bout; ceux qui restèrent auraient donc pu également se retirer s'ils l'avaient voulu, puisqu'il était évident qu'il n'arrivait aucun mal à ceux qui se conduisaient ainsi. Ces derniers même, lorsqu'ils vinrent se présenter dans la suite, furent reçus sans défaveur, et beaucoup d'entre eux obtinrent des places de confiance et des fonctions lucratives bien plus que ceux qui s'étaient exposés aux plus grands dangers; et certes ils ne les méritaient pas; car j'ai la certitude que plusieurs, et même la plupart d'entre eux, ne se retirèrent point pour obéir à un mouvement de conscience, mais uniquement par peur, et pour céder à des calculs de prudence humaine, dans la pensée que l'insolence de l'armée, croissant chaque jour, fini-

rait par entraîner la ruine de leur cause, et par livrer le royaume aux mains de ses ennemis, et qu'alors ceux qui se seraient montrés les plus courageux pour la défense du pays seraient sacrifiés, victimes de leur dévouement. Ces pauvres gens cherchaient et encourageaient en secret, ceux qui ne craignaient pas d'agir ouvertement; et j'ai vécu assez pour voir s'accomplir, à l'égard de plusieurs d'entre eux, les paroles de Christ : « Celui qui veut sauver sa vie, la perdra; et celui qui, pour moi, consentira à perdre la vie, la sauvera. » Plus tard, en effet, toutes ces prudentes évasions ne réussirent point à sauver la vie ou la fortune de ces gens-là. Quant à M. Hutchinson, quoique ses opinions, à l'égard de la cause qu'il avait à défendre, fussent fermes et bien arrêtées, se voyant appelé à prendre part à un acte extraordinaire, sur lequel les avis étaient divisés, il s'adressa à Dieu par la prière, demandant au Seigneur, si la fragilité humaine devait l'induire en erreur ou lui inspirer de fausses pensées dans un si grand événement, qu'il voulût bien lui ouvrir les yeux, et ne pas permettre qu'il s'égarât, mais plutôt conduire son esprit dans les voies de la vérité, et éclairer sa conscience selon les lois de la justice. N'ayant rencontré aucun obstacle, et même la voix de sa conscience confirmant en lui cette opinion qu'il était de son devoir d'agir ainsi qu'il le fit, après

avoir mûrement réfléchi , d'abord en particulier et dans les prières adressées à Dieu , ensuite dans plusieurs conférences qu'il eut avec des personnes honnêtes , consciencieuses et désintéressées , il apposa sa signature à la sentence qui prononçait la mort du Roi. Quoiqu'il ne doutât point alors qu'un jour viendrait où cet événement occasionerait de nouvelles querelles entre les hommes , il crut , ainsi que plusieurs de ses collègues , qu'aucun d'eux ne pouvait se refuser à cet acte sans livrer le peuple de Dieu entre les mains des ennemis de la nation et de Dieu même , et qu'une telle conduite ne saurait être excusable pour ceux qui s'étaient mis à la tête du peuple et qui l'avaient conduit sous la foi du serment. Enfin , après s'être mis ainsi sous la protection du Seigneur , et l'avoir supplié de le guider dans sa conduite , il obéit à la voix de sa conscience , et le Seigneur manifesta , dans la suite , par de nouvelles faveurs , la protection qu'il accorde à ceux qui le cherchent.

Après la mort du Roi , on mit en discussion la forme de gouvernement qu'il fallait adopter ; on résolut de substituer une république à la monarchie ; la chambre des lords fut déclarée dangereuse et inutile , et un acte de la chambre des communes prononça sa dissolution. On décréta aussi la formation d'un conseil d'Etat , chargé de la direction des affaires et responsable envers

le parlement : ce corps dut être composé de quarante conseillers et d'un président, et renouvelé tous les ans par moitié, avec désignation des membres sortans par la voie du sort. On vit alors paraître de toutes parts des projets de réforme; chacun rêvait et publiait des plans de constitution, et beaucoup de gens témoignaient un grand mécontentement, si l'on ne s'empressait pas d'adopter leurs propositions. Parmi les hommes de cette espèce, on distinguait surtout John Lilburne, homme d'un esprit turbulent et inquiet, qui ne savait jamais demeurer en repos, et qui publiait force libelles. Les niveleurs essayèrent aussi de troubler le gouvernement en provoquant une insurrection; mais Cromwell l'apaisa promptement, et ceux qui avaient tenté ce coup furent même livrés par leurs propres chefs.

Les historiens ont raconté quelle fut, à cette époque, la marche des affaires publiques; comment Cromwell termina la conquête de l'Irlande; comment les presbytériens, irrités de leur défaite, jetèrent feu et flamme du haut de la chaire, pour soulever le peuple contre le parlement, et négocièrent avec les Ecossais pour concerter de nouvelles conspirations. On sait que l'Ecosse reçut et couronna le fils du dernier roi; qu'une armée considérable se réunit pour embrasser sa défense, et que le Seigneur des armées la mit en déroute; que les ministres d'Angleterre furent

assassinés en Espagne et en Hollande, et que les Hollandais, ayant cru trouver, dans ces troubles même, une occasion favorable de nous faire la guerre, furent complètement battus et forcés de supplier pour obtenir la paix. Ces événemens sont rapportés, dans les écrits du temps, avec tous les détails que l'on peut désirer; et je m'abstendrai d'en parler, me bornant à faire remarquer, en général, que la main de Dieu se montra toute-puissante pour la prospérité du parlement et le maintien de cette assemblée, jusqu'au temps où l'ambition de Cromwell vint malheureusement interrompre le cours de sa domination.

M. Hutchinson fut nommé membre du premier conseil d'Etat, et tout-à-fait contre sa volonté. Ayant appris que son cousin Ireton était au nombre des commissaires chargés de cette organisation, il lui envoya sa femme un matin, le jour même où les nominations devaient être faites, et avant que M. Ireton se rendit au parlement. Elle était chargée de le supplier, au nom de toutes les relations d'amitié qui les avaient constamment unis, de ne point désigner son parent, qui avait déjà consacré toute sa vie et toute sa fortune au service du parlement, sans avoir reçu jamais ni indemnité pour les pertes qu'il avait souffertes, ni même aucun emploi lucratif; elle lui représenta que cette nomination, si elle avait lieu, acheverait la ruine de son mari; qu'elle

l'exposerait de nouveau à de grandes dépenses qui lui seraient préjudiciables ; que d'ailleurs sa santé n'étant pas encore complètement rétablie , il avait besoin de s'en occuper exclusivement , et qu'une vie active lui convenait , à tous égards , beaucoup mieux que des occupations sédentaires. Elle insista beaucoup , en particulier , pour faire agréer les motifs de ce refus ; mais M. Ireton , qui ne regardait jamais à ses intérêts personnels , non plus qu'à ceux de ses amis , lorsqu'il s'agissait de pourvoir au bien du service public , ne voulut point admettre ces excuses , et comprit le colonel dans sa liste , au moment même où celui-ci obtenait , de plusieurs autres personnes , qu'elles consentiraient à le dispenser de ces nouvelles fonctions. Après avoir fait inutilement tous ses efforts pour échapper à cette nomination , il pensa , comme en plusieurs autres circonstances , que puisqu'il n'avait pu réussir dans son entreprise , Dieu même l'appelait à le servir dans les conseils du gouvernement , ainsi qu'il l'avait servi dans l'armée ; et il se résolut , en conséquence , à suivre la carrière qui lui était ouverte. Il s'acquitta de tous ses devoirs avec zèle et fidélité , employant tout le crédit qu'il pouvait avoir à secourir les personnes opprimées ou persécutées ; toujours empressé à se porter volontairement pour défenseur de ceux même qui avaient été ses ennemis , pourvu toutefois qu'il n'eût à demander que des choses

justes et honorables. Il eût eu, dans cette nouvelle situation, de nombreuses occasions de s'enrichir, comme il est à craindre que beaucoup d'autres ne l'aient fait, en se faisant chèrement payer les services même légitimes qu'il était en position de rendre; il ne manquait pas de gens qui venaient lui en offrir les moyens et le solliciter avec de vives instances; mais telle était la noblesse de son âme qu'il n'entendait qu'avec horreur des propositions de ce genre, quelque bien méritées que pussent être les marques de reconnaissance qu'on lui offrait; aussi, quoiqu'il rendît des milliers de services importans à toutes sortes de personnes, à ses ennemis aussi bien qu'à ses amis, jamais il ne voulut accepter de qui que ce soit ni argent ni aucune espèce de présens (1). Souvent même il lui arriva d'obliger des personnes qui n'eurent pas le bon procédé de lui témoigner leur reconnaissance par de simples paroles de civilité.

Parmi toutes celles que je pourrais citer, l'his-

(1) Whitelocke nous a conservé les listes d'organisation des deux premiers conseils d'Etat qui comprennent presque toute la période du gouvernement républicain. On trouve dans toutes deux le nom du colonel Hutchinson. Il en sortit lors de la formation du troisième conseil. Il est à regretter que notre auteur n'ait pas donné plus de détails sur cette époque de son histoire, pour laquelle on n'a que des renseignemens fort incomplets et empreints d'une extrême partialité.

(Note de l'Editeur anglais.)

toire d'un nommé sir John Owen est remarquable comme modèle d'une profonde ingratitude. Cet homme, entièrement inconnu au colonel, avait été condamné à mort par une seconde haute-cour de justice, en même temps que le duc de Hamilton, le comte de Holland, lord Capel et lord Goring. Le colonel avait été de nouveau désigné pour faire partie de cette cour, mais il ne voulut pas accepter sa commission; naturellement généreux et compatissant, il désirait que l'on épargnât tout ce qui restait de délinquans, depuis que le plus élevé d'entre eux avait subi la peine capitale; car il lui était impossible de se complaire à la mort de ses semblables, lorsque leur conservation n'était pas un acte de cruauté envers de meilleurs qu'eux. Le parlement désirait aussi faire grâce à quelques uns d'entre eux; et la mort des autres devait servir d'exemple; dans cette position, toute la chambre se trouvait diversement engagée; chaque membre agissait pour l'un ou pour l'autre des lords, et chacun, dans le zèle qui l'animait pour sauver ses amis, abandonnait celui ou ceux auxquels il ne prenait aucun intérêt. Tandis que tous les efforts se réunissaient ainsi pour obtenir le salut des lords qui se trouvaient compromis dans cette affaire, le colonel Hutchinson remarqua que personne ne s'occupait du sort du pauvre chevalier, et, se trouvant assis à côté du colonel Ireton, il lui exprima le cha-

grin qu'il éprouvait de voir que tandis qu'on travaillait à la délivrance des lords, un gentilhomme, qui se trouvait compris dans le même arrêt de condamnation, n'eût pas un seul ami qui voulût intercéder en sa faveur : « Cela m'inspire
« une telle compassion, ajouta-t-il, que si vous
« voulez me seconder, je suis résolu de parler
« pour lui ; car je vois qu'il est étranger et sans
« amis. » Ireton lui promit aussitôt de l'appuyer, et le colonel alla sur-le-champ aux informations pour recueillir des renseignemens précis sur la condition de cet individu. Il rechercha si aucun membre de la chambre n'avait présenté de pétition pour lui ; on lui apprit que ses gardiens en avaient remis une au clerc de la chambre, mais que celui-ci n'avait pu trouver personne qui voulût prendre intérêt au sort de ce malheureux, chacun pensant que le salut des lords était beaucoup plus important que celui d'un gentilhomme inconnu. L'âme généreuse du colonel s'anima d'un nouveau zèle ; il prit la pétition, la recommanda en personne, parla si noblement, et fut si bien secondé par son cousin Ireton, qu'ils parvinrent enfin à obtenir la grâce qu'ils demandaient. Un homme qui connaissait tous les détails de cette affaire, les raconta à sir John Owen, encore tout étonné de cette délivrance inattendue, et lui dit qu'il la devait aux soins empressés du colonel Hutchinson ; mais cet homme ne trouva jamais

une seule occasion de venir lui en témoigner sa reconnaissance; et son compagnon de prison, lord Goring, pour lequel le colonel s'était aussi employé avec succès, montra la même ingratitude (1).

Plusieurs personnes de l'armée, se souvenant du zèle et de l'habileté que M. Hutchinson avait déployés au service, et connaissant son dévouement à la chose publique, avaient désiré qu'il fût employé de nouveau, et en avaient parlé à leur général, milord Fairfax; celui-ci les avait engagés à s'assurer du genre de service qui conviendrait le mieux au colonel; on était venu lui en demander son avis, et il avait répondu qu'ayant, sur toutes choses, le désir de quitter sa famille le moins qu'il lui serait possible, il aimerait mieux être chargé du gouvernement d'une place, qu'avoir à faire la guerre en campagne. On lui offrit donc de choisir entre quatre places qu'on lui désigna : Plymouth et Portsmouth, et une autre

(1) Whitelocke, Rapin Thoiras et Ludlow racontent ce fait de diverses manières. Whitelocke dit tout simplement que ce gentilhomme obtint un sursis; Rapin Thoiras affirme qu'on ne prononça pas de jugement, parce qu'il fut reconnu qu'il devait être renvoyé devant une cour inférieure. Ludlow dit qu'Ireton obtint sa grâce du parlement, mais il ne parle pas de l'intervention du colonel Hutchinson, soit qu'il l'ait oublié, soit plutôt qu'il ait omis à dessein d'en faire mention.

(Note de l'Editeur anglais.)

place située plus à l'ouest , étaient trop éloignées de son pays pour qu'il lui convint de s'y rendre ; dans le nord , le gouvernement de la ville de Hull lui plaisait davantage , quoique la charge fût moins avantageuse que celle des autres garnisons qu'on lui proposait ; il se décida donc à choisir celle-ci , pensant bien qu'on ne lui en avait fait l'offre que parce qu'on pouvait en disposer sans difficulté. Bientôt après , le lieutenant-général Cromwell lui exprima le désir qu'il se rendit une après-midi dans un comité ; il y alla en effet , et apprit qu'on y discutait une accusation , poursuivie avec beaucoup d'ardeur , contre le gouverneur de Hull , par une faction d'habitans de la ville acharnés à la perte de cet officier. Celui-ci avait envoyé , pour sa défense , un mémoire justificatif , très-clair et de bonne foi ; mais plusieurs membres du comité favorisaient la faction adverse , et faisaient tous leurs efforts pour obtenir le renvoi du gouverneur. Le colonel Hutchinson , quoiqu'il ne connût point ce dernier , prit sa défense avec chaleur. Sur quoi Cromwell le tirant aussitôt à l'écart , lui demanda à quoi il pensait de s'échauffer autant pour soutenir ainsi ce gouverneur (c'était Overton). Le colonel lui répondit qu'il ne voyait pas qu'on prouvât , contre lui , rien d'assez grave pour qu'il dût être écarté de ses fonctions. — « Mais , dit Cromwell , nous ne l'aimons pas. — Dans ce cas , répliqua le colo-

« nel, renvoyez-le pour ce motif, mais n'allez
« pas flétrir de fausses accusations un homme
« innocent, uniquement parce qu'il ne vous con-
« vient pas. — Mais, reprit Cromwell, nous vou-
« lons le faire sortir de là, parce que vous êtes
« désigné pour le gouvernement de cette place,
« et vous ne pouvez l'avoir si vous ne l'en faites
« renvoyer. » Vivement irrité, le colonel dit à
Cromwell, avec beaucoup d'indignation, que
si l'on ne pouvait le faire rentrer dans l'armée
qu'en déplaçant quelqu'un aussi injustement, il
aimerait mieux succomber sans défense, en pré-
sence de ses ennemis, que de chercher à se ga-
rantir par d'aussi coupables manœuvres. Retour-
nant alors auprès de la table qu'entouraient les
membres du comité, il continua de défendre le
gouverneur avec beaucoup de force, confondit
tous ses ennemis, et fit si bien qu'il parvint à
le faire maintenir dans ses fonctions. Cette con-
duite déplut singulièrement à Cromwell qui vit,
en cette occasion, comme il avait pu le voir plu-
sieurs autres fois, que, même pour ses intérêts
particuliers, le colonel Hutchinson était inca-
pable de se laisser entraîner injustement par l'es-
prit de faction; aussi, dès ce moment, Cromwell
s'efforça-t-il toujours de déjouer les projets de
ceux qui cherchaient à faire employer le colonel
par les mêmes raisons qui faisaient que lui-même
ne voulait point le laisser servir.

Mais déjà le poison de l'ambition avait tellement corrompu le cœur de Cromwell qu'il devenait chaque jour plus facile d'en reconnaître les effets. Fairfax n'était plus général en chef que de nom , et Cromwell façonnait l'armée selon son esprit. Il en éloignait , peu à peu , tous les hommes saints et animés de sentimens honnêtes , soldats aussi bien qu'officiers , et faisait entrer , à leur place , de mauvais sujets de cavaliers qui avaient tourné casaque , et quelques pauvres sottes bêtes de sa famille , toujours prêts à croire tout ce qu'on leur disait , et qui , en même temps , se montraient on ne peut plus faciles sur les affaires de conscience. Toutefois Cromwell se gardait bien d'agir par voie directe , ou de faire le moindre bruit ; il marchait à pas lents , de telle manière qu'il fallait une certaine pénétration d'esprit pour démêler ses desseins ; et , comme tous ceux qui élevaient la voix pour l'attaquer ou se plaindre de sa conduite , le faisaient clairement par jalousie ou par inimitié personnelle , leurs efforts imprudens , loin de découvrir à tous les yeux les manœuvres de son ambition , ne faisaient au contraire qu'épaissir le nuage. Par exemple , le colonel Rich et les commissaires Staines et Watson avaient concerté un complot dans lequel la vie même de Cromwell était menacée ; l'affaire ayant été découverte fut renvoyée à l'examen du conseil d'Etat. Avant qu'on en fit le rapport , le colonel

Rich vint trouver M. Hutchinson; implora son secours en versant beaucoup de larmes, et lui déclara que tous les crimes de Cromwell n'étaient que trop certains, mais qu'il n'osait soutenir son accusation devant le conseil. M. Hutchinson l'engagea à persister, avec fermeté, dans ses assertions, s'il se croyait assuré de leur exactitude, comme aussi, dans le cas contraire, à confesser sa propre iniquité. Le colonel Rich avait pris ce dernier parti, et le conseil d'Etat s'était résolu à infliger une juste punition aux accusés; mais Cromwell, s'étant justifié, en présence du conseil privé, des accusations de leur malveillance, après avoir exposé combien ces hommes étaient vils et méprisables, combien ils s'étaient montrés ingrats envers lui, et combien ils s'étaient abandonnés eux-mêmes, se porta pour leur défenseur, et demanda, comme une faveur qui lui serait personnelle, qu'ils ne fussent pas punis davantage, et qu'on ne divulgât pas leur faute. Il obtint ce qu'il désirait; devenus méprisables aux yeux de tous, ces hommes ne tardèrent pas de s'attacher à lui comme des animaux ou de vils esclaves; et, de son côté, il sut aussi se servir d'eux, sans leur accorder aucune confiance. Cet acte de générosité, par lequel Cromwell se montrait, il est juste de le dire, homme de cœur autant qu'il fût possible, lui fit infiniment d'honneur, et le justifia aux yeux de beaucoup de gens légers ou superfi-

ciels ; mais ceux qui jugeaient plus sérieusement le voyaient s'avancer en rampant , et ne pouvaient cependant l'arrêter , tant la fortune même semblaît , en de fréquentes rencontres , lui préparer toutes les voies et favoriser ses succès. Durant tout ce temps , Cromwell montrait toujours à M. Hutchinson le visage le plus ouvert , et lui renouvelait , en toute occasion , les plus obligeantes protestations d'attachement ; mais le colonel lisait dans le fond de son âme , et ne manquait pas l'occasion de lui dire fort souvent ce qu'on soupçonnait de son ambition , de relever celles de ses finesses que l'on avait pénétrées , et de lui représenter combien ce qu'on soupçonnait de lui , si cela était véritable , serait peu honorable pour le nom de Dieu et pour les principes de religion qu'il professait , nuisible pour la plus glorieuse cause , et dangereux pour nos triomphes passés. Cromwell paraissait toujours recevoir ces avis comme les plus fortes preuves de confiance et d'amitié qu'on pût lui donner ; il serrait tendrement le colonel dans ses bras ; il lui répondait , le plus sérieusement du monde , par des professions de foi pleines d'hypocrisie et de mensonge ; il s'informait fréquemment de l'opinion que ses concitoyens avaient de lui ; et le colonel , quoiqu'il sût très-bien que Cromwell ne recevait point ces confidences avec les dispositions qu'il faisait paraître au dehors , ne manquait cependant ja-

mais de lui dire toute la vérité , dût-il n'espérer d'autre résultat de sa franchise , que la satisfaction d'avoir exprimé ses propres sentimens.

L'île de Jersey se trouvait sans gouverneur ; les habitans , instruits du mérite et de l'habileté du colonel Hutchinson , par les relations particulières que plusieurs de leurs compatriotes entretenaient avec lui , s'adressèrent directement à lord Fairfax , et lui demandèrent de le nommer à ce gouvernement. Le général y consentit et donna aussitôt des ordres nécessaires pour que la commission fût expédiée ; elle le fut en effet , mais le colonel ne se pressa pas de l'aller retirer. Cependant , comme lord Fairfax avait donné les ordres , dès ce moment il considéra M. Hutchinson comme gouverneur de Jersey ; et lorsqu'on lui présenta le plan du château pour demander en même temps de l'argent et une autorisation suffisante , à l'effet de faire réparer les fortifications , il renvoya toutes les pièces au colonel , ainsi que toutes les autres affaires qui se rapportaient à l'administration de cette île.

Dans le même temps , les Ecossais ayant ouvertement déclaré la guerre au parlement d'Angleterre , il fut résolu d'envoyer une armée en Ecosse , pour prévenir les ennemis dans leurs projets. Au moment où l'armée anglaise allait se mettre en marche , lord Fairfax , cédant aux instances de sa femme et des chapelains de celle-ci , donna

subitement sa démission. Dans les circonstances présentes, rien ne pouvait être plus nuisible et plus dangereux, même pour les intérêts du parlement. Instruits de ses projets dès la veille au soir, et prévoyant bien que cette démission serait, pour Cromwell, le plus sûr moyen de parvenir à l'exécution de ses ambitieux desseins, le colonel Hutchinson et plusieurs de ses collègues se rendirent aussitôt auprès du général, pour essayer de le dissuader; ils y eussent même réussi si les ministres presbytériens n'eussent vivement insisté auprès de lui. Il déclara à tous ceux qui venaient le voir, qu'il pensait que Dieu même le mettait de côté, comme n'étant plus digne de se mêler des affaires, et ne méritant plus la gloire même qu'il avait précédemment acquise.

Quant à Cromwell, que beaucoup de personnes accusèrent alors d'avoir voulu supplanter Fairfax, il est juste de dire que cette imputation est fautive. Il parla au lord-général en présence du colonel Hutchinson, le supplia, avec les plus vives instances, de garder sa commission, lui représenta, avec beaucoup de force, que sa retraite pourrait, dans les conjonctures présentes, produire le plus mauvais effet, et jeter le découragement dans l'armée et dans la masse de la population; il travailla de tout son pouvoir, pendant une partie de la nuit, à le persuader, mais toujours aussi

inutilement (1). Ce grand homme demeura aussi inflexible avec tous ses amis qu'obstiné à suivre aveuglément les volontés de sa femme; dès ce

(1) Whitelocke raconte ce fait de la même manière, mais il pense que Cromwell n'était pas de bonne foi. Il est certain cependant qu'il parla en cette occasion comme tous ceux dont la sincérité ne pouvait être soupçonnée. D'un autre côté l'on peut dire que, quand même il n'eût pas désiré réussir dans ses instances auprès de Fairfax, c'était de sa part une ruse bien entendue d'assister aux conférences qui eurent lieu à ce sujet, d'abord afin de détourner les soupçons que l'on pourrait avoir sur son compte; et en second lieu pour empêcher que les craintes que pouvait inspirer son ambition ne fussent présentées à Fairfax comme l'argument le plus solide pour l'engager à conserver sa commission, ce qui n'eût pas manqué d'être allégué, si Cromwell eût été absent. Quoi qu'il en soit, il est vrai de dire en cette occasion :

*Ex illo fluere ac retrò sublapsa referri
Spes Danatini.*

Ce fut à compter de ce moment que les véritables républicains virent « le flot de la fortune abandonner leurs rivages et reculer en arrière plus vite qu'il ne s'était avancé. »

La coopération d'un homme tel que lord Fairfax, qui joignait au plus grand talent militaire de son temps une grande modération de caractère et beaucoup d'honnêteté, eût pu seule donner aux hommes d'Etat de cette époque les moyens de travailler avec succès à l'organisation régulière d'un gouvernement, quelle que fût d'ailleurs la forme de constitution que l'on eût adoptée.

(Note de l'Editeur anglais.)

moment il fut comme mort à toute sa gloire passée, et l'on ne vit plus, pour ainsi dire, en lui, que le monument d'un nom illustre qui dépérissait chaque jour. Lorsqu'il eut envoyé sa démission, Cromwell fut nommé général en chef, et se hâta d'expédier, à tous les officiers, de nouvelles commissions revêtues de sa signature. Comme il trouva que le colonel Hutchinson n'avait pas encore retiré celle qui avait été expédiée en son nom pour le gouvernement de Jersey, et que le colonel ne fit aucune démarche auprès de lui, il se hâta de prévenir une nouvelle demande de la part des insulaires, et donna cette place à l'une de ses créatures.

Vers cette époque lady Dormer, étant morte, laissa un manoir, qu'elle possédait dans le comté de Leicester, à sa petite-fille, lady Anne Somerset, fille du marquis de Worcester, et papiste. Cette dame ayant un extrême désir de convertir une partie de sa fortune en argent, forma le projet de vendre cette propriété, et comme elle avait des relations d'alliance avec le colonel Hutchinson, elle lui proposa de l'acheter. Le colonel ayant répondu qu'il n'était pas en situation de conclure un tel marché, elle se réduisit à le prier très-instamment, s'il ne voulait pas acquérir lui-même ce bien, de faire du moins les démarches nécessaires auprès du parlement, afin de lui obtenir la permission de le mettre en vente.

Le colonel fit en effet cette proposition à la chambre, mais on la repoussa ; en sorte que lady Anne et un prêtre qu'elle avait à son service, et qui suivait cette affaire, revinrent à la charge, ainsi que plusieurs amis communs, et sollicitèrent de nouveau M. Hutchinson. Il répondit encore qu'il n'avait pas l'argent nécessaire pour cette acquisition ; on lui offrit des délais pour le paiement, jusqu'à ce qu'il eût vendu sa propre terre ; on lui représenta qu'il achèterait tellement bon marché qu'il n'aurait jamais à se repentir d'avoir vendu son bien pour acquérir celui-là. Il se rejeta alors sur toutes les difficultés qu'il pourrait avoir à surmonter pour obtenir les autorisations nécessaires, disant qu'il pourrait bien se faire que ces difficultés fussent telles qu'elles lui suscitassent des inconvéniens beaucoup plus graves que la chose ne le méritait : qu'il n'avait jamais présenté de demandes au parlement, et qu'il voulait se réserver pour faire valoir les droits qu'il pouvait avoir à obtenir des indemnités, à raison des pertes qu'il avait essuyées pendant la guerre, ainsi que beaucoup d'autres personnes en avaient obtenu. Cependant lady Anne insistait toujours, promettant de vendre à si bon marché que l'avantage surpasserait de beaucoup les embarras et les peines qu'il pourrait lui en coûter ; enfin elle fit tant et si bien qu'elle en vint à passer contrat avec le colonel Hutchinson, du consentement

exprès de son frère et son héritier direct, lord Herbert, qui, se trouvant alors majeur, renonça, par un acte revêtu de sa signature et de son sceau, à toutes ses prétentions sur cette terre; et lady Anne, qui n'avait à cette époque que dix-neuf à vingt ans, conclut le marché, s'engagea formellement à renouveler le titre aussitôt qu'elle aurait atteint sa majorité, et aliéna toute la terre irrévocablement. Le prix de cette vente fut garanti, par l'acquéreur, au marquis de Dorchester, avec qui lady Anne avait le désir et l'espoir de se marier. Ses amis partageaient ses espérances; et ils pensèrent que les arrangemens ultérieurs seraient plus facilement terminés si cette portion de la fortune de lady Anne était dès ce moment assurée à celui qu'on voulait lui donner pour époux. On mit le colonel Hutchinson dans la confiance, et on l'engagea à se charger d'en parler à lord Worcester, comme de lui-même, et par un sentiment de bienveillance pour les deux parties; le colonel porta la parole ainsi qu'il l'avait promis; mais le lord n'y voulut pas entendre, bien que le colonel, qui désirait rendre service à lady Anne, s'attachât à le persuader autant que pouvait le permettre la convenance.

Cependant le colonel ne put parvenir, dans le même temps, ni par l'assistance de ses amis ni par son crédit personnel, à obtenir que lady Anne fût admise à composition, et qu'on lui per-

mit de vendre elle-même sa terre; on objecta, sur cette demande, que ce serait poser un précédent sur lequel d'autres papistes ne manqueraient pas de s'appuyer; et quelques uns ajoutèrent que, s'il y avait lieu d'indemniser le colonel Hutchinson pour les services qu'il avait rendus et pour les pertes qu'il avait essuyées, il fallait proposer une toute autre manière de le satisfaire, et renoncer à celle que l'on présentait. Cependant le colonel ne se rebuta point; il fit valoir, et l'on fit valoir pour lui, ses mérites et tout ce qu'il avait souffert pour la cause publique; mais tout ce qu'on put obtenir, à force de discussion, ce fut qu'il serait admis à se charger, en son nom, des biens séquestrés après qu'il les aurait achetés, ce qu'il fit; on lui fit payer, pour sa composition, deux mille livres sterling. Sir Henri Vane et plusieurs autres de ses amis, qui avaient beaucoup de crédit, n'obtinrent toutefois cet arrangement qu'en y prenant une peine infinie, et beaucoup de membres de l'assemblée s'y opposèrent très-vivement. Parmi ces derniers l'on distinguait surtout le major-général Harrison. Lorsqu'il eut reconnu que son avis ne pouvait prévaloir, et que la faveur dont jouissait le colonel Hutchinson donnait la victoire à ses amis, il s'approcha du colonel après la séance, l'embrassa affectueusement, et le supplia de ne point attribuer sa conduite à aucune mauvaise intention.

contre sa personne, l'assurant, à plusieurs reprises, qu'elle ne provenait que de la ferme persuasion où il était qu'il fallait enlever aux ennemis de l'Etat toutes leurs ressources, et que les idolâtres ne pouvaient être admis à aucune composition. Il ajouta que loin d'éprouver aucun sentiment d'envie de tout ce qui pourrait être fait pour l'avantage particulier du colonel, il s'en réjouissait au contraire infiniment; mais qu'en même temps il avait pour lui une si tendre affection qu'il désirait surtout le voir ne point attacher exclusivement ses pensées aux biens de ce monde, mais plutôt à ceux du royaume de Dieu qui s'approchait; et, à cette occasion, il continua son discours et se mit à faire une harangue qui dura plus d'une heure, et qui était remplie des plus belles protestations de zèle, de la part de l'orateur, pour le service de Dieu, et de son attachement pour celui auquel il parlait. Le colonel qui avait quelque motif de craindre que Harrison, en ceci, ne connût pas bien parfaitement ses propres sentimens, lui répondit, en peu de mots, qu'il le remerciait de ses conseils, qu'il s'efforcerait de les suivre, ainsi qu'il convenait à un bon chrétien, et qu'il serait charmé de pouvoir s'instruire par ses exemples, aussi bien que par ses leçons. Car il est bon de dire qu'à cette époque le major-général Harrison, fils d'un homme fort obscur, et lui-même sans aucune éducation et sans

fortune avant la guerre, avait acquis une terre de deux mille livres sterling de revenu, qu'il occupait de grandes charges, qu'il augmentait chaque jour sa fortune aux dépens des officiers placés sous ses ordres, et qu'il tenait un état de maison, en voitures et en domestiques, comme s'il fût né d'un prince.

A peu près vers le même temps l'ambassadeur d'une grande puissance devait être présenté au parlement en audience solennelle. Il était envoyé par le roi d'Espagne, qui fut le premier à reconnaître la république et à traiter avec elle. La veille du jour fixé pour cette audience, le colonel Hutchinson était à la chambre, assis auprès de jeunes gens fort élégamment habillés, parmi lesquels on distinguait M. Charles Rich, qui fut depuis comte de Warwick. Le colonel avait aussi, ce jour-là, un vêtement assez riche, mais sérieux et tel qu'il avait l'habitude d'en porter. Harrison, s'adressant particulièrement à lui, se mit à dire qu'il saisissait cette occasion d'avertir ceux qui l'entouraient, que maintenant que les nations envoyaient des ambassadeurs à l'Angleterre, il fallait que chacun cherchât à se distinguer en leur présence par sa sagesse, sa piété, sa droiture et sa justice, et non par l'or ou l'argent ni par toutes ces élégances mondaines qui ne convenaient pas à *des saints*; qu'ainsi l'on ferait bien, pour la réception de l'ambassadeur, qui devait se présenter

le lendemain , de ne point paraître avec des costumes aussi splendides , trop peu d'accord avec la sainteté qu'ils professaient. Le colonel était loin de penser qu'il y eût une élégance exagérée dans le costume qu'il portait ce jour-là ; il consistait en un habit de drap de couleur foncée, brodé d'or avec des gances et des boutons d'argent. Cependant voulant éviter avec soin tout ce qui pouvait blesser les regards des personnes religieuses , il se rendit le lendemain à la chambre vêtu d'un habit noir et uni ; et tous ceux qui avaient eu la veille un costume un peu plus recherché en firent de même. Harrison arriva à son tour ; il portait un habit et un manteau écarlates, chargés, l'un et l'autre, de broderies d'or et d'argent ; l'habit surtout était tellement surchargé de clinquant qu'on pouvait à peine reconnaître l'étoffe par dessous : couvert de ce magnifique vêtement, il alla se placer immédiatement au-dessous de l'orateur, et tous les gentilshommes qui l'avaient entendu la veille ne manquèrent pas de penser que ses pieux discours n'avaient eu d'autre objet que de le faire briller seul aux yeux des étrangers ; telle était alors en effet sa faiblesse : dans la suite le Seigneur l'éleva bien au-dessus de ces pauvres vanités mondaines ; mais à l'époque dont je parle, et pendant quelque temps encore, il s'en montrait beaucoup trop occupé (1).

(1) Ludlow donne des détails fort extraordinaires sur l'ex-

colonel, craignant qu'on n'en vint bientôt à effectuer les menaces qu'on renouvelait avec tant d'acharnement, prit le parti de remettre en mains sûres les sommes qui ne lui appartenaient plus, afin qu'elles pussent être conservées au véritable propriétaire. Lady Anne Sommerset, son frère et tous ses amis, lui en firent témoigner, à cette époque, toute leur reconnaissance. — Je continuerai jusqu'à sa conclusion le récit de cette histoire, afin d'en faire connaître toute la suite.

Le parlement avait été dissous par Cromwell; lady Anne Sommerset, n'ayant pu faire réussir le projet qu'elle avait long-temps entretenu d'épouser lord Dorchester, avait accepté les offres de M. Henri Howard, second fils du comte d'Arundel. Durant le gouvernement du Protecteur, comme les papistes ne manquaient plus de patrons, lady Howard commença à se repentir d'avoir vendu sa terre, après avoir pendant long-temps regardé cet événement comme une bonne fortune, et elle fit, à ce sujet, toutes sortes de faux récits à son mari, du moins s'il faut en croire les allégations de celui-ci, dont la conduite ultérieure prouva cependant qu'il ne valait pas mieux que sa femme.

Aussitôt que le colonel fut devenu propriétaire de ce bien, il l'améliora considérablement et porta sa valeur un quart au-dessus de celle qu'il avait au moment de son acquisition. Les ven-

deurs, jaloux des succès qu'il avait obtenus, désirèrent rentrer dans leur ancienne propriété; mais, au lieu d'agir franchement et directement, ils employèrent un homme rusé, le major Wildman, qui était alors fort occupé de suivre toutes les affaires des papistes, pour tâcher de faire réussir celle-ci, et ils lui promirent quatre cents livres sterling, s'il parvenait à racheter la terre. Wildman se procura aussitôt de l'argent, alla trouver un gentilhomme qui avait sur ce bien une hypothèque de trois mille livres sterling, pour pareille somme prêtée par lui au colonel, et payée par celui-ci à lady Anne, et lui offrit de lui rembourser cette somme. Mais M. Ash, qui était fort lié avec le colonel Hutchinson, refusa, en ami fidèle, d'accepter cette proposition; et alors Wildman entreprit de poursuivre un bill en cour de chancellerie, espérant que M. Hutchinson, qui était alors fort peu en faveur auprès des puissans du jour, se trouverait réduit par là à en venir à un arrangement. Après lui avoir fait faire beaucoup de frais complètement inutiles, voyant qu'il ne cédait point à leurs desirs, les vendeurs se déterminèrent à en finir, et consentirent au colonel un nouveau contrat confirmatif du premier acte de vente, par suite duquel il jouit désormais sans trouble de sa propriété, jusqu'au changement opéré par le retour du roi Charles II.

A cette époque, et lorsque les membres du parlement commencèrent à être poursuivis, et en péril même pour leur vie, lord Portland et M. Howard se rendirent trois ou quatre fois chez mistriss Hutchinson et ne la trouvèrent jamais, car elle était toujours en course, occupée à solliciter pour son mari; lord Portland lui laissa enfin un billet pour la prévenir qu'il voulait absolument la voir et lui parler d'une affaire très-importante. Sur cet avis mistriss Hutchinson s'empressa de rechercher celui de qui elle le tenait, car elle savait qu'il avait toujours témoigné beaucoup d'affection et de reconnaissance pour son mari, et elle espérait qu'il avait trouvé quelque moyen de lui prouver sa gratitude et de s'employer pour lui avec succès. Dès qu'elle l'eut abordé, lord Portland lui dit que son mari était exposé à perdre la vie, et que, s'il voulait se défaire en faveur de M. Howard de la terre de Loseby, celui-ci lui procurerait une bonne somme d'argent, afin qu'il pût prendre la fuite, et consentirait à courir le risque de racheter la propriété de sa femme. Mais mistriss Hutchinson, indignée que lord Portland pût venir ainsi la déranger de ses plus sérieuses occupations pour une proposition aussi frivole, lui répondit qu'elle aimait infiniment mieux courir elle-même tous les risques pour cette propriété ainsi que pour tout le reste de sa fortune, plutôt que d'accepter

un si mauvais marché. M. Howard, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par ce moyen, prépara une pétition dans laquelle il demandait que le colonel Hutchinson fût excepté de l'acte d'amnistie, attendu, disait-il, que tandis que lady Howard était encore mineure, il était parvenu, par fraude et par le crédit dont il jouissait alors, à l'expulser de sa propriété. Lorsque M. Howard montra ce projet de pétition à ses amis, tous se récrièrent sur la fausseté de ses allégations, et aucun d'eux ne voulut consentir à la présenter ni à l'appuyer. Un seul homme, nommé sir Richard Onslow, d'un caractère très-violent, montra beaucoup d'animosité contre le colonel dans cette affaire; mais il mourut peu de temps après frappé de la foudre. Les autres amis de M. Howard, lorsqu'ils eurent appris que lui-même avait confirmé le premier acte de vente, en passant un second contrat sous le règne du Protecteur, et après que le colonel était retiré des affaires, lui firent honte de ce qu'il osait encore soutenir que sa femme avait été effrayée et entraînée malgré elle dans une transaction à laquelle les deux époux avaient très-volontairement consenti. D'un autre côté plusieurs personnes représentèrent au colonel Hutchinson qu'il était peu prudent de résister à une famille qui avait de si puissantes alliances et qui pouvait lui faire beaucoup de mal; mais il ne voulut jamais céder ni à la crainte

ni à l'artifice; et lorsque M. Howard fut bien convaincu qu'il ne pouvait obtenir de lui aucune concession, il renonça enfin à ses projets et cessa des démarches dont il reconnut l'inutilité (1).

Je reprends mon récit au point où je l'ai laissé. Je m'abstiendrai de rapporter tous les faits particuliers ou de peu d'importance qui se rattachent à cette époque de la vie de M. Hutchinson, où il exerçait en même temps les fonctions de membre du sénat de la nation et celles de conseiller d'État, et je ne rappellerai que les circonstances les plus considérables et qui pourront faire connaître toute la bonté de son âme et la noblesse de sa conduite.

Les gens qui, dans le comité de guerre de Nottingham, s'étaient toujours montrés les adversaires et même les ennemis les plus acharnés du

(1) L'éditeur n'a jamais pu découvrir comment cette terre de Loseby est sortie de sa famille, par qui et à quelle époque elle a été achetée. Il est certain toutefois qu'elle ne passa pas dans cette branche de sa famille qui acheta la terre d'Owthorp. L'une des terres de la maison, celle de Ratcliffe sur la Soar (dont il est parlé dans une note du premier volume, comme ayant été donnée à sir Thomas Hutchinson par son oncle Sacheverell), fut vendue par le colonel à l'alderman Ireton, et le prix qu'il en reçut lui servit probablement, avec l'argent qu'il avait emprunté de M. Ash, à payer sa nouvelle acquisition.

(Note de l'Éditeur anglais.)

colonel Hutchinson, avaient pris parti dans la conspiration presbytérienne, et s'étaient engagés si avant que leur vie eût été exposée aux plus grands dangers, si à cette époque on les eût traduits en justice. Le colonel en fut informé; il apprit que le colonel Pierpoint, son ancien collègue, était signalé comme chef de ce parti; aussitôt il fit toutes les démarches nécessaires pour le soustraire à ce péril, et parvint à obtenir qu'il ne fût point compris dans la liste de ceux contre lesquels on informait: quant à ceux-ci, il réussit aussi à atténuer l'accusation portée contre eux, de telle sorte qu'ils en furent quittes pour être retenus prisonniers, jusqu'à ce que les dangers qu'on redoutait eussent été détournés; alors ils furent relâchés, grâce à la nouvelle intervention du colonel, et ne subirent ainsi aucun dommage sérieux, ni dans leur personne, ni dans leur fortune, quoique le fils aîné de Chadwick se trouvât également compris dans ces accusations. Le colonel Pierpoint soustrait à toute poursuite, M. Hutchinson fit tous ses efforts pour le ramener de ses égaremens; il le trouva fort abattu de la défaite de son parti; et la bonté de son naturel ayant pris enfin le dessus, le colonel Pierpoint cessa dès ce moment d'éprouver le moindre mouvement d'envie contre son ancien ami, et conserva pour lui, jusqu'à la fin de sa vie, une amitié aussi sincère que tendre.

Et ce n'était pas seulement en protégeant et sauvant ceux de ses ennemis dont il y aurait eu quelque gloire à se contenter de ne pas se venger, que M. Hutchinson manifestait toute la générosité de son âme. Il éprouvait aussi une tendre compassion pour de pauvres femmes, de pauvres enfans que les malheurs de la guerre civile avaient atteints, souvent avec justice, et réduits à une condition déplorable : quand même aucune affection particulière ne le portait à s'occuper de leur sort, toutes les fois qu'une famille ruinée s'adressait à lui pour en obtenir un secours qu'il était en son pouvoir d'accorder, il s'y employait avec un zèle extrême, autant du moins que ses démarches pouvaient se concilier avec la sûreté de la république, et comme s'il eût agi pour des frères chéris. C'était en effet à cette époque un spectacle déplorable de voir tous les actes d'oppression, d'injustice et de cruauté qu'exerçaient beaucoup de membres du parlement contre leurs ennemis vaincus. Aussi souvent qu'il découvrait de pareilles vexations, M. Hutchinson s'y opposait de toutes ses forces et défendait même ses ennemis contre les violences de leurs oppresseurs, lorsque ceux-ci cherchaient à leur enlever le bénéfice des actes de clémence du parlement. Et à ce sujet il lui arriva souvent d'avoir des querelles avec des hommes d'ailleurs très-recommandables, mais qui se montraient trop faibles sur ces

sortes d'affaires, soit qu'un zèle de parti les entraînaît, soit qu'ils fussent aveuglés sur leurs véritables intérêts par leurs préventions ou par celles de leurs amis. J'en citerai un exemple.

Le père du colonel Hacker ayant épousé la mère de milady Biron, avait été chargé d'administrer la fortune du fils que sa femme avait eu de son premier mariage avec Strelley. Au moment de sa mort il avait en mains environ 1800 livres sterling, appartenant au jeune Strelley, et le colonel Francis Hacker, son fils aîné et son héritier, était par conséquent devenu débiteur de cette somme. Le jeune Strelley mourut en France et laissa sa fortune à son frère utérin, fils de sir Richard Biron, lequel, dans sa première enfance, avait été à l'école à Nottingham, pendant que M. Hutchinson y commandait la garnison, et avait été ensuite envoyé en France. Il se trouvait dans ce pays, encore fort jeune, lorsque cette somme lui échut par héritage; il revint alors en Angleterre et choisit le colonel Hutchinson pour tuteur. Celui-ci poursuivit auprès du colonel Hacker les droits de son pupille, et lui fit restituer la somme qu'il retenait; mais elle n'eût pas été remboursée si l'enfant n'eût pas trouvé un ami qui s'employât avec autant de zèle à faire valoir ses droits. Sir Arthur Haslerig, grand protecteur du colonel Hacker, fit tout ce qu'il put auprès de celui-ci pour l'enga-

ger fort injustement à méconnaître les droits que l'on réclamait ; et quand M. Hutchinson l'eut emporté , sir Arthur et le colonel Hacker en éprouvèrent beaucoup d'humeur , car ce dernier était complètement à la dévotion de sir Arthur et suivait ses conseils , sans examiner s'ils étaient conformes aux commandemens de Dieu.

Sir Allen Apsley , gouverneur de Barnstable , au nom du Roi , avait stipulé certaines conditions en rendant cette place au parlement. Au mépris des termes de cette capitulation , quelques personnes ne cessèrent de le persécuter horriblement , et il fut exposé à des pertes très-considérables. Il comptait parmi ses ennemis une méchante femme qui avait bien la langue la plus mauvaise et la plus perfidement emmiellée dont jamais personne de son sexe ait fait usage dans l'intention de nuire. Cette femme , qui avait été belle dans sa jeunesse , avait en outre de fort jolies filles , qu'elle prostitua indignement pour parvenir à se venger de sir Allen ; cette créature , toute remplie d'un venin diabolique , poussa l'audace jusqu'à inventer contre lui toutes sortes de fausses accusations , qu'elle trouva moyen de soutenir en achetant des témoins et en se livrant à mille autres pratiques également criminelles. Il y avait à cette époque un comité chargé de recevoir toutes les réclamations qui pouvaient être présentées au sujet de l'inexécution des articles des capitula-

tions; Bradshaw présidait ce comité. Cette femme s'insinua sans peine auprès du crédule président, en affectant une grande piété et se déclarant fort attachée au parti du parlement; elle était parvenue par ce moyen à faire constamment repousser toutes les réclamations de sir Allen. Le colonel Hutchinson s'était déclaré son protecteur et le défendait avec beaucoup de zèle; il lui arrivait souvent de déjouer les odieuses intrigues de cette femme; mais, à force de démasquer ses diaboliques inventions, il excita contre lui toute la furie de cette mégère, et souvent même Bradshaw, prenant son parti, montra une extrême froideur au colonel, et parut sur le point de renoncer à son amitié; les choses n'en vinrent pas là cependant, mais le colonel s'affligeait qu'un de ses amis s'engageât dans une opposition aussi mal fondée. A la fin, il devint évident que le comité avait été gravement induit en erreur en voulant prendre la défense de cette femme, sous prétexte qu'elle était attachée au parti du parlement, car il fut reconnu que dans le même temps elle faisait le métier d'espion pour le service du Roi, et dans la suite, après le retour de ce dernier, sir Allen Apsley la rencontra dans la chambre même du Roi, où elle venait solliciter la récompense de ses services. Son inimitié pour celui qu'elle poursuivait avec tant d'acharnement était provenue de ce que l'on avait fait abattre une mai-

son qu'elle possédait à Barnstable, lorsque cette ville fut mise en état de défense par la garnison qui l'occupait au nom du Roi, et avant l'époque où sir Allen Apsley en prit le commandement. Cependant elle voulait faire mettre de côté la capitulation pour se faire allouer des indemnités fort supérieures à sa fortune entière, et trois fois plus considérables que la valeur de sa maison ; et, à cet effet, elle soutenait qu'elle avait toujours été attachée au parti du parlement, et que c'était pour ce motif que sir Allen Apsley, par pure inimitié contre elle, avait fait jeter à bas sa maison, sans aucune nécessité. Toutes ces assertions n'étaient que d'horribles mensonges, mais elle les soutenait avec tant de méchanceté et d'assurance, à l'aide de tous les faux témoins qu'elle avait achetés, qu'elle réussit pendant quelque temps à se faire croire : ce ne fut pas sans peine que la vérité triompha de ses calomnies.

Le colonel Hutchinson, dans cette occasion comme dans toutes les circonstances semblables, défendit avec beaucoup de chaleur la cause de la justice et de la vérité. Il avait en horreur tous les conseils qui tendaient à fonder le salut de la république naissante sur les voies de la cruauté et de l'oppression envers des ennemis vaincus ; comme ceux-ci n'avaient point déposé leur haine avec leurs armes, beaucoup d'hommes faibles ou

timides les jugeaient indignes de toute miséricorde; le colonel repoussait avec mépris de telles pensées, et déplaisait par cette conduite à beaucoup de gens de son parti; honnêtes gens en gros, je le crois, mais qui, tentés de diverses façons, se rendaient coupables d'horribles écarts, dont s'offensait l'âme pure du colonel, car il détestait le péché bien plus encore parmi ses frères que parmi ses ennemis.

Cependant Cromwell, devenu seul général du parlement, marcha vers l'Ecosse, tandis que les Écossais se préparaient à entrer en Angleterre, et les presbytériens à se réunir avec eux. L'armée parlementaire était encore peu nombreuse; on sentait vivement le besoin de recruter, et le conseil d'Etat ne cessait de solliciter les hommes de la chambre qui avaient le plus de zèle, pour qu'ils en fissent preuve en des circonstances si difficiles. Ce fut en cette occasion que l'on expédia au colonel Hutchinson une nouvelle commission, pour qu'il eût à lever un régiment de cavalerie. Il organisa immédiatement trois escadrons complets, formés de ses anciens soldats, qui se réjouissaient fort d'avoir à servir de nouveau sous ses ordres; il les fit marcher en avant et fit ses dispositions pour se rendre lui-même à l'armée avec le reste de son régiment. Cependant il fut fort étonné d'apprendre qu'aussitôt que ses trois escadrons furent arrivés en

Ecosse , Cromwell les reçut avec beaucoup d'empressement , mais ne voulut pas permettre qu'ils demeurassent réunis ; il les fit disloquer et distribua les soldats dans tous les régimens incomplets , qui se trouvaient commandés par des hommes entièrement à sa dévotion. Blessé de ce procédé , M. Hutchinson ne voulut plus conduire de nouvelles levées et préféra se faire donner par le conseil d'Etat la mission d'aller dans son propre comté , pour y prendre toutes les mesures de défense que les circonstances pourraient rendre nécessaires.

Dans le même temps le conseil d'Etat ne put apprendre sans une grande surprise que le roi des Écossais avait débordé l'armée de Cromwell et venait d'entrer en Angleterre à la tête d'une armée considérable. Bradshaw lui-même , tout ferme de cœur qu'il était , ne pouvait en particulier dissimuler ses craintes. Beaucoup d'autres se montraient furieux et témoignaient un extrême mécontentement contre Cromwell , et sa fidélité leur devint bientôt suspecte : tout le monde paraissait uniquement frappé de ce fait que Cromwell s'était laissé devancer par l'ennemi ; on n'avait , je crois , que fort peu de nouvelles de lui , on ignorait son intention et comment il avait laissé l'ennemi se diriger du côté où aucune armée ne pouvait s'opposer à ses progrès. On était de plus fort inquiet sur la conduite que tien-

draient les presbytériens, à l'égard de ces libertés qu'ils avaient les premiers défendues et conquises; en sorte que, dans la Cité ainsi que dans tout le pays, régnait une grande stupeur, et chacun semblait désespérer de son salut comme de celui de la république. Il y eut même des hommes qui témoignèrent d'indignes et ridicules frayeurs, telles qu'ils semblaient avoir perdu l'esprit et devenus incapables de donner un bon avis. Un jour, tandis qu'on était assemblé en conseil d'Etat et que beaucoup de gens perdaient le temps à déclamer comme des furieux contre Cromwell, le colonel Hutchinson, dont la vigueur et le courage s'accroissaient constamment avec le danger, leur représenta la nécessité de chercher par eux-mêmes les moyens de salut, au lieu de se laisser emporter à de frivoles accusations, ajoutant qu'il importait avant tout de prendre les mesures les plus efficaces pour sauver le royaume, ou du moins périr glorieusement en le défendant, et surtout renoncer d'abord à de vaines terreur et ne pas désespérer de soi-même. Ces représentations et d'autres semblables produisirent leur effet; les esprits se calmèrent et tous les hommes qui avaient du courage ou qui pouvaient espérer d'exercer de l'influence dans leur comté, se mirent en route pour aller veiller aux affaires (1). Le co-

(1) Whitelocke a très-bien décrit les alarmes auxquelles

lonel Hutchinson se rendit aussitôt dans le comté de Nottingham; il s'assura de tous ceux que l'on pouvait croire disposés à exciter des troubles, et mit son pays en état de défense, autant du moins que les circonstances le permirent. Bientôt après, le Roi parut changer de plan, et, prenant une autre route, arriva à Worcester. Cromwell le suivit rapidement avec son armée; il rassembla, chemin faisant, toutes les troupes que l'on avait mises en marche de divers côtés : s'étant ainsi suffisamment renforcé, il livra bataille au Roi et à ses Ecossais et mit tous ses ennemis en déroute; le Roi lui-même n'échappa qu'avec beaucoup de peine au danger qui le pressait, et, après s'être caché de diverses manières et notamment une fois dans le tronc d'un chêne, il parvint à un port de mer et passa en France.

Le colonel, en apprenant comment Cromwell

le conseil d'Etat fut alors livré, et les efforts de ceux qui parvinrent à ranimer tant de courages abattus. On ne saurait dire avec certitude si Cromwell laissa passer l'armée à dessein, ou s'il ne put en effet l'empêcher. Il est probable cependant qu'il eut l'intention de ne point s'opposer à cette marche, présumant bien que ceux qui redoutaient, comme le colonel Hutchinson, de lui confier de trop grandes forces, seraient contraints cependant d'en venir à cette extrémité, au milieu d'un si grand danger. Son habileté ou le hasard le servit complètement à souhait.

(Note de l'Editeur anglais.)

s'était conduit à l'égard des trois escadrons de son régiment, se confirma dans l'opinion que ce général et ses associés de l'armée poursuivaient les plans de leurs ambitions particulières, et qu'ils étaient résolus à n'admettre au partage du commandement, soit dans l'armée active, soit dans les forteresses, que ceux qui consentiraient, comme des animaux, à se laisser conduire aveuglément par ces chefs orgueilleux. Craignant en conséquence que la place qu'il avait si long-temps défendue et conservée pour les libertés de son pays ne servit un jour à les mettre sous le joug, s'il prenait fantaisie à quelque une des créatures de Cromwell de s'établir dans ce poste et d'y exercer une autorité tyrannique (telle que l'insolence toujours croissante de l'armée donnait lieu de la redouter), il ne devint désormais impossible à tout homme du comté d'élever la voix pour solliciter la délivrance de son pays, le colonel Hutchinson prit le parti de se faire donner les ordres nécessaires pour l'exécution du plan qu'il venait de concevoir, tandis que Cromwell était encore éloigné; sur sa demande, on lui prescrivit en effet de diriger vers l'armée active la garnison qui occupait encore Nottingham, commandée par le major Poulton son parent, et de faire aussitôt démolir le château : l'une et l'autre de ces mesures furent immédiatement exécutées.

Le major Poulton, qui s'était montré jusqu'à ce jour plein de zèle et de dévouement pour la cause, quitta Nottingham, et conduisit les hommes de sa garnison à l'armée; le général ne tarda pas à l'abreuver d'affronts et de dégoûts; fatigué de ces vexations, Poulton renonça volontairement au service et se retira sur le lieu même encore couvert de ruines, où avait été le château de Nottingham, et qu'il avait acheté avec les arrérages de sa soldé (1). Cromwell passant quelque temps

(1) Rapin Thoiras, Whitelocke et plusieurs autres historiens ont rendu compte de toutes les menées de Cromwell: les détails que nous trouvons ici paraissent également curieux. Ce qui importait par-dessus tout à Cromwell était d'avoir des soldats et des sous-officiers propres à l'exécution de ses projets, et il ne pouvait espérer d'y parvenir, qu'après avoir expulsé de l'armée tous les officiers supérieurs qui eussent pu les défendre de la séduction et les conserver fidèles aux intérêts seuls de leur pays. Il saisit avec beaucoup de suite toutes les occasions semblables à celle dont notre auteur vient de rendre compte. Ludlow dit aussi à ce sujet : « Ce fut ainsi que les troupes du parlement, qui n'avaient pas été levées parmi les classes inférieures du peuple, « sans choix ni distinction, comme le sont ordinairement « toutes les armées, mais qui étaient composées d'hommes « engagés volontairement et par esprit de liberté, pour la « défense de leurs droits et de leur religion; ce fut ainsi, « dis-je, que ces troupes furent corrompues par Cromwell; « il les convertit en une force permanente dont il put disposer contre le peuple; il leur apprit à oublier leurs premiers engagements et en fit des instrumens mercenaires,

après dans le comté, il vit les ruines du château; et se montra extrêmement vexé de cette mesure; il dit même, à cette occasion, au colonel Hutchinson qu'il n'aurait pas souffert que cette démolition eût été ordonnée, s'il se fût trouvé au parlement, au moment où on vota sur la proposition. Le colonel lui répondit qu'il avait lui-même sollicité cette mesure, et qu'il avait cru devoir la demander pour soulager le peuple d'une charge qu'il ne paraissait plus nécessaire de lui faire supporter.

Lorsque Cromwell arriva à Londres, il se trouva dans la chambre beaucoup de petites gens à son service qui avaient soigneusement pris note de tout ce qu'on avait dit de lui lorsqu'il avait laissé passer le Roi; ils lui firent connaître également tous ceux qui avaient montré les plus vives craintes, et ceux qui s'étaient livrés contre lui à des accès de fureur, l'avaient déclaré traître, et avaient appelé sur sa tête la vengeance publique. Tous ces rapports furent un nouvel aiguillon à son ambi-

« comme le sont ordinairement toutes les armées. » — C'est de cette époque que date le changement complet qui se fit dans l'opinion de l'armée, comme c'est aussi à cette époque que l'on remarque une conduite toute différente chez le colonel Hutchinson et chez tous ceux qui, ainsi que lui, s'étaient si long-temps prononcés en faveur de l'armée.

(*Note de l'Editeur anglais.*)

tion ; cependant son gendre Ireton , alors lord-député d'Irlande , ayant appris toutes les machinations auxquelles il se livrait , et n'étant nullement disposé à le seconder , résolut de venir en Angleterre , pour tâcher de le détourner de ses perfides entreprises. Dieu ne permit pas qu'il pût réussir dans cette tentative , et la mort l'arrêta au milieu de sa course (1). On apporta en Angleterre , et l'on vit arriver à Londres une bière que

(1) L'éditeur n'a trouvé dans aucun historien une mention aussi expresse des intentions que pouvait avoir Ireton en venant en Angleterre ; mais il doit faire observer que mistress Hutchinson était plus à portée que tout autre de les connaître. On peut trouver quelque indice de la même opinion dans les regrets que témoigne Whitelocke , en parlant de sa mort , de l'influence qu'il exerçait sur Cromwell , et de la probabilité que si sa vie se fût prolongée , Cromwell se fût conduit bien différemment. Au sujet des pompes funéraires qui furent célébrées , Ludlow en parle à peu près dans les mêmes termes , et dit ensuite : « Ireton eût méprisé une telle pompe , car il avait érigé en son honneur un plus glorieux monument dans le cœur de tous les gens de bien , par son dévouement à son pays , par l'habileté de son esprit , par l'impartialité de son jugement , et par son zèle pour le service public. Toutes ces vertus étaient bien plus propres à faire le plus grand honneur à sa mémoire , que ne pouvait l'être la place qu'on lui assigna pour dormir au milieu des cendres des rois , dont la plupart avaient autant gouverné les autres hommes par leurs passions qu'eux-mêmes avaient été gouvernés aveuglément par elles. »

(Note de l'Éditeur anglais.)

les uns disaient vide, que d'autres affirmaient contenir les dépouilles mortelles d'Ireton; quoi qu'il en soit, Cromwell voulut que ses restes fussent déposés avec magnificence à Westminster, au milieu des sépultures des Rois. Ireton avait un frère, après lequel le colonel Hutchinson était son plus proche parent. Cependant Cromwell, qui depuis quelque temps affectait de négliger ce dernier, omit complètement en cette occasion de lui envoyer des habits de deuil, et de le faire inviter en particulier aux funérailles. Le colonel n'en fut instruit que par l'avis que donna l'orateur de la chambre, pour inviter tous les membres indistinctement à assister à la cérémonie. Telle était la honteuse servilité d'un grand nombre de lords et d'autres gentilshommes, véritables parasites du pouvoir, qu'ils se mirent tous et de leur propre mouvement en grand deuil; ce même jour, au contraire, le colonel Hutchinson mit un uniforme écarlate, richement brodé, comme il en portait d'ordinaire, et se rendit ainsi vêtu dans l'appartement où étaient réunis les membres de la chambre. Ayant vu plusieurs lords en grande tenue de deuil, ils s'approcha d'eux pour leur en demander le motif; ils lui répondirent qu'ils avaient mis ce costume pour faire honneur au général, et lui demandèrent à leur tour comment il se faisait qu'il fût tout autrement vêtu, lui qui était si proche parent du défunt? Le colonel leur dit alors que le

général avait négligé de lui envoyer des habits de deuil, quoique, pour augmenter la pompe de la cérémonie, il en eût envoyé à beaucoup de personnes qui n'avaient aucune alliance avec son gendre; il ajouta qu'il était résolu à ne point se montrer flatteur au point d'acheter lui-même un costume de deuil, et cependant il assura qu'ayant toujours tendrement aimé son cousin, il en portait le deuil dans le fond de son cœur, autant que qui que ce fût, et que par conséquent, il ne manquerait point d'aller prendre son rang dans le cortège. Il se rendit en effet aussitôt dans l'appartement où étaient ceux qui devaient en faire partie : l'alderman, l'ayant vu arriver dans un costume si différent de celui que portaient tous les autres, s'approcha aussitôt de lui, se répandit en excuses sur l'oubli dont il venait s'accuser, l'assura qu'il l'avait cru absent, se déclara péniblement affecté de ce qui arrivait, et finit, en protestant que tout le cortège se serait tenu pour infiniment honoré de voir le colonel dans un costume convenable, autant qu'il avait lieu d'être affligé qu'on eût négligé de le lui envoyer. Cromwell, qui avait donné tous les ordres pour la disposition de la cérémonie, fut extrêmement piqué de la conduite du colonel; cependant il dissimula d'abord son ressentiment et se joignit même à ceux qui lui faisaient des excuses; mais il ne put s'empêcher de reconnaître que le colo-

nel n'avait point agi, ainsi qu'il le fit, par ignorance des usages ni par avarice, et que son unique intention avait été de lui reprocher en public un oubli si complet de toutes les convenances.

Après la mort d'Ireton, Lambert fut élu lord-député et commandant en chef de l'Irlande. Il se trouvait à cette époque dans le nord, et extrêmement fier de sa nouvelle dignité, il employa tous ses soins auprès de tous les vieux officiers qui avaient servi sous les ordres de Fairfax, pour les engager à le suivre. A force de promesses, il attira à lui un grand nombre d'entre eux et beaucoup d'autres gentilshommes, qui quittèrent les places qu'ils occupaient, et s'attachèrent à sa fortune. Un grand nombre d'entre eux le suivirent à Londres, où ils lui firent un pompeux cortège, ce qui ne manqua pas d'exalter encore sa vanité : en sorte qu'il trancha un peu trop tôt du prince; il mit à son équipage particulier la somme de cinq mille livres sterling, et les membres du parlement, qui venaient de lui conférer les honneurs dont il se parait, ne furent plus, à ses yeux, que des gens de rien, à peine dignes d'un signe de tête du grand personnage. Cet étalage d'orgueil trop prématuré déplut au parlement, et comme la commission qu'on venait de lui expédier ne lui avait conféré ces nouvelles dignités que pour six mois, on vota qu'à l'expiration de ce terme, le pouvoir civil et le pouvoir militaire ne seraient plus dé-

sormais réunis dans la même main. Ce vote passa sur la proposition de Cromwell, qui préparait par ce moyen la fortune de son nouveau gendre le colonel Fleetwood, qui venait d'épouser la veuve du dernier député Ireton. On raconta à cette occasion que lady Ireton, étant à se promener dans le parc de Saint-James, y rencontra lady Lambert, aussi orgueilleuse que son mari, et qui, comme femme du prince régnant, ayant le pas sur la veuve du prince défunt, passa devant elle fort insolemment; l'autre, malgré sa piété et son humilité, ne fut pas insensible à cet affront. Le colonel Fleetwood, présent par hasard à cette scène, et aussi en deuil de sa femme, morte à peu près dans le même temps qu'Ireton, saisit cette occasion pour se présenter : il fut accepté immédiatement par la veuve aussi bien que par son père qui forma le projet de rétablir, par ce moyen, sa fille dans le rang et les honneurs dont elle avait été privée par la mort de son premier mari. La chose lui tourna à souhait. Lambert, en effet, se voyant dépouillé de la moitié de ses dignités, adressa à la chambre un message insolent, dans lequel il annonçait que, « puisque le parlement le croyait assez indigne de l'honneur qu'il lui avait accordé, pour être si prompt à s'en repentir, il n'entendait point retarder de six mois l'application du remède que l'on avait imaginé et qu'il était tout prêt à rendre sa commission, avant

même d'entrer en fonction. » Le parlement le prit au mot, Fleetwood fut nommé lord-député, et Ludlow commandant de la cavalerie; Lambert, le cœur plein de rage et ne demandant que vengeance, se retira dans son palais de Wimbledon, pour attendre en silence l'occasion d'attaquer le parlement et de le renverser.

Cromwell, quoiqu'il eût eu dans la chambre la première part à la conduite de toute cette affaire, mit tous ses soins à regagner Lambert; nourrissant déjà de plus vastes projets d'ambition, il chercha à diriger les ressentimens de Lambert contre les membres du parlement qui ne lui étaient pas complètement dévoués, mit tous ses soins à rejeter sur eux tout l'odieux de la disgrâce que Lambert avait essuyée, protesta que quant à lui il en était tout-à-fait innocent, exprima les plus vifs regrets de voir qu'il eût été entraîné aussi malheureusement dans une dépense d'équipage, et qu'il eût perdu tous ses frais; et, se donnant un air de générosité, prit tout pour son compte, et se chargea du paiement. Lambert dissimula de son côté, et s'insinua dans la confiance de Cromwell, en échauffant son ambition et l'excitant à prendre en main et à diriger seul l'administration des peuples vaincus. Les deux nouveaux alliés, se trouvant trop faibles encore pour entreprendre une telle œuvre à eux seuls, appelèrent à leur secours le major-général Har-

ri son , qui avait un grand crédit dans l'armée , aussi bien que dans l'église. Tous trois , affectant une pieuse douleur de voir l'administration de la justice entravée , et tous les droits publics méconnus , mirent leurs efforts pour détacher tous les hommes de bien de la cause du parlement , disant que les membres de ce sénat ne cherchaient qu'à se perpétuer dans les honneurs et les dignités dont ils étaient revêtus , et ne prenaient plus aucun soin de tous ces glorieux intérêts , pour lesquels on avait combattu pendant tant d'années , à travers tant de fatigues et de sang.

D'un autre côté , le parlement était enfin parvenu , avec l'aide de Dieu , à relever la république , et à lui rendre un bien-être , une prospérité , une richesse , dont elle n'avait point joui , même avant le commencement de la guerre civile ; les taxes , il est vrai , étaient encore considérables , mais le peuple était riche et en état de les payer. Le parlement était en train de payer tout l'arriéré dû aux soldats ; il avait en caisse quelques cent mille livres sterling , et se trouvait libre d'ennemis , soit au dedans , soit au dehors , sauf les Hollandais vaincus et qui faisaient tous leurs efforts pour obtenir la paix à des conditions honorables pour l'Angleterre ; enfin , on pensait dans la chambre que le temps était venu de travailler au soulagement du peuple , et de le délivrer des charges qu'il avait si long-

temps supportées. Mais on ne pouvait y parvenir que par le licenciement des officiers et des soldats dont le service serait reconnu inutile, et dès que cette opération importante serait accomplie, on se disposait aussi à faire passer un bill pour fixer le terme des fonctions du parlement actuel, et préparer les voies à celui qui devait le remplacer.

Mais les principaux officiers, dès qu'ils eurent entendu parler d'un projet par suite duquel ils se trouveraient forcés à renoncer à leurs honneurs, et ne pourraient plus, comme jusqu'alors, vivre en triomphateurs aux dépens du peuple, n'eurent pas de peine à persuader aux officiers inférieurs et aux soldats de se protéger eux-mêmes, ainsi que leurs chefs; dès qu'ils furent assurés de leurs dispositions, Cromwell, se mettant à la tête d'une force armée, assisté de Lambert et de Harrison, se rendit à la chambre, prononça la dissolution du parlement, chassa tous les membres de l'assemblée, et, s'abandonnant à de violens accès de rage, les apostropha avec fureur, et les accabla d'injures et d'épithètes aussi grossières qu'elles étaient peu méritées. L'orateur refusant encore de quitter son fauteuil, Harrison l'en arracha; après cette expédition, ceux qui l'avaient faite s'emparèrent totalement de l'administration des affaires; parmi les membres de la chambre, quelques hommes serviles, quoi-

qu'en petit nombre, consentirent à agir avec eux en sous ordre. Comme ils ne pouvaient, non plus que leurs soldats, alléguer de justes motifs pour excuser leur rébellion, si ce n'est en accusant le parlement, ils imaginèrent et répandirent toutes sortes de faussetés, imputant aux membres du parlement l'intention de se perpétuer dans leurs honneurs et leurs fonctions, disant qu'ils avaient acheté de vastes domaines, perverti la justice par cupidité, prétendu imposer des lois aux hommes en matière de conscience, et cent autres imputations de la même nature, dont le temps ne manqua pas de démontrer l'absurdité, à mesure que la vérité se fit jour et se tourna contre ceux-là même qui s'étaient rendus coupables de tant d'odieux mensonges.

Au moment où le parlement fut dissous de cette manière, le colonel Hutchinson se trouvait en province, où, depuis qu'il était sorti du conseil d'État, c'est-à-dire depuis une année environ, lorsque les affaires du parlement lui permettaient d'être absent de Londres, il s'appliquait à l'administration de la justice et à l'exécution de ces statuts et de ces lois salutaires qui étaient destinés à rétablir l'ordre et la règle. Il est même étonnant à quel point il était parvenu, en aussi peu de temps, à réformer, dans le pays qu'il habitait, une foule d'abus et de pratiques pernicieuses. C'était une vallée riche et fertile; dont

l'abondance attirait un grand nombre de vagabonds, qui ne faisaient autre chose que mendier. M. Hutchinson prit si bien ses mesures qu'en rien de temps tous les mendiants disparurent du comté; les pauvres furent retenus et assistés dans les villes, et de telle manière que jamais, ni avant, ni après, on ne les a vus si libéralement et si complètement secourus. Il fit aussi fermer partout les cabarets reconnus inutiles, et dès qu'il apprenait que l'on tolérât quelque désordre ou quelque scène de débauche dans l'une de ces maisons restées ouvertes, il ne permettait pas que les propriétaires continuassent plus longtemps à brasser. Il se montrait assez sévère contre l'ivrognerie, en sorte que les ivrognes criaient quelquefois contre lui; cependant, en définitive, tous les enfans des ténèbres étaient tellement frappés de sa lumière qu'ils étaient tenus en respect plus encore par ses vertus que par son pouvoir; il s'était arrangé une maison commode et convenable; il en faisait le plus bel ornement, et l'exemple de ses vertus avait un tel empire que beaucoup d'hommes corrompus, dès qu'ils habitaient sous son toit, devenaient tout autres, et offraient l'aspect de la sagesse et de la sainteté (1).

(1) Il y a une trentaine d'années, l'éditeur de ces mémoires eut occasion d'aller visiter le manoir de ses ancêtres, afin d'en rapporter quelques tableaux et quelques livres, seuls

M. Hutchinson s'était mis en route pour aller s'occuper des affaires de son comté, lorsque, sur

objets qui lui soient restés de cette propriété, où ses pères avaient vécu entourés de l'amour et du respect publics. A cette époque l'éditeur ne connaissait point encore les mémoires qu'il publie en ce moment; on lui avait parlé du colonel Hutchinson comme d'un homme extraordinaire, par qui avait été planté, bâti, arrangé tout ce qu'il y avait à voir dans le canton, le pays adjacent n'étant, dans un espace de plusieurs milliers d'acres, qu'un vaste désert, couvert de genêts sauvages. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la curiosité d'un de ses descendans, et l'éditeur visita ces lieux avec la plus grande attention.

Il trouva d'abord une maison d'habitation, de bonne apparence, grande, bien bâtie, et qui, sans être surchargée d'ornemens, se présentait cependant avec toute la grâce que comporte une construction régulière et symétrique. On entrait par une belle porte à deux battans dans une grande salle qui occupait le centre du bâtiment. Elle était éclairée du côté de l'entrée par deux grandes fenêtres, et en face, à l'autre extrémité, par une autre fenêtre beaucoup plus grande encore, dans la largeur de laquelle s'élevait un escalier qui paraissait littéralement construit en l'air. Sur l'un des côtés de la salle était une grande table, et de l'autre côté une large cheminée, disposée conformément aux habitudes hospitalières de nos aïeux. Sur la droite de la salle étaient trois belles chambres pour les étrangers. Le long de l'escalier et de la galerie supérieure étaient suspendus des tableaux, et cette galerie pouvait être employée comme orchestre, soit pour la première salle, soit pour la chambre immédiatement au-dessus, et qui servait de salle de bal. A la gauche de la grande salle étaient les appartemens ha-

le grand chemin , tout près de Londres , il apprit que Cromwell venait de dissoudre le parlement.

bités ordinairement par la famille. Tout cela avait été construit fort solidement et avec beaucoup de précautions , de telle sorte que le feu non plus que les voleurs ne pouvaient pénétrer d'un appartement à l'autre , pour peu que l'on se mit en état de défense.

La maison était située sur une petite éminence dans la vallée de Belvoir , à peu de distance du pied de ces collines sur lesquelles l'on découvre encore les restes de la voie romaine qui conduisait à Leicester. A l'ouest de la maison étaient les bâtimens de service , le petit village et l'église entourée d'arbres. Au midi , du côté de la façade , la vue se portait sur une vaste étendue de terres en culture qui formaient le domaine , et l'horizon était fermé par les collines couvertes de bois que le colonel Hutchinson avait fait planter. Du côté de l'est , les appartemens ouvraient sur une terrasse coupée en demi-cercle , autour de laquelle était un vaste et beau boulingrin : près de là on trouvait un jardin disposé en parterre , et , après le jardin , un bosquet qui dans la suite devint un beau bois , et où des allées coupées avec art ménageaient divers points de vue ; d'une part on voyait Langer , résidence de lord Howe , située à une distance de trois milles , d'autre part l'œil portait jusqu'au château de Belvoir , à sept milles de distance , et le soir , par un beau soleil couchant , ce château présentait un majestueux aspect. Après le bosquet , il y avait un espace d'environ dix acres , qui paraissait avoir été d'abord en marais , et dans lequel on voyait maintenant serpenter un petit ruisseau. Après avoir desséché le marais , le colonel Hutchinson avait fait couper le terrain par de nombreux canaux , les espaces vides étaient couverts de toutes sortes de plantations ; il y avait

Il continua cependant son voyage, et trouva en arrivant un grand nombre de membres de la

aussi des allées pour la promenade : ce lieu présentait ainsi des aspects très-variés ; on y trouvait de beaux berceaux , des réservoirs pour les poissons , et il attirait des oiseaux de toute espèce. Du côté du nord , à la distance de quelques centaines de pas de la maison , on voyait un petit lac , qui occupait un espace vide entre deux pièces de bois et qui , vu de la grande fenêtre de la salle , présentait l'aspect d'une belle rivière. Au-delà du lac , et sur un plan un peu plus élevé , était la vaste étendue de la campagne , traversée par la grande route de Newark.

Cette habitation avait été abandonnée depuis une quarantaine d'années environ , mais elle résistait à l'influence destructive du temps , comme pour perpétuer les souvenirs de la main qui avait dirigé tous ces travaux. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable encore et de plus intéressant , c'est la vénération que conservaient les habitans du pays pour la famille qui avait embelli ce séjour : elle était telle qu'à l'époque où le dernier propriétaire ordonna , par son testament , que cette terre fût vendue avec ce qu'il possédait à Nottingham , et que le produit en fût remis à des étrangers , les tenanciers se réunirent pour offrir des avances considérables sur le prix de leurs fermages , et une bonne partie de la somme nécessaire à l'acquisition du domaine , dans l'intention que ce bien pût passer aux descendans de la famille Hutchinson , et que ceux-ci pussent ainsi venir habiter au milieu d'eux. Mais , hélas , il fut trop tard ! Déjà l'intendant du défunt avait contracté avec les exécuteurs testamentaires et revendu même la plus belle partie du domaine , dans laquelle les bois de construction , qui avaient été plantés par les soins du colonel Hutchinson , furent

chambre, résolu à se soumettre à la volonté de Dieu, et à attendre qu'il plût à la Providence de faire éclater leur innocence, et de dessiller les yeux de ce peuple qui les accusait d'ambition, au moment même où il leur restait cependant encore assez d'amis dans l'armée, la cité et le pays, pour qu'ils eussent pu disputer le terrain et remporter la victoire contre les usurpateurs. Toutefois ils pensèrent que s'ils recommençaient à troubler le pays par une nouvelle guerre, les ennemis qu'on venait de soumettre, les presbytériens et les royalistes, ne manqueraient pas de se réunir encore pour profiter de leurs dissensions, et s'élever sur leurs propres ruines; que si ceux qui venaient de triompher gouvernaient avec sagesse, justice et modération, il serait du devoir des hommes qui sortaient des affaires, de jouir en paix des bienfaits d'un bon gouvernement, sans porter envie à ceux qui se chargeraient de cette pénible tâche; que si les vainqueurs agissaient autrement,

évalués à plusieurs mille livres sterling. L'éditeur de cet ouvrage se vit donc forcé de se retirer de ces lieux, en répétant avec le poète :

*Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.
Impius hæc tam culta novalia miles habebit?
Barbarus has segetes? En quo discordia cives
Perduxit miseros; en quicq; consecvimus agros.*

(Note de l'Éditeur anglais.)

il serait toujours loisible aux autres de se tenir prêts pour secourir et venger leur patrie opprimée, lorsque le peuple ingrat, mieux éclairé, serait enfin parvenu à reconnaître ses véritables amis et ses protecteurs. En son particulier, le colonel Hutchinson ne put voir arriver un temps de repos sans un sentiment de satisfaction intérieure; il s'était acquitté de sa charge avec autant de fidélité que de droiture, mais sans plaisir, et même avec beaucoup de soucis et de dépenses; car c'était une rude tâche que de combattre sans cesse pour la justice et la vérité.

Le seul genre de récréation que le colonel se fût permis pendant qu'il résidait à Londres avait été de rechercher la société de tous les artistes distingués dont il entendait parler, et d'examiner leurs ouvrages de peinture, de sculpture, de gravure ou toutes autres curiosités pareilles : aussi, était-il devenu grand connaisseur et protecteur empressé des arts libéraux. On pouvait craindre à cette époque que le pays ne perdît une grande quantité d'objets rares et précieux, renfermés dans les collections du Roi et de beaucoup de gens de qualité, et qui, chaque jour, étaient mis en vente : le colonel employa environ deux mille livres sterling à acheter plusieurs tableaux de choix, provenant pour la plupart des cabinets du Roi, et qui avaient été successivement donnés aux serviteurs de la couronne, en paiement de

leurs gages : ceux-ci les vendirent au colonel pour de l'argent, et il trouva ainsi beaucoup d'occasions de faire de très-bons marchés et d'acheter des ouvrages dont la valeur était fort au-dessus des sommes qu'il en avait données (1). Il fit porter tous ces objets dans sa terre, dans l'intention de les arranger lui-même et de se faire ainsi un joli cabinet : ces travaux l'occupèrent en effet dans l'intérieur de sa maison ; il surveillait ses constructions, améliorait ses propriétés et se donnait quelquefois le divertissement de la chasse ; mais quand la mort lui eut enlevé un bon et honnête domestique, étranger à tous les vices des gens de sa sorte, l'ivrognerie, les jure-

(1) Cette conduite était bien différente de celle que tenaient à la même époque un grand nombre d'hommes exerçant des fonctions importantes ; et les acquisitions que faisait le colonel Hutchinson durent fournir souvent de précieux secours aux serviteurs ou aux créanciers du Roi. On trouve dans l'*Histoire de l'Indépendance* deux passages qui peuvent servir à montrer quelle était alors la condition de ceux-ci : « Les serviteurs et les créanciers du Roi meurent de faim, faute d'avoir ce qui leur est dû, tandis que les membres du parlement s'approprient les ameublements du palais, au lieu de les faire vendre pour payer les dettes. » — Et d'ailleurs : « Les serviteurs et les créanciers du Roi auront long-temps à se plaindre et à crier avant que l'on en vienne à vendre les biens du Roi pour acquitter les dettes. »

(Note de l'Editeur anglais.)

mens, etc., il renonça complètement à ce dernier plaisir. Il se remit alors à la musique et recommença à jouer de la viole, avec un talent remarquable qu'il avait acquis dès sa jeunesse. Comme il avait donné à ses enfans des maîtres qui leur apprenaient divers genres de musique, il prenait plaisir lui-même à suivre leurs exercices et s'amusa fort de ces innocentes récréations, durant la domination mobile et inconstante d'Olivier. M. Hutchinson avait en musique un goût exquis, un bon jugement et beaucoup de connaissances pratiques, qui le rendaient plus utile à ses enfans que ne l'étaient leurs maîtres. Il était le surveillant en chef de leurs études, et, au fait, il était lui-même leur précepteur, au milieu même de ceux que sa libéralité entretenait constamment dans sa maison. Il ne redoutait aucune dépense pour l'éducation de ses fils et de ses filles, et leur fit apprendre successivement les langues, les sciences, la musique, la danse, enfin tout ce qui convenait à la maison de leur père. Lui-même leur enseignait l'humanité, la sobriété, la sainteté, s'appliquant à les maintenir dans la pratique de toutes les vertus, par le sentiment et l'amour du devoir beaucoup plus que par la contrainte. Il trouvait dans diverses occupations des passe-temps amusans; mais sa principale, son unique affaire était de veiller à l'éducation de ses enfans et à la bonne administration de sa

maison et de ses biens. Il y réussissait si bien que jamais homme ne fut à la fois plus craint et plus aimé que lui par ses domestiques, ses tenanciers et tous les ouvriers qu'il avait à son service. L'attachement qu'avaient pour lui tous ses inférieurs était tellement mêlé de crainte et de respect, qu'il éloignait toute familiarité grossière ou toute prétention insolente, et, tout en le respectant, on avait une telle amitié pour lui, que chacun prenait plaisir à lui être agréable.

De même qu'il savait maintenir son autorité dans toutes ses relations, il ne négligeait pas non plus d'employer tous ses soins pour rendre à chacun la soumission douce et facile; il cherchait toujours à convaincre les hommes par la raison plutôt qu'à n'obtenir d'eux qu'une obéissance passive; et il portait ses soins jusque sur le moindre de ses serviteurs, afin qu'ils passassent toute leur vie dans une gaieté sage, et qu'aucun d'eux n'eût à se plaindre de porter un trop lourd fardeau.

Quant aux affaires du comté, il n'occupait aucune fonction tant que dura la puissance du Protecteur, et se mêla uniquement de ce qui l'intéressait lui-même : tout le comté en éprouvait un vif regret; souvent aussi il arrivait qu'on venait de tous les environs lui demander des conseils comme à un voisin, à un simple particulier, plutôt que d'aller rechercher l'assistance de ceux qui exerçaient alors le pouvoir.

Vivant ainsi dans une condition tout-à-fait privée, M. Hutchinson était recherché avec empressement et visité par les gens de tous les partis; et, tandis que la grande querelle était assoupie, que vainqueurs et vaincus étaient également esclaves des nouveaux usurpateurs, il entretenait des relations affectueuses et tendres avec tous ses concitoyens. Comme il avait le goût de l'hospitalité, comme sa conversation était agréable et intéressante, autant qu'instructive et utile, sa maison était ouverte à tout le monde, et il y réunissait aussi bien ceux qui s'étaient montrés ses ennemis durant nos longues dissensions que ceux qui n'avaient jamais cessé d'être ses amis; car nul homme n'eut jamais dans le cœur moins de malice, nul ne fut plus exempt de tout esprit de vengeance, et ne se montra plus bienveillant, plus généreux, plus facile à la réconciliation.

Cependant Cromwell et son armée se pavanaient insolemment dans leur pouvoir, inventant sans cesse mille nouvelles ruses de gouvernement, s'en dégoûtant et changeant chaque jour, alors même que personne ne s'opposait à leurs desseins. D'abord il convoqua un parlement qui parut sortir de sa poche, ayant lui-même nommé je ne sais quels saints de chaque comté: ceux-ci se réunirent et ne purent s'entendre ni convenir au maître; un certain nombre d'entre eux s'étant

concertés et prétendant agir au nom du peuple , remirent à Cromwell la souveraineté. Puis dans un court intervalle de temps il fit à plusieurs reprises des fantômes de parlement ; mais , ne pouvant en trouver aucun qui fût parfaitement à sa guise , il les renvoya l'un après l'autre. Bientôt il se sépara de ses triumvirs , renvoyant d'abord. Harrisson , retirant ensuite à Lambert sa commission , et lui-même se fût volontiers fait Roi , s'il n'eût craint d'abandonner son grade de général en chef. Dans l'espace de peu de mois il éloigna de l'armée environ cent cinquante officiers des plus estimés parmi les saints , et qui furent suivis dans leur retraite d'un assez grand nombre de soldats honnêtes et religieux ; on vit entrer à leur place dans les rangs un grand nombre de ces soldats dissolus des armées du Roi , et bientôt cette armée si religieuse et si sainte , dont Dieu avait couronné la valeur en lui accordant le triomphe , se trouva entièrement transformée en une de ces armées déhontées , que nos soldats avaient si souvent battue , bien qu'elle portât encore un meilleur nom. La femme et les enfans de Cromwell tranchaient des grands seigneurs , et cette pompe ne leur allait pas mieux que ne le ferait un habit écarlate à un singe : seulement , et pour dire la vérité sur Cromwell lui-même , il y avait en lui beaucoup de grandeur naturelle qui s'adoptait fort bien à la place qu'il avait usurpée. Sa fille ,

mistriss Fleetwood, était humble et ne parut jamais séduite par toutes ces vanités, mais tous les autres membres de cette famille étaient des fous insolens. Cleypole, qui avait épousé l'une des filles de Cromwell, et Henri, son second fils, étaient deux cavaliers libertins et impies. Richard était un paysan de sa nature, cependant doux et vertueux, mais une situation élevée ne pouvait lui convenir. On ne voyait à la cour du Protecteur que péché et vanité, spectacle d'autant plus abominable que ces gens-là, n'ayant pas renoncé le nom de Dieu, le profanaient sans cesse en l'invoquant en vain. La vraie religion était presque entièrement perdue, même dans le parti religieux : l'hypocrisie était devenue une maladie épidémique, à la grande douleur du colonel Hutchinson et de tous ceux qui portaient un cœur vraiment anglais et chrétien. Presque tous les ministres succombaient à la séduction, adoraient la bête, lui faisaient la cour et lui présentaient des adresses. La cité de Londres en fit tout autant, aussi bien qu'un grand nombre de lords abâtardis et beaucoup de membres de la moyenne noblesse des comtés, dénués de tous sentimens généreux. Les cavaliers, éclairés par une bonne politique, reconnurent que, tant que Cromwell travaillerait à rétablir sous un autre nom l'exercice d'un pouvoir tyrannique, il resterait toujours une porte ouverte pour la restauration de leur

parti, en sorte qu'ils se rallièrent à lui et l'encouragèrent dans tous ses désordres. Enfin le Protecteur en vint à exercer un pouvoir tellement arbitraire que tout le pays commença à se lasser de lui, surtout lorsqu'il organisa une compagnie de plats et insolens drôles qui, sous le titre de majors-généraux, furent chargés d'exercer les fonctions de gouverneurs dans chaque comté. Ils se conduisirent comme il leur plut, ne reconnaissant de lois que ce qui leur semblait bon, emprisonnant les citoyens, arrêtant le cours de la justice entre les particuliers, pervertissant le droit à force de partialité, acquittant les coupables, et punissant les innocens.

Cromwell inventa aussi une nouvelle manière de se procurer de l'argent; ce fut d'établir une décimation sur tous les biens de ceux qui avaient suivi le parti du Roi. On dit que Lambert avait imaginé ce nouvel impôt. Enfin le Protecteur se hasarda à créer des lords et chevaliers, et il ne manqua pas de fous dans l'armée, aussi bien que dans la moyenne noblesse, qui s'empressèrent d'accepter ses titres et de se pavaner dans l'orgueil de leurs ridicules dignités (1).

(1) Ce tableau de l'usurpation de Cromwell et de ses mirmidons, tout concis et méprisant qu'il est, est d'une parfaite vérité. Malgré toutes ses belles paroles, Cromwell ne fit guère que gâter l'état des affaires et les mettre en plus mau-

Le petit-fils du comte de Warwick et le lord Falconbridge épousèrent alors les deux filles de Cromwell. Tous les nobles, à cette époque, étaient de misérables esclaves. Reconnaisant enfin que son associé l'avait trompé jusqu'alors, en faisant luire à ses yeux l'espoir de sa succes-

vaie position que lorsque le parlement fut chassé par lui. Il conclut avec les Hollandais une paix beaucoup plus mauvaise que celle que le parlement avait résolu de faire. Pour servir ses vues d'ambition personnelle, il assista la France contre l'Espagne et affaiblit ainsi une puissance qui eût utilement servi l'Angleterre contre ses redoutables voisins. Il contribua à la dépopulation de l'Irlande en encourageant l'émigration des chefs des cavaliers et de leurs adhérens, et en leur facilitant les moyens de servir à l'étranger. Dans l'intérieur du pays il avilit la religion et la liberté, et prépara ainsi le retour des Stuart. Notre auteur a oublié en cette occasion une circonstance qu'il paraît singulier qu'elle n'ait pas connue ou qu'elle ait omise. J'en trouve les détails dans les *State-Papers* de Thurloe. (Vol. 4, p. 199.) C'est le major-général Whalley qui écrit au Protecteur : « Quant
« à la ville de Nottingham, j'y ai une grande influence,
« elle ne nommera personne sans mon aveu. Dernièrement
« la portion honnête des gens du comté me proposa (et je
« ne saurais trop m'en étonner) de nommer le colonel Hut-
« chinson, disant qu'ils ne connaissaient personne qui fût
« plus propre que lui à faire le quatrième député, et quel-
« ques uns d'entre eux m'affirmant qu'il leur avait donné
« toute satisfaction à l'égard de son jugement sur le gou-
« vernement actuel ; mais j'espère leur avoir assez donné à
« entendre qu'il sera bon qu'ils pensent à un autre choix.

(Note de l'Editeur anglais.)

sion, et voyant que le Protecteur s'était arrêté à l'intention de maintenir le gouvernement dans sa famille, Lambert se sépara de Cromwell; mais ce ne fut que pour se conduire d'une manière vraiment pitoyable. Il perdit toutes ses places, se retira dans sa maison de Wimbleton, nourrissant en secret des projets de vengeance; et se mit à cultiver les fleurs de son jardin, à travailler à l'aiguille avec sa femme et ses filles, en attendant une occasion favorable pour reprendre la poursuite de ses projets; mais il y avait entre cet homme et le Protecteur une immense distance. Cromwell était brave et grand; Lambert n'avait qu'une sotte et intolérable vanité : insolent à l'excès dans la prospérité, il se montrait, dans le malheur, également vil et méprisable (1).

(1) L'éditeur de ces mémoires a eu entre les mains une vie de Lambert, dans laquelle on trouve beaucoup de détails relatifs à cette époque, et dont le manuscrit lui a été communiqué avec beaucoup d'obligeance par M. White de Lincoln's-Inn; il paraît que celui-ci avait recueilli les matériaux de ces mémoires dans le nord de l'Angleterre, où Lambert s'était retiré. Il semble, d'après cet écrit, que Lambert avait joui parmi ses compatriotes d'une réputation meilleure que celle que lui attribue notre auteur. On y parle aussi beaucoup de son goût pour les fleurs, et il y est dit entre autre choses qu'il s'amuseait souvent à peindre des fleurs, mais non à broder.

(Note de l'Éditeur anglais.)

Les cavaliers, voyant leurs vainqueurs suivre une ligne de conduite qui devait les entraîner à leur perte, et reprenant chaque jour plus de confiance, n'eurent pas la sagesse d'attendre que le temps accomplît son œuvre, et se livrèrent à toutes sortes de machinations et de complots, dans l'espoir de faire périr Cromwell, ou de susciter des insurrections pour le renverser; mais ces conspirations, tramées presque toujours au sein de l'ivresse, ou confiées à des associés lâches ou perfides, furent toujours révélées à Cromwell qui avait eu l'art de lier partout des intelligences, et savait ainsi tout ce qui se passait, même dans le cabinet du Roi. Ces tentatives, toujours déjouées, étaient, au fait, le seul obstacle au succès des desseins de leurs auteurs; et en même temps il est juste d'ajouter que le courage et la force d'âme que Cromwell déployait en toute occasion le défendaient contre ses ennemis et contre tous les mécontents. Une fois cent cinquante officiers formèrent une sorte de ligue pour lui résister dans une affaire qu'il avait fort à cœur; ils choisirent Lambert pour leur chef et s'engagèrent les uns envers les autres par des sermens solennels. Le Protecteur en ayant été informé leur fit peur à tous, leur disant, entre autres choses, que ce n'étaient pas eux qui le soutenaient, mais lui qui les soutenait eux-mêmes; et en même temps il les maltraita fort

et leur fit comprendre qu'ils n'étaient que des drôles et des misérables. Les officiers, comme des chiens empoisonnés, se retirèrent la queue entre les jambes, implorèrent leur pardon, et Lambert se trouva abandonné de tous, aucun d'eux n'osant l'avouer publiquement, quoiqu'il y eût beaucoup de gens dans l'armée qui désirassent en secret de l'investir du pouvoir souverain.

A peu près vers le même temps, des partisans de Lambert concertèrent une nouvelle conspiration; ils résolurent d'aller présenter une pétition à Cromwell; tandis qu'il la lirait, quelques uns des conjurés devaient se précipiter sur lui et le jeter par l'une des fenêtres du palais de Whitehall, qui donnait sur la Tamise; en même temps d'autres devaient se trouver sur la rivière, sous les fenêtres du palais, recevoir le corps, et si le Protecteur ne s'était pas cassé le cou, l'envelopper dans une grande couverture et le faire passer de là dans un autre bateau préparé à cet effet, où il serait tué ou retenu captif, suivant que les circonstances pourraient l'exiger, tandis que Lambert serait conduit au palais et proclamé à la place de Cromwell. Ce plan fut concerté avec beaucoup de secret et l'on vint presque au moment de l'exécution, sans que le Protecteur en eût appris un seul mot. Le colonel Hutchinson se trouvant à cette époque à Londres, le hasard fit qu'il entendit parler d'un complot qui se prépa-

rait ; quelques uns de ces conspirateurs se rendirent même en un lieu où était aussi le colonel et ne prirent pas assez de précautions pour qu'il n'entendit et ne comprit pas quelque chose de ce qu'ils se disaient à ce sujet. A l'aide de ce qu'il avait déjà appris, le colonel trouva moyen d'en savoir davantage de quelques autres individus liés à la conjuration, et bientôt il en vint à connaître toute l'affaire sans avoir eu à recevoir de qui que ce soit aucune confidence sous le sceau du secret, et uniquement par suite de la légèreté avec laquelle les conjurés parlaient de leurs projets, soit entre eux, soit même avec lui. Après avoir bien réfléchi, le colonel pensa que la tyrannie de Lambert serait certainement pire encore que celle de Cromwell, et il résolut d'arrêter l'exécution du complot ; toutefois, en prenant garde que personne ne se trouvât compromis. Le colonel n'avait pas revu le Protecteur depuis son usurpation et il lui était même arrivé de faire connaître publiquement son opinion sur son compte, en présence de plusieurs de ses favoris ; en cette occasion il ne chercha point à le voir, mais il trouva moyen de joindre Fleetwood, et lui dit d'inviter Cromwell à se tenir en garde contre certains porteurs de pétition qui pourraient bien en vouloir à sa vie. Fleetwood lui demanda aussitôt de plus amples informations ; mais le colonel persista dans son projet de n'en dire

que tout autant qu'il était nécessaire pour faire échouer une entreprise qu'il désapprouvait. Car, à cette époque, les hommes les plus engagés aimaient mieux attendre que les cavaliers prissent les armes contre Cromwell, croyant que ce serait pour eux une occasion plus favorable de s'armer aussi, soit pour pourvoir à leur propre défense et remporter peut-être de nouvelles victoires, soit pour ne périr du moins que les armes à la main; aussi semblaient-ils fermer les yeux sur toutes les tentatives des cavaliers; ils ne s'unissaient point à eux, mais ils n'eussent pas été fâchés de les voir se renforcer un peu et arriver successivement au point de traiter d'égal à égal avec Cromwell, puisque, dans de telles circonstances, il pouvait devenir plus facile à un tiers parti, qui pouvait compter aussi sur des armes et des défenseurs, de saisir cette occasion pour attaquer les combattans et pour obtenir, par la force des armes, un traité qui assurât la restauration des droits et des libertés du bon peuple. Mais Dieu en avait ordonné autrement. De toutes parts on se mettait à flatter bassement le tyran; chaque jour voyait de nouveaux apostats renoncer honteusement à leur foi, à l'honnêteté, à la religion, aux libertés de leur pays; une fourberie d'espionnage et de provocation, invention diabolique, était devenue tellement à la mode dans ces temps de trahison, qu'il

n'y avait aucune sûreté à parler à qui que ce fût.

Le colonel Hutchinson se disposait à retourner dans son comté, après avoir donné à Fleetwood cet avertissement. Au moment où il allait partir, le Protecteur l'envoya chercher en toute hâte et avec beaucoup d'instances, et il s'y rendit en effet. Cromwell alla au-devant de lui dans l'une des galeries, le reçut à bras ouverts, l'embrassa le plus tendrement du monde, se plaignit vivement de ce que le colonel le traitait si froidement, et ne vint jamais le voir, l'assurant qu'il aurait été toujours le bienvenu, l'homme le mieux venu de tout le pays. A la suite de ces tendres effusions, il conduisit le colonel à l'écart, le remercia beaucoup des avis qu'il lui avait fait parvenir par Fleetwood, et essaya, avec son adresse ordinaire, de découvrir les noms de ceux qui se trouvaient engagés dans cette conspiration. Mais ni ses artifices, ni ses promesses, ni ses flatteries ne purent réussir auprès du colonel, et le déterminer à en dire plus qu'il n'avait jugé convenable pour prévenir l'exécution. Bien persuadé qu'il ne pourrait en obtenir davantage, le Protecteur renouvela ses remerciemens au colonel, lui dit que l'avis qu'il lui avait fait parvenir lui expliquait certains mystères qui l'avaient mis dans une grande perplexité, et se trouvait d'ailleurs parfaitement d'accord avec d'autres renseignemens récemment recueillis, enfin qu'à coup sûr il lui

devait son salut. » Mais enfin , ajouta-t-il , cher « colonel , pourquoi donc ne voulez-vous pas venir et marcher avec nous ? » Le colonel lui dit alors tout simplement que rien dans sa conduite ne lui plaisait depuis qu'il avait dissous le parlement ; qu'il avait pris par là le moyen le plus assuré d'amener non-seulement sa propre perte, mais encore celle de tout le parti et de la cause même du parlement ; qu'il saisissait volontiers cette occasion de lui en parler avec sa sincérité accoutumée, que les affaires publiques étaient exposées aux plus grands dangers, et qu'on préparait les voies pour le rétablissement de l'ancienne tyrannie et l'asservissement du peuple.

Cromwell parut recevoir cette franche déclaration avec l'amitié la plus sincère : il reconnut qu'en certaines choses, il s'était beaucoup trop précipité, et se plaignit avec larmes que Lambert l'eût poussé à ces actes de violence, dont il l'accusait maintenant et pour lesquels il semblait avoir conspiré sa ruine. Il dit qu'il ne désirait rien tant que de rétablir les libertés du peuple, de suivre désormais des conseils modérés et sages, et, ajoutant alors toutes sortes de flatteries fort bien tournées, il fit tous ses efforts pour déterminer le colonel à s'engager avec lui dans cette entreprise, lui offrant tout ce qu'il trouverait digne de lui. Le colonel lui répondit que jamais il ne ferait sa fortune en aidant à l'asservisse-

ment de son pays. L'autre répliqua qu'il n'avait aucune autre intention que de relever et d'affermir les libertés du bon peuple , et qu'à cet effet il voulait n'employer que des hommes d'honneur et de conscience , dont la présence réjouirait le peuple, et que le colonel Hutchinson ne pouvait refuser d'être l'un d'eux. Puis il recommença avec beaucoup d'adresse à s'efforcer d'excuser les actes de son gouvernement, insistant de nouveau pour entraîner le colonel; celui-ci saisissait, de son côté; toutes les occasions de reproduire avec franchise ses griefs et ceux de tous les gens de bien. Enfin Cromwell renvoya le colonel, et l'accompagna en le comblant de toutes sortes de témoignages d'affection, en présence d'une foule de petits courtisans, au milieu desquels ils passèrent tous deux. Arrivés au bout de la galerie, Cromwell embrassa de nouveau le colonel, et lui dit à haute voix : « Bien , colonel ,
« très-bien ! content ou non content , il faut que
« vous soyez des nôtres ; il nous est impossible
« de dispenser plus long-temps de tout service
« public un homme aussi capable et aussi fidèle
« que vous , et vous serez satisfait en toutes les
« choses convenables. » Le colonel le quitta alors en lui donnant les témoignages de respect qui convenaient à sa haute situation ; aussitôt ces mêmes courtisans dont quelques uns , peu de momens auparavant, l'avaient laissé passer sans avoir

l'air de le connaître (quoique beaucoup d'entre eux eussent entretenu pendant long-temps avec lui des relations familières), tandis que d'autres n'avaient jeté sur lui que ces regards dédaigneux dont les pauvres gens de cette espèce sont toujours prodigues envers ceux qui n'appartiennent pas à leur faction; ces mêmes courtisans, dis-je, s'empressèrent alors autour de lui, chacun d'eux paraissant vouloir racheter ses récents dédains par une obséquiosité toute extraordinaire. Quelques uns lui demandaient de vouloir bien faire valoir leurs services à l'occasion d'une affaire qu'ils avaient à traiter avec le lord Protecteur; d'autres l'accablaient de mille complimens ridicules; le colonel souriait, et, dès qu'il lui fut possible de se soustraire à leurs empressemens, il se hâta de rentrer chez lui, et repartit aussitôt pour son pays.

Mais à peine arrivé, il apprit que, malgré toutes ses belles protestations, le Protecteur, désespérant qu'un tel homme pût jamais se façonner au joug de sa tyrannie, avait résolu de s'assurer de sa personne, de peur qu'il ne tentât de se mettre à la tête d'un peuple qui se montrait de jour en jour plus fatigué de ses chaînes. Le colonel apprit, de manière à ne pouvoir en douter, que Cromwell avait été fort effrayé de sa franchise et de la force de son langage, et qu'il s'était déterminé en conséquence à lui enlever l'usage de

sa liberté ; mais , avant que les gardes du Protecteur fussent venus s'emparer de la personne de M. Hutchinson , la mort l'emprisonna lui-même , et renferma sa vaste ambition et ses cruels projets dans l'étroit espace d'un tombeau. Son armée et sa cour mirent à sa place son fils Richard , homme doux ; modéré et tranquille , mais incapable de succéder à un tel père et de tenir les rênes d'un gouvernement si troublé.

Le peuple endurait avec impatience les vexations de tous ces parlemens de poche et de ces majors-généraux , vrais pachas dans les comtés ; de toutes parts on commençait à murmurer pour demander un parlement libre , d'après l'ancien mode d'élections , et sans imposer à la conduite des élus aucune condition. A la cour de Richard , les hommes qui connaissaient les intentions de son père et les soins qu'il avait pris pour s'opposer à l'élection du colonel Hutchinson dans son propre comté , conseillèrent au nouveau Protecteur de le désigner pour les fonctions de shérif dans le comté de Nottingham. Le colonel , aussitôt qu'il en fut informé , écrivit à Richard pour lui exprimer le déplaisir qu'il en avait ressenti , avec politesse pourtant , comme il convenait au rang du nouveau Protecteur. Richard répondit à cette lettre de la manière la plus obligeante , protestant qu'il n'avait aucune intention de marquer la moindre défaveur au colonel par suite des dif-

férends qu'il pouvait avoir eus avec son père, et l'assurant, au contraire, du désir qu'il éprouvait de gagner son amitié. Peu de temps après, le colonel s'étant rendu à Londres, et étant allé voir le jeune Protecteur, celui-ci lui dit que, depuis que Dieu l'avait appelé à la tête du gouvernement, son désir était de ne s'associer qu'à des hommes d'honneur, intéressés à la bonne conduite des affaires publiques, de gouverner par leurs conseils et avec le secours de leurs lumières, et qu'il n'entendait nullement asservir la nation sous le joug de l'armée; il ajouta que, si les conseils de ceux qui l'entouraient en ce moment l'avaient porté à faire une chose désobligeante ou préjudiciable pour lui, en lui donnant les fonctions de shérif dans son comté, il ferait ses efforts pour l'en débarrasser et l'employer d'une toute autre manière, aussitôt qu'il serait lui-même un peu délivré des officiers de l'armée, qui dans les circonstances actuelles lui forçaient encore la main sur beaucoup de points; il déclara en outre que, si le colonel voulait bien consentir, pour le premier moment et sans trop de répugnance, à exercer cette charge, il se tiendrait, lui Richard, pour personnellement obligé par une telle conduite, et que par la suite il lui chercherait un emploi plus convenable.

Le colonel vit avec plaisir les bonnes dispositions du Protecteur. Un homme sage, et qui était

fort de ses amis, l'engagea beaucoup à ne pas se refuser à ce qu'on lui demandait; il l'y détermina, et M. Hutchinson revint chez lui, satisfait de l'accueil et des bonnes manières de Richard. Le gentilhomme qui avait donné son avis au colonel était aussi considérable et aussi éclairé que qui que ce fût en Angleterre. Il ne pouvait se montrer ouvertement parmi les adhérens ou les conseillers de Richard; mais, en particulier, il lui donnait des avis et avait le dessein, vraiment honorable, de travailler à rétablir les libertés de la nation sous le gouvernement du jeune Protecteur. Celui-ci se montrait si bien disposé à accueillir les bons conseils, qu'on pouvait vraiment espérer de trouver en lui tout ce qu'il est possible de demander à un prince, si ce n'est toutefois un grand esprit et la légitimité du titre. Quant à la première de ces conditions, il n'arrive que trop souvent, lorsque le souverain la possède, qu'elle est nuisible encore plus qu'utile; et, à l'égard de la seconde, le consentement et l'approbation du peuple auraient suppléé à tout. L'homme qui conseillait Richard eut toute liberté de faire connaître au colonel le plan qui avait été formé pour rétablir l'ordre et les affaires publiques sous l'autorité d'un seul chef, et de lui exposer les espérances qu'il était permis de concevoir. Le colonel eut une longue conversation à ce sujet avec son ami. Il lui dit que,

si l'on en venait à rétablir l'autorité dans les mains d'un seul individu, et si en même temps on supprimait l'armée, condition sans laquelle il serait impossible de fonder la liberté du peuple, on ne pourrait plus empêcher le retour de la famille naguère rejetée; que dès-lors, quelles que fussent les conditions que l'on imposerait à ce retour, ce serait une folie de conserver la moindre espérance pour la cause du peuple, soutenue au prix de tant de sang et de trésors. A cela le gentilhomme répondit par beaucoup de bonnes raisons, disant que la famille expulsée ne pouvait être rétablie sur le trône sans entraîner la ruine des libertés du peuple et de tous ceux qui les avaient défendues; que ces derniers intérêts avaient une telle force qu'il était persuadé qu'une telle entreprise ne serait jamais tentée, même par un royaliste, quel qu'il fût, qui conserverait en même temps quelque attachement pour son pays, et que la fondation du nouveau gouvernement projeté, avec un seul chef, serait le seul moyen de satisfaire le parti royaliste, et par là de mettre un terme à toutes les dissensions, en ralliant tous les hommes influens et attachés au pays. Quelque spécieux que tout cela pût être, et quelque imposante que fût l'autorité de l'homme qui entreprenait de conduire un tel projet, le colonel n'en conçut qu'une mince idée, et résolut d'attendre l'événement; il demeura

intimement convaincu que les libertés du peuple ne pouvaient être maintenues que par un gouvernement organisé en vraie république, et affranchi de la tyrannie toujours croissante de l'armée (1). Cette opinion était généralement répandue; hors de l'armée on la professait hautement, les uns parce qu'ils pensaient réellement que c'était la meilleure manière d'assurer le bonheur et la liberté du peuple, les autres parce qu'ils espéraient, en paraissant adopter ce dessein, parvenir plus facilement à renverser l'armée et la faction du Protecteur, pour rétablir l'ancienne famille royale. L'on croit même que Richard avait consenti à abandonner une situation beaucoup trop élevée pour lui; et, dans le

(1) Cette anecdote d'une discussion politique sur un sujet aussi important, dans laquelle le nom du principal acteur n'est pas connu, a excité tout naturellement la curiosité publique, et l'on s'est livré à beaucoup de conjectures. Le judicieux auteur de l'examen critique de ces mémoires publié dans l'*Annual review*, a cherché à combiner ce passage avec un autre qu'on lit plus bas pour deviner un secret sur lequel notre auteur n'a rien donné à entendre, et il pense que ces deux récits se rapportent à la même personne : comme il ne peut, à l'époque actuelle, résulter aucun mal de la découverte d'une telle question, l'éditeur s'est appliqué aussi à rechercher l'explication de ce mystère, et il croit y avoir réussi : ses conjectures, et les preuves sur lesquelles il croit pouvoir les appuyer, se trouveront exposées plus bas.

(Note de l'Editeur anglais.)

fait , le pauvre homme avait un esprit si faible qu'il était bien capable d'une telle conduite. L'armée, voyant bien qu'elle avait élevé un homme hors d'état de régner , qu'il y avait déjà une assemblée , formée de son propre aveu , investie en apparence de l'autorité d'un parlement, et qui pourrait bien en venir à rétablir les Stuart; l'armée, dis-je, était pleine d'angoisses; elle sentait que toute la nation se tournait contre elle , et ne voulait plus endurer son joug. Ne sachant plus comment faire pour trouver un refuge contre la fureur d'un peuple irrité, et se délivrer en même temps de ses propres instrumens , qui l'avaient si souvent vendue et trahie , elle imagina de rechercher quelques uns des membres de ce glorieux parlement , qu'elle avait expulsés, quelque temps auparavant, du lieu même de leurs séances , à l'aide de mille imputations calomnieuses. Les hommes de l'armée qui s'adressèrent à eux affectèrent un profond repentir, disant que Dieu leur avait enfin ouvert les yeux , qu'ils reconnaissaient que leur conduite avait exposé aux plus grands dangers les intérêts du ciel et le peuple de Dieu; que , dans une telle extrémité , une seule espérance restait encore , c'était que Dieu voulût bien signaler ses faveurs accoutumées par les mêmes mains auxquelles l'armée avait si injurieusement enlevé l'exercice du pouvoir. Bientôt les portes du parlement furent rouvertes; l'o-

rateur et quelques membres , en nombre suffisant pour former l'assemblée , se hâtèrent de reprendre leurs places, sur la proposition qui leur en fut faite par un traître dont les audacieuses entreprises avaient jeté une si grande confusion dans les affaires de la république. Aussitôt qu'ils furent réunis , ils se hâtèrent d'en donner avis à tous les membres du parlement , dans toute l'Angleterre , et le colonel Hutchinson fut également convoqué (1). Cet appel le jeta dans une grande perplexité , car il vit bien que sa conscience , sa vie , sa fortune allaient être engagées de nouveau avec des hommes qui seraient conduits par des intérêts et des principes fort divers ; cependant il alla reprendre sa place , par respect pour la confiance que ses concitoyens lui avaient témoignée , mais fort mécontent qu'on eût montré tant de condescendance aux vœux de l'armée , lors-

(1) Ce passage sert à rendre évidente la fausseté de l'allégation que l'on trouve dans Rapin-Thoiras. Cet historien dit qu'il se réunit quarante-deux membres du parlement, et deux pages plus loin il parle encore d'un parlement de quarante personnes ; mais il ne fait pas mention des lettres d'avis qui furent adressées à tous ceux qui habitaient dans diverses parties de l'Angleterre. Ludlow , qui était un des membres de cette assemblée , dit qu'elle se trouva composée de cent soixante membres , qui avaient constamment siégé dans la chambre depuis l'épuration de 1648.

(Note de l'Editeur anglais.)

qu'il était évident que la nécessité seule, beaucoup plus que des sentimens honnêtes, l'avait portée à dissimuler, en affectant le repentir de ses fautes. En effet, l'armée, pour paraître sincère dans ses démarches, publia alors une déclaration où elle reconnaissait qu'elle avait été séduite, qu'on l'avait égarée en la faisant consentir à la suspension du parlement, que depuis ce temps Dieu même semblait l'avoir désavouée, aussi bien que ses perfides conseillers; et elle annonça qu'en réparation d'une telle conduite, elle s'humiliait devant Dieu et devant les hommes, qu'elle rentrait dans son devoir, et défendrait désormais le parlement en tout ce qu'il croirait devoir faire pour le service du pays. A la suite de cette déclaration, un jour fut pris pour que l'armée eût à s'humilier solennellement devant la face du Seigneur; mais tout cela n'était, comme les événemens le prouvèrent plus tard, que pure hypocrisie (1).

A peine le parlement fut-il asssemblé, qu'il se

(1) On trouve encore des copies de cette déclaration, signées par Lambert, Fleetwood, etc.; entre autres il y en a une entre les mains de M. John Towneley, écuyer : il possède aussi plusieurs pamphlets publiés à cette époque, par lesquels l'armée était invitée à faire au peuple la seule réparation qu'il fût en son pouvoir de lui offrir, en rappelant et rétablissant le parlement.

(Note de l'Editeur anglais.)

trouva exposé de nouveau aux attaques de ses ennemis. Les presbytériens avaient depuis longtemps embrassé les intérêts du parti royaliste, oubliant la cause de Dieu et celle du peuple, lorsqu'ils eurent reconnu qu'il leur était impossible de conserver le pouvoir et d'exercer la domination sur leurs frères(1). C'était un crime de haute trahison, d'après les lois en vigueur, que de parler de restaurer le roi; les presbytériens devaient donc servir de masque à ce dessein. En conséquence les membres exclus en 1648 vinrent demander à reprendre leur place dans le parlement. Le colonel Pride, alors chargé de la garde de cette assemblée, repoussa ceux qui se présentèrent, et il s'éleva même quelques que-

(1) On lit dans Rapin-Thoiras le passage suivant : « Les
« presbytériens, reconnaissant qu'il leur serait tout-à-fait
« impossible de recouvrer le terrain qu'ils avaient perdu,
« traitèrent avec le parti du Roi, pour délivrer la na-
« tion de la servitude que lui imposaient le parlement
« des indépendans et une armée toute commandée par
« des officiers fanatiques. Les particularités et les condi-
« tions de cette alliance sont demeurées inconnues, parce
« que les historiens qui en ont parlé, étant tous attachés
« au parti royaliste, n'ont pas jugé à propos d'en faire bon-
« neur aux presbytériens. Quoi qu'il en soit, il est impos-
« sible de nier que depuis cette époque les presbytériens
« non-seulement cessèrent d'être les ennemis du Roi, mais
« qu'ils s'appliquèrent même à assurer les succès de la res-
« tauratiou. »

(Note de l'Editeur anglais.)

relles dans les corridors entre ceux qui voulaient être admis et d'autres membres de la chambre. Sir George Booth se signala en cette occasion par ses menaces ; et aussitôt les membres exclus se rendirent dans leurs comtés respectifs , et prirent leurs mesures pour soulever tout le royaume ; les royalistes se réunirent à eux , aussi bien qu'un assez grand nombre d'officiers de l'ancien parlement. Ce complot fut conduit avec tant d'adresse, de secret et d'unanimité, qu'il était sur le point d'éclater de toutes parts avant même que le parlement en eût reçu la moindre information. De tous côtés des partis peu nombreux tentèrent de fomenter des insurrections ; la plus considérable fut celle du comté de Chester , dirigée par sir George Booth , qui se montra en ce moment le chef de la rébellion. La cité de Londres paraissait aussi fort indécise , et était de mauvaise foi avec le parlement. Cependant la protection que Dieu avait accordée , dans les temps antérieurs , au parlement , se manifesta alors en sa faveur d'une manière plus miraculeuse qu'en aucune autre circonstance ; elle produisit au grand jour tous les complots qui se tramaient dans l'ombre , dispersa comme le vent les ennemis qui agissaient en secret , et les mit en fuite aux lieux mêmes où nul bras humain n'était chargé de les poursuivre. Dans le même temps cependant , et jusque dans le sein même de l'assemblée , il y

avait des traîtres qui encourageaient sous main les conspirateurs.

On vota la formation et l'envoi d'une armée dans le comté de Chester, et l'on mit en discussion la question de savoir à qui en serait confié le commandement. Fleetwood, qui n'avait pas rougi de coopérer à la déposition de son beau-frère Richard, venait d'être nommé général; cependant on jugea qu'il n'avait ni assez de distinction, ni assez de courage pour être chargé d'une telle entreprise; quelques amis de Lambert le proposèrent à la chambre, en répondant de son honnêteté, et affirmant la sincérité du repentir qu'il éprouvait d'avoir assisté le Protecteur dans ses actes de tyrannie. Le colonel Hutchinson s'opposa de tout son pouvoir à cette mesure; cependant elle passa à une grande majorité, et Lambert fut invité à venir recevoir sa commission des mains de l'orateur. Il se présenta en effet, fit une humble soumission, et, le cœur rempli de fausseté, protesta hautement de sa fidélité et de son zèle. L'orateur, qui voulait l'encourager dans ses bonnes résolutions, et faire valoir la confiance que la chambre lui témoignait, se méprit dans ses paroles de telle sorte qu'il sembla prédire, de sa part, une nouvelle perfidie. Quelques personnes de la chambre firent attention à cet incident, mais uniquement pour en rire; plus tard elles pensèrent qu'une impulsion secrète avait

dominé l'orateur , et conduit sa langue , même à son insu. Quoi qu'il en soit , Lambert partit ; la lâcheté de ses ennemis lui fit obtenir une facile victoire , et il revint triomphant.

Dans le comté de Nottingham , le colonel White sembla ne lever l'étendard de l'insurrection que pour proclamer son apostasie , et s'enfuir aussitôt après. Lord Biron s'égara dans la forêt avec ceux qui l'avaient suivi , et fut mis en fuite par un détachement de la compagnie de cavalerie du comté. M. Robert Pierpoint , fils du dernier colonel de ce nom , fut également battu et mis en fuite , et jeta ses armes dans un fossé , sans doute pour pouvoir se sauver plus promptement.

Durant les derniers temps du règne du Protecteur , le colonel Hutchinson , qui voyait en lui un usurpateur des libertés du peuple , bien plus encore que ne l'avaient été à ses yeux nos derniers Rois , se regardait comme entièrement affranchi de tous ses engagements , si ce n'est toutefois de ceux par lesquels Dieu et la nature , ou pour mieux dire , Dieu par les sentimens naturels , attache tout homme d'honneur et de conscience aux intérêts de son pays ; ces devoirs consistent à protéger et à secourir sa patrie contre les tyrans qui l'oppriment , autant du moins qu'on le peut par les moyens légaux , et ensuite à supporter patiemment le joug que Dieu nous impose , jusqu'au moment où il plaît à sa bonté de nous en déli-

vrer. D'après ces principes, le colonel, pensant que l'autorité à laquelle il était lié par ses devoirs, se trouvait, selon toutes les apparences, bien près d'être complètement abandonnée, jugea qu'il lui était tout-à-fait loisible d'agir ou de s'opposer à toute chose, selon que la prudence le lui conseilleraient, et en se guidant d'après les lois générales de la conscience. Sa conscience ne lui permettait en aucun cas de seconder les tyrans ou ceux qui usurpaient les droits du peuple, comme aussi elle l'empêchait de s'élever contre eux, si Dieu ne se manifestait à lui pour l'appeler au combat. Dans cette position il demeurait tranquillement chez lui, s'occupait exclusivement du soin de ses affaires particulières, et, comme il avait le cœur grand et généreux, sa maison était ouverte indistinctement à tous les honnêtes gens de tous les partis. Parmi eux, le lord Biron, pensant qu'un gentilhomme ne devait pas se trouver dépourvu d'armes dans un temps si difficile, avait acheté une caisse de pistolets, et les avait fait venir de Londres; cependant, comme quelques officiers du Protecteur avaient paru s'en douter, lord Biron, n'osant faire retirer lui-même cette caisse de chez le voiturier qui l'avait apportée, avait prié le colonel Hutchinson d'envoyer chercher les armes comme pour lui-même, et de les recevoir chez lui. Le colonel avait fait ce que son parent lui demandait; mais dans la

suite lord Biron , étant entré dans la conspiration organisée par les ennemis du parlement, jugea bien que son cousin en pouvait être amené à prendre part à cette affaire, et se trouva fort embarrassé pour retirer de chez lui le dépôt qu'il lui avait confié.

M. Hutchinson était plein de bonté pour les malheureux et toujours disposé à les secourir dans leurs besoins; il avait pris à son service beaucoup de pauvres gens dénués de ressources, dont plusieurs même avaient été du parti ennemi, que la guerre avait ruinés, et qui, riches naguères, se trouvaient réduits aux dernières extrémités. Tant que leur parti fut vaincu, ces gens dissimulèrent leurs sentimens, et se montrèrent modérés et pleins d'attachement et de reconnaissance; ils paraissaient même repentans de leurs erreurs et de la mauvaise conduite des leurs; en sorte que le colonel se réjouissait souvent dans l'espoir de leur conversion, ne pouvant croire qu'ils dussent jamais se montrer traîtres et ingrats, au point où ils le devinrent par la suite. Ce fut parmi eux que le lord Biron séduisit un gentilhomme qui vivait alors auprès du colonel; ce gentilhomme prétendit plus tard qu'il avait été séduit en effet, et lord Biron affirma qu'il était allé lui-même au-devant de la séduction. Quoi qu'il en soit, ils convinrent qu'une cinquantaine d'hommes, habitant dans les environs, se réuniraient à ce gentilhomme, qu'il marcherait à leur

tête , pénétrerait dans la maison du colonel , et en enlèverait les armes appartenant à lord Byron , aussi bien que toutes celles que l'on pourrait y trouver encore. Certains voisins , qui venaient habituellement à la maison , se chargèrent du soin de recruter ceux qui devaient faire cette expédition , et , parmi les plus zélés pour cette levée , on distinguait deux ministres , celui de la paroisse de Plumptre et celui de Bingham ; ce dernier avait un vicaire , homme actif , insolent , brouillon , qui allait souvent chez le colonel se concerter avec le traître , chef de l'entreprise , et l'informer des progrès du complot : dans la maison même on avait gagné le chapelain , une femme de chambre et deux autres domestiques.

Le colonel s'était rendu au parlement et avait laissé chez lui sa femme avec ses enfans. La nuit qui précéda l'insurrection , Ivie (c'était le nom du gentilhomme qui demeurait dans la maison) alla trouver un garçon chargé de soigner la garde-robe du colonel , et lui ordonna de lui livrer les armes de son maître et sa cotte de peau de buffle. Effrayé , le valet refusa d'abord d'obéir. Ivie lui présenta un pistolet et le menaça de le tuer sur la place , s'il persistait dans ses refus , ou s'il faisait le moindre mouvement pour appeler au secours. Le valet céda , Ivie s'empara aussitôt des armes , et , ayant pris le meilleur cheval de l'écurie , il partit à minuit , disant au jeune

homme qu'il n'avait rien à craindre, attendu que le lendemain soir, avant minuit, cinquante hommes viendraient enlever toutes les armes qui se trouvaient encore dans la maison.

Dès que le valet se fut assuré du départ d'Ivie, sachant aussi que sa maîtresse était couchée, il alla trouver le chapelain et lui raconta ce qui venait de se passer; le chapelain le renvoya en le maudissant de ce qu'il était venu l'interrompre dans son sommeil. Il alla s'adresser aussitôt à la femme de chambre, et celle-ci lui dit encore qu'il ne serait pas convenable d'éveiller mistriss Hutchinson. Les choses restèrent ainsi jusqu'au lendemain; et Ivie, n'ayant pu rassembler ses hommes, revint seul à la maison. Après dîner, le valet ayant trouvé une occasion favorable, vint dire à sa maîtresse que quoiqu'il eût été élevé parmi les cavaliers, il avait cependant horreur de la trahison; et ne pouvait se résoudre à manquer de foi envers ceux qu'il servait; il lui raconta donc qu'il avait quelque motif de craindre qu'il n'y eût, dans la maison, quelque vil complot, qu'Ivie n'en fût le chef, et il déclara tout ce qu'il savait à l'appui de ses assertions. Mistriss Hutchinson ordonna au jeune homme de se tenir tranquille et de garder le silence; elle fit appeler aussitôt un autre serviteur, qui avait été employé en qualité de cornette dans l'armée parlementaire, et le chargea d'aller trouver, de su

part, le capitaine de la compagnie de cavalerie du comté, et de le prier de lui envoyer un détachement pour garder la maison de son mari, car elle avait appris que quelques cavaliers voulaient tenter un coup de main. Rougissant de se plaindre des gens même de sa maison, mistriss Hutchinson jugea que cette précaution serait suffisante jusqu'à ce qu'elle pût se débarrasser du traître; elle ne savait pas encore à quel point elle était entourée de gens engagés dans le complot. Elle appela alors sa femme de chambre à qui elle croyait avoir raison de se fier; celle-ci lui renouvela, de la manière la plus solennelle, ses protestations de dévouement et de fidélité, et reçut, de sa maîtresse, l'ordre de l'aider à cacher son argenterie, ses bijoux et tout ce qu'elle pouvait avoir de plus précieux. Confiante en son zèle, mistriss Hutchinson n'hésita pas même à lui faire connaître toutes les cachettes de la maison; et l'infidèle servante montait et descendait, riant sous cape de la simplicité de sa maîtresse. Cependant l'homme qui avait été envoyé pour chercher du secours revint et rapporta la nouvelle que les cavaliers avaient tenté une insurrection, qu'on les avait battus, et que la cavalerie du comté était à leur poursuite. Peu de momens après, le cocher de la maison, qui était assez mal portant depuis quelque temps, et avait, ce même jour, emprunté un cheval pour aller à Nottingham se faire sai-

gner, revint aussi de la ville, rapportant un petit drapeau et plusieurs autres objets qu'il avait enlevés lui-même aux ennemis. Au moment où il était arrivé à la ville, ayant appris que les cavaliers venaient de faire une levée de bouclier, il s'était procuré une paire de pistolets, et, plus pressé de faire couler le sang des autres que le sien, il s'était joint aussitôt à ceux qui poursuivaient les fuyards; et l'on assura même qu'il en avait tué un de sa main. Ce drôle cependant, bien peu de temps auparavant, avait promis à Ivie de s'associer à son complot.

Mistriss Hutchinson, ne voulant pas faire éclater la trahison d'Ivie, afin de n'être pas obligée de le faire jeter sur-le-champ en prison, se borna à partir pour Londres et à l'emmener avec elle. Elle garda un silence complet jusqu'à son arrivée; mais alors elle lui fit connaître qu'elle était instruite de sa perfidie. Toutefois désirant s'épargner à elle-même la honte d'avoir pu recevoir et bien traiter chez elle un tel homme, et aussi par égard pour quelques bons offices qu'il avait rendus dans le temps à sa mère, elle lui dit qu'elle se contenterait de le renvoyer en secret et sans rendre compte de sa conduite au colonel, qui n'eût pu se dispenser de le faire punir, ainsi qu'il l'avait mérité. Elle lui donna donc quelque argent, le congédia, et dit à son mari qu'elle s'était rendue auprès de lui uniquement pour lui racon-

ter, en détail, l'insurrection des cavaliers, et pour lui témoigner les craintes qu'elle éprouvait en demeurant sans lui dans le comté. M. Hutchinson, toujours indulgent pour sa femme, fit ses dispositions pour s'en retourner avec elle; et ayant rendu compte au parlement de son projet, il en reçut l'ordre d'aller dans son pays, et de prendre toutes les mesures nécessaires pour en assurer la défense. Aussitôt après son retour chez elle, mistress Hutchinson, ayant découvert que le chapelain avait été complice d'Ivie, le fit venir secrètement, et l'engagea à prendre un prétexte quelconque pour demander au colonel son congé, afin qu'elle ne fût pas réduite à porter elle-même ses plaintes, et à provoquer le châtiment qu'il n'avait que trop mérité. Le chapelain céda à cet avertissement et partit, le cœur rempli de haine contre celle qui venait de le traiter si doucement.

Le colonel, après avoir rétabli l'ordre dans le comté, forma le projet de se rendre à Londres avec sa famille, et d'y passer tout l'hiver. Mais, précisément dans la semaine où il faisait ses préparatifs de départ, il apprit que Lambert venait de chasser de nouveau le parlement, et il se réjouit du moins de n'avoir pas assisté à cette scène.

Lambert, enorgueilli à l'excès d'une trop facile victoire, avait repris ses habitudes de cajolerie avec ses soldats; et, avant même de les ramener

à Londres, il était parvenu à leur inspirer cette ancienne insolence avec laquelle ils prétendaient imposer leurs volontés au parlement en lui adressant des pétitions.

Après la soumission de l'armée, le parlement avait voté qu'il n'y aurait plus de général en chef, que l'assemblée en retiendrait l'autorité, et que tous les officiers recevraient immédiatement leurs commissions des mains mêmes de l'orateur. L'armée, de son côté, qui désirait avoir un chef propre à la diriger dans sa rébellion, résolut de demander, par voie de pétition, l'indépendance de ses généraux, et beaucoup d'autres points propres à assurer le succès de ses desseins.

Parmi les principaux chefs des insurrections qui éclatèrent à cette époque contre le parlement, et qui furent arrêtés, se trouvait le lord Castleton. Lambert l'ayant fait prisonnier, loin de le traiter comme un captif, le prit avec lui dans sa voiture, et ne le fit pas même garder, se conduisant, à son égard, comme on le ferait pour un homme que l'on voudrait honorer. Le parlement, informé de cette conduite, envoya chercher lord Castleton, et le fit aussitôt emprisonner. L'armée adressa alors, à la chambre, une pétition fort insolente; neuf colonels la soutinrent, et le parlement vota aussitôt leur renvoi. Lambert, compris dans cette mesure, se rendit tout de suite à la chambre, et, la traitant en ennemi, il chassa

de la salle tous ceux qu'il y trouva ; Fleetwood , qui avait été chargé de la garde , abandonna son poste et s'associa avec Lambert. L'armée établit alors son conseil à Wallingford-House , et se mit aussitôt à exercer sa domination arbitraire , à la grande satisfaction de tous les ennemis que le parlement avait vaincus , tandis que tous les honnêtes gens étaient saisis à la fois d'étonnement et de terreur. Les hommes de l'armée étaient tous occupés à inventer des formes de gouvernement , et quelques membres honorables du parlement se réunirent à eux , sans que j'aie jamais pu concevoir comment de tels hommes avaient pu succomber ainsi sous la fatalité des temps (1).

(1) On forma alors ce qu'on appela le comité de sûreté , ou *conseil de stratocratie* , dont sir Henri Vane , Ludlow et Whitelocke étaient les principaux membres. Ce dernier en parle dans ses écrits : il dit qu'il ne se décida qu'avec peine à faire partie de ce comité , et que tous les trois furent censurés à ce sujet par le parlement , lorsqu'il rentra en fonction. Ludlow fut accusé de trahison ; Vane alléqua d'adroites excuses et fut exilé dans l'une des terres qu'il possédait dans son comté. Le colonel Hutchinson se sépara de sir Henri Vane à cette occasion , et Ludlow dit même qu'il insista dans le parlement sur la censure proposée contre Vane , conduite que Ludlow considère comme n'étant pas conséquente à celle que le colonel avait tenue lors du jugement du Roi , et dans laquelle il croit voir la preuve d'une trahison du colonel , et d'une intelligence secrète qu'il aurait liée dès cette époque avec Monk. Une telle conclu-

Lorsque le colonel Hutchinson rentra dans son comté, quelque temps avant la révolte de Lambert, M. Robert Pierpoint, fils du dernier colonel Francis Pierpoint, lui envoya quelques uns de ses amis pour le prier instamment de vouloir bien le recevoir sous sa protection. Le colonel, cédant aux instances des oncles de ce jeune homme, l'accueillit dans sa propre maison, le traita avec beaucoup d'égards et de politesse, et écrivit en même temps à l'orateur du parlement, insistant beaucoup sur l'extrême jeunesse de son hôte, sur l'empressement qu'il avait mis à se rendre volontairement, ajoutant tout ce qui pouvait être allégué en sa faveur, et demandant enfin les ordres de la chambre pour savoir comment il devait disposer de celui qui s'était remis entre ses mains. Avant que l'on eût pu répondre à ces lettres, Lambert avait dissous le parlement, et le colonel dit alors au jeune Pierpoint qu'il était libre de faire tout ce qui lui

sion ne saurait être admise. On peut croire au contraire que c'était parce qu'il craignait par-dessus tout le retour du Roi, ou du moins sa réintégration de vive force et sans aucune condition, que le colonel Hutchinson s'opposait, ainsi qu'il le fit, à tous ces actes de violence, qui ne faisaient qu'exciter plus vivement dans la nation le désir de voir revenir le Roi, comme moyen d'échapper à de plus grands maux.

(Note de l'Editeur anglais.)

conviendrait; mais celui-ci le supplia de nouveau de lui permettre de demeurer chez lui, comme dans un sanctuaire, jusqu'à ce que les affaires fussent un peu rétablies. Le colonel y consentit encore, et le garda jusqu'à la seconde rentrée du parlement, non sans un grand dérangement dans sa maison; car les manières de ce jeune homme et de ses domestiques étaient fort contraires aux habitudes d'ordre et de piété dans lesquelles le colonel se complaisait; mais il se résigna à ces inconvéniens pendant six mois, par affection pour le père et pour les oncles du jeune Robert.

Pendant que Lambert était en marche avec son corps et passait tout près du comté de Nottingham, quelques officiers de ses troupes, qui avaient antérieurement servi sous les ordres du colonel, vinrent le visiter à Owthorp, lui parlèrent de la pétition qui avait été proposée et rédigée dans la brigade de Lambert, et lui demandèrent son avis sur la question de savoir s'ils devaient ou non la signer. Le colonel leur conseilla fortement de ne point le faire, et, malgré cet avis, ils la signèrent; ce qui donna beaucoup d'humeur à M. Hutchinson, et lui fit penser que ces officiers étaient venus à Owthorp beaucoup plus pour connaître ses dispositions que pour rechercher d'utiles conseils. Après que Lambert eut dissous le parlement, le colonel fit un petit voyage à Londres,

pour s'informer plus exactement de l'état des affaires. Il trouva un grand nombre de membres de la chambre extrêmement affligés de la déplorable condition à laquelle le royaume était réduit, par suite de l'ambition effrénée de quelques hommes; et tous pensèrent que dans un tel état des choses, quiconque avait horreur d'une telle tyrannie n'avait rien de mieux à faire que de se retirer dans son comté, pour y travailler, de tous ses efforts, au renversement des usurpateurs et des rebelles. En conséquence le colonel reçut l'ordre d'acheter des armes et de les faire expédier dans son comté; et aussitôt après il revint chez lui et s'assura d'un millier d'hommes honnêtes et dévoués, prêts à marcher partout où il serait nécessaire, se réservant en outre de convoquer toutes les milices du comté aussitôt qu'une occasion favorable se présenterait.

Divers incidens survinrent alors successivement, comme pour l'exciter à mettre ces mesures à exécution. Six hommes de la cavalerie de Lambert vinrent dans le pays pour y percevoir une somme imposée au comté par vote du parlement. Le colonel dit à ces soldats que, puisque la chambre avait décrété cet impôt, il en avait payé sa part, mais qu'autrement il n'y aurait point consenti; il n'y avait alors, dans l'appartement avec le colonel, que deux des six hommes qui y étaient venus; les quatre autres étaient restés à cheval dans

la cour. Ces deux hommes, sur la réponse que leur fit M. Hutchinson, se mirent à lui parler fort insolemment, éclatant de plus en insultes contre le parlement; si bien que le colonel se saisit d'une épée pour châtier les arrogans. Tandis qu'un ministre, qui se trouvait là, retenait le colonel par le bras, sa femme, ne voulant pas du moins voir tuer ces gens dans l'appartement même, leur ouvrit la porte et ils sortirent promptement pour aller rejoindre leurs camarades qu'ils ramenèrent aussitôt, tous s'avancant avec leurs pistolets armés. A ce bruit, et tandis que le colonel, parvenu à se dégager de ceux qui le retenaient, poursuivait les soldats l'épée à la main, son frère sortit d'un autre appartement pour s'informer de ce qui se passait; les soldats poussèrent violemment une porte qui donnait dans la grande salle du rez-de-chaussée; la porte céda à leurs efforts, et ils se trouvèrent tout à coup en présence de cinquante à soixante hommes, qui étaient en ce moment réunis dans la salle pour une tout autre affaire. Les villages d'Owthorpe, Kinolton et Hicklin étaient, en ce moment, en contestation au sujet d'un pauvre estropié que l'on avait successivement renvoyé de l'un à l'autre; remplis de respect pour le colonel, les principaux habitans étaient venus s'adresser à lui pour les prier de faire un arrangement entre eux, jusqu'à ce que la loi eût repris vigueur

et pût être mise à exécution. Au moment où le colonel avait appris que les soldats arrivaient chez lui, il avait laissé ces hommes rassemblés dans la grande salle; et tombés tout-à-fait à l'improviste au milieu d'une si nombreuse réunion, les soldats en éprouvèrent une grande frayeur. Le colonel, les voyant tout pâles, les invita à reprendre courage, leur fit, avec beaucoup de calme, les représentations convenables sur l'insolence de leurs propos; et, comme ils se montraient fort humbles et soumis, il fit venir du vin et les renvoya bientôt après. En les faisant partir, il dit à celui qui s'était montré le plus insolent : « Tout cela fera revenir les Stuart; » le soldat, portant la main à son épée, lui répondit : « Jamais, tant que je porterai ceci. » Le colonel leur avait demandé, entre autres choses, en vertu de quelle autorité ils venaient; ils se bornèrent à lui montrer leurs armes, et lui dirent : « Voilà notre autorité. » Après qu'ils furent partis, le colonel, qui exerçait encore les fonctions de shérif du comté, et qui aurait eu à faire publier quelques pièces qu'on lui avait envoyées de l'armée, ne voulant pas se montrer, prit le parti de se cacher dans sa maison, et ordonna à sa femme d'écrire, de sa part, à Fleetwood, pour lui porter plainte, en son nom, des insultes qu'il avait reçues, et lui déclarer que son mari s'était retiré et ne reviendrait chez lui que lorsqu'il aurait la

certitude de pouvoir y vivre en sûreté (1). Fleetwood répondit aussitôt par une lettre fort polie; envoya en même temps une sauve-garde pour la maison du colonel, et donna ordre à Swallow, colonel du régiment auquel appartenait les hommes qui étaient venus, d'examiner la conduite de ceux-ci et de les punir. Déjà, et dès le lendemain de cet événement, mistriss Hutchinson avait écrit à Swallow, alors en garnison à Leicester, pour lui en rendre compte, et ce colonel lui avait répondu, pour désavouer les violences de ses soldats et promettre qu'ils seraient punis.

(1) Il est probable que cette circonstance fut connue à cette époque à Nottingham, et qu'elle donna lieu dans la suite à un bruit généralement répandu et qu'on trouve même rapporté comme une tradition dans l'histoire de Nottingham, par Thoroton (édition de Throsby), savoir, que le colonel Hutchinson s'était caché de la même manière et dans sa maison, après la restauration, et qu'il fut découvert et arrêté au moment où il revenait de l'église. Mais toutes les circonstances relatives à ce dernier fait sont fausses, aussi bien que beaucoup d'autres détails qu'on dirait tirés d'anciennes légendes, et que l'éditeur de ces mémoires a entendu raconter très-sérieusement à Owthorpe. Ce qu'il peut affirmer seulement à ce sujet, et cela pour l'avoir vu, c'est qu'il y avait, dans la maison du colonel Hutchinson, un appartement très-bien disposé en forme de cachette, et dans lequel on aurait pu habiter long-temps en effet sans courir le moindre danger.

(Note de l'Éditeur anglais.)

Les soldats, en quittant la maison d'Owthorpe, s'étaient rendus à Colson, où ils exercèrent les mêmes vexations. Mistriss Hutchinson leur envoya la lettre de leur colonel, pour leur servir d'avertissement; mais, dès qu'ils l'eurent lue, ils la mirent en morceaux, et dirent qu'ils se moquaient de leurs officiers. Quelques jours après, le colonel Swallow, pour comble de politesse, envoya à Owthorpe un capitaine conduisant les soldats accusés, et quelques autres encore, avec mission de faire, en leur présence, une sorte d'enquête sur les excès qu'on avait à leur reprocher; le capitaine put se convaincre de la réalité des plaintes que l'on avait portées, car lorsqu'il voulut tancer ses soldats, ceux-ci le couchèrent en joue en présence même de mistriss Hutchinson, et forcèrent le pauvre homme à se retirer honteusement auprès de son colonel. Enfin, dans l'espace d'une semaine, ces six mauvais drôles trouvèrent moyen de lever, sur une étendue de terrain d'environ cinq milles de circonférence, outre l'impôt qui leur était assigné et pour leur propre compte, plus de vingt-cinq livres sterling.

La politesse de Fleetwood et de ses conseillers provenait uniquement de la crainte que leur inspirait le colonel, et, lorsqu'ils lui envoyèrent une sauve-garde, ce ne fut que dans l'intention de le faire rentrer chez lui, afin de pouvoir s'assurer de sa personne; mais le colonel, instruit de

leurs desseins , s'échappa tandis que l'on préparait une levée d'hommes et les armes nécessaires, afin de pouvoir se mettre ouvertement à la tête de cette force et prendre la défense du comté, aussitôt qu'on aurait réuni assez de monde pour chasser les soldats qui occupaient le pays.

Une autre nuit, trois cents hommes des mêmes troupes sortirent de Nottingham et se mirent en marche pour aller à Owthorp s'emparer de M. Hutchinson. Un homme de leur parti fit avertir le colonel qui se trouvait alors chez lui, et il s'échappa aussitôt. Les espions de la troupe se hâtèrent d'informer leurs camarades que le colonel était parti, et alors ceux-ci changèrent de route et se dirigèrent sur les hauteurs du côté de Hickling. Le lendemain le major Grove, qui les commandait, fit demander à mistriss Hutchinson la permission de se rendre seul, de sa personne, à Owthorp; elle la lui accorda et il arriva bientôt après accompagné de cinq ou six hommes de sa troupe. Mistriss Hutchinson ne se gêna nullement avec le major et lui parla très-vivement de la déplorable situation des affaires publiques; elle fit si bien que le major ne tarda pas à entrer en justification, assurant qu'il n'avait accepté le commandement qu'il exerçait que dans l'intention de servir utilement le comté, et qu'il était tout disposé à se soumettre à une autorité légale; il ajouta que les hommes de sa troupe

et lui-même ne s'étaient mis en marche que pour s'opposer à tout ce qui pourrait troubler la paix publique, et pour empêcher les rassemblemens ou les levées d'hommes, qui, à ce qu'on lui avait assuré, se préparaient de tous côtés. Mistriss Hutchinson lui répondit, en souriant, qu'en effet il aurait probablement besoin d'une bonne et forte garde, car tout le comté ne pouvait tarder de se lasser du joug sous lequel il gémissait et qu'il n'était pas douteux qu'on ne trouvât incessamment une autorité capable de réprimer les oppresseurs. Le major supplia alors mistriss Hutchinson de faire savoir au colonel qu'il n'avait jamais eu la moindre mauvaise intention contre lui, et il ajouta même qu'il se mettrait complètement à ses ordres, aussi bien que tous les gens de sa troupe, pour la protéger contre les insolences de quiconque oserait attaquer sa maison. Elle écouta le major sans se fier à lui, car elle savait, à n'en pouvoir douter, que toute cette bonne volonté dont il faisait parade n'était due qu'à ses craintes. A cette époque, en effet, M. Hutchinson s'était réuni au colonel Hacker et à quelques autres gentilshommes des comtés de Northampton et de Warwick, et dans le même temps le major Beque était sur le point de s'emparer de Coventry, et un autre colonel du château de Warwick. Deux régimens de cavalerie devaient aussi se rendre à un lieu convenu, à sept milles d'Owthorp.

On avait assigné un rendez-vous général. Le colonel Hutchinson devait s'y porter avec les hommes dont il pouvait disposer, tandis que dans les villes de Nottingham et de Leicester, on aurait arrêté et retenu tous les soldats de l'armée. Ceux-ci, à l'aide des espions dont ils avaient eu soin d'entourer le colonel, étaient bien parvenus à apprendre quelque chose de ce projet de rendez-vous ; mais leurs renseignemens étaient vagues et incomplets, et quand même ils auraient voulu tenter de s'y opposer, il est certain qu'ils n'en auraient pas eu les moyens : mais au moment où ce projet allait être mis à exécution, le parlement fut rétabli à Londres ; Lambert, abandonné de tous les gens de son parti, prit la fuite, et Monk se mit en marche avec son armée, se portant vers le midi et affirmant qu'il allait travailler au rétablissement et à la consolidation du parlement. Le colonel Hutchinson, au lieu donc d'avoir à soulever son comté, se vit appelé à aller reprendre sa place dans la chambre. Il y trouva encore un grand nombre de partisans de Lambert, de Fleetwood, etc. ; et quoique d'ordinaire il se tint silencieux dans l'assemblée, le colonel ne put se dispenser, en cette occasion, de manifester une vive opposition ; mais déjà les événemens marchaient avec une extrême rapidité, et bientôt le colonel perdit tout espoir de voir rétablir les affaires de notre pauvre pays sur des bases fermes et équitables.

Ce fut le 26 décembre 1659 que le parlement entra en séance. On sait aussi, et je n'ai pas besoin de répéter, comment il fut rétabli et comment les contestations qui s'élevèrent d'abord dans le nord entre Monk et Lambert se terminèrent par un traité. La profonde dissimulation de Monk et toutes ses protestations ne sont que trop connues; le colonel et beaucoup d'autres éprouvaient bien quelque méfiance à son égard, mais ils ne savaient comment faire pour s'opposer à lui. L'insolente usurpation de Lambert avait si complètement fait tourner toutes les têtes, que le peuple entier commençait à porter ses regards au-delà des mers et vers le Roi; pensant qu'un gouvernement quelconque vaudrait mieux qu'aucun, mieux surtout que la nécessité de fléchir sous le pouvoir arbitraire de rebelles tels que Lambert. La chambre elle-même était divisée en misérables factions, et quelques membres insistaient avec une extrême violence pour faire adopter un serment de renonciation au Roi et à toute sa famille. Le colonel Hutchinson, en cette occasion, pensant qu'il était complètement ridicule de prononcer par serment l'exclusion d'un homme contre lequel on n'avait aucun moyen de se défendre, s'opposa avec force à cette proposition et fit prévaloir son opinion contre sir Arthur Haslerig et plusieurs autres, qui, de leur côté, appuyaient violemment cette mesure. Le

colonel leur représenta avec beaucoup de vérité que tous les sermens qu'on avait si fréquemment imposés jusqu'à ce jour , n'avaient servi qu'à multiplier les péchés de la nation , en provoquant de nombreux parjures ; et il cita pour exemple sir Arthur Haslerig lui-même et d'autres de ses associés , qui , lorsqu'ils allaient à la chambre , au temps d'Olivier Cromwell , juraient toujours en entrant dans l'assemblée qu'ils n'avaient nullement le projet de proposer aucun changement à la forme du gouvernement , et qui , cependant , ne venaient jamais que pour travailler à le détruire. Il joignit encore beaucoup d'autres argumens à ceux-là ; plusieurs hommes de bien qui avaient cru jusque-là que le colonel n'avait jamais fait que suivre aveuglément une faction et non son propre jugement , commencèrent alors à se rapprocher de lui et cherchèrent à le consulter sur les moyens de sortir des cruelles difficultés qui se présentaient de toutes parts ; peut-être même la prudence et le zèle de ces honnêtes citoyens eussent réussi à surmonter de si grands obstacles ; mais le terme de notre prospérité était arrivé : il fut amené en partie par la violence insensée de quelques hommes qui prétendaient , sans en avoir la force ni les moyens , résister au torrent d'un peuple mécontent ; en partie par la détestable trahison de ceux qui s'étaient vendus eux-mêmes pour faire le

mal, mais surtout par l'impulsion générale du peuple, qui se précipitait au-devant de sa ruine, avec l'ardeur des anciens Israélites redemandant leur servitude et leurs oppresseurs.

Je ne dois pas passer sous silence une remarque que fit le colonel à cette époque. Parmi les membres qui avaient été exclus du parlement et que Monk rétablit, il s'en trouvait un assez grand nombre qui étaient fort disposés à admettre un gouvernement républicain. Si sir Arthur Haslerig et ses gens ne se fussent pas retirés en ce moment, pour ne pas siéger avec les membres réintégrés, il est certain que le bon parti aurait eu la majorité; tandis que leur retraite la lui fit perdre en toute occasion (1). Sir Antoine Ashley Cooper

(1) Je ne sache pas qu'aucun autre écrivain de cette époque ait fait mention de cette circonstance : il paraît beaucoup plus vraisemblable que ceux qui avaient été exclus ensemble auraient aussi voté ensemble, surtout lorsqu'il aurait été question de décisions aussi importantes. Whitelocke blâme et Ludlow approuve sir Arthur Haslerig et ses amis au sujet de leur retraite : la ruine totale des hommes de ce parti, qui suivit leur détermination, est un argument sans réplique contre eux.

On trouve dans le troisième volume des *State-Papers* de Clarendon beaucoup de lettres et d'écrits relatifs aux négociations qui eurent lieu à cette époque. Nous citerons quelques passages d'une de ces lettres, écrite le 9 mars 1660.

« J'ai beaucoup de raisons d'attendre de Monk beaucoup plus que vous ne paraissez le croire vous-même, et je

chercha à cette époque à s'insinuer auprès du colonel et à se lier avec lui d'une amitié toute

« consentirais volontiers à perdre cette main qui vous écrit ,
« pour que M. Edmondson (le Roi) envoyât une réponse à
« Howard par le premier ordinaire , car le temps est précieux , et Dieu seul sait , dans sa prescience , tout l'avantage qu'on peut retirer d'une seule journée. On s'occupe
« avec beaucoup de soin de tout ce qui peut être fait indépendamment de ceci , et rien ne sera négligé. Il est difficile de raconter les détails de la conférence qui a été tenue
« la nuit dernière entre les officiers de l'armée et les membres de la chambre , tant il y a de versions différentes ,
« même parmi les hommes qui y ont assisté , et dont j'ai vu quelques uns ce matin. Cependant on s'accorde assez généralement à dire que l'on a demandé une amnistie générale pour tout le passé , la confirmation de toutes les acquisitions , la vente de tout ce qui appartient encore à l'Etat dans les domaines et forêts du Roi , pour assurer le paiement de l'arriéré dû aux troupes ; à quoi on a ajouté encore quelques réflexions assez dures sur la conduite de la milice dans certains comtés. Sir W. Lewis (l'un des membres exclus , suivant la liste de Dugdale , et qui se rallia alors au parti du colonel Hutchinson) , sir Arthur Annesley et le colonel Hutchinson déclarèrent qu'ils seraient satisfaits de la confirmation des actes déjà passés en leur faveur , insistèrent sur le paiement de l'arriéré , et ajoutèrent d'autres considérations raisonnables contre les usurpations des militaires stipendiés sur les privilèges du parlement ; Haslerig et quelques hommes de son parti voulurent soutenir l'armée , mais ils furent bientôt obligés d'y renoncer. Le général commença par déclarer qu'il espérait que l'armée se montrerait soumise à l'autorité su-

particulière, et il lui fit à cette intention toutes les politesses et les avances imaginables, l'appelant sans cesse *son cher ami* et l'accablant de caresses, telles qu'il eût fallu être un traître comme lui pour se méfier de tant de protestations. Il était alors l'ami et le confident le plus intime de

« prême et renoncerait à ses projets d'usurpation ; il ajouta
 « à ce sujet qu'il serait plus facile de trouver des officiers
 « pour remplacer ceux qui voudraient s'obstiner, qu'à ces
 « derniers de trouver des régimens, si la chambre voulait
 « refuser la solde. En tout, j'ai reçu ordre de vous dire que
 « nous n'avons rien perdu dans cette conférence. Haslerig
 « a fini par convenir qu'il n'y avait rien à faire que par le
 « parlement. Le colonel Rich, Scott et tous les autres qui
 « avaient paru résister jusque-là, rentrent maintenant dans
 « la chambre et font semblant d'espérer encore qu'ils pour-
 « ront s'opposer au courant. Ici cependant nous ne doutons
 « nullement du succès. De toutes parts on entend le peuple
 « crier *le Roi ! le Roi !* Quelques uns, il est vrai, ajoutent
 « qu'il faut le recevoir sous condition : et comment ne sai-
 « rait-il pas cette occasion d'empêcher qu'on ne lui en im-
 « pose aucune, en faisant une déclaration franche et pu-
 « blique, qui ferait cesser toutes les craintes, calmerait les
 « esprits et faciliterait singulièrement sa rentrée ? »

La même personne écrit dans une lettre du 10 mars 1659 (1660) : « Monk a déclaré qu'il adhérerait au jugement du
 « parlement, en ce qui concerne le Roi et les lords. — Un
 « autre jour il a dit qu'il verserait jusqu'à la dernière goutte
 « de son sang avant de consentir au retour des Stuart en
 « Angleterre. — Mais cette nuit même il était de nouveau
 « dans de bonnes dispositions. »

(Note de l'Editeur anglais.)

Monk. Quelques jours avant la clôture du parlement et lorsqu'on en vint à ne voir que trop de quel côté penchait le général, le colonel, croyant à l'amitié que lui témoignait sir Ashley Cooper, le supplia de lui dire quelles étaient décidément les intentions de Monk, afin que lui-même du moins et ses amis eussent le temps de pourvoir à leur sûreté, car ils ne semblaient que trop destinés à être offerts en sacrifice. Sir Ashley déclara hardiment que le général ne pensait à autre chose qu'à la république : « Cependant, ajouta-t-il avec
« une apparence de sincérité qu'il semblait im-
« possible de contrefaire à ce point, s'il arrive
« que la violence du peuple ramène le Roi parini
« nous, je veux être damné, corps et âme, si
« jamais je vois enlever un seul cheveu de la tête
« d'un homme, ou si l'on prend une obole à qui
« que ce soit pour cette raison. » Il ajouta à ce discours de nouvelles protestations semblables à celles qu'il avait si souvent prodiguées. Aussi lorsque, dans la suite, sa perfidie fut mise à découvert, le colonel conçut contre lui un sentiment de haine plus fort qu'il n'en eût jamais éprouvé, et tel qu'il se croyait obligé en conscience, si jamais l'occasion s'en présentait, de faire une justice exemplaire d'un homme qui plus tard ne rougit pas de siéger sur les bancs et de condamner quelques uns de ceux qui perdirent la vie. Et, quoique sir Ashley Cooper se fût joint à ceux qui

employèrent leurs efforts pour sauver le colonel Hutchinson, celui-ci cependant, jusqu'à la fin de sa vie, ne put jamais entendre prononcer son nom qu'avec horreur et ne cessa de le regarder comme un traître, plus exécration que Monk lui-même.

Dans le même temps plusieurs des amis du colonel essayèrent, comme ils l'avaient déjà tenté inutilement, de l'engager à passer dans le parti du Roi et ils y employèrent tous leurs efforts, lui offrant non-seulement son pardon, mais même de l'avancement, pourvu qu'il consentit à abandonner un parti dont il voyait bien le danger; mais rien ne put l'ébranler (1). Un gentilhomme,

(1) Après une telle conduite le colonel Hutchinson ne pouvait voir sans doute qu'avec douleur que Ludlow l'accusât de perfidie et de commerce avec les amis du Roi. Ludlow à cette époque se trouvait engagé dans un autre parti, et peut-être éprouvait-il aussi un sentiment pénible en voyant le colonel Hutchinson échapper au danger commun, tandis que lui-même, désespérant d'y parvenir, se condamnait volontairement à l'exil. Il pouvait croire en outre que sir Ashley Cooper avait stipulé le pardon complet du colonel, car alors beaucoup de gens supposaient que l'on avait en effet imposé certaines conditions au Roi. Dans tous les cas la modération que montrait le colonel Hutchinson, dans ces temps de frénésie, pouvait être alléguée en sa faveur, et il est probable que sir Ashley Cooper fit valoir en effet ce puissant argument lorsqu'il sollicita en faveur d'un homme qu'il se voyait forcé d'estimer, quoiqu'il ne suivit pas la même ligne. (Note de l'Editeur anglais.)

qui s'y était employé avec beaucoup d'ardeur , me parla du peu de succès de ses soins. Il me raconta , entre autres circonstances , qu'un jour étant avec un lord de ses amis , et tous deux ayant rencontré le colonel , ils reprirent le même sujet de conversation et lui firent les plus vives instances pour obtenir qu'il se rendit à leurs vœux. Le colonel , ayant aperçu sir Ashley Cooper , profita de cette occasion pour se soustraire aux importunités de ceux avec qui il se trouvait , et alla rejoindre sir Ashley. Sur quoi le gentilhomme me dit encore que le lord avec lequel il était resté et qui avait une véritable affection pour le colonel , lui dit en le voyant partir : « Le pauvre « homme est perdu , s'il se fie au traître qui lui « parle ; il le poussera à sa ruine. » Et quand ils virent qu'ils ne pouvaient parvenir à l'entraîner dans leur parti , quelques uns d'eux , prenant à lui plus d'intérêt que les autres , tâchèrent de l'engager à s'absenter pendant quelque temps , et à ne pas agir en faveur du parlement. Ils s'engageaient sur leur vie à le mettre à couvert de tout danger , mais il ne voulut entendre à aucune de ces propositions ; prévoyant les maux qui le menaçaient , mais résolu de tenir au poste où il faisait son devoir , il ne compta que sur Dieu seul , dont la bonté répondit à sa confiance. Quelques uns , voyant enfin à quel point Monk les avait trahis , voulurent se réunir à Lambert , mais le

colonel pensa qu'il valait mieux attendre la mort de quelque manière que ce fût, que de commettre le péché d'aller se joindre à un tel misérable (1).

Et maintenant ce glorieux parlement se voyant enfin arrivé à un moment de crise non moins fatal aux trois nations qu'à lui-même, le soleil de la liberté était près de s'éteindre, sa gloire allait s'éclipser, et l'on voyait à sa place s'amonceler les plus épais nuages qui se soient jamais

(1) Ce fut là que les chefs du parti républicain se divisèrent. Il est probable que les amis les plus sincères des libertés du peuple pensèrent en ces circonstances qu'il valait mieux encore rentrer dans les voies du gouvernement monarchique, quoiqu'à leurs yeux l'autorité royale ne fût point suffisamment limitée, que de retomber sous le joug d'une stratocratie, ou gouvernement de l'armée. On lit dans le troisième volume des *State-Papers* de Clarendon (p. 705), que les lords Bedford, Manchester et MM. Pierpoint, Popham, Waller et Saint-John s'étaient réunis pour se concerter sur un projet de traité avec le Roi. Il paraît que le meilleur de tous était celui que Whitelocke avait proposé à Fleetwood (1), en l'engageant à offrir ses services au Roi, à des conditions raisonnables : un moment d'irritation fit perdre cette occasion favorable, et Monk, dont la fermeté et la résolution donnèrent plus de consistance à la petite force dont il disposait, en profita habilement pour triompher de tous ses compétiteurs.

(Note de l'Editeur anglais.)

(1) Voyez les Mémoires de Ludlow.

(Note de l'Editeur français.)

étendus sur l'horizon d'un pays malheureux. Déjà on était occupé de l'élection du nouveau parlement. Les habitans du comté de Nottingham avaient un si grand respect pour le colonel Hutchinson que tous les regards se fixèrent sur lui, et l'on résolut de le faire député du comté. Mais M. William Pierpoint ayant témoigné un très-vif désir de faire porter en même temps que lui et comme second candidat, son gendre, le lord Haughton, le colonel ne voulut se rendre à Nottingham qu'après que cette élection serait terminée. S'il y fût allé, il aurait été élu, sans le solliciter; car il vint à la ville un grand nombre de gens qui, lorsqu'ils virent que le colonel ne s'était pas présenté, s'en retournèrent chez eux sans voter, et entre autres cinquante francs-tenanciers de la ville de Newark.

Quelque temps avant que les writs expédiés pour les nouvelles élections fussent arrivés, la ville de Nottingham fut atteinte de la même folie que presque tout le reste de l'île, et la manifesta en se montrant pour le retour du roi. Les jeunes garçons, dressés par leurs parens et par leurs maîtres, prirent des tambours et des drapeaux, et parcoururent la ville en tout sens dans une attitude militaire, et insultant, partout où ils les rencontraient, les soldats de l'armée qui formaient alors la garnison, composée de deux compagnies du régiment du colonel Hacker. Il arriva

même un soir qu'une quarantaine de ces soldats furent assaillis et extrêmement maltraités à coups de pierre, pour avoir voulu enlever les tambours à quelques jeunes gens qui s'en servaient pour rassembler le peuple à un feu de joie destiné à brûler le *Rump*, sorte de divertissement fort en usage en ces temps de folie. Les soldats furieux firent feu, et, dans la mêlée, ils tuèrent deux presbytériens, dont l'un était un vieux professeur, ancien de l'Église, qui, dans le commencement de la guerre civile, s'était montré fort zélé pour la cause, et avait même rempli les fonctions de garde-magasin dans le château de Nottingham. Il était debout devant sa porte; on n'a pas su certainement par qui il fut tué, ni si ce fut par hasard ou à dessein, ni de qui il reçut le coup mortel; tout ce que je puis dire à cet égard, c'est qu'à cette époque les presbytériens se montraient beaucoup plus acharnés contre les fanatiques que les cavaliers eux-mêmes, et que c'étaient eux surtout qui excitaient les jeunes garçons. La mort de cet homme accrut encore leur fureur; les ministres lurent en chaire des prières extrêmement séditieuses, et commencèrent à exprimer en public leurs vœux pour le retour du Roi, non par amour pour lui, mais pour la ruine des fanatiques. L'un de ces ministres qui dirigeaient alors tout le peuple avait été engagé fort avant dans la rébellion de sir George

Booth, et il avait même gagné un assez grand nombre d'hommes du parti pieux; mais, comme ce commencement d'insurrection avait été très-promptement étouffé à Nottingham, ceux-ci n'avaient pas eu le temps de se déclarer ouvertement. Le colonel Hutchinson avait mis à la suite de cette affaire autant d'indulgence qu'il le pouvait sans danger; il n'avait pas fait d'enquête trop rigoureuse; mais, en même temps, et en particulier, il avait admonesté tous ceux dont on pouvait espérer encore de faire de bons républicains, si toutefois on pouvait se flatter que l'État déjà si malade pût survivre à un pareil orage. La rixe qui avait eu lieu à Nottingham irrita violemment les soldats, et les bourgeois de leur côté parurent tout disposés à prendre parti pour les jeunes garçons qui avaient engagé la querelle. Les soldats sortirent de la ville, allèrent camper dans les prairies environnantes, et envoyèrent chercher le reste de leur régiment, dans l'intention de se venger des mauvais traitemens qu'ils avaient essuyés, tandis qu'en même temps les bourgeois s'enrégimentaient pour faire tête aux soldats. Mistriss Hutchinson, étant venue par hasard à Nottingham, et connaissant les capitaines de ces troupes, les engagea autant qu'elle le put à s'abstenir de toute entreprise violente, quoiqu'ils eussent été provoqués, et à porter

leurs plaintes au général, qui se chargerait sans doute d'arranger cette affaire.

Ils consentirent, sur ses instances, à prendre le parti qui leur était proposé; et de leur côté les bourgeois s'engagèrent aussi à contenir leurs enfans et leurs serviteurs, et à maintenir la tranquillité; il fut également convenu que les deux partis se concerteraient pour rédiger un rapport exact de la dernière querelle, et que ce rapport serait adressé au général. Cependant l'un des officiers, plus enragé que tous les autres, se rendit tout de suite auprès du général Monk, et se plaignit à lui de la malveillance des presbytériens et des cavaliers contre les soldats. Aussitôt, et sans attendre aucun renseignement du parti contraire, le général expédia au colonel Hacker un warrant, qui l'autorisait à laisser son régiment en liberté d'exercer sa colère sur la ville, et de piller tous ceux qui seraient jugés coupables; muni de cette pièce, l'officier revint sur-le-champ auprès de ses camarades. Le colonel Hutchinson se trouvait en ce moment au quartier du général; lord Howard lui dit quels ordres venaient d'être expédiés contre la ville de Nottingham. Le colonel, instruit par sa femme de tous ces désordres, se rendit aussitôt auprès du général, et obtint de lui qu'il contremandât toute hostilité contre la ville; jusqu'à ce que

l'affaire eût été mieux examinée et jugée, du moins en connaissance de cause. Aussitôt qu'il eut obtenu cette nouvelle décision, le colonel chargea un des bourgeois de la ville de la porter en toute hâte; celui-ci partit en effet en poste, mais ne put arriver à Nottingham que lorsque le colonel Hacker y était déjà entré lui-même à la tête de son régiment, et lorsque déjà les soldats s'étaient répandus dans la ville et commençaient à piller quelques maisons. Ce contre-ordre avait été envoyé par le colonel Hutchinson, si à propos pour la ville qu'elle ne put s'empêcher de le regarder comme son sauveur; et, cet événement ayant précédé de peu de jours les élections pour le nouveau parlement, le colonel, lorsqu'il revint dans sa ville, après avoir refusé de concourir à celles du comté, fut généralement désigné au choix de ses concitoyens. Cependant le docteur Plumptre fit de son côté tous ses efforts pour se faire nommer, et deux ou trois de ses amis se livrèrent, avec beaucoup de zèle, aux plus odieuses intrigues pour écarter le colonel. M. Arthur Stanhope, dont la maison avait été pillée par les soldats dès leur entrée dans la ville, était aussi désigné pour la députation, et avait un parti fort considérable; on fit tout ce qu'on put pour l'engager à abandonner le colonel, et on lui offrit toutes les voix dont le docteur Plumptre pouvait disposer; mais il travailla pour le colonel

encore plus que pour lui-même , et , lorsque le jour de l'élection fut arrivé , M. Stanhope et le colonel Hutchinson furent nommés sans difficultés (1).

Ils se rendirent aussitôt à Londres , où la session du parlement fut ouverte le 25 avril 1660. Le roi lui ayant adressé une déclaration datée de Brèda , dans laquelle Sa Majesté promettait , ou tout au moins semblait annoncer , la liberté de conscience , l'oubli de toutes les offenses , le maintien de toutes les libertés et propriétés , le parlement vota en réponse l'envoi d'une députation chargée d'inviter le roi à rentrer dans ses États. La moyenne noblesse de tous les partis accourut en même temps presque toute entière ; les uns pour aller chercher le monarque au-delà des mers , les autres pour l'attendre sur le rivage , d'autres enfin pour assister à son entrée dans la capitale. Le roi arriva en effet , et entra à Londres le 29 mai , au milieu des témoi-

(1) Whitelocke et Ludlow nous assurent qu'on se livra de toutes parts à beaucoup d'intrigues et de sollicitations pour parvenir à faire partie de ce nouveau parlement , et Rapin Thoiras dit que presque partout les élections furent en faveur des presbytériens et des royalistes , et principalement des premiers. Ces circonstances font d'autant mieux ressortir la considération et la popularité dont jouissait le colonel Hutchinson.

(Note de l'Éditeur anglais.)

gnages d'une joie universelle et en triomphe, à tel point qu'il en parut lui-même étonné, et que, voyant toute la haute et la moyenne noblesse se précipiter sur ses pas, il demanda aussitôt : où donc étaient les ennemis ? Il ne voyait dans le fait autour de lui que des gens prosternés, lui exprimant tous l'attachement propre à faire le bonheur d'un prince. C'était, on peut le dire, un véritable miracle, et l'on ne pouvait assez admirer, en un tel jour, l'extrême mobilité des uns, l'hypocrisie de beaucoup d'autres, et la servilité adulatrice de tous. Monk, comme son bon génie, le conduisait et recevait les adorations, paraissant l'homme qui avait ramené avec ce prince autant de gloire et de bonheur qu'en pouvait espérer le genre humain.

Les officiers de l'armée s'étaient mis en frais de parure comme les courtisans; chacun d'eux espérait que ce changement en amènerait un aussi dans sa situation, et tous désavouaient ce qu'ils avaient naguère approuvé ou conseillé. Dans les rues, de tous côtés, on entendait les faiseurs de ballades chanter des chansons grossières, toutes dirigées contre la république défunte et contre les dignes citoyens qui s'étaient efforcés, par ce moyen, d'assurer la liberté et le bonheur du peuple.

Les presbytériens se présentèrent alors comme

les seuls innocens⁽¹⁾, et, suivant leur caractère, ils ne tardèrent pas à se montrer avides et altérés de sang, répétant sans cesse qu'il était impossible que la bénédiction du ciel se répandit sur le pays tant qu'on n'aurait pas expié, par un acte de justice, le sang du dernier Roi. D'abord le fait fut désavoué au nom de la nation, puis tous les actes qui l'avaient suivi furent déclarés nuls; enfin, l'on en vint à faire une enquête sur tous ceux qui s'en étaient rendus coupables; on annonça que sept d'entre ceux qui avaient pris part au jugement avaient été destinés à servir d'exemple à la justice; et l'on publia une proclamation

(1) On a dit et cru généralement que le Roi était disposé à confirmer et à étendre l'amnistie qu'il avait promise dans sa déclaration de Breda, plutôt qu'à la restreindre. On a aussi conservé la mémoire et les preuves d'un grand nombre de faits qui démontrent que beaucoup de royalistes paraissaient désirer l'oubli du passé et une réconciliation générale : aussi lorsqu'on chercha à expliquer l'extrême sévérité que montrèrent les chefs du parti presbytérien, est-on amené à penser qu'ils n'agirent ainsi que pour éloigner d'eux tout ce qu'il y avait d'odieux dans les violences dont ils avaient été en quelque sorte les premiers auteurs, et pour en rejeter toute la responsabilité sur ceux qui y avaient pris une part plus immédiate. Quel que fût le motif qui les fit agir, il suffit de lire les détails des procès faits aux régicides pour y trouver les preuves de la violence qui leur est reprochée.

(Note de l'Editeur anglais.)

pour inviter tous les autres à se rendre sous peine de perdre leurs biens.

Dans le principe, lorsque ces divers objets furent débattus dans le parlement, plusieurs de ceux qui avaient un intérêt particulier y siégeaient encore, et à mesure que les propositions étaient présentées, chacun d'eux parlait et s'exprimait, selon l'influence que l'état actuel des affaires exerçait sur son esprit. Lorsque les presbytériens provoquèrent pour la première fois la discussion sur un sujet de ce genre, M. Lenthall, fils de l'orateur du dernier parlement, qui du reste n'avait aucun intérêt personnel à prendre part à cette discussion, se leva cependant et prononça en faveur de tous les accusés un discours qui doit lui faire un éternel honneur. Les presbytériens l'appelèrent à la barre pour demander des explications; il adoucit quelques expressions qui auraient pu être mal interprétées dans la chambre, mais il parla de nouveau avec tant de noblesse et de générosité qu'on n'en saurait perdre le souvenir. Le courage qu'il déploya en ces circonstances lui fait d'autant plus d'honneur que nulle part en Angleterre il ne pouvait en trouver d'exemple à cette époque : aussi dès ce moment fut-il regardé de mauvais oeil; on finit par le mettre en prison sous prétexte de trahison; il en fut délivré par l'argent de son père et la jalousie du lieutenant de la Tour.

Lorsque ce fut le tour d'Ingoldsby de s'expliquer, il répandit beaucoup de larmes, exprima un profond repentir du meurtre qu'il avait commis, raconta (ce qui était complètement faux) que Cromwell lui avait pris la main, pour le forcer à signer la sentence, et finit par prononcer d'un ton lamentable une rétractation complète. Il se retira après ce discours et fut remplacé par un autre qui avait presque fini de parler au moment où le colonel Hutchinson arriva à la chambre; il n'avait pas assisté au commencement de la séance; on lui dit aussitôt ce qui venait de se passer, et l'on ajouta qu'on comptait aussi qu'il prendrait la parole. Il éprouva un mouvement de surprise, ne s'attendant nullement à se voir appelé ainsi à l'improviste; cependant il ne se manqua à lui-même en cette occasion pas plus qu'en aucune autre; il dit donc à la chambre que « quant à ce qu'il avait fait dans les temps pas-
« sés, s'il avait erré, ce ne pouvait être que par
« suite de l'inexpérience de l'âge, ou par défaut
« de jugement, et jamais par méchanceté de
« cœur, car il avait toujours recherché le bien
« général de son pays beaucoup plus que le sien
« propre; il ajouta que, si le sacrifice de sa vie
« pouvait contribuer à la paix et au retour de
« l'ordre public, il consentirait bien volontiers à
« mettre sa personne et sa fortune à la disposition
« du parlement : que sa vie entière, consacrée

« inutilement au service public , et les dettes
« qu'il avait contractées dans le cours de ses tra-
« vaux , attestaient assez en sa faveur qu'il n'a-
« vait été guidé ni par l'avidité , ni par aucune
« autre passion coupable ; que ces considérations
« étaient bien suffisantes pour lui inspirer à juste
« titre le regret d'avoir renoncé à un doux repos,
« pour se lancer dans une mer orageuse , où dans
« son naufrage il perdait tout , excepté le senti-
« ment d'une bonne conscience ; qu'enfin en ce
« qui concernait plus particulièrement le fait de
« la mort du Roi , il suppliait le parlement d'être
« persuadé que ses sentimens à ce sujet étaient
« ceux d'un Anglais , d'un chrétien , d'un gentil-
« homme. » Tel fut le sens de ce discours pro-
noncé d'une manière si parfaite qu'il lui con-
cilia généralement toute la chambre : un seul
gentilhomme se leva et dit que le colonel avait
parlé comme un homme beaucoup plus affligé
des événemens et de leurs conséquences que des
actes mêmes de sa vie ; un autre répliqua que
lorsque les paroles d'un homme étaient suscep-
tibles d'une double interprétation , il convenait
toujours à des gentilshommes d'admettre la plus
favorable. Lorsque le colonel eut cessé de parler,
il se retira dans une pièce voisine , où était aussi
le colonel Ingoldsby. Les yeux encore rouges , il
avait retrouvé un peu d'honneur à la suite de ses
gémissemens ; il s'avança vers M. Hutchinson ,

et, se jetant dans ses bras : « O colonel ! lui dit-il, aurais-je pu jamais imaginer que nous en viendrions là ? Si je l'avais prévu, lorsque je vous amenai Lambert l'autre jour, cette épée nous eût préservés du malheur d'être traités en criminels, par ce même peuple pour lequel nous nous sommes si glorieusement exposés. » Le colonel lui répondit que depuis que des usurpateurs avaient chassé l'autorité légale du pays et s'étaient mis eux-mêmes sur le trône, il avait toujours prévu que cela ne pourrait finir autrement ; que quant à lui, ayant toujours agi dans toute la sincérité de son cœur, il était prêt à souffrir pour la bonne cause aussi joyeusement qu'il aurait triomphé avec elle. A la suite de cette discussion, le colonel Hutchinson et ceux qui siégeaient à la chambre et se trouvaient dans la même situation, furent suspendus de leurs fonctions dans la chambre. Monk, en dépit de toutes ses belles promesses, demeura immobile, ne trouva pas une seule parole à dire en faveur de qui que ce fût, mais se montra aussi ardent que tous les autres à poursuivre l'œuvre de la vengeance.

Mistriss Huschinson, à qui son mari avait persuadé, pour la tranquilliser, que personne n'aurait rien à souffrir de ce changement, réveillée par ce début, crut voir que son mari ambitionnait l'honneur d'être offert en sacrifice, et dès

cet instant elle résolut , pour la première fois de sa vie , de lui désobéir , de faire tourner au profit de sa sûreté la tendresse qu'il avait pour elle , et d'obtenir de lui qu'il se cachât , lui disant qu'elle ne pourrait supporter la vie , si elle devait le voir en prison. A force d'instances elle parvint à lui faire quitter le logement qu'il occupait pour se mettre sous la garde d'un ami , afin de conserver la liberté de passer plus loin s'il était nécessaire ; et , après ces premières précautions , elle s'occupa exclusivement de solliciter auprès de ses amis pour parvenir à le soustraire à tout danger.

Cependant on arrêta au parlement que quelques-uns auraient leur grâce , et qu'il serait fait des autres une justice exemplaire. On fixa le nombre de ceux-ci , et on vota qu'il n'y en aurait que sept ; ensuite , sur la demande du Roi , et pour rassurer , on arrêta la liste de ces sept individus ; enfin on publia une déclaration pour inviter tous les autres à se présenter en personne. Le colonel Hutchinson ne se trouvant pas compris dans la liste des sept , ses amis lui conseillèrent d'un commun avis de se rendre aussitôt afin de mettre ses biens à l'abri ; lui-même insistait vivement pour adopter ce parti , mais mistress Hutchinson ne voulut y consentir à aucun prix : ses amis la pressant excessivement et lui disant que son obstination exposait son mari à perdre

toute sa fortune , il fut impossible d'obtenir qu'elle consentit à ce que le colonel allât se remettre au gouvernement, et elle obtint de lui la promesse solennelle qu'il ne disposerait en aucune circonstance de sa personne, sans le consentement de sa femme. A la fin, voyant qu'on ne cessait de l'accuser d'entêtement, pour ne vouloir pas se rendre aux propositions qui lui étaient faites, elle imagina un moyen de mettre à l'épreuve les dispositions du parlement à l'égard de son mari. A cet effet, elle composa une lettre, écrite au nom du colonel, et destinée à l'orateur de la chambre. M. Hutchinson était censé exposer dans cette lettre tous les argumens qui pouvaient être présentés en sa faveur; puis il ajoutait qu'il y aurait pour lui de l'inconvénient à venir se rendre au parlement, mais qu'il serait prêt à se présenter à toute réquisition, et qu'enfin, si l'on avait en effet l'intention de le traiter avec bienveillance, il suppliait la chambre de lui en donner une première preuve en lui permettant de rester en liberté et sur sa parole, jusqu'à ce que l'on eût définitivement statué sur son sort. Mistriss Hutchinson espéra qu'en envoyant cette lettre, elle pourrait parvenir à connaître précisément les dispositions du parlement: si l'on accordait ce qu'elle demandait, ses vœux étaient comblés et la liberté de son mari se trouvait assurée; si au contraire on refusait, elle aurait eu raison de l'empêcher de se rendre.

Après avoir composé cette lettre , et avant de la porter au colonel , mistriss Hutchinson reçut la visite d'un de ses amis , qui sortait en ce moment de la chambre. Elle-même logeait près de Westminster.

Cet ami venait l'avertir que si elle avait quelque démarche à faire , le parlement se trouvait en ce moment dans d'excellentes dispositions à l'égard du colonel. Aussitôt mistriss Hutchinson prit son parti d'apposer la signature de son mari au bas de la lettre qu'elle venait de terminer ; il lui était arrivé souvent d'écrire sous la dictée du colonel et leurs écritures avaient assez de ressemblance ; enfin , elle se hasarda à faire partir son message. Ceux qu'on décida à tenter cette occasion favorable , n'étaient pas du nombre des amis sur lesquels elle avait d'abord compté ; mais Dieu , pour montrer que c'était lui , et non pas eux , qui intervenait en cette occasion , envoya deux amis communs pour appuyer le message , et ils agirent avec un tel succès que la lettre fut accueillie aussi bien qu'il était possible de le désirer. Tous les membres de l'assemblée , quel que fût d'ailleurs le parti auquel ils appartinssent , parlèrent en faveur du colonel avec tant de force et de bienveillance qu'il obtint même au-delà de ce qu'il demandait ; on vota qu'il serait libre , sans exiger de lui aucune garantie ; pour toute punition on déclara qu'il serait déchu de

sés fonctions de député au parlement actuel, et exclu pour toujours de tout emploi civil ou militaire; et sur la pétition qu'il adressa ensuite à la chambre, pour la remercier de cette décision, il fut statué, en outre, que tous ses biens seraient exempts de toute confiscation et même de toute amende. Ce qui, ce jour-là, avait mis la chambre en si bonne disposition pour le colonel, ce fut qu'ayant commencé à examiner l'affaire du procès du Roi, on ne trouva le nom du colonel Hutchinson dans aucun des comités établis pour prendre les mesures nécessaires à l'établissement de la cour de justice, pour faire préparer les sièges, disposer la salle et pourvoir enfin à toutes les formalités préliminaires, choses dont on n'avait que faire; mais lorsqu'on eut voté la décharge complète du colonel et qu'on en vint aux séances de la cour, on reconnut qu'il ne s'était pas absenté un seul jour. Un drôle qui avait été l'un des clercs de la cour lors du jugement du Roi, vint donner tous ces renseignemens au parlement, et la malheureuse mistriss Hacker, espérant sauver son mari, livra elle-même le warrant d'exécution qu'elle avait en main, et sur lequel on retrouva les signatures et les cachets de tous ceux qui avaient concouru à cet acte (1).

(1) Le colonel Hacker fut mis en jugement pour avoir présidé, en sa qualité de militaire, à tous les détails de

Sir Allen Apsley, qui montrait le zèle le plus actif et l'amitié la plus tendre dans les démarches qu'il faisait en faveur du colonel, usa de quelques artifices pour obtenir la coopération de quelques uns de ses amis. Il y avait entre autres un jeune gentilhomme, parent de sir Allen, et qui désirait obtenir de l'avancement. Sir Allen lui promit de servir ses projets autant qu'il dépendrait de lui, à condition qu'il s'employât aussi en faveur du colonel, et le jeune homme, qui ne manquait pas d'esprit, ne se fit pas conscience d'un mensonge officieux dont il pouvait tirer avantage; bien que cet homme dût la vie au colonel et que les parens de mistriss Hutchinson lui eussent rendu en diverses rencontres les plus importans services, ce ne fut pas pour l'amour d'eux, ni par vertu, ni par reconnaissance, mais en raison des espérances que lui donnait sir Allen Apsley, qu'il consentit à servir le colonel; il dit dans la chambre, à quelques uns des hommes qui avaient le plus d'influence sur le parti de la cour, que le Roi désirait particulièrement

l'exécution du Roi; le warrant qui lui avait été expédié faisait foi qu'il en avait reçu l'ordre. Ce qui paraltra peut-être bien singulier, c'est que sa femme, en livrant une pièce aussi précieuse à ceux qui cherchaient les moyens d'accomplir leur vengeance, n'y eût pas mis pour condition qu'on ferait grâce à son mari.

(Note de l'Éditeur anglais.)

que l'on traitât le colonel Hutchinson avec bienveillance ; aussi M. Palmer , depuis lord Castlemaine , fut-il le premier à parler en faveur du colonel , et M. Finch l'appuya avec beaucoup d'éloquence. Sir George Booth et les hommes de son parti se montrèrent aussi très-bien disposés pour M. Hutchinson , en souvenir des services qu'il leur avait rendus. En effet , lorsque le parlement avait passé sous silence la rébellion de Lambert et de Fleetwood et de ceux qui s'étaient réunis à eux , ne voulant pas les punir de mort , le colonel avait représenté qu'on ne pouvait , sans la plus grande partialité , sévir contre sir George Booth et ses adhérens , et il avait agi pour eux avec beaucoup de zèle. M. Pierpoint et tous les hommes sages de l'ancien parlement montrèrent aussi une vive amitié pour le colonel ; ils parlèrent chaudement en sa faveur et firent tous leurs efforts pour l'affranchir de toute poursuite. Aucun homme , à cette époque , ne reçut autant que lui les témoignages publics et universels de l'affection et de l'estime de tous les partis ; nul de ceux qui poussaient le plus violemment aux vengeances ne s'opposa à la bienveillance , et plusieurs hommes des plus distingués de l'assemblée parlèrent du colonel dans les termes les plus honorables. Ils savaient tous qu'il avait suivi des principes contraires aux leurs , mais tous en même temps attestaient la sincérité

de son cœur et la pureté de ses intentions. Les débats qui eurent lieu à cette occasion accrurent beaucoup sa considération ; ce qui n'arriva à aucun homme de ce temps (1).

Quoique M. Hutchinson l'eût très-bien mérité, je ne saurais cependant penser que l'empressement que montraient à l'envi tous les membres du parlement à manifester publiquement leur estime et le désir qu'ils avaient de le sauver, doive être attribué à un sentiment de justice et à leur reconnaissance, autant qu'à la force supérieure et irrésistible de celui qui tient en ses mains et dirige le cœur des hommes. Sans doute il se complut à sauver la vie de son serviteur en employant le témoignage sincère et véridique de quelques hommes même qui devaient plus tard le haïr encore et rechercher sa ruine, pour prix de sa persévérance dans le droit chemin ; car les hommes les plus vils et les plus méchans conservent toujours un sentiment secret du mérite de la vertu, qui fait qu'ils n'osent la persécuter en face et la poursuivre en son propre nom.

Lorsqu'il se vit tout-à-fait dispensé de ses fonctions de député, le colonel se retira dans une

(1) M. Lassels, ou plus probablement Lascelles, obtint la même exception. On n'en sait pas précisément les motifs : mais il y a lieu de croire qu'ils étaient également honorables pour lui. (Note de l'Editeur anglais.)

maison plus éloignée de Westminster et y vécut dans une retraite profonde, n'allant visiter personne de quelque parti que ce fût, et attendant en silence que l'acte d'amnistie fût définitivement adopté et publié, pour rentrer ensuite dans son comté; mais avant que l'on en vînt à cette conclusion, lord Lexington fit de nombreuses démarches auprès de tous ses amis de la chambre des communes pour obtenir que l'on insérât dans le bill une clause en vertu de laquelle il serait ordonné que l'argent que lord Lexington avait dû aux gens de Newark, qu'il avait payé au comité d'Haberdasher's-Hall et que ce comité avait employé à acquitter la somme arriérée due au colonel, fût remboursé sur les biens de ce dernier, avec tous les intérêts courus depuis cette époque. Il appuya ses sollicitations de beaucoup d'assertions mensongères; mais sa demande fut rejetée dans la chambre des communes, et le bill ayant été porté à la chambre des pairs, on l'adopta aussi sans aucune clause étrangère.

Cependant, après que le parlement eut voté que parmi les gentilshommes qui avaient été jugés du Roi, sept seulement seraient appelés à porter la peine de cette action, les autres qui, cédant au piège qu'on leur avait tendu, s'étaient rendus aux termes de la proclamation de la chambre, furent aussitôt renvoyés en jugement: leur vie et leur fortune se trouvèrent également exposées. On les

jeta d'abord en prison , où ils furent gardés avec la plus grande sévérité. Bientôt après on les traduisit en jugement : ils furent condamnés , on confisqua tous leurs biens ; eux-mêmes se trouvèrent réduits à une affreuse détention , sous la tyrannie inhumaine d'un geôlier sanguinaire , le lieutenant de la Tour , qui laissa périr quelques uns d'entre eux , étouffés faute d'air dans leurs étroits cachots ; lorsqu'ils n'avaient plus aucun argent que ce qu'on leur donnait pour se nourrir eux et leurs familles , le lieutenant exigeait encore d'eux des sommes énormes pour leur résidence dans des prisons complètement dénuées de tout. Quelques uns avaient à payer 40 livres sterling pour une misérable chambre , d'autres le double , sans compter d'autres prétendues redevances aussi injustes qu'illégales , en sorte que leurs pauvres femmes étaient obligées de mendier , d'engager leur dot et de recourir à toutes sortes de déplorables expédiens. Et cependant , dans le même temps , le coquin de lieutenant recevait toutes les semaines du trésor trois livres sterling allouées pour chacun de ces prisonniers. Enfin , lorsqu'ils ne succombaient pas assez tôt sous ce barbare traitement , et quand on trouvait moyen de leur faire parvenir en cachette quelques aumônes , on les expédiait dans des îles éloignées et d'un séjour affreux , où aucun secours ne pouvait leur parvenir , où aucun de leurs parens ne

pouvait prendre soin d'eux, mille fois plus misérables que ceux qui mouraient, et qui du moins se trouvaient à l'abri de l'éternelle infamie et des remords auxquels s'exposèrent ensuite ces pauvres gens. Dans l'espoir, en effet, de conserver leur vie et leur fortune, ils se laissèrent aller à de viles et fausses rétractations, reniant à la fois leur jugement et leur conscience. Ils n'y trouvèrent même aucun avantage; ils continuèrent à vivre misérables eux-mêmes, tourmentés de plus de l'affreux malheur de leurs familles, et redoutant chaque jour la mort, qu'un seul mot de leurs tyrans pouvait leur envoyer, sans aucune autre formalité. Ce sont là les tendres compassions des méchans. Parmi tous ces actes de cruauté, il en est un que je ne puis oublier et que j'ai vu moi-même. Tandis que ces gentilshommes étaient encore prisonniers à Lambeth-House, et avant qu'on les conduisit à la Tour, Monk et sa femme vinrent un soir se promener dans le jardin, et firent sortir les détenus, uniquement pour les voir. Cet homme qui avait trahi et livré à la mort et à la misère tant de pauvres gens qui ne l'avaient jamais offensé, qui au contraire l'avaient honoré, et lui avaient même confié leur vie et tous leurs intérêts; cet homme, dis-je, venait assouvir ses sanguinaires yeux du spectacle de leur servitude !... C'est là un trait de barbarie sans exemple dans l'histoire.

Le colonel Scroop , qui avait été excepté ainsi que le colonel Hutchinson par le vote du parlement , fut dans la suite frappé sans le moindre motif , et eut l'honneur de périr comme un noble martyr.

Quoique la chambre des communes eût remis au colonel Hutchinson et la vie et la fortune , cependant , comme il ne répondait pas à l'attente de la cour , comme il ne faisait ni rétractation publique , ni parade d'un faux repentir , comme il n'applaudissait pas aux cruautés que l'on exerçait envers ses compagnons , le chancelier était vivement exaspéré contre lui , et l'on fit des efforts inouis pour parvenir à le dépouiller du bénéfice de l'acte d'amnistie ; sir Allen Apsley continua de solliciter auprès de tous ses amis , comme s'il se fût agi de sa propre vie , et beaucoup de personnes honorables lui donnèrent un certificat conçu dans les termes les plus propres à concilier la faveur ; ils attestèrent que , dans tout ce qu'il ne jugeait pas contraire aux intérêts de l'Etat , le colonel s'était toujours montré accessible à la plus tendre pitié et avait toujours protégé le malheur. La comtesse de Rochester (1) écrivit au

(1) La comtesse de Rochester était la femme de Wilmot , général de cavalerie au service du Roi ; ayant éprouvé quelque dégoût , Wilmot quitta le service , reçut un passe-port et traversa la mer ; sa femme ayant fait sa soumission , fut traitée avec faveur par le parlement , ainsi que Whitelocke

comte de Manchester une lettre encore plus pressante, où elle demandait que la faveur qu'elle sollicitait pour le colonel fût accordée comme une grâce qu'elle tiendrait pour personnelle, et comme un moyen de s'acquitter d'un service qu'elle avait reçu et de ceux qu'elle était aussi fondée à croire que son mari avait reçus du colonel. Cette lettre fut lue à la chambre : l'homme à qui sir Allen Apsley avait promis sa protection, pour assurer son avancement, se fit de nouveau peu de scrupule de tromper quelques lords, et leur dit que le Roi et le chancelier verraient avec plaisir que M. Hutchinson fût bien traité, car il ne savait pas à quel point le chancelier le détestait. Plusieurs lords, liés avec le colonel par des relations de parenté ou autres, et remplis d'affection et de gratitude pour lui (car il n'y avait pas un d'entre eux qu'il n'eût obligé plus ou moins dans le cours de sa vie), firent aussi les plus généreux efforts en sa faveur. Enfin, ce fut surtout l'extrême activité et l'ardent intérêt de sir Allen Apsley, qui contribuèrent à faire tourner à bien toutes les sollicitations : grâce à ses soins, le colonel Hutchinson ne fut privé par l'acte d'amnistie que de la faculté d'exercer à l'avenir toute fonction publique.

nous l'apprend, et il y a lieu de croire qu'elle en fut redevable aux soins du colonel Hutchinson.

(Note de l'Editeur anglais.)

Cependant les clauses conditionnelles que l'on avait ajoutées à l'acte d'amnistie ayant été rejetées en masse , il fut résolu qu'on en ferait l'objet de quelques actes particuliers. Lord Lexington reproduisit alors sa demande , que l'argent emprunté par lui à Newark lui fût remboursé sur la valeur des biens du colonel , avec les intérêts échus depuis quatorze ans. Le bill fut mis en délibération ; le colonel fut admis à plaider , par la voie d'un conseil , contre cette demande , et le marquis de Dorchester , qui présidait , se montra en cette circonstance extrêmement poli pour lui (1). Lord Lexington avait pour conseils des hommes qui , ayant fait des affaires sous l'ancien parlement , croyaient ne pouvoir mieux obtenir

(1) C'est lui qui , sous le nom de vicomte de Newark , avait eu avec le colonel Hutchinson une conférence à Nottingham , lorsque le Roi avait ordonné d'enlever les poudres de ce comté : ce fut encore à lui que le colonel fut chargé par ses amis de faire des propositions de mariage pour lady Anne Sommerset. Il se montra dans la suite plein d'amitié et de reconnaissance pour le colonel. Sa conduite fait un contraste frappant avec celle de lord Lexington , qui dans le principe avait obtenu la pairie , en indemnité des sacrifices qu'il avait faits à Newark , qui plus tard refusa à ses créanciers le remboursement des sommes qu'il en avait empruntées , qui , sur le point d'être forcé à payer , obtint des délais par l'entremise du colonel Hutchinson , et qui enfin fit tous ses efforts pour dépouiller son bienfaiteur.

(Note de l'Editeur.)

faveur, qu'en se répandant en invectives contre ceux qu'ils avaient auparavant comblés de flatteries. Ils sortirent de leur sujet et se mirent à insulter à la justice des temps antérieurs, calomniant de mille façons le colonel; le président les tança sévèrement, et les invita à rentrer dans la discussion de leur affaire. Après qu'un de ces avocats eut prononcé un discours rempli de traits insultans, et qui ennuya fort longuement l'auditoire, M. Finch, l'un des conseils du colonel, débuta en ces termes : « Milords, ce gentilhomme
« a employé beaucoup de temps pour dire à vos
« seigneuries combien le parlement avait été in-
« juste, combien ses comités avaient perverti la
« justice et le bon droit; il a déployé toute la
« puissance de la parole pour vous les rendre
« odieux; et, pour conclusion, il voudrait per-
« suader à vos seigneuries de se conduire de la
« même manière. » Après que l'affaire eut été discutée en comité, on fit un rapport tellement en faveur du colonel que le bill fut mis de côté; mais la chambre était au moment de s'ajourner, la plupart des amis de M. Hutchinson avaient quitté la ville : lord Lexington saisit cette occasion, dès qu'il en fut informé, et le dernier jour de la session, dans un moment de presse, le bill passa à la chambre des lords (1).

(1) La pratique du parlement à cette époque différait de

Le colonel se retira alors dans son comté, et jugea convenable de réduire et de changer toute sa maison. Il y avait accueilli par charité beaucoup de pauvres gens, dans un temps où ils ne pouvaient être admis nulle autre part. Ils s'étaient montrés humbles et empressés à remplir tous leurs devoirs, tant qu'ils avaient eu à redouter quelque danger ; maintenant ils pouvaient trouver facilement de meilleures conditions, et il n'eût pas été raisonnable de se fier complètement à eux : le colonel les renvoya donc, non sans donner à chacun d'eux des témoignages de ses bontés, mettant en outre dans ses procédés une grande douceur, telle qu'il ne fallait rien moins que l'extrême fausseté de cette race perverse, pour n'en être pas sensiblement touché. Bientôt après cependant plusieurs d'entre eux trahirent celui qui les avait si bien traités ; mais il s'était conduit avec une telle prudence qu'ils ne savaient rien qui pût lui nuire.

En voyant combien on avait trompé tous les pauvres gentilshommes qui s'étaient livrés sur la foi de la proclamation, et combien la cause qu'ils avaient défendue, depuis le commencement jusqu'à la fin, était trahie et perdue, le

celle que l'on suit à présent, puisque le bill fut d'abord proposé à la chambre des lords. Nous le verrons bientôt rejeté par celle des communes.

(*Note de l'Editeur anglais.*)

colonel Hutchinson, quoiqu'il eût été préservé jusqu'à ce jour par un merveilleux effet des bontés de la Providence, ne laissait pas de se considérer comme jugé dans le jugement de ses collègues, et exécuté dans leur exécution; il éprouvait un profond sentiment de reconnaissance envers Dieu, mais il n'était pas complètement satisfait de lui-même en acceptant sa délivrance. Sa femme, qui pensait n'avoir jamais aussi bien mérité de lui qu'en employant tous ses efforts pour travailler à son salut, ne lui déplut jamais autant dans tout le cours de sa vie, et elle eut beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il acceptât cette délivrance avec joie. Comme c'était évidemment l'œuvre de Dieu, il le reconnaissait avec toute la gratitude convenable; mais en même temps il souffrait intérieurement de toutes les souffrances de ses collègues, et, si sa femme ne l'eût retenu, il se fût offert volontairement en sacrifice. Elle parvint cependant à lui persuader que Dieu, par son intervention, semblait l'avoir désigné, d'une façon toute particulière, pour être sauvé du naufrage général, et il reconnut cette vérité avec le sentiment de la plus vive reconnaissance. Puis, venant à réfléchir qu'il était encore bien jeune à l'époque où il avait contracté ses premiers engagements, voyant en outre que la plupart de ceux qui alors aussi avaient prêché le peuple et l'avaient entraîné dans les mêmes voies, et qu'un

grand nombre des membres de ce parlement (qui avait déclaré coupable de trahison quiconque ne consacrait pas tous ses efforts au succès de la cause) avaient maintenant apostasié, parlaient hautement contre leur vie passée, traitaient les actes antérieurs de rébellion ou de meurtre, et que quelques uns même siégeaient dans les tribunaux et y condamnaient le passé; rappelant enfin dans sa mémoire tout le temps précédent, et y appliquant ses plus sérieuses méditations, le colonel pria humblement le Seigneur de l'éclairer, et de lui ouvrir les yeux, s'il était arrivé qu'il fût tombé dans l'erreur par ignorance ou par défaut de jugement; mais plus il méditait sur la cause qu'il avait embrassée dès l'origine, plus il se confirmait dans ses premières opinions. Dès cette époque il s'appliqua plus assidûment encore à l'étude des saintes Écritures; il y puisa de nouveaux motifs de croire à plusieurs principes qu'il avait précédemment adoptés; chaque jour il y trouvait de nouvelles lumières sur les dogmes de la grâce, de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, du culte spirituel que prescrit l'Évangile, de l'indépendance de la conscience qui ne saurait être soumise aux volontés ni aux ordonnances des hommes. A ces pensées il se réjouissait de tout ce qu'il avait fait pour la cause de Dieu, et souvent il disait que ce ne pouvait être sans une intention particulière que

le Seigneur l'avait si spécialement protégé, et que sans doute il avait voulu le réserver pour quelque grand service ou pour quelque noble souffrance en l'honneur de sa cause. Cependant, comme il avait reçu un pardon absolu de la part de ceux qui exerçaient alors le pouvoir, il résolut de ne rien faire contre le Roi, et se crut engagé à se tenir tranquille et à faire des vœux pour la prospérité du souverain, en tout ce qui ne tendait pas à la destruction des intérêts du Christ et des membres de son Eglise sur la terre; et, comme il ne pouvait souhaiter le succès d'aucune mauvaise voie, il pensa que Dieu même l'avait mis de côté, et que son devoir était de porter son deuil dans le silence de la retraite, tant qu'il resterait sous l'empire des mêmes obligations.

Peu de temps après qu'il fut rentré chez lui, un homme se présenta de la part du conseil dans sa maison d'Owthorp, avec mission de l'inviter à se rendre devant le procureur-général. Celui-ci, après lui avoir insinué, par forme de discours préliminaire, combien il lui était aisé de prouver sa reconnaissance envers le Roi, et son repentir pour ses erreurs passées, en se conduisant désormais avec franchise, et en rendant témoignage de toutes les choses sur lesquelles il serait interrogé, lui fit passer un examen complet. Le colonel, blessé jusqu'au fond du cœur de l'idée qu'on avait

pu le sauver dans l'espoir de le faire servir à perdre quelqu'un des autres par le témoignage qu'on semblait attendre de lui, se content du mieux qu'il put, et résolut de faire des déclarations bien différentes de celles sur lesquelles on comptait, si en effet on l'appelait à déposer. Mais le procureur-général fut si mécontent du résultat de son interrogatoire particulier, qu'il se garda bien de l'appeler en séance publique. Il usa, à l'égard du colonel, de tous les artifices et de toutes les flatteries imaginables, pour faire croire du moins qu'il avait déserté son parti pour embrasser la cause du Roi; puis il lui présenta le warrant d'exécution, et chercha à l'entraîner à reconnaître quelques unes des signatures et à rapporter les détails de ce qui s'était passé à cette occasion, puisque lui-même en avait été témoin. Le colonel lui répondit à ce sujet qu'il n'oserait porter aucun témoignage sur une affaire qui s'était passée depuis tant d'années, et dans laquelle la vie de plusieurs hommes était compromise; que lui-même, à cette époque, n'avait fait aucune observation, qu'il ne pouvait même se rappeler le moindre détail du fait le plus remarquable, celle de la contrainte exercée par Cromwell sur le colonel Ingoldsby, pour le forcer à signer le warrant malgré lui; que sa vie dût-elle dépendre de cette circonstance, il lui serait impossible d'en rien affirmer; « en

« sorte, monsieur, ajouta-t-il, que, si j'ai perdu
« le souvenir d'un fait aussi grave, on ne sau-
« rait penser que des circonstances moins im-
« portantes soient demeurées fixées dans mon
« esprit. » On lui montra alors les signatures ;
il dit au procureur-général qu'il les connaissait
peu, n'ayant jamais eu de commerce de lettres
avec la plupart des signataires ; que, quant à
celles qu'il lui était possible de reconnaître, il
ne pouvait dire autre chose sinon qu'elles lui
paraissaient ressembler aux écritures qu'il pou-
vait avoir vues dans le temps, et, entr'autres, il
fit cette déclaration pour les signatures de Crom-
well, d'Ireton et de milord Grey.

Le procureur-général, fort mécontent de cet
examen particulier, le renvoya ; mais un writ
exprès lui enjoignit de demeurer, pour avoir à
comparaître le lendemain devant la cour. On
avait rapporté au colonel que, comme on s'était
trouvé embarrassé à se procurer un nombre de
témoins suffisant pour la forme, le colonel In-
goldsby avait conseillé de mander M. Hutchinson,
et ce fut ce qui le détermina dans le choix de
l'exemple qu'il voulut citer au procureur-ge-
néral.

Le lendemain la cour s'assembla ; on envoya
chercher le colonel Hutchinson ; on le fit passer
devant les prisonniers, mais on ne l'interrogea
sur rien. En ce moment il eût vivement désiré

être interrogé; son âme s'était soulevée à la vue de ces prisonniers avec lesquels il lui semblait être lui-même à la barre; à la vue des juges, parmi lesquels siégeait ce vil traître qui avait vendu ceux qui s'étaient confiés en lui, et l'homme qui, au moment où les gens modérés cherchaient à prévenir la guerre, avait dit en public qu'il abhorrait le mot d'*accommodement*, et ce troisième enfin, *ce cher ami du colonel Hutchinson*, qui avait appelé la damnation éternelle sur son âme s'il souffrait jamais que l'on prît un sou des biens, ou que l'on arrachât un cheveu sur la tête de qui que ce fût (1). Le colonel avait été tellement chagrin d'un pareil spectacle, que s'il eût été appelé à parler, il était décidé à témoigner en faveur de la cause contre la cour. Comme on ne lui fit aucune question, il rentra chez lui, et repartit aussitôt pour son comté, déterminé à ne jamais reparaitre devant cette cour. En conséquence il fit dire au procureur-général qu'il ne

(1) Monk, Hollis et Ashley Cooper. Cette indignation d'un tel outrage à la décence était assez naturelle. D'un autre côté l'apparition du colonel Hutchinson devant cette cour put donner lieu à de fausses interprétations de la part de ceux qui pouvaient bien ignorer qu'il ne s'y présentait que malgré lui, et qui surtout ne connaissaient pas comme lui sa résolution de déposer tout autrement que la cour et les auditeurs ne pouvaient s'y attendre.

(Note de l'Editeur anglais.)

pouvait fournir aucun témoignage, qu'il était malade à force d'avoir été retenu et pressé dans la foule, et qu'il priait qu'on voulût bien l'excuser s'il ne se présentait plus désormais. Le procureur-général ne manqua pas de faire au chancelier et au Roi un rapport malveillant. Dès ce moment la perte du colonel fut résolue, et l'on n'attendit plus qu'une occasion favorable (1).

Sir Allen Apsley s'étant rendu chez le chancelier, le trouva dans une véritable rage; le chancelier l'apostropha avec la plus grande véhémence. « O Nall! lui dit-il, qu'avez-vous fait? » vous avez sauvé un homme qui serait tout disposé, si l'occasion s'en présentait, à nous faire autant de mal que jamais. » Sir Allen, forcé de se contenir, se borna à répondre qu'il pensait que son beau-frère était moins dangereux que ceux-là même que le chancelier avait fait entrer dans les conseils du Roi, faisant allusion à Maynard et à Glynne (2). Dès cette époque on vit de

(1) Le Roi déclara aux lords, pendant qu'on discutait les exceptions proposées à l'acte d'amnistie, « qu'on pourrait trouver d'autres moyens d'atteindre les hommes d'un esprit factieux et turbulent. » Il montrait par là qu'il savait, à l'exemple d'autres membres de sa famille, se faire de secrètes réserves pour détruire l'effet des actes publics.

(Note de l'Editeur anglais.)

(2) Maynard et Glynne avaient servi le Long-Parlement et

mauvais œil tous les témoignages d'intérêt donnés au colonel ; et la comtesse de Rochester fut sévèrement réprimandée , pour lui avoir marqué tant de bienveillance.

Lorsque le parlement fut de nouveau assemblé, le colonel envoya sa femme à Londres solliciter au sujet de son affaire, et tâcher d'empêcher que le bill de lord Lexington ne passât dans la chambre des communes. En arrivant à la ville, elle rencontra un homme du parlement, créature de la maison de Worcester, et qui passait en voiture près d'elle ; il était de plus parent de mistress Hutchinson ; elle l'appela de son carrosse, et lui demanda de l'aider à détourner le malheur qui menaçait son mari. — « J'aurais voulu, » lui répondit-il, que cette affaire se fût finie la « dernière fois ; votre mari s'est si mal conduit « dernièrement, que j'ai lieu de croire que le « bill passera contre lui. — Du moins, répliqua- « t-elle, je prie mes amis de faire tous les efforts « qui seront en leur pouvoir, et ensuite il en sera « ce qui plaira à Dieu. » — Lui alors se mit à sourire, et lui dit : « Les choses ne vont plus

Cromwell, et occupé des emplois sous l'un et l'autre de ces gouvernemens. Le chancelier eut occasion de reconnaître combien il était dangereux d'accueillir de tels hommes, lorsque plus tard ils poursuivirent eux-mêmes son accusation et son exil.

(Noté de l'Editeur anglais.)

« maintenant comme il plaît à Dieu , mais comme
« il nous plaît. » Après cela , et malgré plusieurs
autres causes de découragement , mistriss Hut-
chinson suivit jour par jour son affaire , tandis
que ses adversaires sollicitaient contre elle avec
la même activité. Un jour , un de ses amis sortit
de la chambre , et vint lui dire qu'elle pouvait
rentrer chez elle , que la chambre était fort occu-
pée , qu'on ne ferait rien ce jour-là. La plupart
de nos amis se trouvaient également absens ; nos
adversaires saisirent cette occasion de présenter
ce bill à l'assemblée , où il y avait en ce moment
beaucoup d'humeur contre le colonel , surtout
dans le parti de la cour. Mais Dieu , pour mon-
trer que ce n'était ni par des amis , ni par des
démarches que nous pouvions sauver nos biens ;
détermina les cœurs même des étrangers à nous
rendre justice , et le bill fut rejeté , au moment
où il n'y avait dans la chambre presque aucun
de ceux sur lesquels nous avions le plus compté.

Peu après que mistriss Hutchinson fut arrivée
à Londres , un de ses parens , qui entraît dans les
desseins pervers de la cour , vint la voir un soir ;
il avait assez bien bu pour avoir le cœur disposé
à la confiance. Et d'abord il apprit à sa cousine
que , s'étant trouvé récemment en un lieu où était
aussi le Roi , le Roi avait dit , en présence de plu-
sieurs personnes (et faisant allusion au colonel
Hutchinson) , qu'on avait sauvé un homme qui

serait tout disposé à faire contre lui ce qu'il avait fait contre son père, qu'il n'avait nullement changé de principes, et se montrait plus enclin à protéger ses anciens associés qu'à les accuser, puisqu'il était tout-à-fait impossible d'obtenir de lui aucune révélation sur aucun fait, ou contre aucun parti, quoiqu'il fût bien certain qu'il avait détesté tous ces partis (1). Ce gentilhomme dit ensuite à mistriss Hutchinson que c'était se moquer d'eux que de ne vouloir reconnaître dans le warrant d'exécution que les signatures des hommes morts, et il ajouta qu'on était décidé, à la cour, à ne pas laisser revêtir du sceau son acte de pardon, et que, par là, le colonel se trouverait dans une situation vraiment désespérée. Après l'avoir ainsi effrayée, il se mit à lui citer des exemples d'une conduite toute différente; il lui dit que les femmes de plusieurs des membres du dernier

(1) Le satirique favori du Roi, Rochester, disait de lui qu'il n'avait jamais dit une sottise; mais son langage en cette occasion était-il sage? Comment pouvait-il avoir quelque confiance en des conversions si subites? En parlant ainsi il établissait précisément le contraire de ce qu'il affirmait, c'est-à-dire qu'on ne pouvait douter de la constance et de la fidélité du colonel Hutchinson. Ses sentimens d'honneur étaient un garant bien suffisant de la sagesse de sa conduite; mais le roi Charles affectait beaucoup de ne pas croire à la réalité des sentimens de cette nature.

(Note de l'Editeur anglais.)

gouvernement venaient fréquemment porter des renseignemens sur des choses qu'elles avaient apprises autrefois de leurs maris; qu'il était impossible qu'elle-même n'en sût pas beaucoup plus encore que les autres; que si elle voulait faire quelque révélation qui pût servir de preuve de sa reconnaissance, elle pourrait prévenir ainsi la ruine de sa famille. Entrant alors dans les particularités, il ajouta que l'on savait à quel point son mari avait été intimement lié avec Vane, Pierpoint et Saint-John, dont les conseils avaient exercé une grande influence sur les affaires, et que si elle voulait prévenir par ses déclarations celles que d'autres pourraient faire sur leur compte, elle pourrait en retirer pour elle-même de grands avantages.

Mistriss Hutchinson répondit à ce discours que toutes les sûretés que l'on pouvait acheter de la cour ne valaient pas le sacrifice de l'honneur et de la conscience; qu'elle ne savait rien des affaires de l'État, et que quand même elle saurait quelque chose, elle ne consentirait jamais à s'élever sur la ruine ou le sang de qui que ce fût. Son cousin employa alors toute l'adresse de son esprit pour tâcher de la circonvenir par ses discours, dans l'espoir d'en obtenir un aveu quelconque au sujet de quelques personnes auxquelles on en voulait, et je pense qu'il n'eût pas manqué lui-même de faire son profit de ces renseignemens, s'il eût pu les ar-

racher. Mais mistress Hutchinson, ayant bien pénétré ses intentions, ne voulut point jouer le rôle de délatrice, et laissa croire à son cousin qu'elle ignorait complètement ce dont il s'agissait, quoique, dans le fait, elle eût été bien en état de lui apprendre ce qu'il désirait tant savoir; et maintenant il est tout-à-fait vraisemblable que personne ne le saura jamais; le secret est censé renfermé dans la tombe, et ceux qui survivent ne se doutent pas que leurs secrets sont maintenant portés devant un autre cabinet (1). Ensuite, cé-

(1) Ceux qui se plaisent à rechercher l'explication d'un secret seront un peu déçus de cette réserve de notre auteur, qui résista à la vanité de montrer à quel point elle avait été admise dans les confidences les plus intimes. Peut-être en effet a-t-elle été fondée à penser qu'il serait imprudent de confier ce secret au papier, quoiqu'elle ne destinât son écrit qu'à ses enfans.

Parmi les personnes qui sont désignées dans cette conversation, sir Henri Vane fut sans aucun doute sacrifié aux mânes de lord Strafford, dont la poursuite et la condamnation lui étaient plus imputées particulièrement qu'à tout autre. Il ne paraît pas que ce fût un motif suffisant pour justifier son exclusion de l'acte d'amnistie. Il envisagea son sort et le Roi qui l'avait condamné avec un égal mépris, et ce passage de nos mémoires prouve qu'il demeura fidèle jusqu'à la fin à ses anciens amis. — St. John fut exclu de toute fonction publique. — Pierpoint ne fut atteint d'aucune manière et représenta le comté de Nottingham dans le court parlement qui fit la restauration des Stuart. Il paraît qu'il ne fut pas réélu dans le parlement subséquent. On a

dant tout naturellement à son affection, il conseilla, avec beaucoup d'amitié, à mistriss Hut-

lieu d'être étonné qu'un homme qui avait été engagé si avant dans les affaires ait pu échapper si complètement à cette crise, surtout si l'on s'arrête à examiner quelques circonstances particulières, dont nous croyons devoir parler.

L'ingénieux auteur de l'examen critique de ces mémoires, publié dans l'*Annual review*, a présumé que ce secret, que le parent de mistriss Hutchinson avait voulu lui arracher, était le nom de cet homme considérable *qui avait formé le dessein d'établir un gouvernement régulier, à la tête duquel aurait été Richard Cromwell*, ainsi qu'en a parlé notre auteur. Cela est probable en effet, et il est probable en même temps que cet homme était M. William Pierpoint, et que les royalistes cherchaient tous les moyens d'assurer sa perte, ainsi qu'on peut le voir d'après plusieurs passages que l'on rencontre dans les pièces du troisième volume des *State-Papers* de Clarendon. D'un côté on y trouve les preuves de la bienveillance que M. Pierpoint avait pour Richard Cromwell; et du respect que celui-ci lui portait. D'un autre côté M. Hyde donne pour instruction à ses agens « de gagner Thurloe, ce qui sera, à ce qu'il pense, « une opération importante et un moyen de gagner St.-John « et Pierpoint : » et il ajoute à cela, d'une manière plus significative : « Ils ont témoigné qu'ils n'avaient aucune objection sérieuse à faire contre le gouvernement d'un seul, « et dans ce cas sans doute l'héritier légitime est le plus « propre à ce gouvernement. » Ailleurs un de ses agens lui mander : « Saint-John, Pierpoint et Thurloe continuent de « cabaler et d'insister auprès du général (Monk); *il est impossible de trouver trois plus mauvaises bêtes.* » — Et lorsqu'on apprend que Pierpoint est malade, on voit exprimer

chinson d'engager son mari à quitter l'Angleterre. Elle répondit qu'il ne le pouvait sans beaucoup d'inconvéniens, que l'acte d'amnistie ayant passé, il semblait qu'il n'y avait plus rien à redouter, puisque d'ailleurs le colonel était bien résolu à

les vœux les plus ardens pour sa mort. Sans doute les *vertueux ministres* de Charles II redoutaient son habileté et son intégrité autant qu'ils convoitaient sa fortune. Cependant, appuyé comme il l'était par ses alliances, ils n'osaient entreprendre de l'attaquer sans avoir recueilli contre lui des preuves plus précises et plus convaincantes. Si ces harpies furent déçues dans leur projet de détruire cet éminent patriote ainsi que sa famille, et de s'emparer de ses biens, il est vraisemblable que ce résultat doit être attribué en grande partie à la constance et à la discrétion de *mistriss Hutchinson*. Si ces conjectures paraissent satisfaisantes au lecteur, il apprendra sans doute avec intérêt que ce qui reste de la famille Hutchinson a trouvé dans le représentant de William Pierpoint, le comte Mauvers, un ami et un patron tel qu'on avait droit de l'attendre de l'antique fidélité et de l'amitié héréditaire qui a uni ces familles depuis près de deux siècles. — Il ne sera pas non plus hors de propos de faire remarquer en cette occasion à quel degré *mistriss Hutchinson* possédait des vertus élevées et un caractère distingué, et que ce fut certainement sa modestie seule qui la rendit toujours si réservée à parler d'elle-même, et de la part qu'elle pouvait avoir prise à plusieurs événemens. Peu de femmes sans doute eussent été capables de déployer cette fermeté d'esprit, cette énergie d'un véritable sentiment d'honneur, qui lui faisaient dédaigner et repousser tout moyen de servir son mari et ses enfans aux dépens de lui que ce fût.

(Note de l'Editeur anglais.)

ne rien faire qui pût l'exposer à en perdre le bénéfice. Mais il lui dit qu'on était bien résolu aussi à saisir le premier prétexte, quelque léger qu'il fût, pour faire jeter le colonel en prison, et l'y laisser jusqu'à la fin de ses jours; la suite ne prouva que trop que cet avis était juste et fondé sur des renseignemens précis, quoiqu'au moment où il fut reçu, plusieurs amis du colonel pensassent qu'il n'avait été dans cette conversation qu'un effet de l'ivresse de l'homme qui l'avait donné.

Cependant mistriss Hutchinson rendit compte à son mari de cette conversation, et comme quelques autres de ses amis lui donnaient les mêmes conseils, elle chercha à lui persuader de quitter l'Angleterre; mais il ne voulut jamais y consentir, répondant à toutes ces instances qu'il demeurerait au poste où Dieu l'avait placé et protégé jusqu'à ce jour, et que l'abandonner serait un témoignage d'ingratitude et de défiance dont il ne voulait pas se rendre coupable. A cette époque, il était sur le point de vendre une partie de ses biens pour payer ses dettes; mais les acheteurs eurent quelque crainte et voulurent voir son acte de pardon, et, comme il ne l'avait pas, il fut forcé de renoncer à ce marché. Tous ses amis avaient travaillé avec beaucoup de zèle à le lui faire obtenir, mais le chancelier refusait absolument de le délivrer. On avait offert mille livres ster-

ling à quelqu'un pour tâcher de le faire avoir; on avait espéré pendant quelque temps; mais enfin cette personne ne put y réussir, et le colonel se vit ainsi privé de l'occasion qu'il avait trouvée de remettre l'ordre dans sa fortune. Un an plus tard un petit procureur parvint à escamoter en quelque sorte cet acte, parmi beaucoup d'autres, et s'y prit avec tant d'adresse qu'il obtint tous les sceaux nécessaires à sa validité. Le bien du colonel était chargé d'une hypothèque au profit d'un alderman, homme hargneux et difficile, qui avait envie d'obtenir ce bien pour peu de chose, ou peut-être même pour rien, et qui nous donna beaucoup de sollicitude. M. Hutchinson avait trouvé à emprunter de l'argent pour le rembourser, mais cet homme ne voulait pas transférer son hypothèque, et, d'un autre côté, les nouveaux prêteurs se refusaient à se dessaisir de leur argent sans l'accomplissement préliminaire de cette condition, ce qui occasionna beaucoup de désagrémens au colonel et l'entraîna à des dépenses considérables.

Après la levée de ce parlement, un autre fut convoqué par writs du Roi; l'acte d'amnistie y fut de nouveau confirmé, non sans beaucoup d'intrigues et d'oppositions. On y prépara une seconde fois un projet d'acte pour faire restituer à lord Lexington l'argent de Newark; il fut lu deux fois à la chambre, grâce à tous les abominables mensonges qu'on

inventa et qu'on débita à tous les membres. Le colonel Hutchinson sollicita en personne pour sa défense; on lui suscita toutes les injustices et toutes les tracasseries imaginables dans le comité chargé d'examiner l'affaire, et elle parut alors si désespérée que tous ses amis lui conseillèrent de transiger. Mais il ne voulut pas, quoique ses adversaires lui fissent proposer aussi un arrangement, et déclara qu'il aimait mieux être complètement acquitté par une juste sentence, ou ruiné par un arrêt inique. Il se mit alors à suivre son procès avec l'activité et l'énergie qu'il savait déployer en toute occasion, parvint à écarter les préventions défavorables qui aveuglaient plusieurs de ses juges, et réussit même à se justifier aux yeux de ses plus violens antagonistes. Il plut à Dieu de disposer les cœurs de ceux qui composaient la chambre, à lui rendre une pleine justice, et le bill fut rejeté définitivement et pour toujours. Ce fut une grande faveur de la Providence envers le colonel et sa famille; une décision contraire les eût dépouillés de toute leur fortune et eût livré la personne même du colonel aux mains de ses ennemis jusqu'à ce qu'ils en eussent obtenu complète satisfaction. Cependant la nécessité où il se trouva de se défendre lui fut onéreuse; le bruit qui se répandit qu'il était menacé dans ses propriétés, les bravades de ses ennemis, l'obscurité dans laquelle son sort parais-

sait enveloppé, l'empêchèrent d'affermir, de vendre ses biens et de travailler à leur amélioration, en sorte qu'il accrut beaucoup ses dettes.

Avant cette époque, et vers le mois de décembre 1660, le capitaine Cooper envoya deux hommes, un nommé Broughton, lieutenant, et un nommé Andrew, cornette, qui, à la tête d'une compagnie de soldats, pillèrent notre maison d'Owthorp, pendant que le colonel était absent, et enlevèrent toutes les armes qu'ils y purent trouver, jusqu'à l'épée qu'il portait et à sa propre armure; quoique dans ce temps il n'y eût, contre qui que ce fût, aucune prohibition d'avoir des armes chez soi et d'en porter. Le colonel n'étant pas chez lui, ses armes étaient renfermées dans un des cabinets de sa chambre; ils les découvrirent, parcoururent et fouillèrent toute la maison pour voir s'il n'y aurait pas moyen de trouver quelque part de la vaisselle ou toute autre chose; mais n'ayant pas réussi, ils emportèrent les armes qui leur avaient été dénoncées par un domestique que le colonel avait renvoyé avec une bonne gratification. Son fils aîné se rendit aussitôt chez le marquis de Newcastle, lord lieutenant du comté, et lui porta plainte de cet acte de violence. Milord lui donna un ordre pour qu'on eût à lui rendre les épées et les autres objets qu'on avait enlevés, aussi bien que quelques pistolets qui apparte-

naient à lord Biron ; mais M. Cooper ne fit aucun cas de cet ordre et ne voulut pas y obtempérer. Les armes pouvaient valoir à peu près cent livres sterling.

Le colonel reçut aussi d'un secrétaire d'État l'ordre de restituer certains tableaux et divers autres objets qu'il avait achetés de l'une des collections du feu Roi , qui lui avaient coûté de mille à quinze cents livres sterling argent comptant, et qui en valaient davantage ; et, malgré l'acte d'amnistie , tous ces objets lui furent enlevés.

Après ces divers actes arbitraires , le colonel vécut chez lui et y demeura dans la retraite la plus absolue ; mais comme l'activité de son esprit ne lui permettait ni l'oïseté , ni des occupations ignobles , il profita de ce temps pour faire ouvrir des sources , pour planter et soigner ses plantations. Ce n'étaient cependant que ses récréations ; il y trouvait en même temps le moyen de secourir beaucoup de pauvres gens qui manquaient d'ouvrage , charité qui leur fut fort utile ainsi qu'à leurs familles. Souvent aussi il allait s'entretenir avec eux et encourageait leurs honnêtes travaux , en sorte qu'ils prenaient un extrême plaisir à être employés à son service. Son affaire la plus sérieuse était d'étudier la loi de Dieu ; il s'y appliquait aussi pour instruire ses enfans et ses domestiques , et il se sentait plus

de calme et de courage. Il n'envia jamais la gloire et les honneurs de la cour, ni la prospérité des méchans ; seulement il regrettait quelquefois que la modicité de ses revenus imposât des entraves à sa générosité et l'empêchât de secourir les pauvres dans leurs afflictions.

Il eut aussi quelques chagrins dans sa propre maison. Son fils aîné épousa, à son insu, une personne parfaitement recommandable (1) ; mais dans le premier moment ce procédé l'offensa au point qu'il résolut de les bannir l'un et l'autre de sa présence. Cependant son bon naturel reprit bientôt le dessus ; il reçut ses enfans dans ses bras, et, pendant le peu de temps qu'il jouit de la société de sa belle-fille, il eut pour elle autant d'affection que pour aucun autre de ses enfans ; et, certes, elle le méritait. Elle s'appliquait avec tant d'empressement et tant de soumission à réparer sa première faute, elle chercha si bien à satisfaire son beau-père en tout ce qui pouvait lui être agréable, qu'en peu de temps il fut lui-même ravi d'une si précieuse acquisition. Elle aimait le lieu où elle vivait, non point, comme mistress Hutchinson elle-même, uniquement parce qu'elle s'y trouvait établie,

(1) Elle était fille de sir Alexandre Ratcliffe, homme attaché au parti royaliste.

(Note de l'Editeur anglais.)

mais avec un sentiment de satisfaction vrai et naturel qui plaisait beaucoup au colonel et qui l'encourageait dans tous les soins qu'il prenait pour embellir sa demeure , songeant qu'il la laisserait à une personne qui saurait s'y plaire. Elle s'était d'ailleurs si complètement naturalisée dans la maison qu'il semblait qu'elle n'eût aucun autre intérêt dans le monde. Elle était pieuse et enjouée à la fois , généreuse et économe, pleine de complaisance et de tendresse pour toutes les personnes de sa famille , et de l'humeur la plus égale qu'il soit possible de rencontrer en une femme. Elle aimait son intérieur , mais sans sauvagerie ni mélancolie. L'affection respectueuse qu'elle conservait pour son père et pour sa mère était exempte de tout regret et ne faisait pour elle qu'un bon souvenir dans lequel elle se complaisait avec délices ; enfin , c'était la femme la plus soumise et la plus tendre qu'on eût jamais vue. Mais , hélas ! elle-même et tout le bonheur de sa douce et sainte société s'évanouirent promptement dans un douloureux tombeau. Après une année de mariage, elle mourut en couche , laissant après elle un aimable enfant dont la figure promettait de faire revivre toutes les grâces de sa mère , mais qui , lui-même , mourut huit semaines après sa naissance ; tendre fleur trop tôt ravie , dont la chute envenima une plaie toute saignante encore , et sembla enlever

sa mère une seconde fois. Pendant les dix jours qu'elle survécut à la naissance de son enfant, le colonel et sa femme prirent tous les soins et firent tous les efforts imaginables pour la conserver à la vie; ils en eurent même plusieurs fois l'espérance, mais ce fut en vain; elle mourut laissant toute la maison dans la plus profonde affliction, qui durait encore pour le colonel et sa femme lorsque de nouveaux coups vinrent les tirer de la silencieuse douleur de cette perte. Quant au mari de la jeune femme, il n'eut plus de joie en ce monde depuis qu'elle l'eut quitté. Pendant quelques mois, il vécut dans sa chambre, complètement absorbé par sa douleur; on avait grand-peine à obtenir qu'il en sortit, et, lorsqu'il lui arrivait de céder, tous les lieux qui environnaient sa maison lui rappelant sans cesse celle qu'il avait perdue, redoublaient encore sa vive affliction; en sorte que ses amis ayant cherché à l'attirer hors de chez lui pour tâcher de lui donner quelque distraction, il se dégoûta un peu de la maison, ce qui fit disparaître le charme des plaisirs qu'y trouvait son père (1); mais quelle que fût la vivacité de l'attachement qu'il éprouvait pour un objet terrestre

(1) M. Thomas Hutchinson ne se remaria pas et mourut sans laisser d'enfans.

Note de l'Editeur anglais.

quel qu'il fût, M. Hutchinson avait une modération d'esprit qui le portait incessamment à se soumettre aux volontés de Dieu et à lui rendre grâce en toute chose.

Vers le commencement de cet hiver, au mois d'octobre et dans les mois suivans, les papistes commencèrent à lever la tête. On vit arriver à Nottingham des espèces d'étrangers qui cherchèrent à se distinguer par des rubans écarlates qu'ils portaient à leurs chapeaux. Une nuit un papiste, dans un accès d'ivresse, mit le feu à un grenier à foin situé dans une cour dont les clôtures étaient en bois, et si, par plusieurs bienfaits de la Providence, l'incendie n'eût été découvert et prévenu, la ville eût couru les plus grands dangers. Il y eut pour 200 livres sterling de dégât; mais l'affaire fut assoupie et terminée à l'amiable, et cependant, cette même nuit, on avait également essayé de mettre le feu en plusieurs autres villes.

On apprit aussi qu'à Eastwood, un fameux papiste réunissait toutes les nuits deux cents hommes armés. Quelques tenanciers de lord Carrington, étant venus à Arundel-House pour parler à leur seigneur, firent plusieurs remarques qui leur inspirèrent de graves soupçons de quelque grand projet tramé par les papistes. Ils étaient tellement échauffés dans les comtés de Nottingham et de Leicester, que le peuple de ces comtés redoutait à chaque instant quelque insurrec-

tion. Il y avait entre autres un jeune écuyer, mauvaise tête et mauvais sujet, qui habitait près d'Owthorp et se livrait à des bravades tout-à-fait extraordinaires. Une fois il fit faire, chez le sellier du colonel, douze paires d'étuis de pistolets. Il montait à cheval, parcourait le comté en tout sens avec une demi-douzaine d'hommes armés, les envoyait ou allait lui-même rechercher ceux qui avaient servi dans l'armée, leur offrait de bonnes conditions pour s'engager avec lui, et leur disait que les papistes auraient aussi une terre. Une autre fois, comme il se trouvait dans un cabaret, avec le ministre de la paroisse et quelques autres personnes, il se mit à porter une santé à la destruction de tous les protestans de l'Angleterre; une servante du colonel, qui allait à Colson pour consulter une femme de la ville sur un mal aux yeux, apprit qu'il s'était vanté que les papistes auraient bientôt leur jour, et qu'il avait ajouté qu'il ne laisserait pas une seule personne en vie dans la maison du colonel. Il fit défendre au prédicateur de Colgrave de prêcher sur la conspiration des poudres, le menaçant d'aller le tuer si cela lui arrivait, en sorte qu'on fut obligé dans cette ville d'établir une sentinelle sur le clocher, durant toute cette journée.

Les hommes que les papistes avaient cherché à enrôler, vinrent en parler au colonel Hutchinson. Comme la plupart d'entre eux étaient du comté

de Leicester, le colonel envoya son fils à sir George Villiers, l'un des députés-lieutenans de ce comté, pour lui rendre compte de ces rapports; mais celui-ci n'y voulut pas faire attention, quoiqu'il eût été bien facile en ce moment de prouver que Golding avait expédié une pleine voiture de pistolets, autant qu'il en avait pu tenir sous les sièges et dans les coffres, chez un nommé Smith, papiste, qui demeurerait à Quineborough, comté de Leicester. Alors le colonel prit le parti d'envoyer aux députés-lieutenans de notre comté, pour les avertir du danger public, et en particulier de celui auquel il était exposé lui-même: comme sa maison avait été complètement désarmée, il fit demander en même temps la permission d'acheter les armes nécessaires à sa défense. On lui répondit que l'insurrection des papistes n'était qu'une rêverie des fanatiques; que s'il avait quelque crainte pour sa sûreté, on lui enverrait une garde, mais qu'on ne pouvait lui permettre d'armer sa maison. Dédaignant de se faire garder par ceux qui n'osaient pas se fier à lui, le colonel aurait voulu prendre une maison à Nottingham, pour y établir sa femme, qui était sur le point d'accoucher; mais celle-ci, bien plus craintive, voyant que son mari voulait continuer à habiter dans sa maison, ne consentit point à le quitter. En conséquence, le colonel fit faire de fortes fermetures à toutes les fenêtres basses et

on les garnit de bons barreaux en fer. La nuit même , après que les barreaux furent posés , on fit une tentative pour pénétrer dans la maison ; on cassa les carreaux de vitre de l'une des grandes fenêtres et quelques petits barreaux de fer furent aussi brisés. Mistriss Hutchinson , ayant été la dernière à se coucher , entendit le bruit et crut que quelqu'un avait forcé les portes ; plus tard nous apprîmes que c'était Golding qui avait fait cette tentative. Les soupçons du peuple contre les papistes s'accroissaient de jour en jour ; on en vint enfin à paraître vivement offensé de leur insolence , et l'on commença à murmurer d'étranges paroles ; soit que ces murmures eussent produit leur effet , soit tout autre motif à nous inconnu , ils n'allèrent pas plus loin ; mais il n'en demeura pas moins certain qu'à cette époque , il y avait parmi les papistes un projet de courir aux armes dans toute l'Angleterre. Le colonel vivait dans une si profonde retraite , qu'il n'a jamais su bien exactement comment ce projet avait été formé d'abord et ensuite abandonné ; et quoiqu'ils n'eussent pas voulu prendre l'alarme sur son rapport , les gentilshommes du comté furent cependant convaincus ensuite qu'il y avait eu des manœuvres secrètes , et ils conservèrent même des craintes.

Le colonel continua de vivre dans son isolement accoutumé , pendant tout l'hiver et l'été suivant. Vers la fin de cette saison , il rêva une nuit qu'il

voyait quelques hommes dans un bateau sur la Tamise, travaillant contre vent et marée, à conduire à bord leur bateau arrêté par les sables. Lui-même, étant aussi dans le bateau, se fâchait contre eux, et leur disait qu'ils travaillaient en vain, qu'ils ne réussiraient jamais dans leur entreprise. Laissez-le, ajouta-t-il, et laissez-moi faire. Alors il se coucha toute sa longueur, appuyant sa poitrine à la tête du bateau et le poussa doucement, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à terre, du côté de Southwark; puis descendant sur le rivage, il se mit à errer dans les prairies les plus riantes et les plus agréables; elles étaient si vertes et si fleuries, et parées du joyeux éclat d'un si beau soleil que jamais il n'avait rien vu de si délicieux; enfin il rencontra son père, qui lui donna quelques feuilles de laurier, sur lesquelles étaient tracés des caractères qu'il lui fut impossible de lire. Le colonel n'était point superstitieux en fait de songes; celui-ci cependant frappa un peu son imagination, et nous nous mîmes à en rechercher des explications; celles que nous lui donnâmes se sont trouvées fausses, mais comme l'événement nous en a par la suite fourni une réelle, je ne sais pourquoi ce songe ne pourrait pas avoir été inspiré. Le bateau représentait la république, que quelques gens inquiets cherchaient à délivrer, par de vains efforts, travaillant contre vent et marée; ce qui ferait allusion aux complots et

aux tentatives inutiles des gens impatiens qui agissaient sans force, sans sagesse et sans concert; quand le colonel s'était étendu de tout son long, et avait poussé doucement le bateau en appuyant de la poitrine, cette action pouvait indiquer les progrès de la cause par la patience et les souffrances de ses martyrs, parmi lesquels ses propres douleurs devaient le signaler; son arrivée de l'autre côté de la rivière, où des champs d'éternelles délices signifiaient qu'il devait mourir sur la rive, et dans la rencontre de son père qui lui présentait des feuilles de lauriers couvertes de caractères intelligibles, il trouvait le présage de ces triomphes qu'il ne pouvait comprendre, ni expliquer durant sa vie mortelle. Mais laissons là les songes.

Je ne dois point omettre ici de raconter une aventure qui arriva, au commencement de cet été, et qui mérite d'être connue, quoiqu'elle ne se rapporte pas directement au colonel Hutchinson.

M. Palmer, prédicateur non conformiste, fut arrêté dans sa propre maison à Nottingham, par le maire de la ville, pour avoir prêché un jour de dimanche. On arrêta en même temps quelques autres individus, parmi lesquels était un homme qui avait été précédemment au service du colonel et qui avait épousé une de ses servantes. On les mit dans la prison de la ville, et ils y demeurèrent deux ou trois mois. Il y avait dans cette pri-

son une fenêtre grillée , à peu près au niveau du sol , et qui prenait jour sur la rue. Le peuple , en passant par là , pouvait voir ces pauvres gens , enfermés dans une chambre obscure et triste , occupés à se consoler et à s'exhorter mutuellement à la patience. Un dimanche , après le sermon , ces prisonniers étaient occupés à chanter des psaumes : le peuple allant et venant dans la rue , s'arrêtant en silence devant la prison , en sorte qu'il se forma bientôt un grand rassemblement devant la fenêtre , près de laquelle était M. Palmer , prêchant à son auditoire. Alors le maire , un certain Toplady , qui avait été dans le temps officier au parlement , mais maintenant renégat , arriva brusquement , accompagné de ses officiers , chassa le peuple , fit jeter en prison quelques uns de ceux-mêmes qui ne faisaient que passer , et dans sa fureur frappa les femmes à coups de pied et à coups de poing , d'autant plus enragé que beaucoup lui dirent que cet emportement lui convenait fort mal à lui qui avait été l'un d'entre eux. Le lendemain , ou peu de jours après , le maire , après avoir ordonné que tous les jours de dimanche les prisonniers fussent enfermés dans la serre , partit pour Londres et alla rapporter au conseil , sous la foi du serment , à ce que j'ai entendu dire , qu'un millier d'hommes du comté étaient entrés en armes dans la ville , qu'ils s'étaient réunis autour de la fenêtre de la prison

pour entendre prêcher; et, à la suite de ce récit, il se fit délivrer un ordre à l'effet de faire envoyer à Nottingham une compagnie de cavalerie destinée à contenir les fanatiques. Mais un homme qui avait des relations avec la ville et qui était alors à la cour, ayant appris combien tous ces rapports étaient faux, l'attesta devant le conseil et fit contremander le départ de la compagnie. Après cette affaire, le maire, étant retourné à Nottingham, fut pris, au milieu d'une nuit, d'un vomissement de sang; se trouvant très-mal, il appela à son secours son domestique et sa servante; mais ceux-ci, dans le même moment, furent pris également d'un saignement très-fort, et faillirent être étouffés par le sang: cependant ces accès s'étant un peu calmés, ils allèrent au secours de leur maître; mais depuis ce moment celui-ci ne releva plus sa tête; il languit pendant quelques mois et mourut enfin.

Pendant que ces pauvres gens étaient en prison, le colonel leur envoya quelque argent, et, lorsque le terme de leur détention fut arrivé, M. Palmer se rendit à Owthorp pour exprimer sa reconnaissance à M. Hutchinson; il y prêcha aussi un jour de dimanche (1). Nous ne saurions

(1) Ce fait, quoiqu'il paraisse de peu d'importance, mérite d'être examiné avec attention.

Le Roi avait annoncé dans sa déclaration de Bréda : « que

dire si le fait avait été remarqué; quoj qu'il en soit, peu de temps après, et un autre dimanche, le 11 octobre 1663, le colonel venait de finir d'expliquer l'épître aux Romains, en présence des gens de la maison, les domestiques étaient déjà sortis du parloir, lorsque l'un d'entre eux rentra et annonça qu'il y avait d'arriver des soldats dans la ville. Le colonel ne fut nullement surpris, et demeura dans sa même pièce, jusqu'à ce que les soldats y fussent arrivés; ils étaient conduits par Atkinson, l'un de ces hommes de Newark, qui avaient si violemment poursuivi M. Hutchinson

« toute liberté serait accordée aux consciences délicates, et
 « que nul ne serait poursuivi pour cause de différence d'opi-
 « nion en matière de religion, afin de ne point troubler la
 « paix du royaume. » — Mais le parlement qui fut convoqué après la restauration et composé en très-grande majorité de torys et de gens d'église les plus exaltés, encouragé et dirigé par le chancelier, passa plusieurs actes sévères contre tous les dissidens, sans distinction aucune. On rendit en particulier un acte qui fut appelé *Acte d'uniformité*, et l'on en adopta un autre à la suite, par lequel il était défendu à tous les non-conformistes de fréquenter les conventicules : c'était probablement en vertu de ce dernier que M. Palmer avait été arrêté. Comme on avait déclaré que ceux qui se séparaient de l'Eglise ne pouvaient être que des ennemis de l'Etat, et que les fanatiques, comme on les appelait, qui, disait-on, se rendaient à ces assemblées sous prétexte de religion, n'y allaient dans le fait que pour ourdir des complots et organiser des séditions; et, comme c'était principalement pour ces motifs

devant le parlement. Il lui annonça qu'il aurait à partir avec cette troupe, aussitôt qu'elle aurait fait ses recherches dans la maison. Le colonel le requit de produire sa commission; il répondit d'abord qu'il ne jugeait pas qu'il fût nécessaire de la montrer, puis il se ravisa et exhiba un ordre de M. Francis Leke, l'un des députés-lieutenans du comté, qui lui enjoignait de se présenter chez le colonel Hutchinson, de rechercher et d'enlever toutes les armes qu'il y trouverait, et de s'emparer de sa personne. Il exécuta très-exactement sa commission, et ne trouva aucune arme

que ces actes avaient passé au parlement, le maire renégat avait parfaitement saisi l'à propos en déclarant que mille hommes armés s'étaient introduits dans la ville.

On peut penser qu'il était peu prudent au colonel Hutchinson, dans de telles conjectures, d'admettre dans sa maison, à Owthorp, et de laisser prêcher devant lui un homme qui venait d'être ainsi signalé. Il paraît cependant qu'en général le colonel renfermait dans sa maison le secret de ses opinions religieuses et du culte qu'il rendait à Dieu, et que sa conduite était tout-à-fait inoffensive, à l'égard du gouvernement soupçonneux sous lequel il vivait.

On voit par le mode, le temps et le lieu de son arrestation, combien était dénuée de fondement cette fable qu'on lit dans l'histoire du comté de Nottingham, par Thoroton (édition de Throsby), et selon laquelle le colonel avait été long-temps caché dans sa propre maison, et arrêté au moment où il serait rentré chez lui revenant de l'église.

(*Note de l'Editeur anglais.*)

dans le logis, si ce n'est quatre fusils de chasse suspendus dans la cuisine, et appartenant au fils de la maison; en sorte qu'ils les laissèrent pour cette fois. La troupe était arrivée après le coucher du soleil, et elle employa au moins deux heures à faire des recherches partout et dans tous les coins; le colonel, à cette époque, était en assez mauvaise disposition de santé; et, comme il n'était pas monté à cheval depuis plus de six mois, il n'avait chez lui ni chevaux, ni selles. Le cocher était sorti, les chevaux de voiture ne se trouvaient pas non plus dans les écuries, et il faisait le temps le plus affreux, de la pluie, des ouragans, et la nuit la plus froide, la plus noire, la plus fâcheuse qu'on ait vue de l'année; tous ces motifs réunis firent désirer au colonel de remettre son départ au lendemain matin, à la pointe du jour, afin d'avoir le temps de se préparer; il le proposa au chef de la troupe, mais celui-ci ne voulut pas, et le força de partir sur-le-champ avec ses soldats; son fils aîné lui prêta alors un cheval, et l'accompagna volontairement jusqu'à Newark; ils y arrivèrent vers quatre heures du matin; le colonel fut conduit au *Talbot*, et on le mit dans une très-mauvaise chambre, où deux soldats furent chargés de le garder.

Nous ne savons ce qui leur avait pris en ce moment; mais ils étaient tous saisis d'une terreur panique; on fit lever en armes tout le comté,

et on retint les habitans plusieurs jours à Newark, ce qui leur causa des dépenses intolérables, sans qu'ils aient jamais su, je crois, pourquoi ils y étaient venus, à moins que ce ne fût pour garder le colonel Hutchinson. On le plaça d'abord dans une chambre qui donnait sur la rue; puis on l'éloigna pour le mettre dans une autre chambre plus mauvaise encore, s'il est possible, et tellement mauvaise qu'on n'avait pas voulu y faire loger les valets de pied du duc de Buckingham. Il y demeura, sans que personne vint le voir, ou lui apprendre du moins pourquoi il y avait été conduit. Le lendemain, mistress Hutchinson lui envoya un peu de linge; et lorsque le domestique arriva, Tomson, le propriétaire de l'auberge, ne voulut pas lui permettre de voir son maître, mais l'arrêta aussi, et le retint prisonnier pendant deux jours. M. Thomas Hutchinson avait une jument que cet aubergiste avait voulu acheter; le colonel engagea son fils à la lui céder pour sa valeur; on convint du prix, seulement Tomson demanda la permission de l'essayer pour une course de six milles, et cela lui fut accordé, à condition que, s'il faisait faire une course plus longue au cheval, il en paierait le prix, et qu'il fournirait un cheval à M. Hutchinson, chez lui ou chez milord Newcastle, ou lorsqu'il en aurait besoin pendant son séjour à Newark. A la suite de ce marché, Tomson prit la jument; mais au lieu

de lui faire faire une course de six milles, il conduisit à Owthorp un détachement de cavalerie plus fort que celui qui était venu arrêter le colonel, et y arriva après le coucher du soleil. Son arrivée causa un grand effroi à mistriss Hutchinson et à ses enfans; il fit de nouvelles perquisitions plus sévères encore, s'il est possible, que les précédentes, se conduisit plus insolemment encore que ceux qui l'avaient devancé, et ne trouva rien de plus; cependant il emporta les fusils de chasse qu'on avait laissés à la première visite, et se rendit de là à Nottingham, où ils arrêterent un capitaine nommé Wright, et le lieutenant Frank, qui avait été employé par Lambert comme agitateur-général. Ces pauvres gens furent conduits à Newark, où ils sont encore retenus prisonniers, sans qu'il leur ait été possible, jusqu'à ce jour, de savoir pourquoi (1). On arrêta encore quelques autres individus, parmi lesquels était un nommé Wittington, lieutenant, qui dit, au moment où on le conduisait en prison : « Le colonel Hutchinson nous a tous trahis; dans

(1) Ceci prouve que l'emprisonnement de ces individus se prolongea au-delà de celui du colonel Hutchinson, mais en même temps que ces mémoires ont été écrits, tandis que tous ces événemens étaient encore récents, et que l'auteur pouvait en avoir un souvenir fidèle.

(Note de l'Editeur anglais.)

« notre parti même on répandait contre lui des soupçons. » Ces hommes, parce que le colonel n'avait pas été pendu tout d'abord, en imaginaient et en disaient toutes les infamies possibles, comme d'un homme qui avait déserté la cause, et ne demeurait ainsi dans son comté que pour attirer dans le piège les gens de son parti ; pour recevoir et transmettre à la cour tous les renseignemens, et mille autres propos semblables ; ensuite, de l'un à l'autre, ils s'avertissaient de se tenir en garde et de faire bien attention à ne pas s'approcher de lui. C'étaient les *Lambertiens* qui avaient commencé à faire leurs efforts pour exciter la haine du parti contre le colonel, et cela par esprit de vengeance, et parce que celui-ci s'était opposé ouvertement à leur insolente rébellion contre le parlement. Frank, Wittington et d'autres étaient de ces gens-là ; mais le colonel n'avait pas voulu s'exposer à les dissuader de leurs injustes préventions ; et n'avait pas eu non plus de relations avec ses propres amis, qui étaient les hommes les plus sages et les plus honnêtes du parti. Il s'était donc borné, autant du moins que le permettait l'état de gêne auquel il était réduit, à faire parvenir des secours à ceux qui se trouvaient dans la détresse. Quelques uns d'entre eux, convaincus par cette conduite qu'ils lui avaient fait injure ; cherchèrent à cette époque à lui rendre justice, dans une certaine réunion,

à laquelle assistaient aussi quelques uns *des moutons* (1) de Buckingham; ils affirmèrent que le colonel n'avait point changé de principes, et je ne crois pas avoir jamais entendu dire qu'on ait pu rapporter aucune autre chose contre lui, mais tout est bon pour ceux qui ne cherchent que des prétextes (2).

Tandis que le colonel était à Newark, Golding le papiste s'occupa très-activement à surveiller

(1) *Trapans*, mystificateurs, gens qui font tomber dans le piège, du mot *trap*, piège, trappe. *To trapan* était aussi le mot consacré pour exprimer cette espèce d'action et signifie littéralement *mettre dedans*. *Trapan* était une expression familière; on a cru devoir la rendre ici par *mouton* et *moutonner*, locutions également familières, employées dans notre langue pour désigner l'emploi et l'action de ce qu'en langage plus grave nous appelons *agens provocateurs*.

(Note de l'Editeur.)

(2) L'histoire du règne de Charles II est toute remplie de récits de complots réels ou imaginaires; la plupart cependant appartiennent à la seconde catégorie. Parmi toutes les machinations alors en usage, la plus criminelle sans doute était celle de ces prétendus fomentateurs de séditions, *agens provocateurs* qui entraînaient les personnes imprudentes à des conspirations; ou seulement à des témoignages de mécontentement, et qui ensuite en rendaient compte, et sans doute aussi enchérissaient sur les faits. Beaucoup de gens ont pensé que les rapports faits contre lord Russel et Algernon Sidney, et sur lesquels il furent jugés et condamnés, étaient à peu près du même genre.

(Note de l'Editeur anglais.)

et espionner la maison d'Owthorp et à faire passer au gouvernement une quantité de misérables histoires qui ne prouvaient rien que sa plate méchanceté, ainsi que ceux qui recevaient ces rapports le dirent dans la suite au colonel.

Lorsque Tomson revint, M. Hutchinson vit à travers sa fenêtre son propre fusil porté par un de ces gens, et il comprit tout de suite que ce coquin-là s'était servi de son cheval pour aller le piller. Le soir, Tomson, l'aubergiste, entra dans la chambre du colonel, et se conduisit fort insolemment. Le colonel Hutchinson ayant saisi un chandelier le lui jeta à la tête, et lui en attrapa la mâchoire : M. Leke, qui était dans la maison, ayant entendu le bruit, accourut l'épée à la main, avec quelques autres personnes. Le colonel saisit cette occasion pour lui dire qu'obligé de se justifier, il désirait connaître son crime et ses accusateurs ; que jusque-là il consentirait volontiers à être gardé aussi exactement qu'on le voudrait, mais qu'il demandait à être délivré des mains de cet insolent drôle, et à être traité ainsi qu'il convenait à un gentilhomme. Lorsqu'on le vit tellement décidé sur ce point qu'il refusait de prendre un repas de plus dans cette maison, on le transféra deux jours après dans une autre auberge, où il fut traité convenablement, conservant toujours des gardes auprès de lui.

Ce ne fut point par emportement que le colonel se conduisit ainsi ; il n'avait nul sentiment de colère et regardait en pitié la malice de ses ennemis. Mais depuis quatre jours il était retenu à Newark : M. Leke venait régulièrement tous les jours dans la maison même où il était gardé en vertu de son propre warrant , et n'avait pas daigné le voir une seule fois , le mettant entièrement entre les mains d'un cabaretier insolent et ivrogne qui l'insultait à tout moment. Voyant bien que s'il supportait ces mauvais traitemens , ils continueraient toujours de la même manière , et sachant que M. Leke était en ce moment dans la maison , le colonel imagina ce moyen de le faire venir , et il réussit en effet à obtenir un traitement plus convenable.

Lorsqu'il fut dans sa nouvelle auberge , quelques gentilshommes attachés au parti du Roi vinrent le visiter , les uns connus de lui , d'autres qu'il n'avait jamais vus. Tous lui firent autant de politesses que s'il n'eût pas été prisonnier ; cette conduite excita son étonnement , il avait grand'peine à se l'expliquer , car la manière dont on l'avait traité d'abord ne pouvait lui donner lieu de l'attribuer à leur bon naturel. Soit que sa manière les eût portés à croire que l'innocence seule pouvait lui donner un air si assuré et si confiant , soit qu'en voyant ce courage si élevé ils se fussent trouvés disposés à l'obliger , soit enfin

que sa vertu les frappât de crainte comme des coupables, quoiqu'il fût alors prisonnier, il est certain que plusieurs d'entre eux qui jusque là s'étaient montrés ses plus grands ennemis, commencèrent à lui témoigner des soins, et ce fut à cette occasion qu'il marqua le passage suivant sur une Bible qu'il portait toujours avec lui pour cet usage. (Proverbes, C. XVI, v. 7.) « Lorsque
« les voies d'un homme plaisent au Seigneur, il fait
« que ses ennemis demeurent en paix avec lui. »

Le 19 octobre M. Leke, à la tête d'un détachement de cavalerie, le conduisit chez le marquis de Newcastle, qui le reçut fort honorablement, s'entretint avec lui, et lui dit entre autres choses : « Colonel, on assure que vous désirez connaître
« vos accusateurs, mais c'est plus que je n'en
« sais. » Il lui montra, sans en faire mystère, une lettre par laquelle le duc de Buckingham lui prescrivait de faire emprisonner le colonel et quelques autres individus, soupçonnés de conspiration. Mais milord fut bientôt si complètement convaincu de l'innocence du colonel, qu'il le renvoya chez lui sans escorte, lui demandant seulement d'attendre pendant une semaine, jusqu'à ce qu'il eût rendu compte au conseil, et l'assurant qu'il espérait bien obtenir sa liberté (1). Le co-

(1) On reconnaît ici le vrai noble anglais. Lorsque le marquis était à la tête d'une armée contre laquelle les forces

lonel, ainsi délivré, rentra aussitôt chez lui. Mais le 22 octobre, un parti de cavalerie, commandé seulement par un mauvais caporal, se présenta à onze heures du matin à Owthorp, portant un warrant de M. Leke, et il conduisit de nouveau le colonel à Newark, à l'auberge où il avait demeuré quelques jours auparavant, chez M. Twentimaps, qui se montra toujours

dont pouvait disposer le colonel Hutchinson, pour la défense du château de Nottingham, semblaient figurer les efforts d'un nain résistant à la troupe d'un géant, la constance de ce dernier prouva du moins qu'il était également en état de faire face au danger et de se défendre de toutes les séductions de l'or, et son adversaire sut apprécier dignement tant de vertus ; il apprit par là qu'un homme tel que le colonel offrait en lui-même plus de garanties pour la conservation de son honneur, que toutes les sentinelles et les prisons de ses ennemis. On ne saurait assez regretter que le noble marquis ait été dupe si long-temps de son loyal dévouement aux Stuart, et surtout qu'il ait servi à exécuter les mandats de ces infâmes sycophantes qui entouraient le trône de Charles II. Au surplus, s'il était inévitable qu'il éprouvât des persécutions, sans doute le colonel Hutchinson devait se trouver honoré et éprouver même un sentiment secret de satisfaction, en ayant en tête deux hommes d'un caractère si opposé, le marquis de Newcastle et le duc de Buckingham, de trouver dans le premier son protecteur, dans le second son persécuteur.

Comme le nom de ce noble marquis ne reparaitra plus dans cette histoire, nous saisissons cette occasion de rapporter encore une tradition qu'on trouve dans l'Histoire de Nottingham par Deering. A l'époque de notre grande révo-

fort poli, et qui lui dit à l'oreille, aussitôt qu'il le vit arriver, qu'on était résolu à le retenir dans une étroite prison. Le colonel déclara alors positivement qu'il ne paierait plus un seul des gardiens qu'on voudrait mettre auprès de lui ; cependant, comme on avait fait partir la troupe du comté, on lui envoya deux hommes de la troupe soldée ; mais il défendit expressément à l'auber-

lution, un autre Cavendish (1), comte et plus tard duc de Devonshire, assisté de lord Delamere, fils de ce sir George Booth dont la vie et les biens avaient été sauvés par le colonel Hutchinson, et suivi en outre du frère consanguin de ce dernier, et de plusieurs autres gentilshommes, arbora son drapeau à Nottingham. On vit alors se réveiller dans cette ville cet esprit de patriotisme et de liberté qui avait sommeillé depuis le temps du colonel Hutchinson ; le comte fit sonner l'alarme et dit aux habitans qu'un Stuart s'approchait avec son armée ; aussitôt le peuple court aux armes, les uns à cheval, d'autres à pied, chacun saisit les premières armes qui tombent sous sa main ; ils marchent tous ensemble comme un seul homme à la rencontre de leur adversaire ; puis ils s'arrêtent avec fermeté à ce passage de la Trent, où leur ancien gouverneur les avait si souvent conduits au combat et à la victoire, et son esprit semble encore veiller sur eux et leur inspirer l'énergie dont il était constamment animé. Après avoir ainsi éprouvé leur fidélité, le comte confia à ces dignes enfans de la liberté la garde de cette princesse (la princesse Anne) qui devait plus tard élever le nom anglais à son plus haut degré de splendeur.

(Note de l'Editeur anglais.)

(1) Le nom de famille de lord Newcastle était Cavendish.

(Note de l'Editeur.)

giste de leur donner à boire ou toute autre chose à son compte. Le lendemain, 23 octobre, M. Leke vint chez le colonel et lui montra une lettre de milord Newcastle, qui lui mandait qu'il était désolé de ne pouvoir se livrer au sentiment qui l'intéressait au colonel, puisqu'il le croyait innocent, mais qu'il avait reçu du duc de Buckingham l'ordre de le faire étroitement emprisonner, sans lui laisser ni plumes, ni encre, ni papier; et, afin de faire voir que cet ordre était bien réel, milord envoyait en même temps une copie de la lettre du duc, qui fut de même montrée au colonel. On y lisait entre autres cette phrase : « Que quoiqu'il ne pût pas le prouver « en ce moment, il espérait qu'il trouverait le « moyen de comprendre le colonel dans le com- « plot. » — M. Leke ayant communiqué ces ordres à M. Hutchinson, lui dit qu'il se rendait à Londres et qu'il allait le remettre entre les mains du maire de Newark. Puisqu'on fait ici tant de bruit d'un complot, il est bon de dire ici ce qu'on en a su jusqu'à ce jour. Le duc de Buckingham avait mis en œuvre un nommé Gore, shérif du comté d'York, et d'autres individus. Ceux-ci envoyaient des agens provocateurs parmi les mécontents pour les exciter à s'insurger, dans la vue de rétablir l'ancien parlement, le ministère évangélique et les libertés anglaises. Il ne manquait pas de gens tout disposés à accepter ces spécieuses

espérances , et un grand nombre d'hommes simples et pleins de confiance se trouvaient pris ainsi dans ces filets ; quelques uns perdirent la vie , d'autres prirent la fuite (1). Mais le colonel n'avait point trempé dans ces projets , car il se croyait alors obligé par devoir à se tenir tranquille. Seulement il est vrai de dire qu'il redoutait toujours les insurrections des papistes et qu'il avait pris des précautions pour garantir sa maison et ses bâtimens avancés , mieux qu'ils ne l'étaient l'hiver précédent , afin de se mettre à l'abri de toute invasion nocturne.

Après que M. Leko fut parti , le maire de Newark , un M. Herring , homme riche , mais dénué d'esprit , envoya le geôlier à M. Hutchinson pour lui dire de se rendre en prison. Le colonel ayant refusé d'y aller volontairement sans qu'on lui eût produit un *mittimus* de quelque magistrat , le maire envoya cinq constables et deux soldats , qui l'enlevèrent de vive force de son logis et le conduisirent à la prison sans aucun ordre légal , malgré tous les avertissemens qu'il

(1) Rapin-Thoiras ne parle de cette affaire que fort brièvement et en courant ; il l'appelle la *conspiration du Nord*, *Northern plot*. Il fait voir clairement que les principaux individus que l'on prétendait engagés dans cette conspiration , n'y avaient pris et ne pouvaient même y avoir pris aucune part.

(Note de l'Editeur anglais.)

donna au geôlier, aussi bien qu'aux autres, sur le danger auquel ils s'exposaient devant la loi, en concourant à un emprisonnement illégal. Le colonel ne voulut pas faire un pas dans la prison, malgré toutes les instances des gens qui l'escortaient, et qui auraient bien voulu l'engager à entrer de bonne grâce; enfin, voyant qu'ils ne pouvaient parvenir à le persuader, ils l'y poussèrent avec violence; après quoi le geôlier en usa fort bien à son égard. Mais la chambre dans laquelle on l'enferma étant malsaine et peu convenable pour lui, il y fut saisi de froid et tomba fort malade.

Le 27 octobre, M. Leke vint le visiter avec le secrétaire du marquis, et le trouva en cet état. Il lui dit que le marquis avait reçu du Roi l'ordre précis de l'envoyer sous bonne escorte à Londres. Le voyant si souffrant, M. Leke eut le bon procédé de lui permettre de passer à sa maison d'Owthorp, située tout près de la route, afin qu'il pût du moins y prendre les choses nécessaires à son voyage, et se faire transporter plus commodément dans sa propre voiture. Et comme M. Leke était lui-même obligé de faire plus de diligence qu'il ne l'aurait pu en effet s'il eût attendu le détachement qui devait escorter le colonel; il partit en avant, et laissa l'ordre de le faire escorter par Atkinson, qui l'avait arrêté. Le même jour, 27 octobre au soir, on fit de nouvelles recherches dans sa maison d'Owthorp;

en l'absence du colonel et de sa femme, on enfouça les armoires et les secrétaires, on enleva tous les papiers, et, malgré tant d'efforts, on ne trouva rien qui pût servir de prétexte à l'injustice qu'il subissait.

Après avoir été injustement et illégalement emprisonné depuis le vendredi 23 octobre, à six heures du soir, jusqu'au mercredi 28 octobre, à dix heures du matin, le colonel fut conduit par Beek, le geôlier, chez Twentimans l'aubergiste, à l'effet de se disposer à son départ pour Londres, et on le garda dans l'auberge en attendant l'arrivée d'un détachement de la cavalerie du comté, qu'on avait commandé pour faire l'escorte; mais cette partie de la milice du comté à laquelle on avait envoyé ces ordres ne s'y étant pas rendue, Atkinson envoya chercher du monde dans le canton qu'habitait le colonel; et, comme ses voisins vinrent lentement, et bien malgré eux faire ce service, M. Hutchinson fut forcé d'attendre toute la journée, sous la garde du geôlier. Le soir, et lorsqu'il était déjà couché, le maire, qui était ivre, ordonna au geôlier de conduire le détenu dans la prison; mais ce dernier, fatigué des ordres de cet ivrogne, demeura, avec deux soldats, à garder son prisonnier dans l'auberge.

Le lendemain, le détachement n'étant pas encore arrivé, un caporal Wilson, malôtru qui avait été chargé de commander la garde, vint

dire au colonel qu'il ne pourrait passer par sa maison, ni jouir du privilège de se faire transporter dans sa propre voiture, et il lui annonça qu'on suivrait une autre route. Cependant le colonel fit témoigner à M. Atkinson son désir qu'on ne le privât pas des facilités qu'avait bien voulu lui accorder M. Leke; mais celui-ci se montra si bourru et si entêté que le colonel se préparait à faire partir son fils en poste, pour aller trouver le marquis de Newcastle et lui porter plainte de l'inhumanité de ces hommes, qui voulaient le forcer à monter à cheval sans aucune des commodités dont il avait besoin dans un état tel qu'il lui serait impossible de faire un relai sans un danger manifeste pour sa vie. M. Cecil Cooper et M. Whalley, bien que juges et députés lieutenans, ne purent même rien obtenir d'Atkinson, jusqu'à ce que celui-ci se fût bien convaincu que le colonel était tout aussi déterminé que lui à ne pas céder. A la fin, et par la médiation de ces deux messieurs (médiation par laquelle M. Cecil Cooper répara un peu les témoignages de haine qu'il avait donnés bien gratuitement au colonel, en dirigeant le pillage de la maison, et en ne voulant pas rendre le produit de ce pillage après en avoir reçu l'ordre); à la fin, dis-je, le colonel partit de Newark après le soleil couché, avec ce qui était arrivé de cavalerie, et fut conduit à sa maison, pour y attendre

le reste de l'escorte. En route, et au milieu de la nuit, il fut versé par un cocher maladroit, et la voiture se brisa; enfin il arriva sain et sauf chez lui, vers minuit.

Ce fut ainsi que M. Hutchinson prit congé pour la dernière fois de Newark. Cette ville, qu'il avait jadis soumise, était remplie d'un grand nombre d'ennemis acharnés de tout notre parti, et plus spécialement du colonel, et cela uniquement parce qu'il avait été, dans tout le comté, le plus formidable protecteur de son parti. Il s'attendait à un plus mauvais traitement de la part de tous les habitans; et cependant, loin qu'ils fissent paraître aucun sentiment de joie de sa captivité, tout le monde, lorsqu'il fut enlevé de force à travers les rues, lui témoigna les plus grands égards; il en fut de même lorsqu'il partit; et tous murmuraient hautement contre le maire, disant qu'il causerait le malheur de la ville, par une conduite aussi illégale et aussi dénuée de bon sens. En voyant toutes les politesses de ces gens qui, pour la plupart, avaient contribué aux maux qu'il souffrait; et celle de Cooper et des autres qui les avaient secondés, le colonel attribua cette conduite moins à eux-mêmes qu'à Dieu qui frappait de crainte ses ennemis, comme jadis il avait frappé Laban et Esaü; il se confia de plus en plus en la protection du Seigneur, et ne redoutant nullement la malice de ses persécuteurs,

il partit pour sa captivité aussi gaiement qu'un autre en serait sorti.

On fut forcé de s'arrêter un jour à Owthorp pour faire réparer la voiture et pour attendre l'arrivée du détachement. Le colonel eut ainsi le temps de prendre congé de ses pauvres ouvriers, qui pleuraient amèrement lorsqu'il les paya. Lui au contraire les consolait en souriant. Il se sépara sans tristesse de ses enfans, de ses serviteurs, de ses tenanciers, qui tous fondaient en larmes autour de lui; sa femme, son fils aîné et sa fille aînée l'accompagnèrent, et tout le cortège se mit en marche le samedi 31 octobre.

La veille de son départ d'Owthorp, Golding avait envoyé à M. Hutchinson un pot de marmelade, afin qu'il eût quelque chose à manger dans sa voiture, et lui avait écrit en même temps une lettre dans laquelle il le priait de ne pas lui garder rancune sur le passé, ajoutant à cela force complimens. Il avait chargé de cette commission un de ses domestiques qui devait faire partie de l'escorte, et il lui mandait, à ce sujet, qu'il avait choisi le meilleur de ses serviteurs et son meilleur cheval, et il l'invitait à le renvoyer s'il ne se conduisait pas, à son égard, avec tout le respect convenable. Lorsque le colonel passa devant sa maison, Golding en sortit, une bouteille à la main, et voulait absolument le forcer à entrer chez lui pour manger des huîtres; le colonel se borna

à boire un coup avec lui, s'en sépara amicalement, et le quitta sans être gardé comme un prisonnier et accompagné de ses voisins.

Mistriss Hutchinson cependant était excessivement triste ; son mari cherchait à lui rendre du courage et la réprimandait avec tendresse, lui disant que ce serait faire tort à son innocence que de paraître affligée, qu'il fallait attendre avec patience l'issue de cet événement, que tout irait pour le mieux, et lui demandant de rendre grâces à Dieu de ce qu'elle avait la liberté de l'accompagner dans ce voyage. Il ranimait son courage par d'excellentes exhortations ; et elle ne pouvait d'ailleurs se croire complètement abandonnée au malheur, tant qu'elle était encore avec lui ; pour la distraire il plaisantait avec les gens de l'escorte, et trompait ainsi la tristesse de la route. Enfin le 3 novembre on arriva à la Couronne, à Holborn. Le lendemain M. Leke conduisit le colonel à la Tour, où il fut mis en prison et écroué en vertu d'un warrant signé du secrétaire d'Etat Bennet, en date du 20 octobre, par lequel on l'accusait de pratiques tendant à une trahison, quoiqu'il n'eût encore été interrogé par aucun magistrat, ni par qui que ce fût. En obéissance à ses ordres, sa femme fit tous ses efforts pour ne point laisser paraître sa douleur ; il la pria de se souvenir combien il avait souvent répété que Dieu ne l'avait sans doute sauvé dans les premiers temps et

d'une manière si extraordinaire, que pour le réserver à quelque grand dessein ou à l'honneur de souffrir pour sa cause; il la supplia de jouir avec reconnaissance des grâces qu'ils avaient reçues en vivant si long-temps ensemble dans une douce paix, depuis tous les grands changemens qui étaient survenus, et enfin il l'invita à prendre, comme lui, confiance en Dieu. Cette foi vive, cette assurance enjouée étaient bien propres à relever un peu le courage abattu de mistress Hutchinson; mais, hélas! rien ne pouvait consoler son cœur prévoyant; elle se rappelait ce qu'on lui avait dit de la cruelle détermination prise contre son mari, et elle en voyait commencer l'accomplissement.

Le vendredi 6 novembre, le colonel fut mandé par le secrétaire d'Etat Bennet, et conduit chez lui, à Whitehall. C'était la première fois qu'on l'interrogeait, et voici les questions qu'on lui adressa :

— Où avez-vous vécu depuis quatre ou cinq mois?

— Toujours chez moi, dans ma maison, dans le comté de Nottingham.

— Quelle société venait le plus habituellement dans votre maison?

— Aucune, pas même mes plus proches parens, qui ne m'ont presque pas vu.

— Quelle société fréquentiez-vous?

—Aucune, et jamais je ne suis sorti de chez moi pour aller visiter qui que ce soit.

—C'est beaucoup, dit M. Bennet; et il lui demanda : connaissez-vous M. Henri Nevil ?

—Très-bien.

—Quand l'avez-vous vu ?

—Autant qu'il m'en souvient, je ne l'ai pas vu depuis le retour du Roi.

—Quand lui avez-vous écrit ?

—Jamais de ma vie.

—Quand M. Nevil vous a-t-il écrit ?

—Jamais.

—N'a-t-il pas été expédié des messages entre vous ?

—Aucun, absolument.

—Ne vous a-t-on fait aucune proposition concernant une république ?

—Je ne connais personne qui eût pu commettre cette imprudence.

—Combien avez-vous d'enfans ?

—Quatre fils et quatre filles.

—Quel est l'âge de vos fils ?

—Deux sont en âge d'homme; les deux autres sont encore enfans.

—Vos fils n'ont-ils jamais rien fait à votre détriment ?

—Jamais, que je sache; et j'ai la confiance que cela ne leur est jamais arrivé.

— Alliez-vous à l'église pour assister au service divin et à la lecture de la liturgie?

— Aucune; je ne suis jamais sorti de chez moi.

— Ne l'entendiez-vous pas lire chez vous?

— Pour parler avec franchise, non.

— Comment donc faisiez-vous pour l'édification de votre âme?

— Monsieur, j'espère que vous me laisserez régler ce compte entre Dieu et mon âme.

Alors Bennet lui dit que les réponses qu'il venait de faire coupaient court à beaucoup d'autres questions qu'il aurait voulu lui adresser, et qu'il pouvait se retirer; et il fut reconduit à la Tour, seulement par deux des gardiens qui l'avaient accompagné (1).

(1) Que pensera le lecteur, après cet interrogatoire, s'il se rappelle ou s'il apprend que cet homme qui se montrait si soucieux pour l'état de l'âme du colonel Hutchinson, et si désireux de savoir s'il fréquentait l'église, était lui-même papiste en secret, et qu'il poussait le Roi dans cette voie? De plus, il est bon de remarquer ici qu'après la publication de l'acte d'uniformité, un grand nombre d'ecclésiastiques de paroisses renoncèrent à leurs bénéfices et furent remplacés par d'autres. Il est très-probable que ce fut ce qui arriva à Owthorp, ce qui expliquerait tout naturellement pourquoi le colonel Hutchinson s'abstenait d'aller à l'église. Long-temps auparavant il s'était donné beaucoup de peine pour avoir dans sa paroisse un bon ministre et pour faire augmenter son salaire; mais sans doute à cette époque,

Peu de temps après, un nommé Waters, du comté d'York, fut conduit en prison : c'était un homme d'un caractère timide; dès qu'il fut arrêté, il fut saisi d'une telle terreur que pour se sauver il accusa beaucoup de gens, coupables et autres : il occasionna, par cette conduite, l'emprisonnement de sa femme, fit prendre le meilleur ami qu'il eût au monde, et exposa le frère de sa femme au même danger. Les uns disaient que la peur seule avait agi sur lui; d'autres, qu'il était, dès le principe, agent provocateur; car c'était lui qui avait mis dans l'affaire tous ceux qu'il accusait. Quoi qu'il en soit, cet homme était complètement inconnu au colonel qui ne l'avait jamais vu. Cependant, le jour même qu'il fut interrogé à Whitehall, on vint chercher le colonel Hutchinson en grande hâte, tandis qu'il était à dîner dans sa prison, et on lui dit qu'il allait être interrogé en présence même du Roi. Il en fut fort aise; le député-lieutenant, accom-

au lieu de pouvoir compter sur des secours spirituels, il eût été fondé à craindre que la chaire ne retentit de ces railleries insultantes auxquelles il avait été souvent exposé à Nottingham. Il remplissait donc ses devoirs religieux au sein de sa famille, comme eût pu le faire un chef de maison protestant dans un pays catholique. L'histoire nous apprend qu'il était occupé à des exercices de ce genre au moment où des soldats vinrent l'arrêter : il eut cependant la prudence de n'en pas parler au secrétaire-d'état-confesseur.

(Note de l'Editeur anglais.)

pagné d'une forte garde, le conduisit par eau depuis la Tour jusqu'à Whitehall, et cette translation fut faite fort précipitamment, mais avec beaucoup de rigueur et de solennité. Lorsqu'on fut arrivé au pied de l'escalier de Whitehall, un nommé Andrews, officier, se trouva tout prêt à recevoir le colonel entre deux haies de fusiliers, et on le conduisit chez Bennet. Il remarqua qu'on avait pris grand soin de placer des gardes à la porte extérieure de la cour, et que l'on tenait les portes de la chambre constamment fermées, afin que personne ne pût voir en dedans; seulement, de temps en temps, on laissait entrer, à la porte, quelques gentilshommes qui s'y arrêtaient un instant pour regarder le colonel; à cela près, il demeura long-temps seul avec l'officier Andrews, et ensuite son gardien vint l'y trouver. Le colonel, après avoir attendu deux heures, imagina qu'on allait le confronter avec quelque accusateur, ou que, tout au moins, l'interrogatoire qu'on lui ferait subir aurait un rapport plus direct à une accusation de trahison que n'en avait eu le premier; il se confirma dans cet espoir en apprenant que M. Waters avait été conduit dans la maison plusieurs heures auparavant; et qu'il y était encore. Mais enfin, *parturiunt montes!* Le secrétaire d'Etat Bennet sortit d'une autre pièce; et, prenant le colonel à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre, loin de M. Andrews et du gardien,

il lui dit très-gravement : « M. Hutchinson, « maintenant que vous avez été quelques jours en « prison, avez-vous rappelé à votre mémoire « plus de choses à me dire que vous n'avez fait « la dernière fois que je vous ai vu ? » Le colonel lui répondit qu'il n'avait rien à se rappeler, ni rien de plus à dire. — En êtes-vous bien sûr ? dit le secrétaire d'Etat. — Très-sûr. — Dans ce cas, reprit Bennet, vous allez retourner en prison. Et, en conséquence, il fut reconduit à la Tour avec la même escorte.

Il y fut gardé avec beaucoup de sévérité, et plusieurs semaines se passèrent avant que sa femme pût obtenir la permission de le voir. A la fin, sir Allen Apsley parvint à se faire donner un ordre en vertu duquel elle pût aller à la prison ; mais on y mit la condition que le colonel ne la recevrait qu'en présence de son gardien. Le lieutenant, dans l'espoir de quelque gratification, permit que son fils et sa fille entrassent avec leur mère dans la chambre au lieu de demeurer en dehors, comme ils y auraient été obligés ; mais il ne voulut pas consentir à ce que mistress Hutchinson prit un logement dans la Tour. On était en hiver, il faisait très-froid ; les inconvéniens et les désagrémens de la séparation en étaient redoublés, sans parler de l'excessive dépense de faire préparer ses repas à la Tour, et ceux de la famille dans un autre lieu. Le colonel était tou-

jours tenu étroitement enfermé, et ne pouvait aller prendre l'air que sur des plombs situés au-dessus de sa chambre, mais qu'il fallait aller chercher si haut et où il faisait si froid qu'il ne pouvait tirer aucun avantage de cette permission. Tous les soirs il avait trois portes bien fermées sur lui, et une sentinelle à la porte extérieure. La chambre qu'il occupait était celle où l'on dit que les deux jeunes princes, le roi Édouard V et son frère, avaient été autrefois assassinés; celle qui y conduisait était une grande pièce obscure et sans fenêtre, et dans laquelle se levait et s'abassait la herse de l'une des portes intérieures de la Tour; au-dessous était placé toutes les nuits, un corps de garde. Il est de tradition à la Tour que c'est dans cette chambre que le duc de Clarence avait été noyé dans un tonneau de Malvoisie; et ce meurtre avait fait donner à cette chambre, et à la chambre voisine, habitée par le colonel, le nom de *Four sanglante*. Elles étaient séparées par une porte qu'on tenait fermée; M. Hutchinson demanda au lieutenant de la faire ouvrir pendant la nuit, pour pouvoir communiquer plus facilement à des lieux-d'aisance, dont il avait fréquemment besoin, ainsi que son domestique, à cause d'un flux de ventre que leur avaient occasionné les mauvais logements et la mauvaise nourriture. Mais le lieutenant ne voulut pas y consentir; cependant, cette

porte étant ouverte, il en restait encore deux bien fermées, qui pouvaient empêcher suffisamment toute tentative d'évasion; et dans la chambre obscure, quand on serait parvenu à percer le mur, on serait tombé sur le corps de garde.

Cette extrême sévérité était déployée à peu près au même degré à l'égard de tous les prisonniers; cependant, les gens de garde détestaient le lieutenant et son cerbère Cresset, qui les frustraient de ce qui leur était dû, et qui, dépourvus de toute générosité et de toute bonté, ne pouvaient obtenir l'affection de leurs soldats. Ceux-ci, témoins de toutes leurs méchancetés, les avaient en horreur, et prenaient pitié des pauvres gentils-hommes qu'on traitait avec tant de barbarie; soit humanité, soit besoin de gagner, soit perfidie, tout ce que je sais, c'est qu'ils se montraient fort obligeans envers les prisonniers, et portaient leurs lettres de l'un à l'autre. M. Hutchinson n'eut jamais l'imprudence de se confier à aucun d'eux; mais une heure après qu'il était entré en prison, un autre prisonnier lui avait appris un moyen de communication plus commode et plus sûr. Cependant il était de son intérêt de répondre aux avances de ceux qui lui faisaient des offres de service. Parmi toutes les propositions de ce genre, un jour, comme il était assis au coin du feu, la sentinelle, qui était à la porte, avança la tête avec précaution et l'appela: « Monsieur,

« dit le soldat, que Dieu vous bénisse ! je vous
« ai quelquefois gardé d'une bien autre manière,
« dans la chambre du parlement ; je m'afflige de
« vous voir dans un tel changement de condition ;
« et je n'ai pris maintenant ce service que pour
« être en état de vous être utile, espérant tou-
« jours vous voir rétabli dans la position où vous
« étiez auparavant. » Le colonel, sans tourner
la tête, lui répondit qu'un tel langage ne convenait pas à l'habit qu'il portait ; il l'invita à se souvenir de son devoir actuel, et l'assura qu'il n'avait nul besoin de ses services. « Bien, répli-
« qua le soldat, je vois que vous n'osez pas vous
« fier à moi ; mais milady Vane et milady Lam-
« bert me connaissent, et si vous avez quelque
« commission à me donner pour elles, je vous
« en rapporterai bien la preuve. » Le colonel ne fit plus attention à ce discours ; mais le soldat, officieux, ou espérant gagner quelque argent, alla chez lady Lambert, lui dit qu'il avait été autrefois soldat sous les ordres de son mari ; qu'il désirait fort de le voir rétabli, qu'il allait quelquefois faire le service de garde à la Tour, que si elle voulait, il se chargerait de remettre les lettres qu'elle pourrait avoir à écrire à quelqu'un des prisonniers ; qu'enfin, il avait été tout récemment en sentinelle à la porte du colonel Hutchinson, et qu'il lui porterait tout ce qu'elle voudrait lui envoyer. Elle se borna à le charger de la rappeler à

son souvenir, et de lui dire qu'elle souhaitait qu'il obtint sa liberté. Alors cet homme, s'étant répandu en protestations d'attachement pour son mari, elle parut prendre plaisir à l'entendre, et lui donna quelque argent. Lorsqu'il fut parti, la fille de lady Lambert représenta à sa mère l'imprudence qu'elle avait commise de s'ouvrir ainsi à un soldat alors en activité de service, sans savoir s'il n'était pas venu pour la *moutonner*. Lady Lambert, pour réparer sa faute, crut devoir ne faire rien de mieux que d'aller aussitôt porter plainte, disant qu'un soldat était venu chez elle pour chercher à la *moutonner*, sous prétexte d'un message du colonel Hutchinson, avec lequel elle n'entretenait aucune relation; elle demanda en même temps qu'on n'ajoutât aucune foi aux rapports qui pourraient être faits, protestant de sa loyauté, et assurant qu'elle serait toujours prête à dénoncer tous ceux qui manqueraient de fidélité. Cette conduite fut rapportée à la cour en un sens favorable à lady Lambert, et l'on en voulut au contraire au colonel de n'en avoir pas fait autant. Le colonel Leg, dont la compagnie était alors de service à la Tour, reçut l'ordre de rechercher et de faire punir le soldat, et l'on découvrit plus tard que c'était un bon et honnête garçon; le seul protestant de sa compagnie, composée d'ailleurs d'Irlandais, de papistes et de quelques rebelles. Le pauvre homme, qui avait

été long-temps au service du parlement, s'était engagé dans cette compagnie pour avoir du pain; mais il conservait une véritable affection pour les prisonniers, et recherchait les occasions de leur prouver son attachement. Il vint trouver le domestique de M. Hutchinson, et lui demanda que son maître ne le trahît pas, le priant également de faire dire la même chose à lady Lambert, ce que le colonel fit en effet aussitôt. Mais sur son message, elle avait envoyé une servante qu'elle chargea de regarder tous les soldats, pour reconnaître celui-ci, et qui le dénonça. Il fut donc mis en prison, chassé de sa compagnie, et perdit son état; le tout pour avoir offert aux prisonniers de leur rendre quelques légers services. La cour, en cette occasion, fut très-mécontente du colonel Hutchinson, parce que le colonel Leg, ayant rassemblé tous ses soldats sous les fenêtres de la prison, et étant venu demander à M. Hutchinson de les bien examiner tous, celui-ci ne voulut en accuser aucun; s'il l'avait fait, non-seulement il se serait enlevé, mais il aurait aussi enlevé à tous les autres prisonniers les moyens de communiquer avec leurs amis du dehors. Jamais il ne s'était servi de celui qui lui avait fait ces propositions, non plus que d'aucun autre, pour aucune affaire de confiance; mais, au milieu des meurtriers sanguinaires auxquels ils étaient livrés, il ne croyait pas devoir décourager ceux

qui paraissaient animés de bons sentimens pour eux.

Le colonel endura sa prison avec patience jusqu'à l'issue du jugement de ceux qu'on avait appelés les conspirateurs du comté d'York; mais lorsqu'il eut demeuré dans cet état depuis le commencement de novembre jusqu'à la Chandeleur, il envoya sa femme au secrétaire d'Etat. Bennet, pour demander que les personnes qui auraient affaire à lui pussent venir le voir. Mistriss Hutchinson avait vu déjà quelques membres du conseil privé, parens ou amis de son mari; elle leur avait porté plainte de cet injuste emprisonnement, de la dureté que l'on avait déployée contre toutes les lois, depuis la première jusqu'à la dernière, même celles qu'ils avaient faites; ils lui avaient répondu qu'ils sentaient la vérité de ce qu'elle disait, mais qu'ils ne comptaient dans le conseil que pour faire nombre, que le chancelier et Bennet dirigeaient toutes les affaires, sans les leur communiquer, et par les moyens les plus oppressifs et les plus illégaux qu'il fût possible d'imaginer. Munie de cet avis, mistriss Hutchinson se rendit chez Bennet, et lui dit que, comme son mari avait quelques engagements sur ses biens, ce long emprisonnement lui était infiniment préjudiciable; que ses tenanciers et ses créanciers prénaient avantage de l'état d'impuissance où il se trouvait réduit; que ne pouvant ni

se défendre, ni voir ses avocats, ni communiquer avec aucun de ceux qui avaient à le voir pour ses affaires, obligé, dans un tel état de captivité, de négliger tous ses intérêts, et de supporter la charge accablante et tous les embarras de la dispersion de sa famille, établie en même temps sur trois points différens, il ne pouvait manquer d'être très-promptement ruiné, aussi bien que tous ceux qui lui appartenaient; qu'enfin sa santé se détruisait aussi tous les jours. Bennet répondit que le colonel était en effet un homme très-malheureux, par suite de ses premiers crimes. Elle lui répondit qu'elle avait cru plutôt que M. Hutchinson était heureux d'avoir été compris dans l'acte d'amnistie, puisque cet acte lui donnait droit de prétendre à n'être pas traité comme un criminel; puis elle ajouta qu'elle avait préféré s'adresser à lui en cette occasion, parce que quelques personnes du conseil lui avaient assuré que le Roi lui laissait tout le soin des affaires de cette nature. Bennet insista vivement pour savoir qui pouvait avoir dit qu'il était seul chargé de ces affaires; mais mistriss Hutchinson le pria de la dispenser de nommer personne, déclarant qu'elle n'avait fait mention de cette circonstance, que parce qu'elle la regardait comme honorable pour lui. Il lui dit alors qu'il ne ferait rien de plus pour la liberté de son mari, à moins qu'il ne pût avoir la certitude que sa délivrance ne pourrait

être dangereuse au service du Roi, ainsi qu'il avait lieu de le craindre. « Au surplus, ajouta-t-il, j'ai quelques papiers de vous, mistriss Hutchinson, que je veux vous faire voir, non pour vous interroger, mais pour savoir si vous voudrez me dire quelque chose qui puisse s'y rapporter. » Elle lui répondit qu'elle était curieuse de voir ce qu'on pouvait avoir fait sous son nom. Bennet appela alors un domestique qui apporta une grande liasse de papiers, intitulée : renseignemens pris à Grantham sur les correspondances de mistriss Hutchinson et de mistriss Vane. D'abord il lui montra une lettre remplie de chiffres, pour indiquer les noms de plusieurs gentilshommes et de plusieurs femmes qui demeuraient dans notre voisinage, et d'autres noms complètement inconnus à mistriss Hutchinson. Elle dit, en voyant ce papier, qu'elle n'y comprenait rien du tout. Bennet ouvrit toute la liasse, et montra une lettre qui commençait par ces mots : « *Ma chère Amaranthe...* » Elle lui dit qu'elle ne savait pas ce que c'était. « Mais enfin, » dit Bennet, vous reconnaîtrez du moins votre écriture ; » et, en même temps, il lui fit voir, parmi tous ces papiers, la copie de la lettre qu'elle avait envoyée au parlement, au nom de son mari, écrite en effet de sa main ; lorsqu'elle vit cette pièce, elle fut un moment confondue, ne pouvant comprendre en aucune façon com-

ment cet écrit était tombé entre ses mains. Elle répondit qu'elle ne pouvait dire positivement que ce fût là son écriture, quoiqu'il y eût bien quelque ressemblance; puis elle insista de nouveau sur l'objet principal de sa visite, et, n'ayant rien pu obtenir, elle se retira, laissant, dans la chambre du secrétaire d'Etat, sir Robert Biron, le cousin-germain de M. Hutchinson, que le hasard avait amené en ce moment pour une affaire, et qui était là au moment où mistriss Hutchinson avait insisté sur la ruine dont l'emprisonnement de son mari menaçait sa famille. Aussitôt après qu'elle fut partie, Bennet dit à sir Robert : « Vous avez entendu tout ce qu'elle vient de nous « dire sur la mauvaise situation de son mari et « de sa maison; c'est bien le cas de remarquer « comment la justice de Dieu poursuit tous ces « meurtriers ! quoique le Roi en leur pardon- « nant leur ait accordé la vie et la fortune, la « main de la justice divine les pousse à leur « ruine, en punition de leur crime. » Ces paroles ayant été rapportées à M. Hutchinson, il sourit de la folle simplicité de cet homme, qui donnait le nom de jugement de Dieu aux persécutions illégales, et à l'oppression qu'il faisait peser sur l'innocence. Dans la suite, mistriss Hutchinson a appris que les papiers que Bennet lui avait fait voir étaient des lettres que s'étaient écrites mistriss Vane, l'une des filles de sir Henri

Vane, et une mistress Hutchinson, qui venait habituellement chez son père; elles étaient pleines de détails frivoles d'une liaison d'amour et d'intrigue, semblable à toutes celles dont se remplit les correspondances confidentielles des jeunes personnes. Un homme grave, un homme d'État eût dû se tenir pour offensé d'une pareille communication, et surtout ne pas faire d'enquête politique, ne pas emprisonner, pour un fait aussi indifférent, ceux dont on ne faisait que rencontrer le nom dans une telle correspondance.

M. Henri Nevil et M. Salloway avaient été envoyés à la cour, comme atteints des mêmes soupçons que le colonel, et compromis dans cette conspiration du nord, pour laquelle il y eut des assises spéciales, et qui coûta la vie à quelques personnes. Les juges, à leur retour, dirent que les aveux de ces deux gentilshommes allaient presque à la trahison; mais ce mot *presque* leur fut d'une grande utilité. A la suite des assises, M. Hutchinson fit dire à M. Nevil et à M. Salloway qu'il pensait que le temps était venu pour eux de chercher les moyens de recouvrer la liberté, et il leur fit demander quelle conduite ils comptaient tenir, afin de donner de l'uniformité à toutes leurs démarches. Ceux-ci répondirent à M. Hutchinson que, comme ils le croyaient beaucoup mieux appuyé par ses amis, ils étaient résolus à attendre le succès de ses démarches et à

se diriger d'après lui. Craignant cependant de faire des choses qu'ils ne pussent pas faire, M. Hutchinson hésita quelque temps; eux, dans cet intervalle, et sans lui en donner le moindre avis, travaillèrent en secret à leur délivrance; M. Nevil demanda la permission de voyager; M. Salloway adressa une pétition remplie de faussetés et de flatteries, telle qu'un honnête homme ne pouvait se permettre d'en faire une semblable, mais dont l'effet était nécessairement d'irriter contre quiconque après lui en ferait une moins basse. Elle réussit à tel point qu'il obtint aussitôt sa liberté; les deux prisonniers consentirent à prêter un serment en garantie de leur loyauté, et ce serment fut reçu par le clerc de la Tour (1). On espérait à la cour que M. Hutchinson ferait une pétition semblable à celle de M. Salloway, et, en conséquence, quelqu'un la montra à l'un de ses amis; on y lisait, entre autres choses:

« Que depuis que Dieu avait rétabli Sa Majesté
« par un acte miraculeux de sa providence, le
« pétitionnaire avait accepté cet événement avec
« reconnaissance, et que jamais il n'avait fait de

(1) M. Nevil s'était conduit avec constance et fermeté. M. Salloway avait varié fréquemment et avait été successivement membre du conseil d'État, du Parlement-Croupion, du comité de sûreté et du conseil des officiers.

(Note de l'Editeur anglais.)

« vœux contre le Roi , pas même en pensée. » Il y ajoutait des promesses dans le même sens, et qui pouvaient n'être pas sincères, puisque ses protestations étaient fausses; en arrivant à la Tour, il avait en effet murmuré plus que personne, pouvant à peine se défendre de blasphémer contre Dieu même, et maudissant son emprisonnement. Après qu'il fut relâché, il alla assister à la lecture de la liturgie, et se rendit si agréable à tout le parti, qu'on disait même qu'on allait lui donner une place; lorsqu'on vit que, malgré tous ses avis, M. Hutchinson ne voulait pas suivre un tel exemple, l'inimitié des gens de cour devint beaucoup plus vive et plus amère. Elle fut poussée à un tel point qu'un gentilhomme, ayant voulu négocier avec mistress Hutchinson, pour marier une de ses nièces, dont il était tuteur, avec le fils du colonel, ce qui eût été pour ce jeune homme un très-bon parti, le chancelier, dès qu'il en fut instruit, manda le gentilhomme, et lui défendit positivement de suivre cette affaire, disant ouvertement qu'il fallait *tenir cette famille dans l'abaissement*.

Cependant, loin d'être abattu de ces rigueurs, M. Hutchinson s'en réjouissait d'une manière étonnante. Il disait à sa femme que cette captivité était pour lui la plus heureuse délivrance; qu'au-paravant, quoiqu'il n'eût pris aucun engagement précis, comme on lui avait volontairement con-

servé la vie et sa fortune, tandis qu'on en avait dépouillé les autres, il se croyait obligé de demeurer tranquille tant que ce Roi régnerait, quelles que fussent d'ailleurs les occasions favorables qui se présenteraient; que maintenant il pensait que la conduite qu'on tenait à son égard l'affranchissait entièrement de tout engagement d'honneur ou de conscience, et lui laisserait désormais la faculté de n'agir que selon les règles de la prudence; et qu'enfin sa liberté et sa sortie de prison ne valaient pas d'être achetées par aucun engagement pour l'avenir, de manière à se trouver encore enchaîné par des obligations envers des personnes qui, chaque jour, se montraient de plus en plus ennemies des intérêts les plus légitimes et les plus sacrés. En conséquence, il prescrivit à sa femme de ne plus faire aucune démarche auprès de qui que ce fût, et il supplia instamment sir Allen Apsley de le laisser désormais s'appuyer uniquement sur son innocence, lui déclarant en outre que, s'il entreprenait quelque chose pour lui, il en serait désavoué. Miss-triss Hutchinson, se souvenant combien elle avait déplu à son mari, en travaillant, dans le principe, à le sauver, se résigna alors à souffrir avec lui, puisque telle était sa volonté (1). Comme il ne

(1) Il n'y a aucune raison de croire que le colonel, en s'exprimant ainsi, eût aucun projet de manifester ses sen-

voulait rien faire pour sa liberté, qui pût l'engager dans de nouveaux liens, il supporta patiemment une injuste détention, et ne fut trouvé coupable d'aucun crime. Cependant on le haïssait, on le persécutait avec autant de noirceur que de cruauté; usant tantôt de menaces, tantôt de promesses, on sondait de toutes les manières possibles des accusés, pour voir si l'on n'en pourrait tirer quelque dénonciation contre lui; il n'en résultait jamais autre chose si ce n'est qu'il était demeuré ferme, et n'avait point changé, et on finissait toujours par le garder dans une étroite captivité. Après que Salloway eut été relâché, sir Allen Apsley demanda au chancelier pourquoi son frère n'était pas également élargi... « Comment, répondit le chancelier, vous ne mettez aucune différence entre votre frère et Salloway? — Sir Allen répliqua qu'il pensait que son frère était également innocent. — « Il y a certainement une grande différence, reprit le chancelier. Salloway se soumet au gouvernement, et va à l'église; mais votre frère est l'homme le plus inébranlable du parti. »

Cependant le colonel se détermina, avec quel-

timens par quelque acte d'inimitié plus positif; on peut seulement en conclure qu'il en était venu à ne plus ressentir qu'un profond mépris pour ses persécuteurs.

(Note de l'Éditeur anglais.)

ques autres prisonniers , à poursuivre en justice un acte d'*habeas corpus* , et , pour cet effet , il fit demander , au lieutenant de la tour , une copie du warrant en vertu duquel il était détenu. Cet acte était si imparfait qu'il ne pouvait servir légalement à la détention d'un prisonnier , car on n'y trouvait aucun nom de baptême , ni aucune indication du lieu de sa résidence , en sorte qu'on eût pu tout aussi bien l'employer à l'arrestation de tout autre Hutchinson. Le lieutenant refusa de délivrer cette copie , et son geôlier dit au colonel qu'on l'avait changé quatre ou cinq mois après son entrée en prison. Le colonel écrivit alors à Bennet , mais il ne lui fut pas possible d'obtenir de lui la copie de l'acte d'incarcération.

Bientôt après , un ami lui donna avis qu'on avait le projet de le faire transporter dans quelque île ou dans quelque colonie. M. Hutchinson écrivit alors un récit de son emprisonnement , et trouva moyen de le faire imprimer en secret , dans l'intention de le laisser à ses amis , si l'on devait le faire partir , et de le faire présenter au parlement , qui était sur le point de s'assembler ; en attendant il eut soin de le tenir bien caché.

A la fin , et par suite des mensonges que le lieutenant de la Tour débitait contre ses prisonniers , et de la méchanceté de leurs barbares persécuteurs qui leur enviaient jusqu'au pain

que la charité faisait porter à ceux qu'on avait complètement dépouillés de leurs biens, des warrants furent expédiés pour enlever la plupart de ces prisonniers, et les conduire, quelques-uns à Tanger et en d'autres pays barbares et reculés. L'île de Man fut désignée pour la résidence du colonel Hutchinson. Sir Allen Apsley, dès qu'il en fut informé, dit au Roi qu'il avait à traiter avec son beau-frère de quelques affaires particulières qui intéressaient sa fortune, et il obtint un sursis de trois mois, et la faculté de faire entrer des avocats dans la prison. En apprenant cette nouvelle, le colonel ressentit plus de déplaisir de cette petite faveur que de toutes les rigueurs précédentes, et il fut même sur le point de la refuser. Cependant sa femme obtint de lui qu'il demeurât, pour attendre du moins qu'elle eût fait son voyage dans le comté de Nottingham, où elle comptait aller chercher de l'argent.

Après qu'elle fut partie, le lieutenant manda un jour M. Hutchinson par l'intermédiaire de son geôlier, M. Edouard Cresset. C'était le 16 avril 1664, de bon matin. Le colonel se rendit chez son gardien; Cresset s'étant retiré, le lieutenant lui dit « qu'il avait eu le bon procédé de
« permettre à ses enfans de venir le voir avec
« leur mère, quoique le warrant qui accordait
« à sa femme l'entrée de la prison ne fit aucune

« mention des enfans; que cependant il ne lui
« avait encore payé ni gratification, ni ce qui lui
« était dû, et qu'il demandait en conséquence ce
« paiement. — M. Hutchinson lui répondit qu'à
« son départ de la Tour il ne resterait point en
« arrière avec lui, pour l'honnêteté qu'il avait
« eue de laisser entrer ses enfans. — Robinson
« répliqua que cette réponse ne signifiait rien;
« qu'il attendait ce qui lui était dû, et qu'il vou-
« lait l'avoir. — Alors le colonel le pria d'ob-
« server qu'il n'était pas dans la position de tout
« autre prisonnier; que depuis vingt-quatre se-
« maines qu'on le tenait étroitement enfermé, il
« ne connaissait pas même ses accusateurs ni
« l'accusation portée contre lui; qu'il était tout
« simple qu'il désirât être plus instruit avant de
« se dessaisir de son argent; qu'au surplus il sau-
« rait bien reconnaître les honnêtetés qu'on lui
« aurait faites. — Robinson lui répondit qu'il ne
« s'informait des crimes de personne; mais que
« coupable ou non coupable, ce qui lui était dû
« lui était dû, et qu'il saurait bien se le faire
« payer en vertu de la loi, si on le lui refusait. —
« M. Hutchinson lui ayant alors demandé quelle
« somme il devait, le lieutenant lui dit que c'é-
« tait cinquante livres sterling. — Puis le colonel
« lui dit : mais en vertu de quelle loi cette somme
« vous est-elle due, pour que vous espériez pou-
« voir vous la faire payer par ce moyen? — En

« vertu de l'usage. — J'ai la confiance, dit le
« colonel, qu'un tel prétexte ne suffirait pas pour
« vous faire allouer cette somme : si vous le
« croyez ainsi, je consens volontiers à soutenir
« un bon procès au civil contre vous. Au surplus,
« qu'elle soit due ou non, je saurai reconnaître
« à mon départ l'obligeance que vous pouvez
« avoir montrée pour moi jusqu'à ce jour, et
« celle que vous montrerez à l'avenir. — Robin-
« son continua de soutenir opiniâtrément qu'il
« était dans son droit et qu'il saurait bien con-
« traire M. Hutchinson ou quelque autre à le
« payer. — Je ne sais, reprit le colonel, ce que
« vous entendez par quelque autre ; mais si ma
« liberté m'est ravie, sans raison à moi connue,
« je ne veux pas du moins me dessaisir de mon
« argent, de la même manière. — Alors Robin-
« son lui déclara avec colère qu'il le tiendrait
« plus étroitement enfermé et ne permettrait à
« personne d'arriver jusqu'à lui. — Il serait diffi-
« cile, dit le colonel, que vous me tinssiez plus
« étroitement enfermé que je ne l'ai été jusqu'à
« présent : j'espère bien que vous ne prétendrez
« pas repousser ceux qui seront porteurs d'un
« warrant du secrétaire d'Etat ; quant aux autres,
« vous pourrez agir comme bon vous semblera. »

Robinson, furieux, ordonna qu'on emmenât le colonel et qu'on l'enfermât sans lui permettre de voir personne ; en même temps il donna l'ordre

aux portiers de la Tour de refuser l'entrée à ses enfans ou à ceux de ses parens ou amis qui se présenteraient, et il fit dire à l'avocat Fountaine, qui avait un ordre pour entrer, qu'il ne serait pas admis. Cet homme avait à causer avec le colonel d'une affaire de grande importance, qui ne le concernait point personnellement; quelques uns de ses amis lui avaient confié le soin de l'arranger; la conférence n'ayant pu avoir lieu, ils furent forcés, à leur grand préjudice, d'en finir sans son intervention (1).

(1) Le même ami qui, en recherchant des renseignemens qui ont été consignés dans l'*Annual review*, communiqua à l'Editeur quelques détails sur la délivrance de George Fox (dont il a été question dans les dernières pages du premier volume de ces mémoires), a également recueilli sur la vie de William Penn quelques renseignemens qui peuvent servir à montrer à quel point sir John Robinson, alors lieutenant de la Tour, était toujours disposé à prêter son assistance pour tous les actes d'oppression.

D'abord il envoie au sergent de la Tour pour surveiller Penn : le sergent le trouve prêchant aux Amis, l'arrête, l'entraîne à la Tour et fait avertir Robinson à Whitehall. Celui-ci accourt, siège comme magistrat, rejette toutes les objections fondées et légales que Penn lui présente, et le fait mettre en prison. Penn écrit une lettre remplie de douceur et de modération à Bennet, comte d'Arlington, pour se plaindre des mauvais traitemens qu'on lui fait subir, quoique le secrétaire d'État eût assuré avoir donné des ordres pour qu'il fût traité d'une manière convenable. Lors du jugement de Penn, Robinson siège comme assesseur du

Cependant, en dépit de tous les ordres du lieutenant et malgré la rigueur qu'on mettait à les exécuter, le fils aîné de M. Hutchinson trouva moyen de s'introduire furtivement dans la Tour et de rendre compte à son père du méchant mensonge que Robinson avait débité à la cour, le jour même qu'ils s'étaient pris de querelle. Ce dernier avait dit au Roi que lorsque M. Henningham et quelques autres prisonniers étaient sortis de la prison pour aller s'embarquer, M. Hutchinson s'était mis à la fenêtre et leur avait dit de prendre courage, qu'ils auraient aussi leur tour. Cette calomnie, que le colonel apprit le 19 avril, le blessa plus vivement que tous les mauvais procédés dont il avait à se plaindre. Il écrivit aussitôt à Robinson pour lui dire qu'il aurait dû prendre garde à ne pas pousser ses prisonniers à parler,

greffier ; en même temps il se fait admettre par la cour comme témoin, prétend même agir sur le jury pour le prévenir contre l'accusé, et il insulte le chef du jury, parce que celui-ci ne veut pas lui permettre de l'aborder et de chercher à le séduire. Enfin lorsqu'on voit qu'on n'a pu obtenir un *verdict* conforme aux désirs des juges, ceux-ci condamnent le jury à l'amende pour le verdict qu'il a rendu, et l'accusé à une autre amende pour avoir manqué de respect à la cour. Il serait trop long de rapporter tous les exemples des actes d'oppression et de cruauté de sir John Robinson ; on en peut trouver de nombreuses preuves dans *l'Histoire des souffrances des quakers*.

(Note de l'Editeur anglais.)

puisqu'il lui-même s'était si fort compromis aux yeux de chacun d'eux ; et, pour mieux lui faire connaître ce qu'il avait observé en son particulier, et ce qu'il était en état de prouver, il le lui détailla article par article, lui annonçant que s'il continuait à se conduire aussi indignement à son égard, il publierait aussitôt cette liste de ses griefs :

1°. Que Robinson avait affirmé que le Roi ne faisait aucune allocation de fonds pour ses prisonniers, pas même pour ceux dont on avait confisqué tous les biens. Qu'en conséquence Robinson ne leur donnait rien, détournait à son profit particulier tout ce que le Roi leur allouait, et menaçait quelques uns des prisonniers de la mort s'ils s'avisait de réclamer : qu'il avait le cœur de souffrir que quelques autres, au milieu même de la nuit, poussassent des cris lamentables pour demander du pain, de telle sorte qu'on les entendait même dans quelques quartiers de la Cité : qu'un en particulier était mort exactement de faim et faute de nourriture ; que cependant le Roi avait dit à cette époque à un prisonnier qu'il prenait soin des prisonniers, plus même que de sa propre table.

2°. Que Robinson présentait au Roi des états qui faisaient monter la dépense à sept livres sterling par semaine pour chaque prisonnier, et qu'il ne dépensait jamais pour chacun plus de vingt-

sept à trente schellings au plus par semaine.

3°. Que non-seulement Robinson retenait les allocations faites pour les prisonniers, mais qu'il leur extorquait encore des sommes énormes pour le loyer de simples chambres de prison, dans des logemens de gardiens entièrement dénués de tout; que ceux qui ne le payaient pas ponctuellement étaient, sans ordre et de sa propre volonté, étroitement renfermés, quoiqu'il sût bien souvent qu'ils n'avaient même, pour acheter du pain, que ce qui leur revenait par la charité des bonnes âmes.

4°. Qu'il recevait du Roi le salaire de quarante gardiens, sans en avoir à beaucoup près autant; qu'il remplissait son état de faux noms et touchait la solde pour son compte.

5°. Que lorsqu'il recevait de l'argent pour les gardiens qu'il employait, il le retenait pendant plusieurs mois pour son propre usage, tandis que ces pauvres gens étaient exposés à toutes sortes de besoins.

6°. Qu'il vendait les places de gardiens et leur louait des logemens à un prix excessif. Qu'il prenait dans le sien les prisonniers les plus considérables, qui auraient dû être logés dans les autres chambres; qu'il leur faisait payer des loyers énormes pour des chambres à lit; qu'il chargeait Cresset de les surveiller, et que celui-ci

leur faisait payer un service que les gardiens eussent dû faire.

7°. Qu'il faisait aussi beaucoup de faux états de revue pour la compagnie affectée au service de la Tour; que quoiqu'il eût reçu la solde des hommes de cette compagnie, il leur devait un arriéré de cinq à six livres sterling par tête, que les soldats murmuraient beaucoup, parce qu'en raison de toutes ces manœuvres ils avaient beaucoup de peine à vivre, et leur service devenait beaucoup plus pénible.

8°. Que, malgré ces diverses fraudes, oppressions et exactions pour gagner de l'argent, il avait l'ingratitude de se plaindre de l'exiguité des récompenses que le Roi accordait à ses services.

9°. Que lorsque les cris lamentables des pauvres prisonniers qu'il laissait mourir de faim, l'avaient cependant forcé à donner par pudeur, à une douzaine environ de pauvres marchands, dix schellings à chacun, quoiqu'à cette époque il reçût du Roi quarante schellings pour chacun d'eux, lui et son valet Cresset avaient persisté à nier que le Roi fit aucune allocation, et que Robinson avait déclaré qu'il faisait ces charités de sa bourse.

10. Enfin qu'il était fréquemment en état d'ivresse et souvent hors de la Tour jusqu'à minuit, une heure ou deux heures après minuit; qu'il avait une fois menacé de Newgate un des gardiens

qui était allé l'appeler au milieu de la nuit , et que depuis ce temps il l'avait constamment mal-traité.

Comme tous ces faits étaient bien notoires , cette lettre causa à Robinson une violente colère et une peur non moins grande ; il craignit que le colonel ne publiât sa lettre , ainsi qu'il l'en menaçait ; aussi dans les dix jours qui suivirent cette accusation , il paya quinze mois de solde à ses soldats , sur vingt-deux mois qu'il leur devait au moment où la lettre avait été écrite. Comme, pendant tout ce temps, il avait retenu dix-huit pence par semaine sur la paie de chaque soldat, lorsque ceux-ci apprirent que c'était sur les représentations du colonel Hutchinson qu'ils avaient obtenu enfin satisfaction , ils ne manquèrent pas de lui en témoigner leur reconnaissance , à mesure que chacun d'eux était placé en sentinelle devant sa porte.

Aussitôt après avoir reçu ce message, Robinson alla trouver sir Allen Apsley, et lui porta ses plaintes de ce que le colonel lui avait écrit , dit-il, une indigne lettre , mais il se garda bien de la montrer, quoiqu'il eût fait dire au colonel qu'il n'y manquerait pas. Là-dessus sir Allen Apsley écrivit, par George Hutchinson, à sir John Robinson, pour lui mander que, s'il voulait permettre à M. George Hutchinson d'aller voir son frère, il ne doutait pas qu'il ne trouvât quelque

moyen de l'engager à payer ce qu'il pouvait devoir, et de mettre un terme à tous ces différends. Le 21 avril, sir John Robinson se rendit avec M. George Hutchinson chez le colonel, et en entrant, il commença par s'irriter de l'expression sévère de ses regards; le colonel lui répondit qu'il avait su que ses regards pussent lui déplaire et qu'il eût été informé de sa visite, il n'aurait pas manqué de mettre ses yeux sous verre pour l'amour de lui. Robinson, furieux, prétendit qu'il lui avait écrit un libelle. Sur quoi M. Hutchinson lui fit observer que ce ne pouvait être un libelle, qu'il avait signé son écrit, que de plus cet écrit ne contenait que vérité, et que si on voulait, il pourrait le prouver par d'assez nombreux témoignages. Robinson lui répondit par les plus horribles invectives et les discours les plus cruels. Cependant M. George Hutchinson, s'étant interposé, parvint enfin à tout pacifier, et il était sur le point de sortir avec le lieutenant, devenu plus calme, lorsque Cresset rappela à ce dernier que le colonel avait sans doute la minute de la lettre qu'il lui avait adressée, puisqu'il avait dit qu'il voulait en envoyer une copie à sir Allen Apsley, qui désirait la connaître, Robinson rentra, résolu à enlever cette pièce; mais le colonel, ayant prévu le coup, avait depuis long-temps envoyé ses copies hors de la prison; cet imbécille de Robinson n'en eut pas même l'idée: se retournant donc

vers le colonel, il lui commanda avec insolence de lui remettre la première minute de sa lettre. M. Hutchinson s'en défendit d'abord, demandant qu'on voulût bien l'en dispenser; sur quoi Robinson lui déclara qu'il allait le faire fouiller, et aussitôt il en donna l'ordre à Cresset. Le colonel, un peu ému, se saisit promptement d'une bouteille, engageant Cresset à ne pas s'approcher s'il ne voulait avoir la tête cassée, et répondit en même temps au lieutenant que, s'il pouvait montrer un warrant du Roi ou d'un membre du conseil qui lui prescrivit de le faire fouiller, il se soumettrait à cet ordre, mais qu'en aucun autre cas, il n'était disposé à le souffrir, surtout pour un papier qui ne regardait qu'eux deux. Le lieutenant, voyant que Cresset n'osait approcher du colonel, ordonna à un gardien, nommé Wale, de fouiller les poches; celui-ci ayant prié le colonel de lui permettre d'exécuter ses ordres, le colonel y consentit. Robinson fit aussi ouvrir un petit nécessaire qui appartenait à son prisonnier, et enleva tous les papiers qu'il y trouva, parmi lesquels était une feuille sur laquelle le colonel avait écrit un verset pris dans le quarante-huitième psaume (le premier verset) (1), et qu'il voulait mettre en tête du récit

(1) Jugez-moi, mon Dieu, et faites le discernement de ma cause en me défendant d'une nation qui n'est pas sainte.

de son emprisonnement, qu'il avait rédigé pour le laisser à ses amis. Robinson emporta ce papier, le montra à la cour et dit que, par l'homme méchant, trompeur et injuste, M. Hutchinson avait voulu désigner le Roi, quoique cette interprétation fût entièrement de son invention. Tandis qu'on fouillait le nécessaire et les poches du colonel, Robinson recommença à l'accabler d'injures, lui prodiguant les viles épithètes de rebelle et de meurtrier, et y ajoutant beaucoup d'autres paroles, qu'on ne pouvait avoir apprises qu'en vivant dans l'aimable société de *Pickt Hatch*, de *Turnbull Street* et de *Billings-Gate*; en effet c'était dans les environs de ce dernier quartier que ce digne héros avait reçu son éducation. Le colonel lui ayant fait observer tranquillement qu'il commettait une transgression contre l'acte d'amnistie, Robinson lui répondit qu'il le savait bien, et lui conseilla de se pourvoir en réparation. Alors, et dans un nouvel accès de fureur, il chassa de la chambre le domestique de M. Hutchinson, qui était demeuré en-

Tirez-moi par votre puissance des mains de l'homme méchant et trompeur. (Ps. 42, vers. 1.) Le texte de mistriss Hutchinson porte le psaume 43, mais c'est évidemment ou une erreur ou une faute d'impression, car ce qu'elle dit ensuite ne se peut rapporter qu'au psaume 42.

(Note de l'Editeur.)

fermé avec son maître tout le temps de son emprisonnement , et le laissa seul et sans serviteur. Le colonel , à qui pareille chose n'était jamais arrivée de sa vie , fut pris d'un rhume et d'une sorte de dysenterie , et la fièvre vint encore aggraver son mal ; mais la force de son âme surmontait la faiblesse de son tempérament , et triomphait de l'inhumanité de ses geôliers ; il ne faisait qu'en sourire et les mépriser , sans perdre sur eux sa colère.

Cependant mistriss Hutchinson , de retour de son voyage , trouva à la porte de la Tour un ordre du lieutenant qui lui en interdisait l'entrée. En même temps on lui remit chez elle les lettres que son mari lui écrivait chaque jour , et qui parvenaient à son domicile , en dépit de tous les surveillans. Elle écrivit aussitôt à Robinson , pour lui demander si le secrétaire d'Etat avait retiré ses premiers ordres , ou si lui-même refusait d'y obéir. Le lieutenant la fit prier de venir le voir le lendemain , mais lorsqu'elle y alla il était sorti , et elle n'eut pas la permission de franchir le seuil de la porte. Forcée de retourner au logis , elle écrivit de nouveau à Robinson une lettre très-dure , et lui envoya en même temps une copie de celle de son mari , lui annonçant qu'elle était résolue à la publier et à ne pas souffrir qu'il assassinât le colonel , pour extorquer de lui une somme qu'il ne lui devait point. Le lendemain ,

c'était un jour de dimanche, Robinson expédia un de ses gardiens à mistriss Hutchinson, pour la prier de venir voir son mari : son huisier Cresset l'attendait à la porte de la Tour, et lorsqu'elle y arriva, il la conduisit chez le colonel et la laissa seule avec lui toute la journée, ce qui ne leur était pas encore arrivé. Le soir sir John Robinson manda mistriss Hutchinson, et, d'un ton moitié reproche, moitié en pleurs, il lui dit que l'on avait été sur le point de faire partir son mari pour l'île de Man (1), mais que, pour l'obliger, il lui avait obtenu une meilleure résidence; puis, protestant qu'il était exempt de toute cupidité, il lui déclara que, puisque son mari ne voulait pas lui payer la somme qu'il avait demandée, il pouvait agir selon son bon plaisir, et que désormais sa femme, ses enfans et ses amis pourraient le voir en toute liberté. Mistriss Hutchinson reçut cette annonce ainsi qu'il convenait au moment où elle se trouvait entre ses mains; elle savait très-bien que ce n'était point par un effet d'un bon

(1) C'est la seconde fois qu'il était question d'envoyer le colonel à l'île de Man. Si lui ou ses amis eussent été mieux informés, ils eussent sans doute préféré cette résidence à celle de la côte basse du pays de Kent. De notre temps où cette île est devenue le lieu de retraite des hommes de plaisir et des imprudens, on a quelque raison d'être surpris d'en entendre parler comme d'une résidence redoutable.

(Note de l'Editeur anglais.)

naturel, mais uniquement par suite de la peur qu'elle lui avait faite, qu'il avait pris son parti de se conduire plus poliment; et il lui était impossible d'en douter, soit parce que les domestiques de Robinson s'étaient informés avec beaucoup de soin auprès du gardien du colonel, de ce qu'il pouvait présumer des intentions de sa femme, soit surtout parce qu'elle apprenait d'autre part que Robinson, malgré toute sa dissimulation, ne cessait de faire, sous main, de faux rapports contre le colonel, et de lui rendre à la cour tous les mauvais services possibles. Qui sait même s'il n'ajouta pas à tous ces torts une méchanceté bien plus abominable encore, celle d'un poison lent administré au colonel? Quoique nous ne fussions pas alors capables de le supposer, les événemens qui ont suivi sont bien propres à faire naître quelques soupçons. Il est certain que Cresset avait fait une tentative de ce genre sur sir Henri Vane et sur d'autres, et que deux ou trois jours avant que le colonel quittât la Tour, cet homme, en venant le soir pour l'enfermer, lui apporta, comme pour lui faire plaisir, une bouteille d'excellent vin, que le colonel but avec lui et le gardien. Le gardien et le colonel moururent dans l'espace de quatre mois; immédiatement après en avoir bu, le colonel tomba malade, mais il n'eut aucun soupçon, et maintenant il nous faut attendre le grand jour où tous les

crimes, même les plus secrets, seront mis à découvert, pour savoir si ces hommes n'ajoutèrent pas le poison à toutes les autres iniquités par lesquelles il n'est que trop certain qu'ils assassinèrent cet innocent serviteur de Dieu.

Quelques jours après, et au moment où mistress Hutchinson venait de se retirer, Cresset entra à neuf heures du soir chez le colonel et lui remit un warrant en lui annonçant qu'il partirait le lendemain matin à la marée, pour être conduit au château de Sanddown, dans le comté de Kent. M. Hutchinson n'en fut nullement surpris, car c'était un usage barbare, adopté dans cette prison, de faire partir les prisonniers sans leur donner les moyens ni le temps nécessaire pour se préparer à leur voyage. Cependant le lendemain, au lieu de partir avec la marée, il vit arriver vers huit heures du matin, sir Henri Wroth, qui vint avec un détachement de cavalerie le recevoir des mains du lieutenant. Comme le colonel était malade et ne se trouvait guère en état de supporter la fatigue du cheval pendant la chaleur du jour, le chef de l'escorte voulut bien lui permettre de ne partir qu'à la marée du soir et d'aller par eau jusqu'à Gravesend, avec une garde de soldats qui l'accompagneraient dans des bateaux loués à ses frais, tandis que la cavalerie suivrait par terre. Par ce moyen, le colonel eut la faculté de prendre congé de ses

enfans qui étaient encore dans la ville, et à quatre heures du soir, il partit de la Tour avec un nommé Grégoire, qui lui fut donné pour compagnon de captivité. Celui-ci, au moment où il passait sur le pont-levis, se retourna vers le lieutenant et lui dit qu'il aurait regardé comme un grand bienfait que le Roi l'eût fait fusiller sur la place, plutôt que de l'envoyer mourir de faim dans un lieu si éloigné, puisqu'il n'avait absolument que son commerce pour le soutenir et qu'il serait désormais trop éloigné de ses amis pour pouvoir rien attendre d'eux (1). Le lieutenant lui répondit d'un ton de dérision qu'il parlait avec un homme charitable qui ne le laisserait pas mourir de faim; propos par lequel il laissa percer la méchanceté des intentions qu'on avait à l'égard du colonel. Sans doute on ne jugeait pas que ce fût assez de l'envoyer dans une prison éloignée qui différerait bien peu d'un lieu d'exil, il fallait encore le charger d'un compagnon d'infortune. Quoique la bonté de M. Hutchinson eût pu le porter à le secourir, il n'y avait cependant aucune raison de lui imposer

(1) Ce Grégoire était, à ce qu'il paraît, un homme obscur, mais qui avait probablement commandé une compagnie de l'un des régimens de la Cité, dans les derniers temps du Long-Parlement.

(Note de l'Editeur anglais.)

ce nouveau fardeau ; aussi , ne fit-il pas même attention à cette espèce d'invitation , quoiqu'il se promît d'être utile à ce malheureux s'il l'en trouvait digne.

La femme et les enfans du colonel louèrent aussi un bateau et l'accompagnèrent jusqu'à Gravesend. Nous y vîmes arriver aussi la femme de Grégoire et un autre individu qui l'appelait son frère. Ce même soir , toute la compagnie et tous les soldats soupèrent aux frais de M. Hutchinson et quelques soldats passèrent la nuit dans sa chambre. Soit que l'air du soir l'eût rafraîchi , soit la joie qu'il éprouvait d'être hors des griffes de Robinson , soit que ce fût un effet de la vivacité de son imagination , il crut se sentir un peu mieux qu'il n'avait été à la Tour. Le lendemain, les gardes le réveillèrent à la liête, et de très-bonne heure , pour le faire monter à cheval ; mais , pour dire la vérité , ils se conduisirent honnêtement à son égard. Son fils l'accompagna pour voir le lieu de sa nouvelle résidence , et il fut également suivi de son domestique , pour qui sir Allen Apsley avait obtenu la permission de demeurer avec lui dans sa prison. Mistriss Hutchinson retourna à Londres , pour y demeurer et pourvoir à tout ce qui pourrait être nécessaire.

En arrivant au château , le colonel ne trouva qu'un vieux bâtiment ruiné et dans un état déplorable. Il était situé à un mille de la ville ;

toutes les chambres inhabitables et pas même à l'abri des intempéries de l'air et sans aucune espèce de ressource pour le logement, la nourriture, ou toute autre des commodités de la vie. Avant son arrivée, il n'y avait dans le fort qu'une demi-douzaine de soldats avec un pauvre lieutenant, sa femme et ses enfans, deux ou trois canonniers, quelques canons presque démontés et des affûts tout brisés. Lorsqu'on eut décidé que M. Hutchinson irait y habiter, on y envoya de Douvres, pour le service de la place, une compagnie de fantassins, pauvres misérables à moitié morts de faim et rongés de vermine, que le gouverneur de Douvres frustrait de la moitié de leur solde, et qui dépensaient l'autre moitié à boire. Ils n'avaient point de lits, mais se tenaient dans un sale corps-de-garde, au milieu duquel une cloison en planches formait une séparation pour le logement d'un vivandier qui vivait là avec sa femme et sa famille, et qui était l'unique ressource que trouvât le colonel pour faire préparer sa nourriture. Il eût été extrêmement cher de la faire venir de la ville, et celle qui sortait de la cuisine du vivandier était horriblement dégoûtante. Quant au coucher, le colonel fut obligé de s'adresser à l'un des aubergistes de la ville, et ce ne fut qu'en payant un prix exorbitant qu'il obtint trois lits, pour lui, pour son domestique et pour le capi-

taine Grégoire. Il lui en coûta beaucoup aussi pour faire mettre des carreaux de vitre dans sa chambre qui était une pièce de passage avec cinq portes, dont l'une s'ouvrait sur une plateforme qui recevait l'air glacé de la mer dont les flots, à la marée montante, venaient se briser au pied des murs du château. Une telle exposition rendait cette pièce extrêmement malsaine et humide; au milieu même de l'été, l'étui qui contenait le chapeau du colonel, ses malles, tous les meubles de cuir étaient chaque jour couverts de moisissure; on avait beau les nettoyer le matin avec le plus grand soin, le lendemain on en retrouvait tout autant. Quoique les murs fussent fort épais, il pleuvait sans cesse à travers de nombreuses crevasses, et chaque jour on eût pu enlever sur les parois le quart d'un boisseau de salpêtre qui en suintait continuellement. Malgré tous ces désagréments le colonel était toujours gai et enjoué, et s'arrangeait le mieux qu'il lui était possible de tout ce qu'il trouvait. La femme du lieutenant, ayant remarqué que son estomac ne pouvait supporter la nourriture qu'on lui donnait, lui offrit de le recevoir à sa table et elle se chargea de le nourrir lui et son domestique, à raison de trente schellings par semaine, en se fournissant en outre le vin, le linge, etc.

Tant que le vivandier lui avait donné à manger, le capitaine Grégoire avait pris ses repas

avec lui; mais, lorsqu'il passa à la table du lieutenant, Grégoire eut d'abord son fils qui lui faisait apporter à manger de la ville, puis il vint une femme qui ne le laissa point dans le dénue-ment et l'abandon où il était d'abord. La compa-gnie de cet homme était ce qui faisait le plus souffrir le colonel dans sa nouvelle prison. Comme il était son compagnon de malheur, fort pauvre, et que le colonel n'avait pas de chambre où il pût se retirer en particulier, il lui était impos-sible d'échapper à sa société. C'était un homme charnel, sans nulle crainte de Dieu, ni rien de bon en lui, dont la conversation n'était guère propre qu'à donner du scandale, et devait par conséquent déplaire à M. Hutchinson. De plus, quelques uns de ses amis avertirent sa femme de prendre garde à cet homme, qu'ils soupçonnaient d'être un mouton, et nous eûmes lieu ensuite de craindre que ces soupçons ne fussent fondés.

Le capitaine commandant du château, nommé Freeman, avait cependant une chambre un peu plus chaude que les autres, et un lit qu'il tenait en réserve pour le louer fort cher; mais cette chambre était si obscure qu'il aurait fallu de la lumière en plein midi, pour y lire à côté de la cheminée ou du lit.

Mistriss Hutchinson, ayant appris combien son mari se trouvait mal établi, fit toutes les démarches possibles; par l'intermédiaire de ses

amis, pour obtenir la permission d'aller se réunir à lui dans le château, mais on la lui refusa dans les termes les plus positifs. Elle partit alors avec son fils et sa fille; ils se rendirent à Deal, et y prirent un logement. De là ils allaient tous les jours, à pied, dîner avec le colonel, et revenaient le soir chez eux, non sans beaucoup d'embarras, et une horrible fatigue. La femme du lieutenant les nourrissait ainsi que lui. Les fournitures n'étaient pas mauvaises; mais la pauvreté de ces gens-là, le dénuement où ils étaient des objets nécessaires, et le défaut de talent pour accommoder les choses comme elles le devaient être, rendaient cette manière de vivre assez fâcheuse. Cependant le colonel supportait gaiement toutes ces privations, et ne s'était jamais montré, dans tout le cours de sa vie, plus aimable et plus satisfait. Quand il n'avait aucun autre moyen de récréation, il se divertissait à faire un assortiment de coquilles, que sa femme et sa fille ramassaient pour les lui apporter, et qu'il peignait de couleurs variées, avec autant de plaisir qu'il en avait eu jadis à faire ses collections des plus belles agathes et des plus beaux coya qu'il pût trouver, pour les faire graver avec beaucoup de soin, sorte d'amusement pour lequel il avait toujours eu du goût, et qui lui servait de distraction à de plus sérieuses études. Son imagination se déployait avec beaucoup de talent

dans l'assortiment et l'arrangement de ces petites coquilles ; nul de nous n'était en état de faire aussi bien , et quelques personnes qui virent son travail , ne purent s'empêcher de l'admirer. Cependant ce n'était là que l'amusement de ses récréations ; sa grande affaire était d'étudier continuellement la Bible , et plus il s'y adonnait , plus il y trouvait de délices ; il en vint au point que , sa femme lui ayant apporté quelques autres livres pour charmer les ennuis de sa solitude , il la remercia , et lui dit que , fût-il en prison toute sa vie , il continuerait à ne pas lire d'autre livre que la Bible. Mistriss Hutchinson supportait avec joie ses propres fatigues pour l'amour de son mari ; mais elle ne pouvait se défendre d'une grande tristesse à la vue des maux qu'il endurait injustement ; alors il la reprenait avec autant de douceur que de tendresse , lui disant que , pourvu qu'elle fût contente , il regarderait ses propres souffrances comme le plus heureux événement qui eût pu lui arriver ; il la priait de considérer combien elle avait de motifs de se réjouir de ce que le Seigneur le soutenait , et combien sa situation eût été plus misérable s'il eût permis que son courage succombât , ou qu'il perdît patience. Un jour qu'elle pleurait , après lui avoir dit beaucoup de choses pour la consoler , il lui représenta qu'il fallait toujours espérer , et être assuré que leur cause se rele-

verait, car les intérêts de Dieu y étaient tellement engagés qu'il y avait toute raison d'y compter (1). Elle lui répondit qu'elle ne doutait nullement que la cause ne se relevât; « mais, ajouta-t-elle,

(1) Il paraît que cet espoir de la résurrection de leur cause et le sentiment que leurs maux pouvaient y aider, étaient communs à tous ceux qui périrent à cette époque, et qu'en conséquence ils se résignèrent à leur sort avec toute la fermeté des martyrs. Le discours prononcé par le colonel Okey, au moment de son exécution, a été conservé dans le *Procès des régicides* (*Trials of the regicides*) : on y trouve ce caractère d'éloquence prophétique porté à un haut degré de force et de dignité. Nous en citerons quelques passages : « Et, certes, en ce qui concerne la
« cause, j'ai la confiance, autant que j'espère en ma
« propre résurrection, que cette cause pour laquelle nous
« avons tiré l'épée dans le principe par dévouement à nos
« droits et à la justice, et pour obtenir une bonne magis-
« trature et un ministère évangélique (quoique quelques
« hommes l'aient abandonnée en ne poursuivant que leurs
« propres desseins), j'ai la confiance que cette cause revivra
« un jour. J'espère, dis-je, que la cause pour laquelle tant
« de sang a été versé, aura aussi sa résurrection, et que
« vous recueillerez des fruits de bénédiction de la mort de
« ces milliers d'hommes qui ont succombé dans la dernière
« guerre. Je dirai donc à tous les hommes honnêtes de souf-
« frir plutôt que de chercher aucun moyen indirect de
« s'affranchir ; lorsqu'il en sera temps, pour sa plus grande
« gloire et le bien de son peuple, Dieu les délivrera, et
« d'une manière telle que lui-même en sera glorifié, et que
« l'Evangile n'en recevra point de déshonneur. »

(Note de l'Editeur anglais.)

« malgré toute votre fermeté, je vois bien que
« les souffrances finiront par ruiner votre fai-
« ble tempérament, et que vous mourrez dans
« cette prison. — J'espère que non, répliqua-t-
« il; mais, si cela doit être, mon sang sera si
« innocent que ma mort, précipitant la ven-
« geance de Dieu sur mes injustes ennemis, sera
« plus utile à la cause que ne pourraient l'être
« toutes les actions de ma vie. » Une autre fois,
comme elle lui disait qu'elle craignait qu'on ne
l'eût envoyé sur le bord de la mer que pour pou-
voir le transporter à Tanger, il lui répondit : « S'il
« doit en être ainsi, le Dieu de Tanger est le même
« que le Dieu d'Owthorp; je t'en supplie, ajouta-
« t-il, confie-toi en Dieu avec moi; s'il me trans-
« porte au loin, il saura aussi me ramener. »

Quelquefois, quand il ne voulait pas se dé-
terminer à faire des choses qui lui étaient per-
mises, de peur de devenir un piège ou une pierre
d'achoppement à ceux qui n'avaient pas la même
liberté, sa femme lui reprochait de se faire ainsi
martyr pour des gens qui avaient dit tant de
mal de lui, et qui avaient toujours paru si in-
grats et si insensibles à tout son mérite, il lui
répondait que ce n'était pas pour eux qu'il agis-
sait ainsi, mais bien pour la cause qu'ils pro-
fessaient. Quand on lui rappelait quelqu'un des
mauvais procédés qu'avaient eus pour lui des
gens du parti pieux, il disait que, s'ils étaient

véritablement le peuple de Dieu, on devait supporter toutes leurs faiblesses; que si Dieu, comme il n'en doutait pas, avait un peuple dans ce pays, ce peuple était parmi eux, et non parmi les cavaliers; et qu'en conséquence, quoique lui-même crût devoir toujours se montrer sévère contre l'inconduite et les fautes de tout individu, de quelque côté qu'il se trouvât rangé, il voulait cependant s'unir toujours à ceux qui confessaient Dieu, quelque injustement qu'ils se fussent prononcés à son égard. D'autres fois il disait que, s'il devait jamais voir relever le pouvoir du parlement, il ne voudrait plus intervenir en rien dans les conseils ni dans les armées; puis, en une autre occasion, quand il voyait les dérèglements du temps, ou qu'il en entendait parler, il déclarait qu'il ne voudrait jamais exercer d'autres fonctions dans son comté que celles de juge de paix, qu'il serait sévère contre les ivrognes, et n'en souffrirait aucun dans son voisinage.

Souvent aussi il disait que, si jamais il se retrouvait en liberté dans le monde, il fuirait la société des cavaliers, et qu'il ferait écrire sur sa porte :

Procul hinc, procul este, profani.

Que, quoique, dans les relations qu'il avait entretenues autrefois avec eux, il ne se fût jamais laissé pénétrer de leurs habitudes ou de leurs vices, il était résolu, pour l'avenir, à n'avoir

jamais aucun commerce avec eux, sous quelque prétexte que ce pût être ; c'était même l'idée sur laquelle il revenait le plus fréquemment, et il nous disait qu'il était convaincu qu'il y avait en eux de la race du serpent. En même temps il témoignait souvent les craintes que lui inspiraient tous les cerveaux brûlés de notre parti ; il redoutait que leur orgueil et l'opinion exagérée qu'ils avaient de leur propre habileté ne remissent toutes choses en confusion, si jamais le gouvernement de l'État retombait entre leurs mains. Alors il nous invitait à avertir son fils, et il ajoutait qu'il l'avertirait lui-même, que, si jamais nous devions avoir un changement, il prit bien garde à ne pas être des premiers à s'engager, quelques spécieux prétextes qu'on pût lui présenter ; qu'il eût au contraire à attendre, pour voir quelles seraient les premières démarches de ceux qui se mettraient en avant, car il était persuadé que les têtes chaudes commenceraient d'abord par jeter partout le désordre, et qu'ensuite un parti plus modéré viendrait, et rétablirait les affaires ; il désirait sur toutes choses que son fils se tint tranquille, jusqu'à ce qu'il pût prendre place parmi les derniers. Il prédisait que la conduite suivie par le Roi et par son parti, loin d'assurer leur établissement, serait la cause de leur ruine, et qu'aussitôt que le Roi aurait une armée, il y trouverait un principe de destruction.

Un jour que mistriss Hutchinson déplorait la situation de son mari, il lui dit, après avoir cherché à ranimer son courage, qu'il ne voudrait pas avoir été privé de ces afflictions, car s'il avait prospéré tandis que tout le peuple de Dieu était châtié, il eût pu craindre de n'être pas compté parmi ses enfans, puisqu'il n'eût participé en rien à leur destinée. Alors il lui rappela avec reconnaissance tous les témoignages d'affection et de bonté qu'il avait constamment reçus du Seigneur, et, fondant sur cette base une ferme et puissante espérance, encouragea singulièrement sa femme, non-seulement par ses paroles, mais par son admirable exemple.

Quelque temps après que M. Hutchinson fut arrivé à Sanddown, le gouverneur du château vint. Il aurait bien voulu lui louer sa chambre pour le prix de vingt schellings par semaine, mais M. Hutchinson lui répondit qu'il ne les lui donnerait que si sa femme pouvait venir habiter avec lui. Le gouverneur s'y refusa, à moins d'une permission spéciale, et tous les efforts qu'on fit pour l'obtenir demeurèrent infructueux. Alors Freeman demanda un marc (1) par semaine pour le montant de ses gratifications, et le colonel lui déclara qu'il ne le lui paierait point, à moins

(1) Le marc valait treize schellings, quatre sous sterling.

(Note de l'Éditeur anglais.)

qu'il ne lui prouvât que cette somme était due en vertu d'une loi connue. Quelque temps après, le gouverneur de Douvres vint avec celui de Sand-down et un M. Master, et Freeman ayant consulté son maître de Douvres pour savoir comment il pourrait se faire payer par le colonel, l'autre lui conseilla de l'enfermer dans un cachot; mais cet homme n'osa jamais le tenter.

Un peu plus tard Freeman vint de nouveau au château : après avoir traversé la chambre de M. Hutchinson, pour passer dans la sienne, suivi de près de son lieutenant Moyle, il appela le domestique du colonel, et l'invita de dire à Hutchinson de se rendre chez lui, sans y ajouter le titre qu'on donne à tout gentilhomme. Mistriss Hutchinson était alors dans la chambre avec son mari; elle le pria de lui permettre de le suivre et de répondre à l'insolence du capitaine, le suppliant pour son compte de ne la pas relever; mais il lui répondit qu'il ne le voulait pas et qu'elle ne le devait pas, et ils entrèrent ainsi chez le capitaine, qui avait fait appeler aussi Grégoire. Quand ils furent réunis, le capitaine s'adressant à Moyle, lui dit : « Capitaine Moyle, je vous ordonne de mettre
« Hutchinson et Grégoire ensemble dans la cham-
« bre voisine. Si Hutchinson veut faire faire une
« cloison à ses frais, on pourra lui donner le
« côté de la chambre où il y a une cheminée, et
« pour cela Hutchinson payera un marc par se-

« maine, et Grégoire *un noble* (1). S'ils veulent, « outre cela, avoir plus de place, ils payeront « pour ce qu'on leur donnera (2). » M. Hutchinson se moqua de lui et pria sa femme de faire un rapport au secrétaire d'Etat à Londres du traitement qu'on lui fesait subir ; elle lui écrivit aussitôt en détail et envoya sa lettre à sir Allen Apsley, le priant d'obtenir la translation de son mari, ou du moins des ordres pour adoucir la rigueur de ses geôliers. Avant d'expédier son message, elle le montra à Grégoire, dont elle avait soin de raconter aussi la malheureuse position. Puis, voyant qu'elle ne pouvait obtenir la permission de vivre dans le château, elle loua une maison dans la ville, avec l'intention d'aller chercher ses enfans pour y passer l'hiver avec elle ; si

(1) Dix schellings, huit sous sterling.

(Note de l'Editeur anglais.)

(2) Le récit de l'auteur présentait quelque obscurité quant au nom de celui qui avait le commandement du château, et de l'officier chargé en second de la garde des prisonniers. Ce passage prouve que Freeman, qui était le capitaine-commandant, ou gouverneur, ne résidait pas habituellement au château, et que Moyle, le lieutenant, y résidait. C'était le premier qui cherchait en toute occasion à extorquer de l'argent au colonel et à sa famille, et c'était la femme du second qui avait offert sa table à M. Hutchinson.

(Note de l'Editeur anglais.)

Dieu n'eût empêché l'accomplissement de ce projet.

Peu de temps après, le frère du colonel, M. George Hutchinson arriva à Sanddown et porta un ordre signé du secrétaire d'Etat Bennet, par lequel il était permis au colonel de se promener sur le bord de la mer, avec un gardien. Après beaucoup de difficultés, sir Allen Apsley et sa femme étaient parvenus à obtenir cette autorisation, et ils la lui envoyèrent aussitôt. Cette nouvelle lui fit un si vif plaisir qu'il sembla que sa prison n'avait plus rien d'insupportable, et, certes, on pouvait bien en dire autant, même auparavant, car sa patience et sa confiance en Dieu l'élevaient d'une manière étonnante au-dessus de tous ses maux.

Cependant, comme on approchait de la fin de l'année, mistriss Hutchinson, ayant disposé sa nouvelle demeure, fut forcée d'aller à Owthorp chercher ses enfans et plusieurs autres choses dont elle avait besoin pour son mari. Lorsque le moment de son départ fut venu, elle se sépara de lui le cœur rempli de funestes présages; elle craignait qu'on ne vint, pendant son absence, l'enlever des bords de la mer, pour le conduire dans quelque résidence encore plus affreuse, bien plus tôt qu'elle ne pensait à l'événement qui arriva. Il chercha à la rassurer autant que possible. Le matin de son départ, il lui dit : « Je com-

« mence moi-même à éprouver de la répugnance
« à me séparer de toi. » Cependant, avec sa sérénité d'âme accoutumée, il employa sa raison à ranimer son propre courage, ainsi que celui de sa femme, et lui donna son fils pour l'accompagner. Sa fille et son frère demeurèrent à Deal; ils venaient le voir tous les jours; il se promenait avec eux sur le rivage, leur parlait des affaires publiques, disait que la mauvaise situation de l'Etat exciterait des hommes de parti, mécontents et intraitables, à se révolter contre ceux qui exerçaient le pouvoir; que ces hommes commenceraient par tout bouleverser, et qu'il fallait qu'un parti sage et modéré s'élevât ensuite pour rétablir les affaires et les consolider. Ce qu'il avait dit si souvent à son fils et à sa femme, il le répétait encore à son frère : « Que mon fils, quel-
« que belles que soient les apparences, ne s'en-
« gage pas témérairement et des premiers : qu'il
« attende à voir ce qu'on fera de bon, qu'il ne
« s'associe qu'à ceux qui seront amis de l'ordre
« et qui auront besoin d'être secondés par des
« hommes accrédités. Qu'il se tienne à l'abri du
« soupçon, qu'il se méfie de toute tentative pré-
« cipitée : on le recherchera bientôt s'il se conduit
« avec piété et avec prudence, s'il n'adopte aucune
« faction, s'il n'a jamais d'autre but que l'intérêt
« général. » — Quelquefois il disait que dès que le parti des cavaliers aurait une armée, comme il

paraissait le désirer, ce serait pour lui une cause de destruction et qu'il avait bien l'espoir que Dieu le renverserait. Souvent aussi il ajoutait que ce parti ne pouvait tenir, que quiconque avait des intérêts communs avec lui ne pouvait prospérer. Un jour entre autres il dit en propres termes : « quoique je n'aie jamais négocié avec eux, c'est cependant pour avoir consenti à me soumettre que je me suis attiré ces souffrances. » D'autres fois il assurait qu'il ne voulait plus même avoir de simples relations de politesse avec aucun d'eux ; cependant, parlant de sir Allen Apsley, il disait qu'il ne servirait jamais un parti qui ne voudrait pas, pour l'amour de lui, obliger celui à qui il devait sa conservation. Lorsque sa femme partit, il était tout-à-fait bien et en disposition de gaité. Il avait si bien l'espoir de revoir Owthorp qu'il lui donna par écrit des instructions pour des plantations et pour plusieurs autres choses qui se rapportaient au soin de sa maison et de ses jardins : « Vous me donnez ces ordres, lui dit-elle, comme si vous deviez revoir ce lieu. — Si je ne dois pas le revoir, je rends grâce à Dieu de pouvoir y renoncer avec joie : mais je ne veux pas désespérer que Dieu me permette d'y retourner, et c'est pourquoi je veux en prendre soin et y veiller du moins, tant que je le possède. »

Le 3 septembre (c'était un samedi), le colo-

nel s'était promené sur le bord de la mer. En rentrant chez lui, il sentit un mouvement de fièvre avec une sorte de tremblement et des douleurs dans tous les os ; il se mit au lit et sua beaucoup. Le lendemain il fut un peu mieux, se leva et sortit. Le lundi, attendant un nouvel accès, qui vint en effet, il demeura toute la journée dans son lit ; le lendemain il se leva encore, mais ne sortit pas, et depuis ce moment il ne dormit plus, jusqu'au jour où il s'appesantit du dernier sommeil. Il demeura dans un état constant de fièvre, accompagné de violentes sueurs, à la suite desquelles il se levait d'ordinaire pour se rafraîchir, et alors il lisait presque toujours la Bible. Il avait chargé sa femme de lui envoyer une Bible avec les notes hollandaises, et elle la lui fit passer en même temps que plusieurs autres objets. Dès qu'il l'eut reçue, il se la fit apporter, quoiqu'il fût dans son lit, et lut quelques passages de l'Épître aux Romains : « Ceux qui ont fait ces notes, dit-il ensuite, sont trop brefs. » Et alors, parcourant des yeux quelques notes sur cette Épître, que sa femme avait recueillies dans ses conversations avec lui et consignées dans un livre : « J'ai fait, ajouta-t-il, d'autres découvertes sur le mystère de la vérité contenu dans cette Épître, et quand ma femme reviendra, je veux les lui faire écrire. » Car, dit-il encore, je ne veux plus suivre leurs

« méchans caprices : quand ses enfans seront près
« d'ici , je veux l'avoir dans ma chambre , avec
« moi ; et ils ne viendront pas l'arracher de mes
« bras ; et alors , dans la soirée d'hiver , elle re-
« cueillera toutes les observations que j'ai faites
« sur cette épître , depuis le commencement de
« ma détention. » L'étude continuelle des saintes
Ecritures ravissait son âme avec délices ; elle
l'épurait et la dégageait de tout soin moins im-
portant ; il s'y appliqua sans relâche et jusqu'à
la fin , durant sa maladie : lorsqu'il était au lit
et ne pouvait lire lui-même , il priait son frère
de lui faire la lecture. Tous les jours il se trou-
vait plus faible , sans se sentir extrêmement ma-
lade ; seulement il lui était tout-à-fait impossible
de dormir la nuit comme le jour.

Il y avait à Deal un médecin de comté , qui
avait d'abord servi à l'armée ; il avait reçu quel-
ques dons de Dieu , et les déployait dans les as-
semblées des pieux. Cependant , ayant été arrêté
une fois par les persécuteurs , et ayant de plus le
malheur d'être marié à une femme sans piété et
d'un caractère inquiet , l'amour du monde et sa
femme le pervertirent , et l'éloignèrent des as-
semblées religieuses ; il continua à exercer sa pro-
fession avec honnêteté , et fut fort employé dans
tous les environs ; on l'envoya chercher pour
M. Hutchinson ; il arriva le vendredi , vit le ma-

lade , et lui trouva la bouche fort douloureuse ; il dit alors à M. George Hutchinson qu'il redoutait quelque danger , et se méfiait de sa propre habileté , et qu'on ferait bien d'envoyer chercher un fameux médecin , qui habitait à Cantorbéry. Celui-ci fut mandé aussitôt , et arriva le samedi. Pendant son voyage il avait fait beaucoup de questions à l'express qui était allé le chercher , lui avait demandé divers renseignemens sur la personne même du colonel , comment il avait vécu , quelles étaient ses habitudes , et enfin dans quel appartement du château il était logé. Lorsque le domestique eut répondu à cette dernière question , le médecin dit que son voyage serait probablement inutile , et que la chambre qu'il habitait l'avait tué. Aussi dès qu'il fut arrivé , et le samedi soir , il dit à M. George Hutchinson que le malade était en danger ; il ordonna quelques remèdes , fit appliquer quelques topiques sur les tempes , prescrivit un cordial pour lui procurer du sommeil ; mais tous ces soins n'eurent aucun effet. Une garde , qui veillait dans la chambre du colonel , dit ensuite , après sa mort , qu'elle l'avait entendu prier durant toute la nuit , avec les plus profonds soupirs qu'elle eût jamais entendus. Le lendemain matin , avant que le docteur , son frère , sa fille et ses domestiques fussent entrés chez lui , la femme du lieutenant étant allée le

voir, et lui ayant demandé comment il se trouvait, il lui répondit « incomparablement bien, et rempli de foi. »

Le docteur étant arrivé un moment après, et ayant examiné le malade, dit à M. George Hutchinson que la fièvre avait atteint le cerveau, que son frère ne tarderait pas à tomber dans le délire et à mourir, et l'engagea, s'il avait quelque chose de particulier à lui dire, à profiter du moment où il avait encore l'usage de sa raison. Sir George s'approcha du malade, lui annonça qu'il ne pouvait en échapper, et lui demanda ce qu'il pouvait avoir à dire ou à ordonner, parce qu'il croyait que sa fin approchait. Le colonel, sans éprouver ni abattement, ni surprise, répondit, d'un air calme et serein : « Que la volonté de Dieu soit faite, je suis tout prêt ! » Et en même temps il déclara qu'il confirmait le testament qu'il avait écrit dans la Tour comme son véritable testament, et l'expression de ses dernières volontés, tous autres se trouvant annulés par celui-là. Le docteur, qui avait eu des prétentions à la dévotion, lorsque la religion était à la mode, s'approcha de lui, et lui demanda si sa paix était faite avec Dieu : « J'espère, Monsieur, lui répondit-il, que vous ne me jugez pas si mauvais chrétien que de croire que j'eusse attendu jusqu'à ce jour, après être resté si long-temps en prison. » Le docteur lui demanda alors sur

quoi il fondait ses espérances. « Je n'en ai d'autre
« que Christ, Christ seul, dit le colonel, en qui
« j'ai trouvé une joie ineffable, bien plus grande
« que je ne saurais l'exprimer. En ce moment,
« cependant, j'en dirais beaucoup plus, si ma
« langue épaissie ne m'interdisait presque l'usage
« de la parole. » On lui demanda où il voulait
être enseveli, il répondit à Owthorp; et sur
ce que son frère lui fit observer qu'il y aurait un
long trajet pour l'y transporter : « Ma femme,
« dit-il, donnera ses ordres à cet égard ainsi
« qu'elle l'entendra; seulement je désire reposer
« à Owthorp. » Puis il les chargea de ses ten-
dres adieux pour elle, en disant : « Que ma fem-
« me, de même qu'elle est supérieure aux autres
« femmes, se montre, en cette occasion, bonne
« chrétienne, et au-dessus des femmes ordi-
« naires. » Il ordonna à sa fille, qui était pré-
sente, de dire à ses frères et sœurs qu'il désirait
qu'ils se conduisissent tous d'après les conseils
de leur mère; il chargea son frère de la même
commission pour son fils aîné. « J'aurais désiré,
« ajouta-t-il, parler à ma femme et à mon fils;
« mais ce n'est pas la volonté de Dieu. » Puis,
comme il allait commencer à parler d'autre
chose, en disant : « Il n'y a ici que des amis, »
son frère lui rappela que le docteur était pré-
sent. « Oh ! je vous remercie ! dit-il à celui-ci. »
Tel était l'abattement dans lequel la douleur

les plongeait tous qu'ils ne pensèrent pas à prier le docteur de se retirer, et perdirent ainsi ce que le mourant avait à leur dire, et qui se rapportait, je présume, aux conseils qu'il voulait faire parvenir à son fils sur la conduite qu'il aurait à tenir dans les affaires publiques. Il demeura tout le jour en pleine possession de sa raison et fort gai, objet d'admiration pour le docteur et pour tous ceux qui l'entouraient. Sa fille était à côté de son lit et pleurait. « Fi, Bab, lui dit-il, pleureriez-vous pour moi comme pour un homme sans « espérance ? Il y a de l'espérance ! » Puis il pria son frère de le rappeler au souvenir de sir Allen Apsley, et de lui dire qu'il espérait que Dieu le récompenserait de toutes les peines qu'il avait prises pour l'amour de lui. Tandis qu'il parlait ainsi, ses esprits s'affaiblissaient sensiblement, son pouls cessait presque de battre, et la mort avait déjà pris possession de la partie supérieure de sa tête ; il se leva cependant encore sur son lit. « En « ce moment, dit-il au docteur, je voudrais bien « savoir quelle raison vous avez de me croire « mourant ; je ne sens rien en moi, ma tête est « bien, mon cœur est bien, je n'éprouve ni « peine, ni souffrance, quelque part que cesoit. » Le docteur fut surpris un moment : « Monsieur, « lui répondit-il, je serais bien heureux de m'être « trompé. » Puis, se levant et s'approchant de M. George Hutchinson, il lui témoigna sa sur-

prise, lui dit qu'il ne savait que penser en voyant son frère si enjoué et si ferme, tandis que le poulx était déjà éteint; que si ce n'était pas la mort qui le saisissait, il se passait quelque étrange révolution dans la rate, et en conséquence, il lui conseilla de faire appeler le docteur Ridgely; sir George avait déjà voulu le mander, et le docteur lui avait assuré qu'il craignait bien que ce ne fût en vain, et que le malade ne fût mort avant l'arrivée du médecin. Tandis que ces messieurs se mettaient à écrire, le colonel dit encore quelques mots : « C'est bien comme je le voulais, et où je « le voulais..... » Il ne parla plus; sa bouche, prise de convulsions, se tourna; mais il conserva sa raison jusqu'au dernier instant. Quelqu'un ayant nommé mistriss Hutchinson près de lui, en disant : « Hélas ! comme elle sera attérée ! » Il poussa un soupir, et mourut un instant après; son visage conserva, même après sa mort, une expression aimable et sereine, et il demeura tel qu'il avait coutume d'être dans les momens de sa vie où il se trouvait le plus heureux. Il est à remarquer que ce fut à la même heure et le même jour du mois et de la semaine, onze mois après que de méchans soldats étaient venus l'arracher à son repos et à sa vie paisible, que le Dieu des armées envoya ses saints anges pour l'enlever de leurs mains cruelles, et le transporter au repos éternel et bienheureux. Il mourut le jour du Seigneur,

à sept heures du soir, le 11 septembre 1664, et il avait été enlevé de chez lui le même jour et à la même heure, le 11 octobre 1663.

Les deux docteurs, quoiqu'ils lui fussent complètement étrangers, étaient si touchés que tous deux pleuraient comme s'ils eussent été ses frères. Celui de Cantorbéry dit qu'il avait vu mourir beaucoup de personnes distinguées; mais que jamais de sa vie il n'avait vu recevoir la mort avec cette force d'une âme chrétienne, cette assurance d'esprit, cette fermeté de foi que le colonel avait déployées depuis le commencement jusqu'à la fin de sa maladie; en sorte qu'en considérant son état continuel de fièvre et son dénuement de ressources, on reconnaissait une assistance divine, qui seule avait pu surmonter l'énergie du mal, et le travail de la nature. Ce docteur, nommé le docteur Rachin, avait suivi tous ses mouvemens avec beaucoup de curiosité et d'exactitude, je ne sais par quel motif; plus tard il a dit que, d'après tous les antécédens de la vie du colonel, il savait qu'il serait interrogé sur toutes les circonstances de sa mort, et qu'il avait résolu en conséquence de l'observer avec beaucoup d'attention. La chose arriva en effet comme il l'avait prévue; les gentilshommes du comté, qui étaient du parti royaliste, prirent beaucoup d'informations, et le docteur leur répondit avec tant de détail et de vérité qu'ils étaient prêts à crever d'envie de voir quelle paix

et quelle joie le Seigneur avait daigné accorder à son serviteur, en le retirant de ce monde corrompu. Je suis portée à penser que les larmes des docteurs n'étaient pas seulement l'effet d'une sensibilité naturelle, mais leur étaient arrachées aussi par la comparaison des troubles de leur cœur avec cette paix et cette joie bienheureuse dont le Seigneur couronne ses fidèles martyrs. Quoi qu'il en soit, ces hommes se montrèrent fidèles à raconter la gloire que le Seigneur, par sa merveilleuse assistance, avait accordée à son serviteur.

Aussitôt que le colonel fut mort, son frère envoya un messenger porter chez lui ces tristes nouvelles, et fit embaumer son corps avant de faire ses funérailles, comme il l'avait ordonné trois fois. Lorsqu'on l'ouvrit, on trouva tout son intérieur extrêmement sain, et sans aucune tache quelconque, si ce n'est deux ou trois marques, couleur de pourpre, dans les poumons. La vésicule du fiel, à ce que dit le médecin, était la plus considérable qu'il eût jamais vue; et il remarqua que la patience qu'il lui avait vue ne pouvait être que l'effet d'un miracle de la grâce.

Deux ou trois jours avant que le colonel tombât malade, Freeman, le capitaine qui commandait le château, avait envoyé l'ordre très-rigoureux d'empêcher que le colonel n'emportât rien. En conséquence de cet ordre, les soldats ne

voulurent pas consentir à ce qu'on emportât les meubles ni les vêtemens qui lui avaient appartenu, et M. Hutchinson les y laissa jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres.

Aussitôt que les nouvelles furent arrivées à Owthorp, les deux fils aînés du colonel et tous ses domestiques se rendirent à Londres avec ses chevaux; et firent préparer un catafalque orné d'écussons, et six chevaux caparaçonnés de deuil, ainsi qu'un carrosse de deuil à six chevaux pour l'accompagner; ils se rendirent à Deal avec un ordre du secrétaire-d'Etat, pour qu'on leur remit le corps; mais le capitaine Freeman, dans un accès de mauvaise volonté, ne voulut pas le leur remettre, parce que mistriss Hutchinson n'était pas venue elle-même le chercher; ils furent donc forcés de tenir tout cet équipage à Deal, avec des frais intolérables, jusqu'à ce qu'on eût envoyé demander au secrétaire un autre ordre, qu'on fit adresser au lieutenant en l'absence du capitaine; et, aussitôt qu'il arriva, on le remit au lieutenant qui leur permit d'enlever le corps, ce qu'on fit sans retard, quoiqu'il fit déjà nuit, de peur de quelque nouvelle chicane de Freeman, qui, le corps embaumé depuis dix jours, prétendait faire assembler un jury, et requérir une enquête par le coroner, pour savoir si le colonel était mort de mort naturelle. M. Hutchinson lui demanda par quelle raison il pouvait exi-

ger cette formalité, puisque c'était à la famille qu'il aurait appartenu de chercher à éclaircir ce point. Il répondit que cela était nécessaire pour l'honneur de la garnison du Roi. On voulut lui faire observer que le délai était passé, et qu'il eût dû le demander avant que le corps fût embaumé; il répondit qu'il le ferait découvrir, et en conséquence il demanda un coroner et un jury. Le coroner, lorsqu'il fut arrivé, ne voulut pas faire découvrir le corps; il appela les personnes qui avaient entouré le défunt, et les interrogea sur les circonstances de sa mort; on fit un *affidavit* qui demeura au greffe. Le docteur déclara que c'était le lieu de sa résidence qui avait tué le colonel. Cette démarche satisfit ceux qui l'avaient demandée, et on ne toucha point au corps.

Lorsqu'on le transporta à Deal, Freeman rencontra le convoi et dit que, s'il avait été au château, on n'aurait rien enlevé jusqu'à ce qu'il eût été payé de l'argent qu'il avait demandé: comme il ne pouvait justifier ses prétentions par aucune loi, il s'abaissa à l'indignité de demander son argent comme un mendiant, mais il ne l'obtint pas davantage de cette manière. Quoique le secrétaire d'Etat eût aussi donné l'ordre qu'on rendit tout ce qui avait appartenu au colonel, Freeman retint tout ce qu'il trouva au château, coffres en bois, lits, garnitures et autres petits meubles, et il n'a jamais été possible de rien retirer de ses

maius. Quoique ces témoignages de sa méchanceté fussent très-onéreux à la famille du colonel, en les faisant demeurer si long-temps dans ce coupe-gorge de Deal, cette circonstance même fut un bienfait de la Providence divine. Celle des filles de M. Hutchinson qui se trouvait là, tomba malade par suite de ce chagrin; elle fut bientôt à toute extrémité et eut des accès de vomissement noir; on désespéra même de sa vie, et le médecin qui la soignait dit que, si elle avait été en voyage, comme il serait arrivé sans ces cruels contre-temps, elle n'eût pu échapper à la mort.

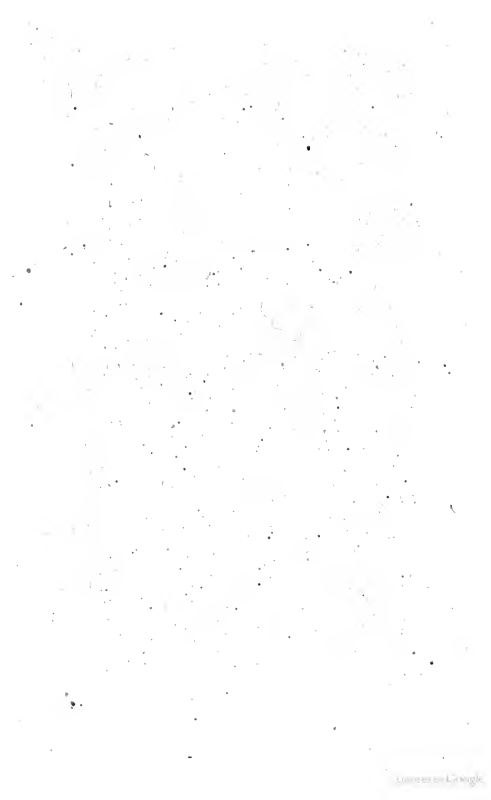
Le lendemain, après qu'on eut enlevé le cercueil, on le conduisit avec une escorte particulière et honorable jusqu'à Cantorbéry, et de là on se dirigea sur Londres. Le convoi n'eut aucun affront à subir dans sa marche, si ce n'est dans une seule ville, où l'on prit un prétexte pour l'arrêter. Le prêtre du lieu sortit de la ville avec ses clercs, revêtus de ses ornemens insensés, et vint offrir de donner la sépulture au défunt. Il voulut arrêter la marche du convoi, se plaça à la tête des chevaux, et comme les domestiques voulaient avancer, quelques méchantes gens prirent ce prétexte et cherchèrent à retenir les cochers. Ceux-ci cependant parvinrent à se dégager, marchèrent en avant, et le cortège arriva à Londres, sans autre malencontre. Il passa à Southwark, traversa le pont et tout l'intérieur

de la cité, et arriva en plein jour à notre logement de Holborn. Durant tout ce trajet, il n'y eut aucune parole injurieuse, le cortège n'eut à subir aucune insulte; quelques personnes parurent vivement émues, en voyant ce triste témoignage de la cruauté meurtrière de ceux qui exerçaient le pouvoir.

Le cortège se rendit de Londres à Owthorp, en recueillant tout le long de sa route l'expression des regrets sincères de tous ceux qui avaient été mieux en position d'apprécier le mérite du défunt que les étrangers, au milieu desquels il était mort. Il fut transféré honorablement dans sa tombe, à travers les domaines de ses assassins, couverts de honte à l'aspect de sa gloire que toute leur tyrannie ne pouvait éteindre comme elle avait éteint sa vie.

FIN DES MÉMOIRES DE MISTRESS HUTCHINSON.

MÉMOIRES
SUR
MISTRISS BENDYSH,
PETITE-FILLE DE CROMWELL.



AVERTISSEMENT.

QUOIQUE les pièces suivantes n'aient pas un rapport direct avec la révolution anglaise, elles touchent de si près à l'homme qui y a joué le principal rôle, qu'on a cru devoir les insérer ici comme propres à fournir quelques données sur le caractère et le tour d'esprit de cet homme extraordinaire. Elles se composent de trois petits écrits, l'un de M. Say, ministre dissident, qui avait épousé une fille de M. Carter, riche marchand d'Yarmouth, et son proche parent; la seconde femme de M. Carter était fille d'Ireton, et par conséquent petite-fille de Cromwell, et sœur de cette mistriss Bridget Bendysh, dont M. Say nous a laissé le singulier portrait, d'après la connaissance qu'une longue familiarité lui avait donnée de son caractère. Ce fut en 1719, du vivant de mistris Bendysh, que M. Say écrivit ce morceau pour lui et quelques amis, à l'occasion de ces mots de lord Clarendon, que Cromwell serait regardé comme *un brave et méchant homme*. Il a été publié plus de cinquante ans après, et M. Marc Noble l'a inséré dans ses *Mémoires de la famille Cromwell*, d'où nous l'avons tiré, ainsi que les deux autres morceaux, l'un du docteur Brooke, et l'autre de M. Hewling Luson, qui, comme on le verra, avaient aussi personnellement connu mistriss Bendysh.



MÉMOIRES

SUR

MISTRISS BENDYSH.

I.

Fragment de M. Say.

LE caractère d'Olivier Cromwell offrait l'assemblage de tant de qualités incohérentes, qu'il est, je crois, impossible d'en tracer un portrait ressemblant, sans avoir eu avec lui des relations personnelles et intimes, ou sans avoir au moins connu sa petite-fille mistriss Bridget Bendysh, fille de son gendre Ireton. Elle ressemble parfaitement au meilleur portrait d'Olivier que j'aie jamais vu, et la ressemblance morale paraît aussi complète. C'est une personne de grand air, d'un port majestueux, d'un courage héroïque et d'une activité infatigable. Il y a dans son maintien et dans ses manières quelque chose qui, dès le premier abord, attire à la fois et commande le respect. Elle est dans l'habitude de se livrer, depuis le matin de très-bonne heure jusqu'au déclin du jour, et au milieu de ses ouvriers, aux plus grossières occupations et aux plus ignobles détails de

la vie domestique , insensible à tous les besoins , vêtue plus pauvrement que le moindre d'entre eux , et d'une manière qui ne convient ni à son caractère ni à son sexe. Ensuite , quittant son travail , elle mange et boit presque avec excès de tout ce qui se trouve servi devant elle , et sans aucun choix ni préférence ; puis elle se jette sur le premier lit qui se rencontre , et s'endort d'un profond sommeil. Elle se relève de là , animée d'une vigueur et d'une vie nouvelle , s'habille aussi noblement et aussi richement que peuvent le lui permettre la situation actuelle de sa fortune ou les restes d'un temps meilleur , et le soir même , elle s'en va dans sa chaise ou sur son cheval à Yarmouth , dont son habitation est à peu de distance. Là , elle brille dans la conversation et reçoit partout la première place , comme une personne que sa fortune semblait avoir destinée à occuper son rang parmi les plus élevés de l'Europe. Elle emploie toute la soirée à des visites de cérémonie , d'affaire ou de charité , à traiter des plus grandes affaires avec une aisance et une adresse infinie , se montrant partout l'amie , l'avocat , la patronne de tous les pauvres , de tous les malheureux de quelque genre que ce soit , ne souffrant jamais , lorsqu'elle parle pour eux , le moindre refus de la part des grands et des riches , réclamant de ceux-ci plutôt qu'elle ne le demande , l'accomplissement de leur devoir.

Elle est reçue et regardée par ceux qui la connaissent le mieux, comme une personne sincère, pieuse, généreuse, charitable jusqu'à la profusion. Toutes ces vertus sont réellement en elle, y sont à un degré peu commun; et cependant elle est sans vérité, sans justice, dépourvue même; je le dirais presque, des sentimens les plus ordinaires de probité; elle n'a jamais manqué à sa promesse, et cependant personne ne peut avec prudence se fier à ce qu'elle dit, ni rapporter avec sûreté d'après elle le moindre fait; elle est remplie de la plus grande et de la plus fervente dévotion envers Dieu et d'amour pour ses frères; à peine cependant est-il un exemple d'impiété ou de cruauté dont elle ne soit capable. Cajoleuse, soupçonneuse, méfiante à l'excès envers ses domestiques, même envers ses amis, en même temps qu'elle est prête à faire pour eux tout ce qui est en son pouvoir; portée d'une égale affection pour tout le genre humain, et ne proportionnant pas son zèle aux services qu'on pourrait lui rendre, mais plutôt à ce qu'exigent d'elle le besoin et la misère de ceux à qui elle peut être utile; et jamais la méchanceté de celui qui souffre, ou les torts qu'il peut avoir eus envers elle, ne l'empêcheront de le secourir; ce sera plutôt près d'elle une recommandation particulière.

Telles sont les bizarreries que j'ai eu long-

temps occasion d'observer dans le caractère de cette femme extraordinaire , dont j'ai tour à tour éprouvé l'amitié et le ressentiment dans le cours de plusieurs années que j'ai vécu dans son intimité; et cependant , malgré toutes ces taches et ces vices , que j'avoue franchement avoir trouvés en elle , il serait , selon moi , de la plus haute injustice de la traiter de *femme grande et perverse* ; car tout ce qui est grand et bon en elle me paraît dû à une véritable magnanimité , à un sincère désir de servir la cause de Dieu et de l'humanité ; et tout ce qui est autrement doit s'attribuer à des principes erronés , de bonne heure et fortement empreints dans un tempérament , si j'ose le dire , et dans un esprit enthousiaste et visionnaire au dernier point. Il résulte de cette disposition qu'elle n'entend jamais raconter une action de personne sans mêler au fait qu'on lui rapporte ses propres sentimens , son jugement sur la personne et sur l'action , et cela avec tant de vivacité qu'il lui devient ensuite presque impossible de les séparer ; en sorte qu'elle ne manquera plus de rapporter ces sentimens et ce jugement comme partie de l'action , et avec autant d'assurance que l'action elle-même. Si elle est en quelque incertitude sur la légitimité ou l'utilité de quelque entreprise importante , hasardeuse et d'une nature douteuse , elle emploie la méthode dont son grand-père s'est , dit-elle , tou-

jours servi avec succès; elle s'enferme dans son cabinet jusqu'à ce qu'à force de jeûner et de prier, les vapeurs lui montent à la tête et que l'intensité et le genre de ses pensées aient porté les esprits animaux au plus haut degré de fermentation; et alors, quel que soit le verset de l'Écriture qui lui vienne à la tête dans ce moment, pour peu qu'il lui paraisse avoir le moindre rapport avec la chose dont elle s'occupe, elle en fait la base de sa détermination; et tout ce qui, dans une telle disposition, se présente à une imagination ainsi échauffée, se revêt nécessairement d'un pouvoir et d'une évidence qui lui donnent pour elle un caractère divin et surnaturel; en sorte qu'il n'est ensuite ni instances, ni raisonnemens, ni sollicitations capables de la détourner du parti qu'elle a pris, lui en montrât-on évidemment la condamnation dans quelque autre texte des Écritures, et pût-on lui alléguer l'inconvenance, l'injustice, l'impiété ou même la presque impossibilité de la chose qu'elle entreprend. Elle y marche avec une confiance et une activité qui, généralement, lui fait atteindre son but et la confirment toujours davantage dans cette pratique. *Jamais*, dit-elle, *elle ne cessera de se fier à un ami qui ne l'a jamais trompée*; telle est la réponse qu'elle me fit une fois que, sachant qu'elle venait de recevoir un legs consi-

dérable d'une personne de qualité de sa famille ; je la pressais , avant de se livrer aux actes de piété , de générosité et de charité qu'elle avait coutume d'exercer dans les occasions de ce genre , de rendre justice à une pauvre femme , d'écouter les cris d'une pauvre famille à qui elle retenait depuis long-temps l'argent qui leur était dû. « Comment , lui dis-je , si vous mouriez sans « avoir payé une pareille dette , pourriez-vous es-
« pérer qu'elle fût jamais acquittée , puisque per-
« sonne ne se croirait obligé de la payer après
« votre mort , personne n'ayant rien à attendre
« de vous ? » Elle m'assura qu'elle ne laisserait en mourant aucune dette. « Mais comment , lui
« dis-je , pouvez-vous en être sûre , vous qui de-
« vez toujours à tant de gens , et qui avez et vou-
« lez avoir toute votre vie tant d'autres choses
« à faire de votre argent que de payer vos det-
« tes ? » Ce fut alors qu'elle me répondit ce que je viens de dire.

(M. Say ajouta après la mort de mistriss Bendorsh :)

L'événement l'a justifiée , si rien peut justifier une conduite que condamnent la raison et la révélation. Telle était cette petite-fille d'Olivier , qui avait hérité de sa constitution et de son tour d'esprit , plus qu'aucun autre de ses descendants ni de ses parens que j'aie jamais connu. J'ai eu

des relations avec plusieurs autres de ses petits-enfans; j'ai vu son fils Richard et Olivier, fils de celui-ci, qui avait bien quelque chose de l'énergie de son grand-père, mais était, sous tous les autres rapports, extrêmement inférieur à mistress Bendysh.

II.

Extrait d'une lettre du docteur Brooke; Norwich, 28 novembre 1773.

Cette vieille dame était une personne très-singulière; il y avait dans son extérieur, quand elle était parée et dans le monde, quelque chose qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention et les égards de quiconque entrait dans la chambre où elle se trouvait, quelque nombreuse que fût d'ailleurs la société, et bien que plusieurs des personnes qui s'y trouvaient fussent beaucoup plus magnifiques dans leur ajustement. Quant à elle, elle n'était jamais magnifique; sa plus riche parure était une robe de soie unie, ordinairement, à la vérité, de la plus belle espèce, mais autant que je puis me le rappeler de la couleur qu'on appelle *couleur de quaker*. Elle portait de plus une espèce de coëffe ou écharpe de soie noire que je n'ai guère ou même jamais vue à aucune des femmes de son temps, et quoique les paniers fussent de mode long-temps avant sa mort, rien, je pense, n'aurait pu la déterminer à en porter un. Je me rappelle assez sa figure pour pouvoir confirmer ce qu'a observé M. Say sur sa ressemblance avec les meilleurs portraits d'Olivier, et elle ne lui ressemblait pas moins

par son caractère entreprenant, décidé, courageux, enthousiaste. Il était à ses yeux le premier, le plus grand, comme le plus vertueux des hommes. Lorsqu'elle parlait d'elle-même, si elle venait à citer quelques unes de ses bonnes qualités, elle disait la tenir de son grand-père, et ajoutait que s'il y avait en elle quelque chose de bon, elle le devait à ses instructions. Il fallait nécessairement que sa conversation fût bien amusante et bien attrayante pour fixer l'attention d'un jeune garçon de douze ou quatorze ans, tel que j'étais alors, et d'un autre encore moins âgé et aussi léger. C'était pour nous un bonheur de l'écouter; soit que son entretien portât sur sa propre histoire et celle de son temps, où qu'il eût pour sujet des instructions et des avis qu'elle nous adressait, où fût un mélange de tous les deux. Il serait impossible de dire quel rang elle aurait pu prendre dans le monde si elle eût été placée dans une situation élevée et honorée de la confiance d'un prince ou d'un ministre, et je ne crois pas qu'elle pût se trouver inférieure à aucune situation. Ainsi donc il n'est pas étonnant que, demeurée avec un revenu de deux ou trois cents livres sterling, elle se soit quelquefois engagée autant ou plus même que ne le permettait sa fortune, dans des entreprises où elle a plus souvent perdu que gagné. Elle s'était livrée à l'éducation des bestiaux; elle allait elle-même en ache-

ter dans les foires , où elle se rendait dans sa chaise , attelée d'un cheval , le seul équipage qu'elle possédât. Ces voyages lui procuraient l'occasion d'exercer à la fois son courage et son enthousiasme ; c'était pour elle la même chose de voyager la nuit ou le jour , dans les plus mauvais chemins et les plus mauvais temps ou dans les meilleurs.

Il n'était pas de danger qui ne la trouvât , je ne dirai pas parfaitement exempte de crainte , mais plutôt en quelque sorte joyeuse. Je lui ai entendu dire que lorsqu'il lui était arrivé , dans la nuit la plus ténébreuse , sur une bruyère sauvage et sans abri , et dont elle ignorait parfaitement les routes , d'essuyer les plus épouvantables orages , accompagnés de tonnerre , alors elle était heureuse , elle chantait un psaume ou un autre , et était convaincue que les anges environnaient sa chaise et la protégeaient. Elle ne craignait pas davantage les autres périls. Un de ses parens ayant été emprisonné pour haute trahison à l'occasion du complot de Rye-House , elle le délivra par un stratagème hardi et bien combiné , quoiqu'elle connût parfaitement l'esprit vindicatif du Roi et du duc , et qu'elle sût très-bien que , si elle avait été découverte , elle aurait payé de sa vie la délivrance de son parent. J'ai ouï dire qu'elle avait été instruite de ce complot dès le temps où il se méditait , et l'on sait qu'il n'a ja-

mais été plus loin que la méditation. J'ai su aussi d'elle, et mon père et plusieurs autres personnes me l'ont confirmé d'après de bonnes autorités, qu'elle était dans le secret de la révolution. Elle allait dans les boutiques des différens quartiers de la ville sous prétexte d'acheter des étoffes ou d'autres marchandises, et, en remontant dans sa voiture, elle laissait tomber des paquets d'imprimés destinés à préparer les esprits du peuple à cet heureux événement ; car on pouvait en toute sûreté lui confier un secret, quelque important qu'il fût. Je lui ai entendu dire qu'elle tenait cet art de garder les secrets de son grand père. A l'âge de six ans il lui était arrivé de demeurer assise sur ses genoux, tandis qu'il tenait un conseil du cabinet, où on traitait d'affaires très-importantes, et si quelqu'un paraissait craindre qu'il n'y eût de l'inconvénient à ce qu'elle demeurât présente, Olivier disait qu'il n'y avait pas de secret pouvant être confié à l'un d'eux qu'il ne pût confier aussi à cette enfant ; et, pour prouver qu'il ne se trompait pas, il lui disait des choses comme en confidence et lui enjoignait le secret. Alors il engageait sa mère et sa grand'mère à tâcher de lui arracher ce secret par des promesses, des caresses, des présens, et, si on n'y pouvait réussir de cette manière, par des menaces et même en la fouettant rudement ; mais elle demeurait ferme contre toutes ces tentatives avec une constance sin-

gulièrement tranquille , reconnaissant qu'il était de son devoir d'obéir à sa mère , mais déclarant que c'était un devoir plus grand encore de garder à son grand-père le secret qu'elle lui avait promis , et de répondre à la confiance qu'il avait eue en elle, J'ai entendu raconter ce fait à mon père , à M. Say et à d'autres , et je sais qu'ils n'avaient pas le moindre doute sur sa réalité. Je me souviens aussi que l'archevêque Tillotson la présenta à la reine Marie pour en obtenir une pension qui la mit en état de se soutenir jusqu'à un certain point dans la situation qu'elle avait connue aux premiers jours de sa vie. Mais cet excellent prélat étant mort peu de temps après , et la mort de la Reine ayant suivi la sienne dans le même mois , toute espérance fut perdue. Il arriva un jour à mistress Bendysh de se rendre à Londres par la voiture publique , et de s'y rencontrer avec deux gentilshommes , qui tous deux portaient des épées. Elle leur apprit qu'elle descendait d'Olivier , et , comme à son ordinaire , l'exalta avec tous les transports d'un enthousiasme idolâtre. Alors un de ses compagnons de voyage , quoique son extérieur parût annoncer un homme bien élevé , s'abaissa au point d'accabler la mémoire du Protecteur des plus grossiers outrages. Elle soutint la dispute avec son énergie accoutumée , jusqu'au moment où la voiture s'arrêta et où tout le monde en descendit.

Alors elle se saisit tout à coup de l'épée de l'autre gentilhomme, appela celui qui l'avait insultée des noms de poltron et de lâche pour s'être conduit comme il l'avait fait envers une femme, le défia et lui dit qu'elle était prête à le traiter, pour son insolence, comme il aurait pu l'attendre d'un homme, le pressant vivement de se montrer homme lui-même, et de ne pas prétexter, pour s'en défendre, le sexe de celle qui l'attaquait (1).

(1) On va voir la même anecdote rapportée par M. Luson, mais avec quelques circonstances différentes et plus vraisemblables. La famille de Cromwell eut souvent et longtemps à souffrir de pareilles attaques. Les filles de Richard se trouvant un jour à des eaux minérales, quelqu'un s'approcha d'elles et leur dit : « Mesdames, votre grand-père a « été pendu. » — Mais non pas avant sa mort, répondit l'une d'elles. La situation de la famille Cromwell devait généralement être d'autant plus embarrassante dans le monde que, pour soutenir un nom si fameux et l'éclat d'une chute si récente, elle n'avait conservé ni importance politique, ni même celle que donne la fortune. Richard Cromwell avait quitté l'Angleterre beaucoup plus, comme le dit Clarendon, en raison des dettes que lui avaient laissées les frais de l'enterrement de son père, que par crainte de la cour qui n'avait à redouter aucun souvenir en faveur des enfans du Protecteur. Henri y vécut paisiblement, occupé à la culture d'un petit bien situé dans le comté de Cambridge, et de la valeur de 4 à 500 livres sterling de rente. Un jour, en 1671, Charles II revenant de New-Market, témoigna le désir d'entrer dans quelque maison où il pût se rafraîchir. Lord Inchiquin, beau-frère de Henri, dit au

Dans une fièvre violente, où l'on n'avait plus aucune espérance pour sa vie, et où on la croyait hors d'état d'entendre rien de ce qui se disait dans la chambre, elle avait autour d'elle lady Falconbridge et plusieurs autres personnes. Sa seigneurie, bien que fille d'Olivier, laissant trop

Roi qu'il connaissait dans le voisinage un honnête gentilhomme qui tiendrait à honneur de recevoir Sa Majesté. On suivit lord Inchiquin, et, en entrant dans une espèce de basse-cour qui conduisait à la maison, on vit le maître s'avancer pour recevoir ses hôtes. Aussitôt lord Inchiquin se saisit d'une fourche à fumier, et, la plaçant sur son épaule, se mit à marcher gravement devant lui. Le Roi demandant la raison de cette cérémonie : « Sire, reprit lord Inchiquin, « ce gentilhomme est sir Henri Cromwell, devant qui j'aurais l'honneur de porter la masse pendant son séjour en « Irlande. » Le Roi éclata de rire, Henri fut un peu embarrassé; mais il se remit promptement, reçut la compagnie de son mieux, et on se sépara très-bons amis. Richard s'était fixé à Genève. Ce fut en s'y rendant qu'il eut à Pézénas avec le prince de Conti, gouverneur du Languedoc, cette conversation trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'insérer ici. Ayant un peu arrangé ses affaires, il revint en Angleterre en 1680, et y vécut dans le voisinage de Londres, sous un nom supposé, et ensuite plus ouvertement, mais aussi simplement que son frère. Seulement il aimait à se divertir de son ancienne grandeur. On nous a conservé le souvenir d'une cérémonie burlesque qui avait lieu chaque fois que Richard, devenu vieux, permettait qu'on lui présentât une nouvelle connaissance, ce qui s'obtenait assez difficilement. Un de ses voisins étant parvenu à se faire admettre, on le prévint qu'il devait se soumettre, sans ques-

de liberté à des discours insultans pour sa mémoire, mistress Bendysh, au grand étonnement de tout le monde, se leva sur son lit, et dit avec beaucoup de force que « si elle ne croyait pas » que sa grand'mère avait été une des femmes « les plus vertueuses du monde, elle regarderait

tions et sans objections, aux singularités du vieillard. La visite ayant eu lieu, après une heure ou deux passées à boire et à causer, Richard se leva, prit un flambeau, et le reste de la compagnie, accoutumée à ce signal, se chargea des bouteilles et des verres. Tous ensemble, suivis du nouveau venu, montèrent dans un grenier fort sale où était pour tout meuble une petite malle. Richard la tira au milieu de la chambre, et à cheval dessus, il but à la prospérité de la vieille Angleterre; chacun des convives en fit autant. Quand vint le tour du nouveau venu, Richard le pria de ne peser que légèrement sur la malle, « car, lui dit-il, » vous avez sous vous la vie et la fortune de tout le bon peuple d'Angleterre. » On ouvrit alors la malle et l'on montra à l'initié, avec de grands éclats de rire, les adresses de félicitations qu'avait reçues Richard à son avènement au protectorat. Cette plaisanterie lui était chère selon toute apparence. On l'a déjà vu en faire usage lors de son déménagement de Whitehall. (Voyez les notes des Mémoires de Ludlow.) Étant un jour à Londres, il eut la curiosité d'aller à la chambre des pairs. Quelqu'un qui ne le connaissait pas lui demandant s'il avait jamais rien vu de pareil : « Non, pas depuis le temps où je m'asseyais là, » dit-il en montrant le trône. Il mourut âgé de quatre-vingt-six ans. (*Mémoires de la famille de Cromwell*, tom. 1, pag. 169 et suiv. — 211 et suiv.)

(Note de l'Éditeur anglais.)

« sa seigneurie comme bâtarde , ne pouvant
 « comprendre que la fille de l'homme le plus
 « vertueux qu'on eût jamais vu pût être assez
 « dégénérée pour entendre maltraiter ainsi sa
 « mémoire , non-seulement avec patience , mais
 « avec une sorte d'assentiment (1). » Je lui ai
 souvent entendu dire qu'après les douze apôtres ,
 il était le premier des saints du ciel , et qu'il y
 était placé immédiatement à leur suite. Dans les
 soirées qu'elle a passées chez mon père , je l'ai
 vue , lorsque la religion faisait le sujet de la con-
 versation , dans des extases d'enthousiasme , et
 elle quittait rarement la chambre , fût-ce à mi-

(1) Quelques lettres de lord Falconbridge à son beau-
 frère Henri Cromwell , montrent sa femme comme livrée ,
 lors de la mort de son père , à une douleur violente et incon-
 solable. Il y a lieu de croire que cette douleur s'attachait à
 l'événement tout entier , et que les sanglots de lady Fal-
 conbridge n'étaient pas uniquement donnés à la personne
 d'Olivier. Du moins paraît-il qu'elle ne négligea rien
 pour tirer parti de la situation que lui avait assurée la
 fortune transitoire de sa famille , et sans doute le soin de
 se ménager à la cour ne lui permettait pas de se montrer
 fort difficile sur la mémoire du Protecteur ; elle en faisait ,
 dit-on , assez bon marché. Cependant on voit , même d'après
 ceci , qu'elle a toujours conservé des relations affectueuses
 avec sa famille. Richard son frère , ayant eu , à l'âge de
 près de quatre-vingts ans , un procès à soutenir contre ses
 filles , ce fut la voiture et les gens de lady Falconbridge qui
 les conduisirent au tribunal. A la vérité c'était sous la reine

nuit ou même plus tard , autrement qu'en chantant un psaume. Alors elle montait dans sa chaise, pleine de joie, et retournait à sa maison, qui était fort éloignée de la ville où vivait mon père. Une lettre que j'attends, d'ici à peu de jours, de mon ami M. Lusôn, donnera, je l'espère, un portrait complet de cette femme extraordinaire à qui il n'a manqué que d'avoir vécu dans une sphère plus élevée pour être rangée, par les historiens, au nombre des plus admirables héroïnes. Dans la situation de Zénobie, elle aurait soutenu son empire et défendu sa capitale avec autant d'habileté et de résolution; mais elle n'aurait

Anne; les souvenirs avaient pris une nouvelle direction. Richard n'inspirait plus aux Anglais, délivrés du joug des Stuart, que cet intérêt qui s'attache aux débris d'une grande existence, et qu'augmentait encore l'indignation excitée par la conduite de ses filles. Il fut reçu à Westminster-Hall avec des marques de distinction particulières. Le juge le fit conduire, en attendant qu'on appelât sa cause, dans une pièce à côté du tribunal, où il lui avait fait préparer des rafraichissemens; il ordonna qu'on mit pour lui un siège dans le tribunal même, et, à cause de son grand âge, exigea qu'il s'y tint la tête couverte. Le conseil de la partie adverse ayant voulu faire quelques réflexions sur des attentions pareilles, le juge lui imposa silence avec assez de sévérité, et fut ensuite hautement loué par la Reine de cette conduite. Il est inutile de dire que Richard gagna son procès. (*Mém. de la fam. Cromwell, t. 1, p. 174 et suiv.*)

(Note de l'Editeur anglais.)

pas vécu pour orner le triomphe d'Aurélien et n'aurait pas abandonné, pour se sauver, un secrétaire de la fidélité et de la capacité de Longin. A la place d'Élisabeth, elle aurait sans scrupule fait tomber la tête de vingt Maries, si elle eût eu à craindre qu'en lui survivant elles pussent bouleverser l'heureux gouvernement qu'elle avait établi. Elle aurait aussi glorieusement défendu son royaume contre l'Armada ou contre quelque force ennemie que ce pût être, et elle eût été plutôt satisfaite qu'intimidée des plus formidables préparatifs qu'on aurait pu faire contre elle.

III.

De M. Hewling Luson.

Le portrait qu'a donné M. Say de mistriss Bendysh est, selon moi, très-juste, parfaitement tracé et exactement ressemblant. Je n'avais pas plus de seize ans (1) quand mistriss Bendysh est morte en 1727 ou 1728. Cependant elle venait si souvent chez mon père que je me rappelle

(1) Dans mon enfance, dit M. Luson, j'ai vu dans la maison de M. Carter (beau-frère de mistriss Bendysh), qui avait aussi appartenu à son père, une grande chambre où, d'après la tradition, avait été définitivement arrêté le meurtre de Charles I^{er}. Les principaux officiers de l'armée se réunirent dans cette chambre. Ils la choisirent parce qu'elle était au haut de l'escalier et assurait mieux par là le secret de leur conférence. Ils défendirent sévèrement que personne en approchât. Leur dîner, qu'ils avaient commandé pour quatre heures, fut renvoyé d'heure en heure jusques passé onze heures du soir. Alors ils descendirent, prirent leur repas très à la hâte et partirent tous en poste, la plupart pour Londres, et quelques uns pour les quartiers de l'armée. Je vous donne cette histoire sur l'autorité très-douteuse de la tradition, car elle n'a pas de fondement plus certain. On dit généralement que la mort violente de Charles I^{er} fut arrêtée définitivement à Windsor, mais on ne saurait douter qu'un événement de cette nature n'ait exigé plus d'une réunion.

(Note de l'Editeur anglais.)

très-bien sa figure, sa façon de se mettre, ses manières, sa conversation toujours singulièrement frappante, et j'en ai entendu parler encore plus souvent que je ne l'ai vue. Il est très-certain que tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, elle ressemblait parfaitement à son grand-père; ses traits, la forme de son visage, l'expression de sa figure, étaient absolument conformes aux excellens portraits que j'ai vus du Protecteur dans la famille de Cromwell. Celui qu'on a mis en tête de la vie de Cromwell, in-8°, publiée vers l'an 1725, à ce qu'on croit par feu l'évêque Gibson, peut, en se le représentant sous les habits de femme, l'air un peu plus jeune et les traits un peu plus doux, donner tout-à-fait l'idée de la figure de mistriss Bendysh. Quant à la belle gravure contenue dans la collection de Houbraken, elle ressemble fort peu aux portraits que j'ai vus dans la famille, et pas du tout à mistriss Bendysh.

Mistriss Bendysh avait reçu, du courage de Cromwell, tout ce qui peut s'adapter à la constitution d'une femme, et l'exprimait souvent avec plus d'ardeur que ne le permet le décorum prescrit à son sexe. Cet enthousiasme religieux, généralement joué chez Cromwell, était en elle sincère et naturel. Son courage n'était pas seulement celui qui affronte le danger; il consistait aussi dans une parfaite possession d'elle-même, qui lui laissait toute la liberté nécessaire pour

le repousser ou l'éviter. Mistriss Bendysh a vécu dans ces temps que les dissidens ont appelés, avec trop de raison, *les temps mauvais*. C'était l'époque où les lois pénales contre les conventicules étaient exécutées dans leur plus grande rigueur. Les prédications ne pouvaient avoir lieu que dans le plus grand secret, et les prédicans étaient à chaque instant en danger de se voir livrés par des espions et des dénonciateurs, et punis par de fortes amendes et de sévères emprisonnemens. Elle était en guerre perpétuelle avec cette odieuse espèce de gens; vie orageuse, qui convenait à tous égards à la nature de son esprit; et j'ai entendu raconter une foule d'anecdotes sur ses aventures avec eux. Quelquefois elle parvenait à leur faire perdre la piste et à les désorienter; d'autres fois elle les effrayait à force de bruit et d'audace; et généralement elle réussissait à tirer de leurs griffes le pauvre prédicateur. Dans ces occasions et dans toutes celles où l'on avait quelque moyen de lui témoigner de l'attachement, mistriss Bendysh pouvait compter sur le peuple qui l'aimait beaucoup, et à juste titre. Quand elle avait de l'argent, elle le donnait libéralement à ceux qui en manquaient; quand elle n'en avait pas, ce qui lui arrivait souvent, ils étaient sûrs de ses égards et de sa commisération. Elle n'était pas seulement charitable; ses actions étaient celles de l'humanité la

plus exaltée. Lorsque , arrivant dans une misérable demeure de malade , elle trouvait le patient trop peu ou mal servi , elle s'établissait à le servir elle-même , et demeurait des heures entières , dans la plus pauvre chambre , à secourir et consoler l'affligé. Cette noble occupation employait une grande partie de son temps ; et autant mistriss Bendysh était chérie des pauvres envers lesquels elle exerçait sa bienfaisance , autant elle était respectée des riches de tous les partis , qui , lorsqu'elle pouvait s'abstenir de ses lubies d'enthousiasme , prenaient un singulier intérêt à sa conversation. Elle avait un esprit mâle et vigoureux , une éloquence libre et pleine d'énergie , beaucoup de connaissance du monde , une grande dignité de manières , et les façons les plus engageantes. Le lieu de sa résidence était connu , lorsqu'on y fabriquait du sel , sous le nom de Salt-Pans ; mais le nom véritable de ce lieu est South-Town , le midi de la ville d'Yarmouth ; c'est un endroit presque ouvert , sur la route. Je l'y ai souvent vue le matin , rôdant avec un vieux chapeau de paille sur la tête , ses cheveux pendans , sans corset , et , lorsqu'il faisait froid , les épaules enveloppées d'une vieille couverture , et un bâton à la main ; en un mot , équipée de manière à pouvoir parfaitement remplir sur le théâtre le rôle d'une des sorcières de Macbeth. Cependant qu'en ce moment elle fût

accostée par une personne de quelque distinction et bien élevée, cette noblesse de manières, cette politesse de langage, que rien ne pouvait effacer en elle, éclataient aussitôt à travers l'enveloppe ignoble qui cachait sa dignité naturelle, et une personne étrangère à ses habitudes eût été confondue de trouver le ton d'une princesse là où elle avait cru voir une mendiante.

Mais mistriss Bendysh ressemblait surtout au Protecteur par cette continuelle et infatigable activité d'esprit qui, par le concours de mille circonstances favorables, a conduit celui-ci au faite du pouvoir et de la renommée, tandis que pour elle, que le succès n'a jamais favorisée, il en est résulté une foule d'embarras et de désagréments. Cependant elle ne s'est jamais lassée ni découragée; trompée dans une de ses espérances, elle en retrouvait une autre, et l'exaltation de sa foi égalait, ou plutôt surpassait toujours de beaucoup l'activité de son esprit. Il se pourrait qu'il fût de la nature de l'enthousiasme, en attachant exclusivement l'esprit à la possession d'un seul objet, de produire une indifférence à peu près complète sur les objections et les obstacles qu'on est exposé à rencontrer en son chemin; du moins en était-il ainsi pour mistriss Bendysh, et les habitudes de son esprit concouraient avec celles de son caractère à lui donner une opiniâtreté inflexible, et à la rendre entièrement sourde à

toutes les raisons qu'on aurait pu opposer à ses résolutions. Au reste, elle avait, contre les chagrins et les mécomptes, une ressource qui ne lui manquait jamais; car, déterminée, quel que fût l'événement, à *servir le Seigneur avec allégresse*, elle était dans l'usage de se réjouir de tout ce qui arrivait. Si elle réussissait, elle en rendait grâces; si la fortune lui était contraire, ce qui arrivait le plus souvent, elle rendait bien plus de grâces encore, et elle s'arrangeait de telle sorte que ses joies spirituelles croissaient avec ses peines.

La religion de mistriss Bendysh était le calvinisme porté au plus haut degré d'exaltation, et les écrits du docteur Owen étaient ses guides spirituels. Elle n'a jamais douté un instant qu'elle ne fût au nombre des élus; mais en aucun cas son fanatisme ne s'élevait à un plus haut degré d'extravagance que lorsqu'il s'agissait de justifier son grand-père dont elle chérissait passionnément la mémoire; il arrivait malheureusement que son ardeur à le défendre portait précisément sur cette portion de son caractère qui était le moins susceptible de défense. Elle l'estimait beaucoup sans doute comme général et comme politique; mais elle s'était mis dans la tête que cette espèce de renommée était vaine et méprisable, en comparaison de cette couronne de grâce et de sainteté qu'avait obtenue Olivier. C'était *un vase choisi, un enfant de Dieu régénéré, animé d'ins-*

pirations divines. C'était par cette sorte de jargon qu'elle s'efforçait de faire passer, dans l'esprit de ses auditeurs, les fantaisies de son imagination; mais, comme on le peut penser, sur cinq cents personnes toutes prêtes à reconnaître Olivier comme un grand général, il ne s'en trouvait pas cinq qui voulussent le prendre pour un grand saint, et ces continuelles escarmouches contre la sainteté d'Olivier l'exposaient à un rude travail. Dans ces occasions, ses amis laissaient un libre cours à ses accès, ou les détournaient par leurs plaisanteries. Mais quand des étrangers attaquaient sérieusement sa foi en Olivier, sa colère était violente et redoutable. Mistriiss Bendysh racontait une fois gravement qu'un jour Olivier étant à chercher le Seigneur, la ferveur de sa dévotion et la véhémence de ses efforts pour obtenir une réponse favorable lui arrachèrent des larmes en telle abondance qu'elles coulèrent par dessous la porte de son cabinet jusque dans la chambre voisine. Un de ceux qui étaient présens, et à qui elle adressait particulièrement cette histoire, répondit qu'il était difficile de déterminer précisément tout ce que peut contenir et répandre de larmes un des vases choisis du Seigneur. « Cependant, ajouta-t-il, je ne puis m'empêcher de soupçonner que ce ruisseau qu'on vit s'échapper de dessous la porte du cabinet, par suite des efforts du Protecteur, ve-

nait de quelque autre source que de ses yeux. » Elle prit fort bien la chose ; mais il arriva un jour que, dans une voiture publique, où elle n'était pas connue, il s'éleva, sur le compte du Protecteur, une violente dispute entre mistriss Bendysh et un des voyageurs tout aussi emporté et aussi passionné qu'elle ; et si, à la fin de la station, leur chaleur parut s'apaiser, ce ne fut pas faute de colère ou de paroles pour l'exprimer, mais c'est que l'haleine leur manqua. Lorsqu'ils furent sortis de la voiture et eurent pris quelques rafraichissemens, la vieille dame demanda d'un ton très-calme et très-poli à son antagoniste de vouloir bien écouter quelques mots en particulier. Lorsqu'ils furent seuls, elle lui dit fort tranquillement « qu'il avait calomnié et insulté, d'une manière grossière, l'homme le plus pieux qu'on eût jamais vu dans le monde ; que le sang de Cromwell, qui coulait dans ses veines, ne lui permettait pas de supporter les affronts faits devant elle à sa mémoire ; qu'elle ne savait pas manier l'épée, mais pouvait tout aussi bien que lui tirer un coup de pistolet, et qu'elle lui demandait sur-le-champ satisfaction de l'injure faite à sa famille. » Celui à qui elle s'adressait fut excessivement surpris d'une si bizarre proposition ; mais, comme il savait se tirer d'affaire, il lui dit qu'Olivier avait possédé plusieurs grandes qualités qu'il honorait autant qu'elle le

pouvait faire ; que , s'il eût su ou soupçonné sa parenté avec lui , il n'eût jamais dit sur ce sujet un mot capable de l'offenser , et qu'il lui demandait sincèrement pardon. Cette réparation la satisfit pleinement , et ils finirent leur voyage très-agréablement et en bonne intelligence ; mais saint Olivier ne fut pas remis sur le tapis. Je n'ai jamais entendu révoquer en doute la vérité de cette histoire.

Mistriss Bendysh ne faisait rien comme tout le monde ; ses heures de visite étaient toutes différentes de celles des autres. Elle venait souvent chez mon père à neuf ou dix heures du soir , et quelquefois plus tard si les portes n'étaient pas fermées , et restait ordinairement jusqu'à une heure du matin. Ces visites , à une pareille heure , dans un temps où l'on vivait d'une manière très-rangée , étaient fort incommodes à ses amis ; mais personne ne lui en disait rien. Elle était si généralement respectée qu'elle pouvait se permettre cette irrégularité et beaucoup d'autres. Elle buvait , dans ses visites , du vin en grande abondance , et il avait l'effet d'accélérer singulièrement la vivacité de sa langue ; mais je ne me rappelle pas qu'il l'ait jamais exposée à rien de fâcheux ou de ridicule. Elle avait une vieille jument , fidèle compagne de toutes ses aventures depuis un grand nombre d'années. La vieille jument et son allure étaient aussi connues à Yarmouth que sa vieille

maîtresse, à qui elle servait ordinairement de monture. Vers la fin de sa vie elle obtint, de la vicille jument, de traîner une chaise dans laquelle se plaçait souvent mistriss Bendysh. Jamais, dans ses visites nocturnes, elle ne voulait se faire accompagner d'un domestique. « Dicu, disait-elle, « était son gardien, et elle n'en voulait pas d'autre. » Sa parure dans ses visites, bien qu'elle fût d'un goût qui n'appartenait qu'à elle, avait quelque chose de grave et de noble. Vers une heure du matin, car elle ne finissait jamais plus tôt son tour, elle se mettait sur le dos de sa jument ou dans sa chaise, et partait pour s'en retourner chez elle. Quand la jument commençait à marcher, mistriss Bendysh commençait à chanter très-haut, mais pas très-mélodiquement, un psaume ou une des hymnes de Wats. Je l'ai souvent entendue; et ainsi s'en allaient ces deux bonnes vieilles gens, la jument et sa maîtresse, l'une trottant à petit pas, l'autre chantant à pleine voix durant l'espace d'un mille qui les conduisait d'Yarmouth à leur demeure.

FIN DES MÉMOIRES SUR MISTRISS BENDYSH.





